PETITE
HISTOIRE ANCIENNE

MÊME LIBRAIRIE

Envoi franco au reçu du prix en un mandat-poste.

Cours complet d'histoire, à l'usage de l'enseignement secondaire classique et de l'enseignement secondaire moderne, rédigé conformément aux programmes officiels de 1890 et de 1891 :

HUITIÈME. — **Histoire sommaire de la France, jusqu'à la mort de Louis XI**; par M. D. BLANCHET. 1 vol. in-12, relié en toile souple. 1 fr.

SEPTIÈME. — **Histoire sommaire de la France, depuis la mort de Louis XI jusqu'à nos jours**; par M. D. BLANCHET. 1 vol. in-12, relié en toile souple. 1 fr. 25 c.

SIXIÈME CLASSIQUE. — **Histoire ancienne des peuples de l'Orient**; par MM. BLANCHET et TOUTAIN. 1 vol. in-12, relié en toile souple. 2 fr. 50 c.

SIXIÈME MODERNE. — **Histoire de l'Orient et de la Grèce**; par MM. D. BLANCHET et J. TOUTAIN. 1 vol. in-12, relié en toile souple. 3 fr. 50 c.

CINQUIÈME CLASSIQUE; SIXIÈME MODERNE. — **Histoire grecque**, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête de la Grèce par les Romains; par MM. D. BLANCHET et J. TOUTAIN. 1 vol. in-12, relié en toile souple. 3 fr.

QUATRIÈME CLASSIQUE; CINQUIÈME MODERNE. — **Histoire romaine**, depuis la fondation de Rome jusqu'en 395 après Jésus-Christ; par MM. D. BLANCHET et J. TOUTAIN. 1 vol. in-12, relié en toile souple. 3 fr. 50 c.

TROISIÈME CLASSIQUE; QUATRIÈME MODERNE. — **Histoire de l'Europe et particulièrement de la France, de 395 à 1270**; par MM. D. BLANCHET et J. TOUTAIN. 1 vol. in-12, relié en toile souple. 3 fr. 50 c.

SECONDE CLASSIQUE; TROISIÈME MODERNE. — **Histoire de l'Europe et particulièrement de la France, de 1270 à 1610**; par MM. D. BLANCHET et J. TOUTAIN. 1 vol. in-12, relié en toile souple. 3 fr. 50 c.

RHÉTORIQUE; SECONDE MODERNE. — **Précis de l'histoire de l'Europe et de la France, de 1610 à 1789**; par M. D. BLANCHET. 1 vol. in-12, relié en toile souple. 3 fr. 50 c.

PHILOSOPHIE; PREMIÈRE MODERNE. — **Précis de l'histoire contemporaine, de 1789 à 1889**; par M. D. BLANCHET. 1 vol. in-12, relié en toile souple. 3 fr. 50 c.

PETITE
HISTOIRE ANCIENNE

OUVRAGE CONTENANT

DES LEÇONS, DES RÉCITS, DES EXERCICES ORAUX ET ÉCRITS
DES LECTURES EXTRAITES DES GRANDS HISTORIENS

ET ORNÉ

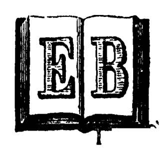
de gravures et de cartes intercalées dans le texte

PAR

Désiré BLANCHET
ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
ANCIEN PROFESSEUR AGRÉGÉ D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE AU LYCÉE CHARLEMAGNE
AU LYCÉE FÉNELON ET A L'ASSOCIATION DE LA SORBONNE
PROVISEUR DU LYCÉE CONDORCET

L'ORIENT
LA GRÈCE. — ROME

CINQUIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE CLASSIQUE EUGÈNE BELIN
BELIN FRÈRES
RUE DE VAUGIRARD, 52

1902

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE BELIN FRERES.

AVERTISSEMENT

Un grand nombre de Maîtres, qui ont suivi avec un bienveillant intérêt nos publications historiques, nous ont demandé de détacher de notre histoire générale toute la période relative à l'histoire ancienne.

Ils ont pensé que ces récits, très élémentaires, sur l'histoire des peuples de l'Orient, de la Grèce et de Rome pourraient servir aux uns, de préparation, et aux autres, de complément à l'histoire nationale.

Ces récits, composés d'après les découvertes de la Science contemporaine et aussi d'après la Bible, cet impérissable monument de l'histoire humaine, sont surtout un tableau des institutions, des mœurs et de la civilisation des peuples anciens.

On ne trouvera donc pas dans cette petite histoire ni les détails des guerres, ni la momenclature des

dynasties, ni la chronologie encore incertaine des époques les plus reculées.

Les faits les plus importants, les idées les plus générales, les personnages les plus célèbres méritent seuls de retenir l'attention dans un livre destiné à l'enseignement. Nous aurions atteint notre but si les noms de ces grandes villes, aujourd'hui disparues ou transformées, Thèbes, Memphis, Ninive, Babylone, Jérusalem, Tyr, Carthage, Suse, Persépolis, Athènes, Sparte, Alexandrie, Rome laissaient dans la mémoire des enfants une impression durable.

Quelques changements ont été apportés à cet ouvrage. Mais les divisions principales et le plan ont été conservés.

Un *sommaire*, résumé de chaque chapitre, divisé méthodiquement, est une leçon facile à apprendre et un *guide* pour la rédaction.

Un *récit*, qui embrasse l'ensemble des événements, met toujours en lumière le fait capital d'une époque et la vie des hommes remarquables.

Des *lectures* empruntées aux plus grands historiens complètent les récits et peuvent servir de modèles pour les narrations historiques.

Des *exercices oraux et écrits* fournissent les indications nécessaires sur les livres à consulter, les mots à expliquer, les lieux géographiques à fixer, les questions orales à préparer et les travaux écrits à rédiger.

Des *cartes* et des *gravures* intercalées dans le texte

fixent dans la mémoire le souvenir des principaux événements et des grands personnages.

Enfin, des *tableaux* de récapitulation et des *listes chronologiques* facilitent le travail de la revision générale.

DÉSIRÉ BLANCHET.

NOTIONS PRÉLIMINAIRES

1. L'histoire. — L'histoire est la science du passé. Elle étudie les sociétés humaines ; elle raconte et explique leur naissance, leur développement et leur ruine. Elle recherche la suite des événements qui constituent la vie des nations et, ainsi, elle montre les liens qui rattachent les générations présentes à celles qui les ont précédées.

2. Son utilité. — L'étude de l'histoire est utile à tout homme; elle est indispensable au citoyen qui s'intéresse aux affaires de son pays. L'histoire est un guide sûr des devoirs civiques : elle montre les fautes qui ont compromis les meilleures causes et elle apprend à les éviter; elle enseigne les vertus qui réparent les échecs et qui font la grandeur solide d'un peuple.

L'histoire est une école de patriotisme : en nous racontant les souffrances et les luttes de nos ancêtres pour l'indépendance de notre sol national et pour la conquête de nos libertés politiques, elle nous inspire un plus vif amour de notre patrie commune. Cet héritage que nos pères nous ont laissé, elle nous impose le devoir de le transmettre intact à nos enfants.

Enfin l'histoire est une école de morale : elle nous propose comme exemple la vie des hommes de bien qui ont servi la cause de l'humanité, et le souvenir des actions bonnes et vertueuses fait naître en nos cœurs une émulation généreuse. Elle nous révèle enfin que, malgré les succès apparents et momentanés de la force, la justice et le droit finissent toujours par prévaloir.

3. Les sources de l'histoire. — L'historien se sert de tous les moyens d'information pour arriver à la connaissance

du passé. Traditions orales, documents écrits, monuments, tout est utilisé pour cette enquête scientifique qui doit nous révéler la vie des âges disparus.

Des sciences nouvelles, utiles auxiliaires de l'histoire, se sont consacrées à l'étude de tous les documents que le temps nous a conservés. Ainsi l'archéologie s'occupe des monuments anciens; l'épigraphie explique les inscriptions; la paléographie déchiffre les manuscrits; la numismatique est la science des monnaies et des médailles; enfin la philologie nous initie à la connaissance des langues.

Mais la géographie est, de toutes les sciences, celle qui a le plus de rapport avec l'histoire. Le sol explique la vie de l'homme. L'histoire et la géographie se soutiennent et s'éclairent l'une l'autre.

4. Les divisions de l'histoire. — Lorsque les hommes, réunis en société, ont laissé des témoignages certains de leur histoire, monuments ou documents écrits, les temps historiques ont commencé. Ces témoignages de l'histoire remontent à peu près à cinq ou six mille ans. Cet espace de temps, qui nous paraît considérable, n'est rien cependant si on le compare à l'antiquité de l'homme sur la terre.

On est convenu de diviser les temps historiques en trois périodes : l'antiquité, le moyen âge et les temps modernes.

5. Antiquité. — L'histoire de l'antiquité ou l'histoire ancienne comprend l'histoire des peuples de l'Orient : Egyptiens, Assyriens, Phéniciens, Hébreux, Aryens, Mèdes et Perses; et enfin l'histoire de la Grèce et de Rome. Le bassin de la Méditerranée a été le centre du monde ancien et le théâtre de son activité.

6. Moyen âge. — L'histoire du moyen âge commence à l'année 395, marquée par la mort de Théodose, le dernier des empereurs qui réunit sous sa main tout l'empire romain. Elle peut aussi avoir pour point de départ l'année 476, date de la ruine de l'empire romain d'Occident. Elle se termine en l'année 1453, qui vit la fin de l'empire d'Orient et la prise de Constantinople par les Turcs. C'est l'époque où les grandes nations modernes se sont constituées, où les grandes découvertes ont commencé, où s'accomplit une double révolution littéraire et religieuse, par la Renaissance et la Réforme.

7. **Temps modernes.** — Enfin la période des temps modernes s'étend depuis 1453 jusqu'à nos jours. Le théâtre de l'activité humaine s'est agrandi. Les relations chaque jour plus nombreuses de l'Europe avec les différentes parties du monde ont élargi le champ de l'histoire.



PETITE
HISTOIRE ANCIENNE

PREMIÈRE PARTIE

L'ORIENT

CHAPITRE PREMIER

LES ÉGYPTIENS

SOMMAIRE

1. Les sources de l'histoire égyptienne. — L'histoire de l'Egypte ne nous était connue que par les récits d'Hérodote, Diodore de Sicile et Strabon. Les découvertes modernes dues à des Français, Champollion, Mariette, Maspéro, ont été une véritable révélation.

2. Le Nil et l'Egypte. — L'Egypte est tout entière dans la vallée du Nil. Ce fleuve, par ses inondations périodiques, donne à la terre une grande fertilité.

3. Histoire de l'Egypte. — On divise l'histoire de l'Egypte en trois parties : l'ancien, le moyen et le nouvel empire. Les rois les plus célèbres de l'ancien empire furent Chéops, Chéphren et Mykérinos, qui construisirent les trois grandes pyramides. Dans le moyen empire, le roi Amenehmat construisit le lac Mœris et le Labyrinthe. Enfin, dans le nouvel empire, les Ramsès furent des rois conquérants. L'Egypte tomba en décadence et fut soumise par les Perses en 525 avant Jésus-Christ.

4. La Civilisation de l'Egypte. — Les Egyptiens étaient un peuple grave et doux. Les rois étaient absolus. Les prêtres, les guerriers et les scribes formaient la classe la plus élevée.

Les Egyptiens étaient religieux : ils croyaient à l'unité de Dieu et à l'immortalité de l'âme. Mais leur religion était remplie de superstitions. Ils avaient le culte des morts.

La civilisation des Egyptiens était brillante. Les monuments que nous avons conservés attestent leur supériorité. Les Grecs appelaient l'Egypte « la mère de la science et de la sagesse ».

RÉCIT

1. Comment nous connaissons l'histoire de l'Egypte. — L'histoire de l'Egypte ne nous était connue, avant ce siècle, que par quelques passages de la Bible et par les récits de trois historiens : Hérodote, Diodore de Sicile et Strabon.

La Bible, dans la Genèse et l'Exode, raconte le séjour des Hébreux en Egypte jusqu'au moment où ils sortirent sous la conduite de Moïse.

Hérodote visita l'Egypte vers 448 avant Jésus-Christ. Le second livre de son histoire est consacré tout entier à ce pays. Il expose avec une grande exactitude les faits dont il a été le témoin; mais il a recueilli une foule de récits et de légendes qui tiennent plus de la fable que de l'histoire.

Diodore de Sicile visita l'Egypte au premier siècle de l'ère chrétienne. Il décrit les mœurs et les lois de ce pays, et ses descriptions ont inspiré à Bossuet les belles pages qu'il a consacrées à l'Egypte dans son *Discours sur l'histoire universelle.*

Strabon, qui écrivit son ouvrage un siècle plus tard, donne surtout des renseignements géographiques sur l'Egypte.

Enfin l'écrivain juif Josèphe nous a conservé quelques fragments précieux d'une histoire de l'Egypte, écrite au troisième siècle avant notre ère, par le prêtre égyptien Manéthon. Cette histoire, qui avait été composée à l'aide des archives sacrées et qui contenait la liste des rois d'Egypte, a été malheureusement perdue.

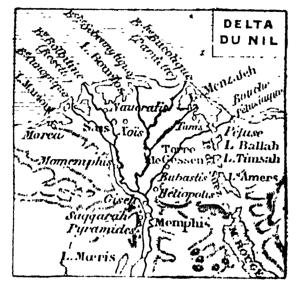
2. Les découvertes modernes. — L'expédition des Français en Egypte, à la fin du siècle dernier, renouvela l'histoire de ce pays. Les savants que Bonaparte conduisit avec lui fondèrent l'*Institut du Caire.* Ce fut le point de départ d'admirables découvertes.

Ce fut un savant français, François Champollion, de Figeac, qui le premier déchiffra, en 1822, l'inscription gravée sur la pierre de Rosette. Il parvint bientôt à fixer l'alphabet, la grammaire et le sens des mots de la langue égyptienne. Désormais on put lire les innombrables inscriptions sur ces monuments de pierre qui sont le livre le plus curieux de l'histoire de l'Egypte.

C'est encore un Français, Auguste Mariette, de Boulogne-sur-Mer, qui, de 1850 à 1880, a enrichi la science par ses admirables découvertes du Sérapéum de Memphis, des temples de Karnac, d'Edfou, d'Abydos et de la nécropole de Thèbes. Il a créé le musée de Boulacq. Son savant successeur, M. Maspéro, a continué ces remarquables travaux et il a fondé l'école française du Caire.

Ainsi c'est aux Français que revient l'honneur d'avoir créé l'Egyptologie, c'est-à-dire la science de l'Egypte.

3. Le Nil et l'Egypte. — « L'Egypte, dit Hérodote, est un don du Nil. » Le pays tout entier est compris dans l'étroite vallée de ce fleuve qui, dans sa plus grande étendue, n'a pas plus de trois à quatre lieues de largeur. Elle est protégée contre les sables du désert à l'est par la chaîne Arabique, et à l'ouest par la chaîne Libyque. Elle se termine par une vaste plaine coupée par les branches du fleuve, traversée en tous sens par des canaux, et coupée par de nombreuses lagunes. Cette région était appelée Delta par les Grecs, à cause de sa forme triangulaire qui la faisait ressembler au delta (Δ), quatrième lettre de l'alphabet grec.



4. Inondation du Nil. — L'Egypte ne serait que la continuation du désert, sans le Nil qui lui donne toute sa fécondité. Tous les ans, le fleuve répand sur les campagnes un limon fertile. L'inondation commence quelques jours avant le solstice d'été (21 juin); elle atteint sa plus grande hauteur et commence à décliner aux environs de notre équinoxe d'automne (21 septembre). A peu près au moment de notre solstice d'hiver (21 décembre), le Nil est de nouveau rentré dans ses rives. Les semailles se font dans cet intervalle et se terminent en même temps que l'inondation. Ainsi l'année égyptienne pourrait se diviser en trois parties : quatre mois d'inondation, quatre mois de semailles, et quatre mois de récoltes.

« Il n'y a peut-être pas, dans tout le domaine de la nature, un spectacle plus gai que le spectacle présenté par la crue du Nil. Toute la nature en crie de joie. Hommes, enfants, troupes de bœufs sauvages gambadent dans ses eaux rafraîchissantes; les larges vagues entraînent des bancs de poissons dont l'écaille lance des éclairs d'argent, tandis que des oiseaux de toute plume s'assemblent en nuées. Au moment où le sable devient humide à l'approche des eaux fécondantes, il s'anime et grouille de millions d'insectes[1]. »

5. **Fertilité de l'Egypte.** — Aucun pays n'est plus beau que l'Egypte après l'inondation. Au mois de janvier et de février, la campagne a l'aspect d'une immense prairie, dont la verdure émaillée de fleurs charme les yeux. Le sycomore, les acacias, le grenadier, le tamarin, le figuier, les palmiers ornent les jardins. Les Egyptiens cultivaient le blé, la lentille, la fève, le pois chiche et un grand nombre de plantes potagères. La vigne croissait dans plusieurs districts. Le lin était cultivé partout : il servait à tisser les étoffes dont se servaient presque exclusivement les peuples anciens. Deux plantes aquatiques, aujourd'hui à peu près disparues de l'Egypte, étaient alors en grand honneur : le lotus et le papyrus. Le lotus était une plante sacrée dont les graines servaient à la nourriture des habitants. Le papyrus était utilisé pour la fabrication d'une sorte de papier. Toutes ces plantes se développaient avec un luxe de végétation extraordinaire, sur cette terre humide exposée aux chauds rayons du soleil.

Les Egyptiens connaissaient la plupart de nos animaux domestiques, les bœufs, les chèvres, les ânes, l'oie, le canard. Ils semblent n'avoir utilisé qu'assez tard le cheval, le chameau, la brebis. Parmi les animaux sauvages, alors très abondants, il faut citer l'hippopotame qui a aujourd'hui disparu de ce pays, et le crocodile, qu'on ne rencontre plus que dans la partie méridionale du Nil.

6. **Population de l'Egypte.** — L'Egypte était dans l'antiquité un pays très peuplé. Hérodote y comptait vingt mille villes. Aujourd'hui la Belgique seule en Europe a une population aussi dense. Dans cette étroite vallée du

1. Maspéro, *Histoire ancienne*.

Nil, dont la superficie habitable égale à peine celle de cinq de nos départements français, une population de plus de cinq millions d'habitants vit des ressources naturelles que fournit l'admirable fécondité de la terre. Le Nil seul peut faire un tel miracle. Tous les ans il rajeunit par un limon vierge le sol épuisé. Aussi les Egyptiens reconnaissants avaient-il un culte pour le fleuve divin : « Salut, ô Nil, disaient-ils dans leur prière, ô toi qui t'es manifesté sur cette terre et qui viens en paix pour donner la vie à l'Egypte. »



7. Histoire de l'Egypte. — Les Egyptiens, peuple d'origine asiatique, pénétrèrent dans la vallée du Nil par l'isthme de Suez. On ne sait rien de précis sur les premiers temps de leur histoire. Les prêtres prétendaient que l'Egypte avait été gouvernée par des dieux et des héros pendant dix-huit mille ans. Mais l'époque historique ne commence que vers l'an 5000 avant Jésus-Christ, avec Ménes, le premier roi d'Egypte, dont l'existence est connue avec certitude.

L'histoire de l'Egypte peut se diviser en trois parties : l'ancien empire, le moyen empire et le nouvel empire.

8. L'ancien empire (5004 à 3064 avant J.-C.). — L'ancien empire comprend l'histoire des dix premières dynasties de rois. Ménès fut le premier roi de l'Egypte. Il construisit la ville de Memphis, sur la rive gauche du Nil, à peu de distance de la pointe du delta, et il y établit sa

résidence. Il bâtit le temple du dieu Pthah, la grande divinité de la Basse-Egypte. Lui-même fut considéré comme un dieu et ses successeurs s'appelèrent *les fils du Soleil.*

Aucun monument ne nous est resté de ces premières dynasties. On attribue à un roi de la seconde dynastie la pyramide de Sakkara, divisée en sept gradins qui vont en diminuant de la base au sommet.

9. Eclat de la quatrième dynastie. Les pyramides. — La quatrième dynastie est la plus célèbre de l'ancien empire. Son fondateur fut le roi Snéfrou dont un bas-relief, gravé sur un rocher de la presqu'île du Sinaï, rappelle les victoires sur les tribus nomades de l'Asie.



Les Pyramides.

Les trois successeurs de ce roi furent Chéops, Chéphren et Mykérinos, si célèbres par la construction des trois grandes pyramides qu'ils élevèrent, pour leur servir de tombeaux, sur le plateau de Gizeh, au nord-ouest de Memphis.

Suivant Hérodote, la plus grande des pyramides, celle de Chéops, n'avait pas coûté moins de vingt années de travail. D'après les mesures prises par les savants de l'expédition d'Egypte, sa hauteur, quand elle était intacte, était de 152 mètres; c'est à peu près le double de la hauteur des tours de Notre-Dame de Paris. La base est longue de 232 mètres. La pyramide de Chéphren a 138 mètres d'élé-

vation, et celle de Mykérinos 66. Les pierres dont se compose la grande pyramide forment une masse véritablement effrayante. Cent mille hommes, qu'on relevait tous les trois mois, furent employés à ce travail gigantesque.

Les pyramides étaient des tombeaux. Elles renfermaient des chambres sépulcrales pour le roi et la reine. L'accès en était rendu difficile par des couloirs obscurs et étroits et dont l'entrée était souvent dissimulée par un mur. Une légende recueillie par Diodore de Sicile raconte que Chéops et Chéphren n'osèrent pas faire placer leur sépulture dans les pyramides. Le peuple qui les détestait menaçait de faire enlever leurs restes. Aussi en mourant ils ordonnèrent à leurs serviteurs de les ensevelir clandestinement et dans un lieu inconnu. Mykérinos seul reposa dans sa pyramide, son cercueil y a été retrouvé.

A côté des pyramides on peut voir encore un sphinx taillé dans un énorme rocher, et un petit temple en granit et en albâtre. L'imagination reste confondue, quand on songe que ces travaux merveilleux ont plus de cinq mille ans d'existence.

10. La sixième dynastie. — La prospérité de l'Egypte fut encore très grande sous la sixième dynastie qui établit sa résidence à Abydos, dans la Haute-Egypte. Le roi Papi Ier repoussa une invasion de peuplades asiatiques du côté de l'isthme de Suez. La reine Nitocris, le dernier souverain de cette dynastie, monta sur le trône, après l'assassinat de son frère, tué dans une émeute. Elle se vengea des meurtriers : elle les invita à un grand festin, et, pendant qu'ils étaient à table, elle fit entrer les eaux du Nil par un canal souterrain. Elle-même se donna la mort pour échapper à la colère de ses ennemis : elle se précipita dans une chambre remplie de cendres. Elle fut ensevelie dans la pyramide de Mykérinos qu'elle avait fait embellir.

Après la sixième dynastie, l'histoire de l'Egypte retomba dans l'obscurité pendant plus de cinq siècles.

11. Civilisation de l'ancien empire. — Les nombreux monuments qui nous sont restés de cette époque lointaine attestent que la civilisation était déjà très brillante en Egypte. « Alors la société égyptienne est définitivement constituée. L'art atteint son plein développement et monte à des

hauteurs que les plus brillantes époques dépasseront à peine. Des villes sont fondées, de grandes fermes enrichissent les campagnes. Des moissons abondantes et soignées couvrent le sol. Une architecture élégante embellit les habitations. Là le maître vit aimé et respecté des siens. Il cultive les fleurs : les jeux et les danses sont exécutés devant lui : il chasse, il pêche dans les nombreux canaux dont la contrée est sillonnée. De grandes barques aux voiles carrées flottent sur le Nil[1]. »

12. **Moyen empire** (3249-2214 av. J.-C.). — L'Égypte, après une période d'obscurité, reprit son ancien éclat sous la douzième dynastie qui établit sa résidence à Thèbes. Les huit souverains qui la composent portent le nom d'Amenehmat. Le plus célèbre fut Amenehmat III. C'est lui qui fit construire le lac Mœris et commencer le Labyrinthe.

13. **Le lac Mœris.** — Les inondations du Nil, pour être bienfaisantes, ne doivent être ni trop abondantes ni trop faibles. Si elles sont trop abondantes, elles emportent les digues et ravagent les terres au lieu de les fertiliser; si elles sont trop faibles, elles n'arrosent pas la plus grande partie des sables qui restent stériles. Pour régulariser les crues du fleuve, le roi Amenehmat fit creuser dans l'oasis de Fayoum un vaste réservoir qui emmagasinait les eaux trop abondantes ou qui suppléait à l'insuffisance de l'inondation : c'était le lac Mœris.

Près de ce lac, le roi fit construire de nombreux palais dont le plus célèbre était le Labyrinthe.

14. **Le Labyrinthe.** — « Le Labyrinthe s'élevait à l'orient du lac Mœris, sur un petit plateau qui fait face à l'ancien site de Crocodilopolis. C'était un vaste massif quadrangulaire d'environ 200 mètres de long sur 170 de large. La façade qui donnait sur le lac Mœris était tout entière d'un calcaire si blanc que les anciens le prenaient pour du marbre de Paros. Le reste de l'édifice était en granit. Une fois dans l'enceinte, on se trouvait perdu au milieu d'un dédale de petites chambres obscures, toutes carrées, toutes recouvertes d'un seul bloc de pierre en guise de toit, et

1. Mariette.

reliées les unes aux autres par des couloirs si habilement enchevêtrés qu'un étranger sans guide ne pouvait en sortir : il y en avait, dit-on, trois mille, dont la moitié sous terre. Les murs et les plafonds étaient couverts de légendes et de figures sculptées en bas-reliefs dans le creux. C'était là qu'on enfermait les statues des divinités ou des rois défunts, et sans doute aussi les objets précieux, les vêtements divins, les colliers, les parures, en un mot, tout le matériel du culte qu'une obscurité perpétuelle pouvait seule préserver des insectes, des mouches, de la poussière et du soleil.

« J'ai vu le Labyrinthe, disait Hérodote, et je l'ai trouvé plus grand encore que sa renommée. Le Labyrinthe surpasse même les pyramides[1]. »

15. **Les rois pasteurs.** — Après la douzième dynastie, l'Egypte retomba dans une nouvelle période d'obscurité. Elle fut envahie, vers l'an 2200 avant Jésus-Christ par une horde de tribus nomades de l'Asie, arrivant du côté de l'isthme de Suez. Ces peuples occupèrent le pays pendant près de cinq siècles. Leurs rois s'établirent à Tanis, et reçurent le nom de *Hycsos* ou *rois pasteurs*. C'est sous leur domination que les Hébreux vinrent, suivant la Bible, s'établir en Egypte avec Joseph. Les Hycsos furent expulsés par une dynastie nationale, originaire de Thèbes (1700).

16. **Le nouvel empire** (1703 à 525 av. J.-C.). — L'expulsion des rois pasteurs marqua pour l'Egypte une longue période de prospérité. Trois dynasties, la dix-huitième, la dix-neuvième et la vingtième, jetèrent le plus vif éclat sur le nouvel empire. Ce fut une époque de conquêtes. Les rois égyptiens portèrent leur domination en Asie jusqu'à la vallée du Tigre et de l'Euphrate, en Afrique, jusqu'au Nil bleu. La Syrie, l'Arménie, l'île de Chypre, l'Ethiopie furent soumises par leurs armes.

Parmi les princes les plus célèbres de cette époque il faut citer Amosis, le libérateur de l'Egypte, les trois Amenhotep (Aménophis), qui pénétrèrent jusqu'au Tigre, les deux Thoutmès (Toutmosis), qui conquirent l'Ethiopie, Séti Ier et surtout Ramsès II Méiamoun, le Sésostris des Grecs, qui firent

1. Maspéro.

une guerre acharnée aux peuplades de la Syrie, et enfin Ramsès III, qui porta ses armes jusque dans l'Arabie méridionale.

La légende a embelli l'histoire de ces conquêtes. Elle en a attribué à Ramsès II tout l'honneur. Aussi son nom se retrouve sur tous les monuments, et les Grecs lui ont donné le nom de Sésostris le Grand.

17. Décadence de l'Egypte. — L'Egypte s'affaiblit par toutes ces guerres, et bientôt sa puissance déclina. Les peuples soumis reconquirent leur indépendance. L'Egypte elle-même se démembra en une foule de petits Etats et elle eut à soutenir des luttes funestes contre les Ethiopiens, les Assyriens et les peuples de la Syrie.

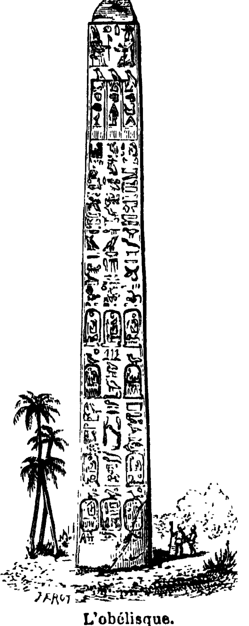
Sous le roi Sabacon, l'Egypte fut sauvée par un événement miraculeux que raconte Hérodote. Une multitude de rats envahit pendant la nuit le camp assyrien. Ils rongèrent les cordes des arcs et des boucliers, et les Assyriens, hors d'état de combattre, furent obligés de se disperser.

Pendant quelques années l'Egypte se releva sous le gouvernement de quelques rois habiles, tels que Psamétik Ier qui fit restaurer les monuments de Memphis et de Thèbes, Néchao II qui fit creuser le canal de la mer Rouge et fit faire un voyage d'exploration sur les côtes de l'Afrique, et enfin Amasis qui donna à l'Egypte ses derniers jours de prospérité. Mais, après lui, l'Egypte fut attaquée par le roi des Perses, Cambyse, qui remporta la victoire de Péluse et s'empara de tout le pays (525 ans av. J.-C.).

18. Civilisation du nouvel empire. — Le nouvel empire ne fut pas seulement remarquable par les guerres et les conquêtes, mais aussi par l'éclat de la civilisation égyptienne. Thèbes était alors la capitale de l'empire. Hérodote qui l'avait visitée prétendait que cette ville était la plus belle du monde. Aujourd'hui encore, bien qu'elle soit déserte et qu'elle ait été bouleversée par tant de révolutions, elle remplit encore d'étonnement ceux qui ont vu les antiques merveilles d'Athènes et de Rome.

Thèbes était bâtie sur les deux rives du Nil. La rive droite, où sont encore aujourd'hui les villages de Louqsor et Karnac, avait la population la plus active et la plus nombreuse. Sur la rive gauche étaient les temples, les palais,

les nécropoles de la cité et les tombes royales. On voit encore à Louqsor les ruines du palais de Ramsès; et c'est de là qu'a été apporté à Paris l'obélisque qui orne la place de la Concorde. Les ruines de Karnac sont encore plus imposantes : on y voit le temple d'Ammon avec ses vastes constructions, ses cours, ses portiques, ses sphinx; puis le palais, et, au-dessous, la salle souterraine, ou hypostyle, divisée en quatorze galeries, soutenues par cent trente colonnes.



L'obélisque.

19. Le peuple égyptien. — Les Egyptiens étaient un peuple au caractère grave, aimable et enjoué. Leurs mœurs étaient douces. La douceur du climat et la fertilité du sol leur rendaient l'existence agréable et facile. « Rien de plus gai, de plus amusant et de plus naïf que ce bon peuple qui aimait la vie et qui en jouissait avec délices. Loin de désirer la mort, on adressait des prières aux dieux pour obtenir une heureuse vieillesse, si possible, jusqu'à l'âge parfait de cent dix ans. On s'adonnait aux plaisirs de toute espèce, on chantait, on buvait, on dansait, on aimait les excursions à la campagne. Par un effet naturel de ce penchant pour le plaisir, les gais propos, la plaisanterie un peu libre, les bons mots et la raillerie étaient en vogue; les badinages entraient jusque dans les tombeaux[1]. »

20. La société égyptienne. — L'Egypte était gouvernée par des rois dont l'autorité était absolue. Leur carac-

1. Brugsel-Bey, *Histoire de l'Egypte.*

tère était sacré. Les rois se disaient eux-mêmes fils du dieu Soleil, de là leur nom de Pharaons. Ils étaient l'image de la divinité sur la terre, et recevaient, comme elle, un culte religieux. Aussi les Egyptiens avaient-ils pour la royauté un respect mêlé d'adoration. Toutefois les actes des rois devaient être conformes à la loi et à la justice. Après leur mort, ils étaient soumis, d'après Diodore de Sicile, à un jugement suprême. « Tout le monde, dit-il, avait la faculté d'émettre une accusation. Les prêtres prononçaient le panégyrique en racontant les belles actions du roi; des milliers d'assistants donnaient leur approbation à ce panégyrique si le roi avait vécu sans reproche; dans le cas contraire, ils déclaraient par des murmures leur improbation. Beaucoup de rois ont été, par l'opposition du peuple, privés d'une sépulture digne et convenable. »

La population égyptienne était partagée en plusieurs classes. Les prêtres, les guerriers, les scribes ou fonctionnaires royaux formaient au-dessous du roi la classe la plus élevée.

Les prêtres exerçaient sur le peuple, par leur science et leur caractère religieux, une immense influence. Leurs domaines comprenaient plus du tiers des terres et ils étaient exempts de tout impôt. Les guerriers possédaient aussi une partie du sol et ils se partageaient, après les expéditions militaires, les dépouilles des vaincus. Enfin les scribes formaient une classe privilégiée. On choisissait parmi eux les intendants et administrateurs des domaines, les conseillers du roi, les missionnaires.

Le reste du peuple comprenait les agriculteurs, sorte de colons attachés à la glèbe, qui cultivaient le sol, moyennant une redevance; les ouvriers de tous les corps de métiers qui travaillaient, pour un petit salaire, pour le compte du maître, et enfin les commerçants.

21. **La religion égyptienne.** — « Les Egyptiens, dit Hérodote, sont excessivement religieux et plus que le reste des hommes. » En effet, la religion était associée à tous les actes de leur vie. Ils croyaient à un Dieu unique, créateur et maître de l'univers, incréé, immortel, qui est tout par lui-même. Les autres dieux n'étaient que les attributs de cette divinité suprême, personnifiés par l'imagination des prêtres. Ainsi Phtah était la sagesse divine; Ammon, la puissance

créatrice; Osiris, la bonté et la perfection morale. Plus tard ces divinités furent assimilées aux astres : ainsi, Ra fut le dieu Soleil; Isis, la déesse Lune. Plus tard enfin les Egyptiens incarnèrent les dieux dans certains animaux sacrés. Ainsi ils rendirent un culte à tous les animaux qui pouvaient leur être utiles : au bœuf, qui sert au labourage; au bélier, qui féconde les troupeaux; au chien, qui en est le gardien; à l'ibis, à l'ichneumon et au chat, les ennemis des crocodiles et des rats qui infestaient l'Egypte. Ils adorèrent aussi les animaux nuisibles, comme les crocodiles, dans l'espérance de les adoucir ou de les charmer.

Le plus célèbre de ces cultes était celui du bœuf Apis. On lui bâtissait des temples splendides; on lui rendait des honneurs extraordinaires pendant sa vie, et, après sa mort, on célébrait ses funérailles avec une grande magnificence, et on l'entretenait dans une magnifique nécropole, appelée le Sérapéum.

22. L'immortalité de l'âme. Le culte des morts. — Les Egyptiens croyaient à l'immortalité de l'âme. Ils admettaient que l'âme, après s'être purifiée, venait quelquefois reprendre possession du corps. Aussi avaient-ils un soin particulier pour préserver les corps contre toute décomposition. Ils pratiquaient avec un art merveilleux l'embaumement; ils plaçaient les momies dans des sarcophages, à l'abri de toute humidité et loin des inondations du Nil.

Les Egyptiens admettaient encore qu'au moment de la mort, un être nouveau se formait, représentation impalpable et image parfaite de celui qui venait de mourir : ce qu'on appelait le *double*. Ce double habitait la tombe et avait des besoins analogues à ceux des êtres vivants. C'est pour cela qu'on plaçait dans les tombes des vivres conservés, pour que le double pût satisfaire sa faim; c'est pour cela encore qu'on ornait les tombes de peintures et de bas-reliefs représentant les scènes de la vie de chaque jour, pour que le double retrouvât sous ses yeux tout ce qu'il avait aimé dans son existence. Ces croyances faisaient du culte des morts le devoir le plus sacré des Egyptiens.

23. Les lettres et les arts. — Dès la plus haute antiquité les Egyptiens ont eu une civilisation brillante. Ils ont cultivé les lettres et les arts. Leur système d'écriture

était compliqué. Ils représentaient les idées par des signes ou hiéroglyphes. Tantôt ces signes représentaient un mot tout entier (ainsi une abeille signifiait la royauté), tantôt une seule syllabe, tantôt même une seule lettre. Les Egyptiens avaient une littérature variée, des hymnes à la divinité, des poèmes historiques, des œuvres de morale; et aussi des livres scientifiques, tels que l'astronomie et la géométrie. Ils connaissaient le système de numération décimale.

Mais c'est surtout par les arts que l'Egypte a mérité une si grande célébrité. Dans l'architecture et la sculpture, les Egyptiens n'ont été dépassés que par les Grecs. Les monuments qu'ils nous ont laissés, pyramides, temples, palais, statues, ont un caractère grandiose. Ils éveillent l'idée d'une stabilité absolue et d'une durée sans borne. Ils révèlent aussi chez ce peuple un goût délicat et un véritable sentiment artistique. « L'Egypte, dit Bossuet, visait au grand et voulait frapper les yeux de loin, mais toujours en les contentant par la justesse des proportions. Elle avait imprimé le caractère de l'immortalité à tous ses ouvrages. »

LECTURE. — Le rôle de l'Egypte.

Le rôle de l'Egypte dans les affaires du monde a toujours été grand. A portée presque égale de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, il ne s'est pour ainsi dire point passé un événement remarquable auquel, par la force des circonstances, elle ne se soit trouvée mêlée... Dès l'antiquité pharaonique, c'est l'Egypte apparaissant à l'origine des temps comme l'aïeule de toutes les nations; c'est Chéops bâtissant, au moment où le reste de la terre n'a pas encore d'histoire, des monuments que l'art moderne ne surpasserait pas; c'est Thoutmès, c'est Aménophis, c'est Ramsès, enchaînant à leur char toutes les races d'hommes alors connues; — sous les Grecs et les Romains, c'est l'Egypte régnant par les idées, comme auparavant elle avait régné par les armes; ce sont les sectes d'Alexandrie conduisant, à un moment de crise suprême, le grand mouvement d'où est sorti le monde moderne; — au moyen âge, c'est l'art arabe créant au Caire ses inimitables merveilles; — ce sont les croisades, c'est saint Louis prisonnier à Mansourah; — au commencement du siècle, c'est Bonaparte et son aventureuse mais brillante expédition; — enfin, de nos jours, c'est la dynastie de Méhémet-Ali, c'est la civilisation introduite sur les bords du Nil, c'est l'Egypte marchant à grands pas dans la voie du progrès et, par là, appelant sur elle l'attention du monde entier. Par son histoire, plus encore que par la fertilité de son sol, l'Egypte a donc mérité de fixer les regards. Au rapport de Platon, quand Solon visita l'Egypte, les prêtres de Saïs lui dirent: « O Solon, Solon! Vous autres Grecs, vous êtes des enfants! » C'est

pour avoir ouvert la voie où tant de peuples se sont avancés à sa suite que déjà, il y a deux mille cinq cents ans, l'Egypte jouissait de la gloire qui la suivra à travers les âges.

MARIETTE, *Aperçu de l'histoire ancienne de l'Egypte*

EXERCICES ORAUX ET ÉCRITS

1. Livres à consulter. — Hérodote, le livre II de ses *Histoires*. — François Lenormant, *Histoire ancienne*. — Maspéro, *Histoire ancienne*. — Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*.

2. Questionnaire. — Comment connaissons-nous l'histoire de l'Egypte? — Le Nil, ses inondations, productions de l'Egypte. — Quels sont les faits principaux de l'histoire de l'ancien empire? — Quels monuments en avons-nous conservés? — Le moyen empire et ses monuments. — Le nouvel empire, éclat des dix-huitième, dix-neuvième et vingtième dynasties. — Donnez une idée de la civilisation égyptienne, la société, la religion, les lettres et les arts.

3. Devoir à rédiger. — La civilisation égyptienne.

CHAPITRE II

LES ASSYRIENS & LES BABYLONIENS

SOMMAIRE

1. Les sources de l'histoire assyrienne. — L'histoire de l'Assyrie ne nous était connue que par la Bible et les récits d'Hérodote et de Diodore de Sicile. Elle a été complétée par les découvertes modernes faites par des Français, Botta, Oppert, et par des Anglais, Rawlinson et Smith.

2. Le Tigre et l'Euphrate. — La riche vallée du Tigre et de l'Euphrate comprend trois régions naturelles : au nord, l'Assyrie ; au centre, la Mésopotamie et la Chaldée ; au sud-est, la Susiane.

3. Histoire de l'Assyrie. — L'histoire de l'Assyrie peut se diviser en trois parties : 1° le premier empire assyrien jusqu'en 788 avant Jésus-Christ, dont les rois (Téglath-Phalasar, Salmanazar, Sardanapale) ont été surtout des guerriers ; 2° le second empire assyrien jusqu'en 625 avant Jésus-Christ, qui fut brillant avec la dynastie des Sargonides (Sargon, Sennachérib, Assarhadon et Assourbanipal) ; 3° enfin l'empire babylonien, dont Nabuchodonosor résuma toute la gloire. Il fut détruit par les Mèdes et les Perses en 536.

4. La civilisation assyrienne. — Les Assyriens ont été un peuple de soldats, les Babyloniens un peuple d'industriels et de marchands. Leur religion était l'idolâtrie. Les prêtres chaldéens étaient savants en astronomie. Les Assyriens ont produit des œuvres remarquables en architecture et en sculpture. Leur industrie et leur commerce étaient très actifs.

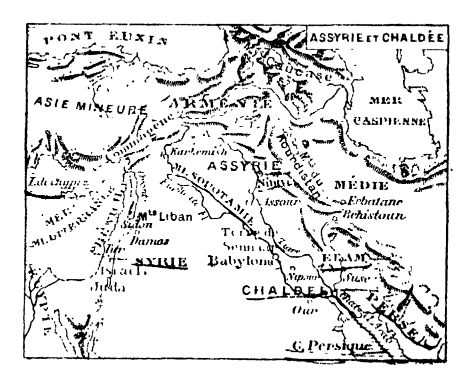
RÉCIT

1. Comment nous connaissons l'histoire de l'Assyrie. — L'histoire de l'Assyrie et de la Babylonie ne nous était connue que d'après les renseignements incomplets de la Bible et des écrivains grecs Hérodote, Diodore de Sicile et Strabon.

Les découvertes modernes ont contrôlé et complété ces premiers documents. C'est à un Français, Botta, consul de France à Mossoul, que sont dues les premières découvertes. En 1842, il fit exécuter des fouilles sur l'emplacement de l'ancienne Ninive et il découvrit le palais de Khorsabad. Il mit au jour un grand nombre de statues, de bas-reliefs, de murailles couvertes d'inscriptions. Les environs de Babylone ont été également explorés et ont fourni de curieux débris. Les inscriptions gravées sur les monuments sont en carac-

tères *cunéiformes*. En effet, les signes de l'écriture ont l'aspect d'un clou ou d'un coin. Un Anglais, sir Henri Rawlinson, déchiffra le premier l'inscription gravée sur le rocher de Béhistoun. Cette inscription en l'honneur du roi Darius était rédigée en persan, en mède et en assyrien. Désormais on put lire les cunéiformes comme les hiéroglyphes.

Ainsi une science nouvelle s'est formée, l'Assyriologie, c'est-à-dire la connaissance de l'Assyrie. Les Français, tels que Botta, de Saulcy, Lenormant, Oppert, Ménant, et les Anglais, tels que Henri et George Rawlinson, Talbot et Smith se partagent l'honneur d'avoir fondé cette science.



2. Le Tigre et l'Euphrate. — Les vallées du Tigre et de l'Euphrate ont été, comme celle du Nil, le berceau d'une brillante civilisation. Ces deux fleuves descendent des monts d'Arménie, et, après avoir suivi un cours parallèle, ils se réunissent et vont se jeter, sous le nom de Chat-el-Arab, dans le golfe Persique.

Le pays arrosé par ces fleuves forme trois régions naturelles. Au nord, près du plateau arménien, l'Assyrie, montagneuse et accidentée, aux vallées profondément encaissées, au climat rude et humide. Au centre, une vaste plaine, comprise entre le Tigre et l'Euphrate, la Mésopotamie (pays entre deux fleuves), terre d'alluvion d'une admirable fertilité. Arrosée par les inondations régulières des rivières et par les nombreux canaux qui en dérivent, exposée aux chauds rayons du soleil, cette contrée, comme l'Egypte, était riche en

produits de toutes sortes. Vers le delta des deux rivières qui autrefois arrivaient séparément dans le golfe Persique, la Chaldée était aussi fertile que la Mésopotamie. Enfin, au sud, entre la rive gauche du Tigre et les monts de la Perse, la Susiane était plus sablonneuse près de la mer, froide et plus humide dans la région des montagnes.

3. Les populations primitives. — Trois peuples de races différentes paraissent avoir occupé dès la plus haute antiquité le bassin du Tigre et de l'Euphrate : les Touraniens, les Kouschites et les Sémites.

Les Touraniens étaient venus des régions de l'Altaï. Ils étaient habiles aux travaux des mines et des métaux qui abondaient dans leur patrie d'origine ; ils apportèrent probablement le système de l'écriture cunéiforme.

Les Kouschites, une des branches de la race de Cham, semblent originaires de la Bactriane. Ils avaient le teint plus foncé. Mêlés aux Touraniens, ils s'établirent dans le pays que la Bible appelle le pays de Sennaar et, sous leur roi Nemrod, bâtirent la ville de Babylone.

Les Sémites, après avoir vécu quelque temps avec les Kouschites dans la vallée inférieure de l'Euphrate, émigrèrent vers le nord, et, sous la conduite d'Assur, descendant de Sem, ils fondèrent Ninive, dans le bassin supérieur du Tigre.

4. Le premier empire assyrien. — Les origines du premier empire assyrien sont obscures. D'après les légendes recueillies par les historiens grecs, Ninive aurait été fondée par le roi Ninus et Babylone par la reine Sémiramis. Diodore de Sicile raconte que le roi Ninus faisait le siège de la ville de Bactres et désespérait de s'emparer de cette place forte, quand le courage d'une femme la lui livra. Cette femme fut la célèbre Sémiramis.

Sémiramis était, disait-on, fille de la déesse syrienne Derkéto. Le jour de sa naissance, elle fut exposée sur les rochers du Liban où elle fut miraculeusement nourrie par des colombes. Un pâtre la recueillit et l'éleva. Devenue grande et belle, elle fut épousée par un seigneur de la cour qui la conduisit au siège de Bactres. Elle escalada avec quelques hommes dévoués la citadelle et s'en empara. Ninus, frappé du courage et de la beauté de Sémiramis, l'épousa. Après la mort du roi, elle gouverna le royaume et lui donna une

nouvelle capitale, Babylone. Elle y éleva des monuments merveilleux, tels que les jardins suspendus et le temple de Bel. Puis elle fit la conquête de l'Asie et alla se perdre dans une expédition au delà de l'Indus. Ses successeurs furent des rois incapables et impuissants. Le dernier prince de cette dynastie, Sardanapale, assiégé dans Ninive par les Babyloniens et les Mèdes, fit mettre le feu à son palais. Ainsi fut détruit le premier empire d'Assyrie.

Tous ces récits sont légendaires. En réalité l'histoire de l'Assyrie ne nous est connue que depuis l'époque où les Egyptiens soumirent le pays, c'est-à-dire vers le seizième siècle avant Jésus-Christ. Quand les Assyriens furent délivrés de cette domination étrangère, ils eurent une dynastie de rois puissants. Téglath-Phalasar, Salmanazar, Sardanapale Ier furent des rois guerriers et conquérants. Ils soumirent la Chaldée et les petits royaumes de Syrie. Sous Sardanapale IV, une révolte éclata parmi les peuples vaincus. Le Mède Arbacès et le Chaldéen Phul, que les Grecs appellent Bélisès, s'emparèrent de Ninive et mirent fin au premier empire assyrien (788).

5. **Le second empire assyrien.** — Trois royaumes se formèrent du démembrement de l'empire assyrien : ceux de Ninive, de Babylone et de Médie.

Les rois de Ninive reconstituèrent bientôt leur puissance. Le second empire assyrien fut plus guerrier encore que le premier. La dynastie des Sargonides compta un grand nombre de conquérants. Sargon Ier (722) réduisit la ville de Samarie et mit fin au royaume d'Israël; il mit en déroute, à la bataille de Raphia les rois d'Egypte et de Gaza, et s'empara de toute la Syrie. Il échoua devant Tyr, mais s'empara de Chypre. Enfin il chassa de Babylone le roi Mérodach Baladan et le réduisit à abdiquer.

Sennachérib (705) continua les exploits de son père. Il chassa pour la seconde fois Mérodach Baladan de Babylone, et, par dérision, il imposa à cette ville un astrologue comme roi. Il s'empara de Sidon et de Tyr, vainquit le roi de Juda, Ezéchias, puis il marcha sur l'Egypte, mais son armée fut arrêtée près de Péluse, peut-être décimée par une épidémie. A son retour, il combattit une coalition des Chaldéens et des Elamites, prit d'assaut Babylone et la livra au pillage.

Les deux rois suivants, Assarhadon et Assourbanipal, eurent

encore un règne glorieux. Ils firent plusieurs expéditions en Egypte qu'ils placèrent un moment sous leur suzeraineté; soumirent tout le pays jusqu'au Caucase et au golfe Persique, et pénétrèrent même jusque dans la péninsule Arabique.

La dynastie des Sargonides fut remarquable non seulement par les guerres et les conquêtes, mais aussi par les arts. Sargon construisit le palais de Khorsabad, dont les ruines ont enrichi notre musée du Louvre. Sennachérib éleva dans Ninive le palais de Koyunjdick. Enfin Assarhadon fit reconstruire la ville de Babylone et bâtit, près de Ninive, le palais de Nimroud.



Taureau ailé du palais de Khorsabad. (Musée du Louvre.)

Le second empire assyrien tomba tout à coup, peut-être renversé par une invasion des Scythes, peuplades du Caucase. Les Mèdes et les Babyloniens profitèrent de cette invasion pour se venger de Ninive. Le roi des Mèdes, Cyaxare, et le roi des Babyloniens, Nabopolassar, s'emparèrent de Ninive et la détruisirent (625).

6. Empire babylonien. — L'empire assyrien fut démembré après la chute de Ninive. Le roi de Babylone, Nabopolassar, étendit sa domination sur l'Elam, la Mésopotamie, la Syrie et la Palestine. Son fils, Nabuchodonosor, porta à son apogée la gloire de Babylone (605). Il s'empara de Jérusalem, emmena en captivité le fils du roi Joachim II et le

prophète Ezéchiel et enleva le trésor du temple de Salomon. Le nouveau roi de Jérusalem, Sédécias, s'étant révolté, malgré les avertissements du prophète Jérémie, Nabuchodonosor fit une seconde expédition et prit d'assaut la ville. Cette fois le vainqueur fut sans pitié. Il égorgea en présence de Sédécias ses fils et tous les magistrats de Juda; il fit crever les yeux au roi lui-même et l'envoya chargé de chaînes à Babylone. Il détruisit le temple de Salomon, fit raser les murs de la ville et emmena tous les notables en captivité. Il laissa seulement les plus pauvres du pays pour cultiver les vignes et pour labourer les champs.

Nabuchodonosor fit encore plusieurs expéditions contre Tyr et en Egypte.

Mais la gloire de ce règne fut surtout dans les grands travaux artistiques. Nabuchodonosor est l'auteur des magnifiques constructions de Babylone qu'Hérodote attribue à deux personnages légendaires, à deux femmes, Sémiramis et Nitocris. Les nombreuses inscriptions recueillies dans les ruines de cette ville attestent la gloire de Nabuchodonosor.

Après ce règne glorieux, l'empire babylonien tomba tout à coup. Le poème de Daniel dans la Bible a raconté d'une manière dramatique la chute de ce grand empire. Il nous montre Nabuchodonosor frappé de folie à cause de son orgueil, et son successeur, Balthazar, averti par le doigt de Dieu, dans un grand festin, de la ruine prochaine de Babylone. En effet, les Mèdes et les Perses s'emparèrent de la ville et la détruisirent (536).

7. **Mœurs des Assyriens.** — Les Assyriens ont été surtout un peuple guerrier, énergique, dur, cruel, âpre à la conquête. Les inscriptions témoignent de son amour pour la guerre et de ses violences; elles racontent longuement les incendies, les massacres, les tortures infligées aux prisonniers. Voici, par exemple, comment le roi Assourbanipal raconte la prise de Babylone :

« Ce qui ne fut pas brûlé s'enfuit devant le tranchant du fer, l'horreur de la famine et les flammes dévorantes, pour trouver un refuge. La colère des grands dieux, mes seigneurs, qui n'était pas éloignée, s'appesantit sur eux; pas un ne s'échappa, pas un ne fut épargné; ils tombèrent tous dans mes mains. Leurs chariots de guerre, leurs harnais, leurs femmes, les trésors de leurs palais, furent apportés

devant moi. Ces hommes, dont la bouche avait tramé des complots perfides contre moi et contre Assour, mon seigneur, j'ai arraché leur langue et j'ai accompli leur perte. Le reste du peuple fut exposé vivant devant les grands taureaux de pierre que Sennachérib, le père de mon père, avait élevés, et moi, je les ai jetés dans le fossé, j'ai coupé leurs membres, je les ai fait manger par des chiens, des bêtes fauves, des oiseaux de proie, des animaux du ciel et des eaux. En accomplissant ces choses, j'ai réjoui le cœur des grands dieux, mes seigneurs. »

8. **Mœurs des Babyloniens.** — Les Babyloniens, quoique bons soldats, paraissent avoir eu des mœurs plus pacifiques. L'heureuse situation de la Chaldée et de la Mésopotamie explique peut-être cette différence de caractère. Les Babyloniens trouvaient dans le sol fertile de leur pays toutes les ressources et ils s'adonnaient à l'agriculture. Le commerce était aussi leur grande préoccupation. Babylone était le grand marché de l'Asie : c'est là qu'aboutissaient les routes de la Perse et de la Syrie, du Caucase et du golfe Persique. Aussi était-elle une ville de marchands.

9. **Le gouvernement.** — Les institutions étaient les mêmes chez les deux peuples. Le pouvoir royal y était absolu. Les rois ne sont pas, comme en Egypte, fils des dieux, mais leurs serviteurs dociles. Ils exécutent leurs ordres et imposent leur culte. Les monuments nous représentent le roi siégeant sur son trône d'or, la tête couverte d'une tiare ornée de bandelettes, la barbe et les cheveux artistement frisés, vêtu d'une tunique et d'un manteau brodé, avec des boucles d'oreilles et des bracelets. Souvent aussi il est représenté sur son char de guerre ou conduisant de grandes chasses au lion, au sanglier, au buffle.

Au-dessous du roi sont les grands officiers, le chef des gardes, le général des armées, et une foule de fonctionnaires, juges, intendants, scribes qui constituent l'aristocratie. Quant au peuple, il est soumis à l'autorité absolue des grands.

10. **La religion.** — La religion offrait aussi la plus grande ressemblance dans les deux pays. L'un et l'autre paraissent avoir eu l'idée d'un dieu suprême, *Ilou* à Babylone, *Assur* à Ninive. Mais les attributs de cette divinité

étaient représentés par une foule de dieux. Les astres, le soleil, la lune, les planètes étaient adorés comme des dieux. On célébrait des fêtes magnifiques en leur honneur et souvent aussi des cérémonies impures. Les sanctuaires de Bel et de la déesse Mylitta jouissaient d'une grande renommée. Ces divinités étaient représentées sous les formes les plus fantastiques, lions ailés, taureaux à tête humaine, génies à tête d'aigle ou de poisson.

A Babylone les prêtres formaient une caste à part. Les prêtres chaldéens étaient d'excellents astronomes; ils profitèrent de leur science pour faire de l'astrologie, prédire l'avenir, expliquer les songes et les prodiges. Ils étaient célèbres dans l'art de la magie et de la sorcellerie.

11. La civilisation assyrienne. — Les Assyriens et les Babyloniens ont eu une civilisation brillante. Les Chaldéens sont restés célèbres dans l'antiquité par leurs connaissances en mathématiques et en astronomie. C'est à eux que l'on doit la division du cercle en 360 degrés, du degré en 60 minutes, de la minute en 60 secondes. Ils ont divisé la semaine en 7 jours consacrés aux sept planètes. Ils avaient calculé et expliqué les éclipses de lune. On a retrouvé une partie de la bibliothèque d'Assourbanipal à Ninive. Elle se compose de briques cuites sur lesquelles étaient gravés des traités d'arithmétique, de grammaire, d'astronomie. Cette bibliothèque est au musée de Londres.


Ecriture cunéiforme.

Dans les arts, les Assyriens se sont distingués par le caractère de grandeur et de force qu'ils ont donné à leurs œuvres. L'architecture de leurs palais avec leurs longues galeries, leurs colonnades, leurs bas-reliefs, leurs peintures et leurs lambris atteste un art plein d'originalité. Ils construisaient les palais sur des plates-formes en terre, revêtues de briques. Ces briques entremêlées aux blocs de pierre formaient des bas-reliefs sur lesquels on représentait des scènes de guerre ou de chasse. La sculpture de ces bas-reliefs était remarquable par la vérité et la vigueur de l'ex-

pression. Le lion de bronze du palais de Khorsabad au Louvre et la lionne blessée du musée britannique sont des morceaux achevés.

L'industrie était très active. Les Assyriens étaient renommés par leurs fabriques de tissus de lin et de laine aux teintes éclatantes, par le travail des métaux et des bijoux, par la préparation des poteries, faïences et briques émaillées. Babylone, la ville des marchands, était l'entrepôt de tous ces produits et les exportait à l'est par l'Euphrate et le golfe Persique jusque dans l'Inde, à l'ouest dans la Syrie et l'Asie Mineure.

12. Babylone au sixième siècle. — Hérodote, qui a visité Babylone vers le cinquième siècle avant Jésus-Christ nous en a laissé une curieuse description. Il attribue tous les grands travaux à Sémiramis; il est certain qu'ils sont l'œuvre de Nabuchodonosor, dont le nom est reproduit sur toutes les inscriptions.

Babylone est, dit l'historien grec, une ville si magnifique qu'il n'en est pas qu'on puisse lui comparer. Située dans une grande plaine, elle est de forme carrée. Un fossé large, profond et plein d'eau l'entoure d'abord; on trouve ensuite un mur très élevé et si large que plusieurs chars pouvaient y passer de front. Ce mur est percé de cent portes en airain massif, et il est flanqué de tours très hautes. L'Euphrate partage la ville en deux parties; il y court au milieu d'un mur de briques cuites. Ces briques sont couvertes de dessins coloriés représentant des animaux de toutes sortes. Les maisons sont à trois et quatre étages, les rues droites et coupées par d'autres qui vont au fleuve. Au centre, d'un côté du fleuve, est le palais du roi; de l'autre, le temple du dieu Bel.

Hérodote décrit encore les vastes terrasses de la ville, plantées d'arbres et de plantes rares, comme de véritables jardins suspendus. Il est si émerveillé de toutes ces beautés qu'il place Babylone bien au-dessus des grandes villes égyptiennes, Thèbes et Memphis.

LECTURES

PREMIÈRE LECTURE. — Sardanapale.

Sardanapale, le dernier roi des Assyriens, surpassa tous ses prédécesseurs en luxure et en fainéantise. Non seulement il se dérobait aux yeux du public, mais il menait tout à fait la vie d'une femme; il tra-

vaillait la pourpre et la laine la plus fine, portait une robe de femme, se fardait le visage. De plus, il donnait à sa voix un timbre féminin et s'abandonnait sans réserve aux plaisirs que peuvent procurer les boissons et les aliments. Enfin il était arrivé à un tel degré de honteuses débauches et d'impudence qu'il composa lui-même son épitaphe : « Passant, sûr que tu es mortel, ouvre ton âme au plaisir, il n'y a plus de jouissance pour celui qui est mort. Je ne suis que de la cendre, moi, jadis roi de la grande Ninive; mais je possède tout ce que j'ai mangé, tout ce qui m'a diverti. Ma puissance et mes richesses seules ne sont plus. »

DIODORE DE SICILE, II, 23.

DEUXIÈME LECTURE. — Le festin de Balthasar.

Le roi Balthasar fit un grand festin à mille des plus grands de la cour, et chacun buvait selon son âge. Ils buvaient du vin, et ils louaient leurs dieux d'or et d'argent, d'airain et de fer, de bois et de pierre. Au même moment, on vit paraître les doigts et comme la main d'un homme qui écrivait, près du chandelier, sur la muraille de la salle du roi, et le roi voyait le mouvement des doigts de la main qui écrivait. Alors le visage du roi se changea, son esprit fut saisi d'un grand trouble, ses reins se relâchèrent, et, dans son tremblement, ses genoux se choquaient l'un l'autre. On fit venir Daniel devant le roi, et le roi lui dit : « Etes-vous Daniel, l'un des captifs des enfants de Juda, que le roi, mon père, avait emmenés de Judée? On m'a dit de vous que vous aviez l'esprit des dieux et qu'il s'est trouvé en vous plus de science, d'intelligence et de sagesse qu'en aucun autre. » Daniel répondit à ces paroles du roi, et lui dit : « Que vos présents, ô roi, soient pour vous, et faites part à un autre des honneurs de votre maison; je ne laisserai pas de vous lire cette écriture, et de vous dire ce qu'elle signifie. Or, voici ce qui est écrit : « Mané, Thécel, Pharès. » Et en voici l'interprétation : Mané, Dieu a compté les jours de votre règne, et il en a marqué l'accomplissement. Thécel, vous avez été pesé dans la balance, et on vous a trouvé trop léger. Pharès, votre royaume a été divisé, et il a été donné aux Mèdes et aux Perses. » Alors Daniel fut vêtu de pourpre par l'ordre du roi; on lui mit au cou un collier d'or, et on fit publier qu'il aurait la puissance dans le royaume, comme en étant la troisième personne. Cette même nuit, Balthasar, roi des Chaldéens, fut tué.

Bible (*Daniel*, v).

EXERCICES ORAUX ET ÉCRITS

1. Livres à consulter. — Mêmes ouvrages qu'au chapitre précédent.

2. Questionnaire. — Comment connaissons-nous l'histoire de l'Assyrie? — Décrivez la vallée du Tigre et de l'Euphrate. — Exposez l'histoire des deux premiers empires assyriens et de l'empire babylonien. — Donnez une idée des mœurs des Assyriens et des Babyloniens, de leur gouvernement, de leur religion et de leur civilisation.

3. Devoir à rédiger. — La civilisation assyrienne.

CHAPITRE III

LES HÉBREUX

SOMMAIRE

1. La Bible. — La Bible, source la plus précieuse pour l'histoire des Hébreux, contient, dans l'Ancien Testament, le Pentateuque, les Prophètes et les Ecritures.

2. La Palestine. — La Palestine a été le berceau de la civilisation hébraïque. Ce pays, arrosé par le Jourdain, est chaud et fertile.

3. Les Israélites. — Les Israélites, peuples de race sémitique, prétendaient descendre d'Abraham. Ils s'établirent en Egypte, avec Jacob et Joseph, où ils subirent une dure persécution.

4. Moïse. — Moïse les délivra, les conduisit dans le désert où ils reçurent la loi sur le mont Sinaï. C'est là que fut établie la croyance nouvelle en un seul Dieu, et que furent fixées les cérémonies du culte.

5. Les juges et les rois. — Après la mort de Moïse, les Israélites entrèrent dans la Palestine ou terre promise, sous la conduite de Josué. Ils y vécurent sous le gouvernement des juges. Plus tard, ils nommèrent des rois, dont les plus célèbres furent David et Salomon qui construisit le temple de Jérusalem.

6. Le schisme. — Deux royaumes se formèrent après la mort de Salomon. Le royaume d'Israël qui fut détruit par Sargon, roi d'Assyrie, en 722; et le royaume de Juda, en 586, par Nabuchodonosor, roi de Babylone.

7. Histoire de la Judée. — Les Israélites furent conduits en captivité à Babylone; ils y restèrent soixante-dix ans. Délivrés par Cyrus, roi des Perses, ils revinrent en Palestine, qui prit le nom de Judée, et furent soumis tour à tour par les Perses, par Alexandre le Grand, par les rois de Syrie, et enfin par les Romains. Ce fut sous le règne d'Hérode, roi soumis aux Romains, que naquit Jésus-Christ.

8. Civilisation hébraïque. — Le rôle historique des Hébreux est d'avoir fondé une religion, celle de Moïse, d'où sortira plus tard le christianisme. Les Hébreux ont été inférieurs dans les arts aux peuples de l'antiquité; mais ils ont excellé dans la musique et la poésie.

RÉCIT

1. La Bible. — La Bible est la source la plus précieuse pour l'histoire des Israélites. Elle contient l'Ancien et le Nouveau Testament.

L'Ancien Testament se divise en trois parties : le Pentateuque, les Prophètes et les Ecritures ~~ou Hagiographes~~.

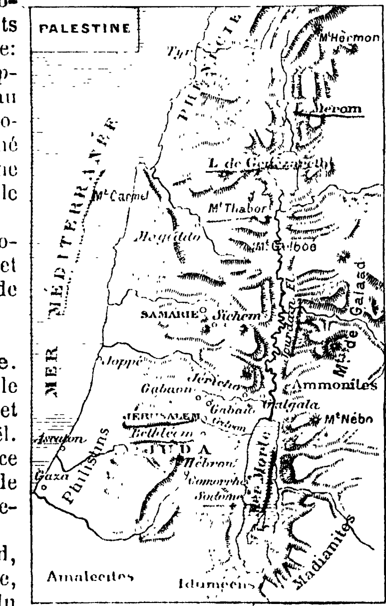
Le Pentateuque comprend cinq livres : 1° La *Genèse*, c'est-à-dire l'histoire de la création du monde et des pre-

miers hommes; 2° l'*Exode*, c'est-à-dire la sortie de l'Egypte et la promulgation de la loi; 3° le *Lévitique*, ou prescription du culte; 4° les *Nombres*, ou récit des pérégrinations des Israélites dans le désert et leur dénombrement; enfin 5° le *Deutéronome*, ou préceptes de la loi de Moïse.

Les Prophètes contiennent un certain nombre d'ouvrages relatifs à l'histoire des Israélites après la mort de Moïse. Les principaux sont : le livre de Josué, le livre des Juges, les livres de Samuel, les livres des Rois et les livres des prophètes Isaïe, Jérémie et Ezéchiel.

Enfin les Ecritures comprennent le livre de Job, les Proverbes, les Psaumes, le Cantique des Cantiques, l'Ecclésiaste, etc.

Le texte hébreu de la Bible a été traduit en grec au troisième siècle avant notre ère par les savants de l'école d'Alexandrie: c'est la *Bible des Septante*. Saint Jérôme, au quatrième siècle de notre ère, en a donné une traduction latine qui est connue sous le nom de *Vulgate*.



Les découvertes modernes ont complété et contrôlé les récits de la Bible.

2. La Palestine. — La Palestine est le berceau du peuple et de la religion d'Israël. On désigne encore ce pays sous le nom de Judée et de Terre-Sainte.

La Palestine s'étend, au sud de la Syrie, entre la chaîne du Liban et le désert Arabique d'un côté, et de l'autre entre la Méditerranée et la région sablonneuse qui la sépare de

l'Euphrate. Elle comprend deux plateaux parallèles, continuation du Liban et de l'Anti-Liban. L'un, à l'ouest, comprend les montagnes de Galilée et de Juda avec le Mont-Thabor et la chaîne du Carmel, l'autre, à l'est, avec la chaîne de Galaad et le mont Nébo.

Entre ces deux plateaux s'étend la vallée du Jourdain. Cette rivière qui coule du nord au sud traverse le lac de Génésareth ou de Galilée, puis elle vient se perdre dans la mer Morte ou lac Asphaltite.

La mer Morte est une dépression à 400 mètres au-dessous du niveau de la Méditerranée. Elle a été produite par un accident volcanique dont la Bible a conservé le souvenir. Elle a environ seize lieues de longueur et quatre lieues de largeur. Les eaux en sont cinq ou six fois plus salées que celles de la Méditerranée. Elles sont épaissies par le sel gemme, l'asphalte et le bitume. Aucun poisson n'y vit; aucune plante n'y croît; aucune ville ne s'élève sur ses bords arides.

3. **Aspect et produits de la Palestine.** — La Palestine a les aspects les plus variés. Au nord et à l'est du Jourdain, dans le pays de Galaad, le plateau est couvert de pâturages et de forêts; à l'ouest du Jourdain et de la mer Morte, une région aux collines pierreuses et ravinées, au sol maigre et brûlé par le soleil. Entre ces collines s'étendent quelques plaines fertiles et des vallées riantes qui s'inclinent vers la Méditerranée. Là croissaient en abondance le blé et l'orge, la vigne, l'olivier, le figuier, le grenadier et toutes sortes d'arbres à fruits.

Le climat de la Palestine est chaud, mais tempéré sur les plateaux et dans le voisinage de la mer. Deux saisons partagent également l'année, la saison des pluies, pendant l'hiver, et la saison de la sécheresse, pendant l'été. La récolte a lieu au mois de mai.

La Palestine, sans être un pays aussi riche que l'Egypte ou la Mésopotamie, pouvait suffire aux besoins de sa nombreuse population. « L'Eternel, ton Dieu, avait dit Moïse à son peuple, te conduit dans un bon pays, pays à torrents d'eau, à sources d'eau souterraine, jaillissant dans la vallée et sur la montagne; pays de froment, d'orge, de vignes, de figuiers, de grenadiers; pays d'oliviers, d'huile et de miel; pays où tu mangeras ton pain sans craindre la disette et

où tu ne manqueras de rien; pays dont les pierres sont du fer. »

4. Les Israélites. — Les Israélites, peuple de race sémitique, habitaient primitivement la région du golfe Persique. Sous la conduite d'un de leurs chefs, Abraham, ils franchirent l'Euphrate et vinrent s'établir dans le pays de Chanaan. On les désigna sous le nom d'*Hébreux*, c'est-à-dire les *hommes au delà du fleuve*. Un petit-fils d'Abraham, Jacob, conduisit la tribu en Egypte, à l'époque de la dynastie des rois pasteurs. Joseph, l'un des douze fils de Jacob, devint ministre des Pharaons. Après l'expulsion des rois pasteurs, les Hébreux furent persécutés, soumis aux plus durs travaux, et furent délivrés par Moïse.

La Bible, dans la Genèse, nous a donné un tableau merveilleux de cette histoire primitive du peuple d'Israël. Rien n'est à la fois plus simple et plus sublime que les premiers récits de la Genèse : la création du monde en six jours; Adam et Eve chassés du Paradis terrestre; la rivalité de Caïn et d'Abel; le déluge, les descendants de Noé, Sem, Cham et Japhet, donnant naissance aux trois races humaines; l'établissement des Israélites avec Abraham dans la terre de Chanaan; l'histoire des patriarches, Isaac et Jacob; enfin le séjour des Israélites en Egypte avec Joseph et Benjamin[1].

5. La loi de Moïse. — Les Hébreux, sous la conduite de Moïse, s'enfuirent de l'Egypte, franchirent la mer Rouge, et arrivèrent dans la région du Sinaï. C'est là qu'ils reçurent les dix commandements de Dieu ou Décalogue. Ces commandements furent inscrits sur deux tables de la loi en ces termes : « Ecoute, Israël ; je suis Jéhovah, ton Dieu, qui t'ai retiré du pays d'Egypte, de la terre de servitude.

» I. Tu n'auras pas d'autres dieux devant ma face.

» II. Tu ne feras pas d'images taillées, tu ne te prosterneras pas devant elles et ne les serviras pas, car je suis l'Eternel ton Dieu, un Dieu fort et jaloux.

» III. Tu ne prendras pas le nom de Jéhovah, ton Dieu, en vain.

» IV. Souviens-toi du jour du repos pour le sanctifier. Tu travailleras six jours et feras toute ton œuvre, mais le sep-

---

1. Voir, pour ces récits, l'Histoire sainte de l'abbé Bernard. Belin frères éditeurs.

tième jour est le jour de Jéhovah, ton Dieu; tu ne feras aucune œuvre en ce jour-là.

» V. Honore ton père et ta mère.

» VI. Tu ne tueras point.

» VII. Tu ne commettras point d'adultère.



Moïse et le Décalogue. (Statue de Michel Ange.)

» VIII. Tu ne déroberas point.

» IX. Tu ne porteras pas de faux témoignage contre ton prochain.

» X. Tu ne convoiteras pas la maison de ton prochain, ni sa femme, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni aucune chose qui soit à ton prochain. »

6. Le peuple de Dieu. — Dans les croyances des

Hébreux, Dieu en leur donnant sa loi a fait du peuple d'Israël, son peuple de prédilection. « J'établirai une alliance, avait-il dit à Abraham, entre moi et toi et ta postérité après toi, afin que je sois ton Dieu et de ta postérité. » — « Tu diras aux enfants d'Israël, ordonne-t-il à Moïse : L'Eternel, le Dieu de vos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob m'envoie vers vous. Voilà mon nom à jamais. »

Ainsi Dieu a fait alliance avec les Israélites qui sont « une nation sainte ».

7. **Le Tabernacle.** — Pour fortifier ces croyances, Moïse fit construire le Tabernacle, signe visible de l'alliance avec Dieu.

Le Tabernacle était un temple portatif en bois, recouvert de peaux et de tapis.

Il se compose de trois parties :

1° Au fond, le *Saint des Saints*, où reposait l'arche d'alliance qui renfermait les deux tables de la loi; seul le grand prêtre y entrait une fois l'an ;

2° Le *Sanctuaire* ou *Lieu saint*, où étaient l'autel des parfums, le chandelier à sept branches, et la table des pains. Les prêtres y entraient pour déposer des offrandes et offrir des parfums;

3° Le *Parvis*, ouvert au peuple, où l'on sacrifiait des victimes sur le grand autel.

Les tentes des douze tribus d'Israël, issues des douze fils de Jacob, se groupaient autour du Tabernacle. Une treizième tribu, celle des Lévites, fut consacrée à sa garde et au culte.

8. **Le culte.** — Les pratiques extérieures du culte consistaient en sacrifices sanglants d'animaux et en offrandes des produits de la terre. La loi fixait les grandes fêtes de la religion. Les principales étaient :

Le *Sabbat*, qui rappelait tous les sept jours le repos de Dieu après la création. Tout travail était interdit.

La *Pâque*, qui se célébrait dans le premier mois de l'année, en mémoire de la sortie d'Egypte.

La *Pentecôte* ou *semaine des moissons* se célébrait cinquante jours après la Pâque, pour rappeler la promulgation de la Loi.

La *fête des Tabernacles*, qui était précédée d'un jeûne

général et du sacrifice du bouc expiatoire des péchés d'Israël, rappelait le souvenir de la vie errante au désert.

L'*Année sabbatique*, qui revenait tous les sept ans et pendant laquelle la terre restait en friche, et le *Jubilé*, qui revenait après sept périodes de sept ans, étaient aussi célébrés par des fêtes religieuses.

9. **Organisation politique.** — La religion était la base de toute l'organisation politique et sociale des Israélites. Dieu est le roi de la nation, le souverain maître. Au-dessous de lui est un chef tantôt élu sous le nom de juge, tantôt héréditaire sous le nom de roi. Chaque tribu, chaque famille a son chef. Les chefs de famille forment le Conseil des Anciens. En certains cas, la nation se réunissait en assemblée générale.

La loi donnait une grande autorité au père de famille sur sa femme et ses enfants. Elle fixait le droit de propriété. Toutes les terres appartenaient en principe à Dieu. On en était donc le possesseur et non le propriétaire. L'année du Jubilé, toutes les terres vendues revenaient au premier possesseur. L'esclave était protégé contre les brutalités du maître; il devait être rendu à la liberté pendant l'année sabbatique.

La loi pénale était sévère. Elle considérait comme un crime la violation de la loi religieuse et la punissait de mort. Elle admettait la peine du talion, « *œil pour œil, dent pour dent.* » Elle autorisait en certains cas la compensation pécuniaire, c'est-à-dire le rachat du tort commis à l'égard de quelqu'un.

Enfin la loi ordonnait des prescriptions sévères pour l'hygiène. Elle interdisait de se nourrir de certains animaux considérés comme impurs et elle prenait les précautions les plus minutieuses contre la lèpre, maladie épidémique alors très commune en Orient.

10. **La nation israélite.** — Désormais les Israélites formèrent un corps de nation. La religion seule fut le lien de cette nation. Les Hébreux, qui ne restèrent pas fidèles à la loi de Moïse, n'en firent plus partie. Seul celui qui pratique le culte de Jéhovah est Israélite.

11. **Les juges.** — Après avoir donné la loi aux Israélites, Moïse les conduisit jusqu'à l'entrée de la terre de Cha-

naan, la *Terre-Promise*. Son successeur, Josué, descendit dans la vallée du Jourdain, s'empara de Jéricho et vainquit les Chananéens. Puis il procéda au partage du territoire conquis, entre les douze tribus. Seule la tribu de Lévi n'eut pas un territoire distinct, mais elle posséda quarante-huit villes disséminées dans toute la Palestine.

Pendant près de cinq siècles les Israélites furent gouvernés par des juges, sortes de chefs militaires que les tribus choisissaient pour se défendre contre les peuples voisins. Tels furent Gédéon, Jephté, Samson, Samuel, qui firent une guerre acharnée contre les Chananéens, les Amalécites, les Moabites et surtout contre les Philistins. Ces derniers, qui habitaient la côte de la Syrie, à la fois marins et guerriers, furent surtout redoutables.

12. Les rois. — Pendant ce temps les Israélites avaient souvent oublié le culte de Jéhovah. Ils en avaient été punis soit par l'invasion étrangère, soit par l'anarchie. A la fin, lassés de leur malheur, ils demandèrent au grand prêtre, Samuel, de leur donner un roi. Samuel choisit Saül, de la tribu de Benjamin, et répandit une fiole d'huile sur sa tête pour en faire l'oint du Seigneur. Le peuple, réuni devant l'Arche d'alliance, jeta des cris de joie, disant : « Vive le Roi ! »

Saül ne régna pas longtemps en paix. Ayant voulu secouer l'autorité de Samuel et gouverner par lui-même, le grand prêtre lui dit : « Tu as rejeté la parole de Jéhovah, il te rejette de la royauté. » Avant de mourir, Samuel donna l'onction sacrée à un jeune enfant de la tribu de Juda. Cet enfant, à la mort de Saül, devint le roi David.

David (1049-1008), le plus célèbre roi d'Israël, réunit les douze tribus sous son autorité; il vainquit tous les ennemis d'Israël et étendit son royaume depuis l'Euphrate jusqu'à la mer Rouge. Il établit sa capitale à Jérusalem, y fit transporter l'Arche d'alliance et résolut de construire un temple, qui remplacerait le Tabernacle. Mais cette œuvre fut réservée à son successeur, Salomon.

Salomon porta à son apogée la puissance d'Israël. Sa magnificence, sa justice et sa sagesse le rendirent célèbre dans tout l'Orient. Les rois de Syrie et de Phénicie lui envoyèrent des présents. La reine de Saba vint, dit-on, de l'Arabie pour rendre hommage à sa puissance. Il envoya sous la conduite

d'Hiram, roi de Tyr, dans l'océan Indien, vers le pays d'Ophir, une flotte qui rapporta de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, de l'ivoire. Les richesses de Salomon devinrent proverbiales. Son trône était d'ivoire et d'or, élevé sur dix marches d'or et orné de douze lions d'or. Une vaisselle d'or, cinq cents boucliers d'or battu, toutes sortes d'objets précieux ornaient son palais. Entouré d'une cour brillante et d'une foule de femmes étrangères, Salomon donna le premier l'exemple du faste et de la corruption des monarques orientaux.

13. **Le temple de Salomon.** — L'œuvre capitale du règne de Salomon fut la construction du temple. Pendant sept ans, cent cinquante mille Chananéens ou esclaves furent condamnés à extraire et à tailler des pierres; d'autres, à couper les cèdres du Liban. Trente mille ouvriers élevèrent le monument sous la direction d'ouvriers phéniciens. Le temple fut construit sur le même plan que le Tabernacle, avec ses trois parties, le Saint des Saints, le Sanctuaire et le Parvis. Il était remarquable par la richesse des ornements et la prodigalité de l'or, de l'ivoire et des matières précieuses. Mais il ne paraît pas avoir égalé ni la beauté grandiose ni la beauté artistique des temples égyptiens.

Désormais le temple fut le centre de la nation, la vraie demeure de Jéhovah ; et Jérusalem fut, entre toutes les villes d'Israël, la ville sainte.

14. **Le royaume de Juda et le royaume d'Israël.** — Après la mort de Salomon, un schisme éclata entre les douze tribus. Deux seulement restèrent fidèles à Roboam et formèrent le royaume de Juda, tandis que les dix autres constituèrent le royaume d'Israël, dont Jéroboam fut reconnu roi (962).

« Cette séparation violente, en divisant un peuple qui n'avait formé jusque-là qu'une grande famille, fut suivie des plus funestes résultats; religieuse aussi bien que politique, elle amena entre les deux Etats rivaux une longue suite de guerres qui préparèrent leur chute commune. Quoique Jérusalem, capitale du royaume de Juda, fût demeurée le centre du culte rendu au vrai Dieu, les princes qui y régnèrent suivirent trop souvent l'exemple des rois d'Israël, en se livrant à l'impiété et à l'idolâtrie. Vainement quelques-uns, tels que Josaphat et Ezéchiel, essayèrent de relever la

nation de son abaissement moral; Achab et Athalie trouvèrent plus d'imitateurs que ces pieux rois, et le châtiment, longtemps annoncé par les prophètes, atteignit tour à tour les deux royaumes d'Israël et de Juda. »

Le royaume d'Israël fut détruit par Sargon, roi d'Assyrie (722); celui de Juda, par Nabuchodonosor, roi de Chaldée (586). Les Israélites furent conduits en captivité à Babylone et y demeurèrent soixante et dix ans, jusqu'à l'époque où Cyrus, conquérant de Babylone, leur permit de retourner dans leur patrie et de rebâtir Jérusalem.

15. La Judée. — Revenu dans la Palestine qui, depuis cette époque, reçut le nom de Judée, le peuple juif, sous la direction de Zorobabel, Esdras et Néhémie, s'occupa de reconstituer sa religion et sa nationalité. Le Temple se releva de ses ruines, et le nouvel Etat forma une sorte de république théocratique, à la tête de laquelle était placé un grand prêtre, assisté du sanhédrin ou conseil des vieillards. Les Juifs jouirent ainsi, sous l'autorité des rois de Perse, d'une certaine prospérité.

16. La Judée sous les Séleucides. Les Machabées. — Cette paix fut troublée par l'invasion d'Alexandre. La Judée, soumise aux armes du conquérant grec, en 332, passa ensuite sous la domination des Séleucides, rois de Syrie. Ceux-ci firent peser sur les Juifs une lourde domination et pillèrent plusieurs fois Jérusalem. Les Juifs se révoltèrent, sous la conduite de Matathias et de ses cinq fils, qui, en assurant l'indépendance de leur patrie, méritèrent le glorieux surnom de *Machabées* (*marteaux des ennemis*) (169). En récompense de leurs services, les Machabées obtinrent le privilège de perpétuer dans leur famille le souverain pouvoir, qu'ils exercèrent d'abord sous le titre de grands pontifes jusqu'à l'avènement d'Aristobule I[er], qui prit le titre de roi.

17. La Judée sous la domination romaine. — Les Romains profitèrent de la rivalité qui avait éclaté entre les successeurs d'Aristobule, pour intervenir dans la Judée. Ils imposèrent aux Juifs un roi étranger, Hérode, sous le règne duquel naquit Jésus-Christ, le Messie promis et attendu, le libérateur de l'humanité. Les Juifs se révoltèrent contre les gouverneurs romains. L'empereur Vespasien, pour punir

les révoltés, envahit la Judée et commença le siège de Jérusalem qui fut continué par son fils Titus. Celui-ci, après une résistance héroïque, prit la ville d'assaut, détruisit le Temple, massacra les habitants ou les vendit comme esclaves (70 ans après J.-C.).

Une dernière tentative de révolte, sous l'empereur Adrien, fut noyée dans le sang. Jérusalem fut complètement détruite, et les habitants furent dispersés dans toutes les parties de l'empire (135).

18. **Civilisation hébraïque.** — L'importance du rôle historique des Hébreux est tout entière dans la religion. Par la connaissance d'un Dieu unique ils ont fondé une religion bien supérieure à celles de l'antiquité; par la morale du christianisme ils ont élevé l'idéal de la vertu humaine. A ce titre la Bible est restée un livre incomparable. « Seul entre les peuples de l'Orient, Israël a eu le privilège d'écrire pour le monde entier. C'est dans la Bible que l'on trouve l'origine de la philosophie et de l'histoire. »

Les Juifs ont eu peu d'aptitude pour les sciences et pour les arts. Leurs voisins, Egyptiens, Assyriens, Phéniciens, ont été leurs maîtres et ce sont eux qui ont construit le monument de Jérusalem.

Mais les Juifs ont excellé dans la musique et dans la poésie. La musique était leur plus grand plaisir. David et Salomon avaient organisé des chœurs qui chantaient les psaumes au son des harpes et des cymbales. A Babylone les Juifs charmaient leur captivité par des chants nationaux. Quant à la poésie, la Bible nous en a laissé le plus admirable témoignage. Quelle poésie lyrique plus éloquente, plus élevée que celle des *Psaumes* et des *Prophéties!* Quelle variété dans l'inspiration, depuis l'idylle de Ruth, jusqu'aux plaintes tragiques de Job! « Le style des cantiques, dit Bossuet, hardi, extraordinaire, naturel toutefois, saisit l'imagination et émeut le cœur. Parmi tous les peuples du monde celui où de tels cantiques ont été le plus en usage a été le peuple de Dieu. »

LECTURE. — La morale de la Bible.

Lorsque vous redemanderez à quelqu'un quelque chose qu'il vous doit, vous n'entrerez pas dans sa maison pour en emporter quelque gage, mais vous vous tiendrez dehors, et il vous donnera lui-même ce

qu'il aura. Que s'il est pauvre, le gage qu'il vous aura donné ne passera pas la nuit chez vous, mais vous le lui rendrez aussitôt avant le coucher du soleil, afin que, dormant dans son vêtement, il vous bénisse et que vous soyez trouvé juste devant le Seigneur votre Dieu. Vous ne refuserez pas à l'indigent ce que vous lui devez, soit qu'il soit votre frère ou, qu'étant venu du dehors, il demeure avec vous dans votre pays et dans votre ville. Lorsque vous aurez coupé vos grains dans votre champ et que vous y aurez laissé une javelle par oubli, vous n'y retournerez point pour l'emporter, mais vous la laisserez prendre à l'étranger, à l'orphelin et à la veuve, afin que le Seigneur votre Dieu vous bénisse dans toutes les œuvres de vos mains. Quand vous aurez cueilli les fruits des oliviers, vous ne reviendrez point pour reprendre ceux qui seront restés sur les arbres; mais vous les laisserez à l'étranger, à l'orphelin et à la veuve. Quand vous aurez vendangé votre vigne, vous n'irez point cueillir les raisins qui y seront demeurés; mais ils seront pour l'étranger, pour l'orphelin et pour la veuve.

Bible (Deutéronome).

EXERCICES ORAUX ET ÉCRITS

1. Livres à consulter. — *La Bible.* — L. Ménard, *Histoire des Israélites.* — Victor Guérin, *Description de la Palestine.*

2. Questionnaire. — Géographie de la Palestine, son aspect et ses produits. — Retracez l'histoire des Israélites jusqu'à la législation de Moïse. — Donnez une idée de la loi de Moïse et de la religion des Hébreux. — L'histoire des Israélites depuis la sortie d'Egypte jusqu'au schisme des dix tribus. — L'histoire de la Judée jusqu'à la dispersion du peuple juif. — Exposez et expliquez l'importance de la civilisation hébraïque.

3. Devoir à rédiger. — La civilisation des Hébreux.

CHAPITRE IV

ATHÈNES ET SA CONSTITUTION

SOMMAIRE

1. Athènes et l'Attique. — Athènes était la capitale de l'Attique. Peuplée d'abord par les Pélasges, elle fut colonisée par des Phéniciens, des Égyptiens et surtout des Ioniens. Elle fut par excellence la ville des Ioniens.

2. Les lois de Dracon. — Athènes fut gouvernée d'abord par des rois, puis par des magistrats appelés archontes. Mais la ville fut souvent troublée par des révoltes intérieures. Vainement Dracon fit des lois d'une excessive sévérité et Épiménide fit appel aux sentiments religieux des Athéniens. Les troubles continuèrent.

3. Solon. — Alors les Athéniens eurent recours à un des hommes les plus sages de la Grèce, le législateur Solon. Celui-ci divisa le peuple en quatre classes et fonda le gouvernement de la démocratie. Il établit des archontes, une assemblée du peuple, un sénat et l'Aréopage.

4. Caractere des lois de Solon. — Les lois de Solon ont un caractère élevé. Elles devaient former non seulement de vaillants soldats pour la patrie, mais des citoyens éclairés pour la république. A Sparte, Lycurgue n'avait songé qu'a la guerre; à Athènes, Solon se préoccupa aussi de l'industrie, du commerce, des lettres et des arts. Il prépara ainsi une démocratie libérale, intelligente, accessible à tous les sentiments nobles et délicats.

5. Pisistrate et ses fils. — La liberté que Solon avait voulu donner à la démocratie athénienne ne s'établit pas sans difficultés. Du vivant même du législateur, Pisistrate imposa sa tyrannie à Athènes et eut ses fils pour successeurs. Hipparque, il est vrai, fut mis à mort et Hippias fut chassé de la ville (509).

6. Clisthène. — Après eux, Clisthène donna à la législation de Solon un caractère plus démocratique. Et il permit d'expulser tous les citoyens puissants qui pouvaient prétendre à la tyrannie, par une loi d'exil appelée *ostracisme.*

RÉCIT

1. Athènes. Son heureuse situation. — Athènes a joué un rôle glorieux dans l'histoire de la civilisation. Elle a été la maîtresse et l'éducatrice du genre humain. « Elle est encore, par son histoire et par ses exemples, l'école du monde entier. Après vingt siècles de déchéance, elle n'a cessé de nous éclairer, comme ces étoiles déjà éteintes, dont les rayons continuent d'illuminer la terre[1]. »

1. Élisée Reclus.

nature même du sol, propre seulement à la culture de la vigne et de l'olivier, ne pouvait nourrir une population d'agriculteurs. Mais il était particulièrement propice à un peuple de marins et de commerçants. Les cèdres du Liban fournissaient en abondance les bois pour construire des vaisseaux. Le littoral, coupé de nombreuses baies et tout parsemé d'îlots, offrait des rades sûres pour l'établissement des ports. Enfin la proximité des trois continents, l'Europe, l'Asie et l'Afrique, ouvrait un champ illimité à l'activité commerciale des Phéniciens.

2. **Les Phéniciens.** — Les Phéniciens, peuples de la race de Cham, étaient établis primitivement au bord du golfe Persique. Ils vinrent se fixer au bord de la Méditerranée, sur les pentes occidentales du Liban. Ils y bâtirent de nombreuses villes, soit dans les îles comme Tyr et Arad, soit à l'extrémité des promontoires comme Gebel (Byblos), Béryte (Beyrouth), Sidon, Acco (Saint-Jean-d'Acre). Ces villes avaient chacune leur territoire et leur indépendance. Elles étaient gouvernées par des rois particuliers. La Phénicie ne formait pas, comme les autres pays de l'antiquité, un corps de nation : elle était une confédération de villes libres.

3. **Sidon et Tyr.** — Parmi ces villes deux surtout furent célèbres, Sidon et Tyr. Sidon, la première, étendit au loin ses relations et fonda des établissements dans la Méditerranée orientale. Dans cette première période, appelée sidonienne, les Phéniciens occupèrent l'île de Chypre, où ils exploitèrent les mines de cuivre[1]; le littoral asiatique de la Cilicie, les îles de Rhodes, de Crète et la plupart des Cyclades. Ils découvrirent dans la Thrace les mines d'or du mont Pangée, et celles de l'île de Thasos. Enfin ils visitèrent le Pont-Euxin (mer Noire) jusqu'aux promontoires du Caucase. Leur établissement en Grèce est attesté par la légende du Phénicien Cadmus, qui avait fondé la ville de Thèbes. La domination de Sidon fut détruite vers le onzième siècle.

Tyr devint alors la ville la plus florissante de la Phénicie. Elle eut tout son éclat vers le milieu du dixième siècle, sous le roi Hiram, le contemporain de Salomon. Elle

1. L'île de Chypre a donné son nom à ce métal. En latin *Cuprum* (Chypre), d'où le mot de *cuivre*.

continua le mouvement de la colonisation phénicienne et l'étendit dans l'Europe occidentale. Les Phéniciens occupèrent successivement Panorme, Lilybée, Salente, en Sicile; Tapsus, Adrumète, Utique, Hippone, sur le littoral africain; la Sardaigne, la Corse et les îles Baléares. Ils ne fondèrent que quelques comptoirs en Gaule, mais ils s'établirent dans le midi de l'Espagne où ils bâtirent les villes de Tartessus, Malaga, Hispalis (Séville), Gadès (Cadix). De là ils franchirent les colonnes d'Hercule, pénétrèrent dans l'Océan, au sud jusqu'au cap Vert et aux îles Fortunées ou Canaries, au nord jusqu'aux îles Cassitérides (les Sorlingues) où ils exploitèrent les mines d'étain. Peut-être même ces hardis navigateurs allèrent-ils jusqu'au fond de la Baltique à la recherche de l'ambre. Vers l'orient, les Phéniciens firent des expéditions dans la mer Rouge et jusque vers l'Inde, le riche pays d'Ophir.

4. **Carthage.** — La plus célèbre des colonies phéniciennes fut Carthage.

Située au fond d'un golfe, en face de la Sicile, près de l'emplacement qu'occupe aujourd'hui la ville de Tunis, elle avait une situation admirable pour dominer la mer.

Les Carthaginois racontaient que leur ville avait été fondée par une reine de Tyr, Didon[1].

Cette reine avait épousé un grand prêtre qui possédait d'immenses richesses. Le roi de Tyr, Pygmalion, convoita ces richesses et fit périr le grand prêtre. Mais Didon parvint à s'échapper avec ses trésors, et, accompagnée de quelques Tyriens, elle aborda sur les côtes d'Afrique. Un roi de ce pays lui vendit autant de terre qu'une peau de bœuf pouvait en entourer. Didon fit couper le cuir en bandes très étroites, et elle put ainsi entourer un espace de terrain suffisant pour y bâtir une ville.

Tels furent, d'après ces récits plus poétiques que certains, les humbles commencements d'une cité qui devait soumettre à son pouvoir tous les rivages de la Méditerranée.

5. **Le commerce de Carthage.** — Carthage, avec sa puissante marine et ses nombreuses colonies, fut la pre-

1. Le véritable nom de cette reine était *Elissar*. *Didon* est un surnom qui signifie *la fugitive*.

mière nation commerçante de l'ancien monde. Son port était l'entrepôt de toutes les richesses. Les Carthaginois recevaient de la Sicile et de la Sardaigne le blé, le miel et la cire. Ils trouvaient dans l'île d'Elbe le minerai de fer. Les îles Baléares leur fournissaient de nombreux esclaves, du vin, de l'huile et une laine très fine et très recherchée. L'Espagne leur donnait ses produits minéraux, le fer, le plomb, l'argent. Ils vendaient dans les villes de la Gaule, de la Grèce et de l'Italie les produits de leur industrie.

Des caravanes chargées des trésors de l'Orient arrivaient du fond de l'Arabie. Ils envoyaient jusqu'au Niger du sel et d'autres produits, et recevaient des grains d'or en échange. Ils tiraient de l'intérieur de l'Afrique des esclaves noirs, des dattes et des pierres précieuses.

L'agriculture était aussi florissante que le commerce. Le territoire carthaginois était couvert de magnifiques plantations de vignes, d'oliviers et d'autres arbres fruitiers; on y voyait d'immenses prairies où paissaient de nombreux troupeaux de bœufs et de brebis; partout le sol, bien cultivé, sillonné par de nombreux canaux, offrait l'image de la prospérité.

Telles furent les sources principales de cette prodigieuse fortune. Mais, pour soutenir cette puissance, Carthage ne comptait que sur son argent. « Rome, dit un historien, avait assis sa grandeur sur un rocher, tandis que la grandeur de Carthage roulait sur un sable d'or. »

6. Décadence et ruine de Tyr. — La fondation de Carthage (872) fut le signal de la décadence de Tyr et de la Phénicie tout entière. Tyr fut forcée par les rois de Ninive à payer tribut; assiégée pendant dix ans par le roi Sargon, elle fut prise et détruite par Sennachérib (700). Elle ne se releva de ses ruines que pour tomber sous la domination de Nabuchodonosor, puis sous celle des rois de Perse. En 332, Alexandre s'empara de Tyr après un siège célèbre. Le vainqueur traita la ville avec la dernière rigueur. Mais en fondant Alexandrie, qui détourna à elle tout le commerce de la Méditerranée, il lui porta un coup plus terrible. Cependant la Phénicie jouit longtemps encore d'une grande prospérité; elle fut une des plus riches provinces romaines. Aujourd'hui Saïda et Hur ne sont que de pauvres bourgades sur les emplacements de ce qui fut autrefois Sidon et Tyr. Beyrouth seul

(ancienne Béryte), avec ses cent mille habitants et son trafic avec l'Orient, rappelle l'antique prospérité de la Phénicie.

— 7. **Commerce des Phéniciens.** — C'est surtout par le commerce que les Phéniciens ont joué un rôle important parmi les peuples de l'antiquité. Seuls ils avaient une marine; seuls ils osaient naviguer non seulement dans le bassin de la Méditerranée, mais encore dans l'océan Atlantique et dans l'océan Indien. Partout où ils pénétraient, ils fondaient une colonie ou un comptoir pour entrer en relations avec les indigènes. A ce commerce maritime, si étendu, ils ajoutaient le commerce régulier par caravanes qui se dirigeaient au sud vers l'Arabie, à l'est vers l'Afrique, au nord vers la mer Noire. Toutes les marchandises de ce temps ont passé par des mains phéniciennes. Les Phéniciens ont été, comme on [illegible]les commissionnaires du monde ancien.
[illegible]tait le centre de cet immense trafic. L'Arabie lui e[illegible]it l'encens et la myrrhe; l'Inde, les pierres précieuses, les épices, l'ivoire, l'ébène; l'Assyrie, les étoffes de coton et de lin, la soie de Chine; les pays du Caucase, leurs chevaux, leurs esclaves, leurs vases de cuivre; l'Espagne et la Sardaigne, le fer et l'argent; l'Angleterre, l'étain; l'Egypte, le blé et le papyrus; l'Afrique, des esclaves; la Gaule, du vin. En échange, Tyr vendait aux étrangers les produits de son industrie.

8. **Industrie des Phéniciens.** — L'industrie des Phéniciens était très active. Ils étaient renommés pour la fabrication des poteries, des bronzes, des bijoux, des objets en ivoire, des meubles en cèdre et en bois précieux. Leurs ouvriers excellaient dans l'industrie des métaux, la verrerie et surtout dans la teinture des étoffes en couleur pourpre. Cette célèbre couleur était extraite d'un coquillage, très abondant sur le littoral de la Phénicie et de la Grèce. Les étoffes teintes en pourpre servaient chez tous les peuples anciens aux vêtements des rois et des grands seigneurs.

Le commerce et l'industrie donnèrent aux Phéniciens d'immenses richesses. Tyr devint une des plus grandes villes de l'antiquité, avec ses quais, ses entrepôts et ses deux ports dont l'un s'ouvrait au nord vers Sidon, et l'autre au sud vers l'Egypte. Le prophète Isaïe compare les marchands tyriens à des princes.

9. La religion des Phéniciens. — La religion des Phéniciens avait une grande analogie avec celle des Chaldéens. Comme eux ils avaient divinisé les forces de la nature. *Baal*, le dieu Soleil, le Bel de Babylone, était partout honoré. *Astarté*, la lune, la déesse de l'Amour, *Melkarth*, le dieu de la force, avaient des temples célèbres à Sidon et à Tyr. Les fêtes de cette religion étaient sanglantes ou licencieuses. On immolait à *Moloch*, le dieu du feu purificateur, des victimes humaines, et on célébrait par des orgies le culte impur d'Adonis et d'Astarté.

10. Influence des Phéniciens. — Les Phéniciens ont été un peuple orgueilleux, dur, profondément égoïste. Ils songeaient avant tout à s'enrichir. Ils gardaient le plus profond secret sur leurs entreprises commerciales. Personne ne savait où étaient les fameuses îles *Cassitérides* d'où ils tiraient l'étain. C'est par hasard qu'un vaisseau grec découvrit l'Espagne, où les Phéniciens trafiquaient depuis plusieurs siècles. On raconte qu'un vaisseau carthaginois, se voyant suivi par un vaisseau étranger, se fit échouer pour ne pas laisser voir où il allait.

Et cependant les Phéniciens ont rendu de grands services à la civilisation. Ils ont fait connaître à l'Occident les arts de l'Egypte, de l'Afrique, de la Babylonie ; ils ont apporté dans tous les pays leurs produits industriels et ils ont donné ainsi l'idée de les imiter. Ils ont exercé une grande influence sur les arts et la religion de la Grèce. La *Vénus* et l'*Hercule* des Grecs ne sont qu'une représentation nouvelle des divinités phéniciennes, Astarté et Melkarth.

11. L'alphabet phénicien. — Mais, de toutes les explorations phéniciennes, la plus précieuse fut l'alphabet. Les premiers ils ont remplacé l'écriture hiéroglyphique ou cunéiforme par un système plus simple. Ils ont inventé un alphabet de vingt-deux lettres, dont chacune marque une articulation de la langue. La combinaison de ces lettres formait les mots. Tous les peuples ont adopté le système de l'écriture phénicienne. On a dit avec raison que les Phéniciens ont appris à écrire au monde.

12. Conclusion. — En résumé, les Phéniciens ont eu une influence considérable, hors de proportion avec le petit

territoire qu'ils occupaient. S'ils n'ont pas laissé de merveilleux monuments, comme les Egyptiens et les Assyriens, ou une religion supérieure, comme les Hébreux, ils n'en ont pas moins contribué à accroître et à propager la civilisation antique.

LECTURE. — **Influence de l'alphabet phénicien.**

Sur toutes les grèves que fréquentaient les navires phéniciens, les sauvages ancêtres des Grecs, groupés en cercle autour des étrangers marchands, purent souvent se divertir à les regarder, la vente finie, écrire chaque soir les comptes de la journée; pressés les uns contre les autres, les curieux se montraient l'écritoire qu'un des marchands tirait d'un pli de sa robe; puis ils regardaient le *kalam* imbibé d'encre qui courait sur un tesson d'argile ou sur une bande de papyrus. Sans doute ces spectateurs naïfs ne saisirent pas du premier coup l'usage de ces petits traits pressés, de ces formes singulières qui se répétaient sans cesse, mais qui reparaissaient toujours engagées dans des combinaisons nouvelles; pendant longtemps ils durent croire à quelque opération magique qui ne laissait pas de les inquiéter. Combien fallut-il d'années, combien fallut-il de siècles pour qu'ils arrivassent à comprendre la raison d'être et la nature de ces mystérieuses figures? Nous l'ignorons; mais, du moment où la lumière fut faite dans leur esprit, le désir s'éveilla bien vite chez eux de s'approprier tous ces signes et de les employer à noter les sons de leur propre langue.

PERROT et CHIPIEZ, *Histoire de l'art.*

EXERCICES ORAUX ET ÉCRITS

1. **Livres à consulter.** — Lenormant, *Histoire ancienne.* — Heeren, *Idées sur la politique des peuples de l'antiquité.* — Vivien de Saint-Martin, *Histoire de la géographie.*

2. **Questionnaire.** — Décrivez la Phénicie et montrez que ce pays était propice pour un peuple de marins et de marchands. — Tracez une carte des principales colonies des Phéniciens et des routes de leur commerce. — Quelles étaient les marchandises échangées par les Phéniciens? — En quoi consistaient leurs industries? — Donnez une idée de l'influence exercée par les Phéniciens dans le monde ancien, sur la religion, les lettres, les arts et l'industrie.

3. **Devoir à rédiger.** — **L'industrie et le commerce des Phéniciens.**

CHAPITRE V

LES ARYENS

SOMMAIRE

1. Les Aryens. — Les Aryens, descendants de Japhet, ont été les ancêtres de la race indo-européenne. Ils habitaient primitivement le plateau central de l'Asie, d'où ils émigrèrent plus tard, en grand nombre, dans la vallée de l'Indus. Leur ancienne religion a été conservée dans les Védas, recueil de prières.

2. La société brahmanique. — Etablis dans l'Inde, les Aryens subirent la domination des prêtres ou brahmanes. Ceux-ci divisèrent la société en castes et ils fondèrent une religion nouvelle, dont la doctrine principale était la métempsycose.

3. Le bouddhisme. — Un réformateur, Bouddha, prêcha une religion nouvelle qui enseignait l'égalité des hommes, proscrivait tout culte et recommandait seulement la pratique de la vertu. Le brahmanisme et le bouddhisme sont encore les religions dominantes de l'Extrême-Orient.

4. La civilisation aryenne. — Les Aryens ont été surtout remarquables par leur littérature, une des plus riches qui existe. Les Védas et les deux poèmes du Mahâbhârata et du Râmâyana sont admirables par la grandeur des sentiments et par la richesse inouïe du langage.

RÉCIT

1. Les Aryens. — Les peuples dont on a lu l'histoire, Egyptiens, Assyriens, Hébreux et Phéniciens, appartenaient soit à la race de Cham, soit à celle de Sem. Quant aux descendants de Japhet, ils habitaient le plateau central de l'Asie, dans les montagnes de Pamir. Ils s'étendirent peu à peu dans les plaines de la Bactriane (Turkestan) et dans les vallées de l'Oxus (Amou-Daria) et de l'Iaxarte (Syr-Daria). On les appelait les Aryas ou Aryens. C'était une population pastorale. Les Aryens vivaient de leurs troupeaux de bœufs et de moutons. Ils étaient soumis au régime patriarcal. Le chef de famille était pour sa femme, ses enfants et ses serviteurs à la fois un prêtre, un juge et un roi.

Les Aryens émigrèrent et se dispersèrent dans tous les sens. Les uns allèrent peupler l'Europe et donnèrent naissance aux grandes familles grecque, latine, slave, germanique, celtique. Les autres s'établirent à l'ouest de la Bactriane, dans la région de l'Iran (aujourd'hui Perse) et prirent le nom d'Iraniens. Deux peuples célèbres, les Mèdes

et les Perses, furent leurs descendants. Enfin une troisième bande franchit les défilés de l'Hindoukouch, se dirigea dans les riches vallées de l'Indus et du Gange et se fixa dans l'Inde. Ils prirent le nom d'Hindous.

2. **Les langues aryennes.** — La communauté de race de tous les peuples aryens a été prouvée par les admirables travaux de la philologie comparée. On a remarqué que les différentes langues européennes, le grec, le latin, le français, l'allemand, le russe, si différentes qu'elles soient, ont des racines communes. Ces racines, on les retrouve dans le sanscrit, ancienne langue des Hindous, et dans le zend, ancienne langue des Perses. On en conclut que tous les peuples aryens, Hindous, Persans, Grecs, Latins, Celtes, Germains, Slaves ont parlé autrefois une langue commune et qu'ils ne formaient qu'un seul peuple.

3. **Les Védas.** — Il serait intéressant de connaître l'histoire primitive de ces peuples aryens, qui sont nos ancêtres. Mais nous n'avons conservé aucun souvenir ni monument de leur histoire. Toutefois nous avons recueilli les légendes poétiques et religieuses de ces peuples. Elles sont contenues dans le livre sacré des *Védas*. C'est un recueil d'hymnes et de cantiques, composés vers le quatorzième siècle avant l'ère chrétienne, alors que les Aryens n'avaient pas encore franchi l'Indus. Ainsi on peut se faire une idée de l'ancienne religion des Aryens.

Ces peuples adoraient le soleil (Indra), le feu (Agni) et en général tout ce qui brille, le ciel, l'aurore, les étoiles. Ils offraient à leurs dieux les fruits de la terre; ils leur sacrifiaient des animaux. Ils avaient aussi un culte pour les ancêtres, rangés parmi les dieux. C'est le père de famille qui disait les prières et faisait les sacrifices. Il était à la fois le prêtre et le souverain.

4. **La société brahmanique.** — Quand les Aryens se furent établis dans la plaine du Gange, ils changèrent peu à peu de mœurs et de religion. Les prêtres ou *brahmanes* constituèrent une société nouvelle, fondée sur le principe des castes. Nul ne pouvait s'élever au-dessus de sa caste; ce qui condamnait la société à une inégalité odieuse.

Cette société se partageait en quatre classes héréditaires et fermées : 1° les *brahmanes* ou prêtres sortis, disait-on, de la

tête du dieu Brahma; 2° les *guerriers*, sortis de ses bras; 3° les *laboureurs et les marchands*, sortis de ses jambes; 4° les *artisans*, sortis de ses pieds.

Enfin, il y avait encore une caste plus misérable, composée de tous les violateurs de la loi religieuse. Ces malheureux ne pouvaient pas habiter les villes ni se baigner dans les fleuves; ils étaient impurs. On les appelait les *parias*.

5. **La religion des brahmanes.** — Les brahmanes adoraient un dieu suprême, Brahma, l'âme de l'univers. Ils enseignaient que les âmes des morts étaient récompensées de leur vertu dans un lieu de délices. Les plus pures se confondaient éternellement dans le sein du grand dieu Brahma. Les âmes des méchants étaient précipitées dans un lieu de supplices.

Après un certain temps les âmes revenaient à l'existence et passaient, suivant leurs mérites, dans le corps d'un homme, d'une bête ou d'une plante. Cette doctrine de la transmigration successive des âmes s'appelle la métempsycose.

A la religion si simple des Védas les brahmanes avaient substitué un culte étroit et formaliste. Les pratiques religieuses devinrent minutieuses et compliquées. Les prêtres s'imposèrent des mortifications étranges : ils s'exposaient à la pluie et au soleil; ils restaient debout des journées entières, un bras tendu en l'air. Ils espéraient ainsi se détacher de la vie, se purifier et se rapprocher de Brahma.

6. **Bouddha.** — Un homme fut indigné de cette inégalité odieuse des Hindous et des humiliations auxquelles tant de misérables *parias* étaient condamnés. Il résolut de les affranchir. Cet homme était le fils d'un roi puissant; il s'appelait Sakiamouni. On le surnomma *Bouddha*, c'est-à-dire le *Sage*.

A trente ans, il abandonna le palais de ses pères et se retira dans le désert. Il en sortit quelque temps après pour prêcher une nouvelle doctrine. Ses ardentes prédications lui attirèrent une foule de disciples.

7. **Le bouddhisme.** — Cette doctrine nouvelle, qui s'établit cinq siècles avant Jésus-Christ, donna naissance à une religion appelée le bouddhisme.

Cette religion enseignait l'égalité des hommes, l'amour

d'autrui, la charité et la tolérance. Elle ne révélait pas un dieu nouveau et elle proscrivait tout culte. Elle recommandait seulement la pratique de la vertu et elle condamnait la dévotion étroite et puérile des brahmanes.

D'après cette religion, l'homme parfait est celui qui possède les vertus suivantes : la *science*, qui fait connaître la vérité; l'*énergie*, qui triomphe des passions; la *pureté*, qui est la tranquillité de l'âme; la *patience*, qui fait supporter tous les maux; la *charité*, qui est l'amour du prochain; l'*aumône*, qui est la pratique de la charité.

Pour récompense suprême l'âme du juste se perd dans une sorte d'anéantissement, appelé le *nirvâna*.

8. **Influence de cette religion.** — Cette religion, qui est encore professée aujourd'hui par cinq cents millions d'individus à Ceylan, dans l'Indo-Chine, au Thibet, en Chine et au Japon, a été dénaturée. Le Bouddha a été adoré comme un Dieu, et les pratiques religieuses, condamnées par le fondateur de la religion, sont devenues compliquées et bizarres. Néanmoins le bouddhisme, religion de paix et de charité, a adouci les mœurs, et a inspiré des sentiments d'humanité. Il faut reconnaître qu'en proposant le néant comme fin suprême de la vie, il a énervé les courages et amolli les caractères.

9. **La civilisation aryenne.** — « La civilisation des Aryas de l'Inde est la seule de toutes les anciennes civilisations connues dont nous puissions suivre le développement depuis vingt siècles au moins avant l'ère chrétienne jusqu'à nos jours. La langue des Aryas primitifs, le sanscrit, est encore pour les Hindous de nos jours leur vraie langue maternelle, langue sacrée dont la grammaire et les formes sont fixées depuis longtemps, et en même temps langue vivante qu'ils comprennent et dont ils usent lorsqu'ils ne peuvent pas s'entendre à l'aide de leurs idiomes particuliers. Les antiques lois des Aryas sont encore respectées par les Hindous, et les maîtres actuels de l'Inde, les Anglais, sont obligés d'en tenir compte dans leurs tentatives de réformes. L'inviolabilité des brahmanes est toujours un principe fondamental, et rien ne peut expier le crime d'avoir attenté à leur vie. En un mot, l'Inde de nos jours reproduit l'Inde d'il y a trente siècles[1] ! »

1. Van den Berg, *Histoire des peuples de l'Orient.*

10. Littérature aryenne. — La littérature aryenne est une des plus riches qui existent avec celle des Grecs. Elle contient parmi ses œuvres les plus remarquables : 1° la collection des *Védas*, ou hymnes religieux; 2° le livre de la *loi de Manou;* 3° les *Pouranas*, collection de légendes et de traditions; enfin 4° les deux magnifiques poèmes épiques, le *Mahâbhârata*, qui raconte les exploits fabuleux des Aryens dans l'Inde, et *Râmâyana*, qui célèbre la conquête de l'Inde et de l'île de Ceylan. « Dans leur littérature, les Aryens ont déployé une imagination exubérante et une richesse inouïe de langage. On ne retrouve chez eux ni le goût, ni la proportion qu'on admire dans la littérature grecque; mais ils ont à un haut degré le génie de l'invention, la grandeur des sentiments et la beauté de l'expression. »

LECTURE. — **La légende de Râmâ.**

Le poème du Râmâyana, composé par le poète Valmiki, est le chef-d'œuvre de la littérature aryenne.

Râmâ est le héros légendaire de ce poème.

Fils d'un prince indien, il a été condamné à l'exil par son père. Vêtu en anachorète, il se retire dans les forêts les plus profondes. Sa femme, la douce Sita, a voulu, malgré ses prières, l'accompagner dans son exil. Tous deux vivent heureux, dans cette belle nature de l'Inde, à l'ombre des grands bois, dans les champs éternellement verts et remplis de fleurs. Mais un jour, pendant que Râmâ est à la chasse, Sita est enlevée par un mauvais génie. Tous les êtres animés partagent la douleur de Râmâ. Le roi des singes découvre enfin l'asile de Sita dans l'île de Ceylan. Les singes jettent un pont de rochers entre l'île et la terre. Râmâ, à la tête de ses alliés, se précipite dans l'île et livre de gigantesques combats au mauvais génie. Enfin il est vainqueur et délivre Sita. Ses vertus et son courage sont récompensés. Râmâ, à la fin de son exil, vient régner à la cour de son père. Le poète célèbre son triomphe.

EXERCICES ORAUX ET ÉCRITS

1. Livres à consulter. — Pictet, *les Origines indo-européennes ou les Aryas primitifs.* — Max Muller, *la Science du langage.*

2. Questionnaire. — Les Aryens, à quelle race appartenaient-ils, de quelles familles sont-ils les ancêtres? — Comment a-t-on démontré la communauté des races aryennes? — Qu'est-ce que les Védas? — Quelle était la religion primitive des Aryens? — Qu'est-ce que le bouddhisme, quelles en sont les doctrines, quelle en a été l'influence?

3. Devoir à rédiger. — La civilisation aryenne.

CHAPITRE VI

LES MÈDES ET LES PERSES

SOMMAIRE

1. Les Iraniens. — Les peuples aryens qui s'étaient établis dans l'Iran (Perse) donnèrent naissance aux Mèdes et aux Perses. Leur religion primitive était pure. On la désignait sous le nom de mazdéisme. On l'attribuait à un personnage légendaire nommé Zoroastre.

2. Les Mèdes. — Les Mèdes formèrent d'abord un royaume dont la Perse n'était qu'une dépendance. Le roi le plus célèbre des Mèdes fut Cyaxare. Allié du roi de Babylone, il renversa Ninive. Il eut pour successeur Astyage dont la fille Mandane fut la mère de Cyrus.

3. Les Perses. Cyrus. — Cyrus donna la prépondérance aux Perses sur les Mèdes. Conquérant de l'Asie, il vainquit Crésus, roi de Lydie, et mit fin au royaume de Babylone. Il délivra les Juifs de captivité.

4. Cambyse. — Cambyse, fils de Cyrus, voulut continuer les conquêtes de son père. Il fit de folles expéditions en Egypte. Ses armées périrent et Babylone se révolta contre la domination des Perses.

5. Darius. — Darius rétablit la domination des Perses et fit des expéditions dans la Scythie et dans l'Inde. Sous ce règne, les guerres avec les Grecs, appelées *guerres médiques*, commencèrent ; elles devaient finir par la ruine de l'empire des Perses.

6. Empire de Darius. — Sous Darius, l'empire atteignit à son apogée. Il était divisé en vingt provinces ou satrapies, régulièrement gouvernées. Les impôts étaient levés avec exactitude.

7. Civilisation des Perses. — Les Perses se signalèrent surtout dans l'architecture et la sculpture. Elèves des Assyriens, ils bâtirent des palais dont les ruines de Suse et de Persépolis attestent encore la magnificence.

RÉCIT

1. Les Iraniens. — Parmi les tribus aryennes établies primitivement sur le plateau central de l'Asie, les unes, nous l'avons vu, se dirigèrent à l'est, vers la vallée de l'Indus. Elles ont pris le nom d'Indiens. Les autres se dirigèrent à l'ouest, vers les plaines de l'Iran, et reçurent le nom d'Iraniens. Les premières parlaient la langue sanscrite, les secondes, la langue zend. Mais ce ne sont là que deux idiomes d'une langue commune, de même que les deux peuples sont les deux branches d'une même race.

2. L'Iran. — L'Iran est une vaste région qui s'étend, d'une part, entre les limites du bassin du Tigre et celles du

bassin de l'Indus, et, de l'autre, entre la mer Caspienne et le golfe Persique. Il correspond à la Perse, à l'Afghanistan et au Béloutchistan. Au milieu de vastes déserts et de steppes sablonneuses quelques parties de cette contrée sont très fertiles. C'est, dans le bassin de l'Iaxarte (Syr-Daria), la Sogdiane, et, dans le bassin de l'Oxus (Amou-Daria), la Bactriane. Là seulement, autrefois comme aujourd'hui, la population était nombreuse, active, vivant de la vie pastorale et guerrière.



3. **La religion de Zoroastre.** — La religion primitive des Iraniens, appelée le mazdéisme, était attribuée à un sage du nom de Zoroastre, dont la vie est légendaire. Sa doctrine était contenue dans l'*Avesta* ou *Livre de la loi.*

Elle proclamait un dieu unique, Ormuzd, principe de de toute perfection. Mais, à côté de ce dieu bon, il y avait le principe du mal, le génie destructeur, *Ahriman.* L'homme doit choisir entre ces deux conseillers. Celui qui prie, qui travaille et qui pratique la vertu sanctifie son âme. Après la mort, l'âme pure va rejoindre Ormuzd.

Cette religion n'admettait ni temple, ni autel, ni statue de la divinité. La prière, l'entretien du feu sacré, les sacrifices, tel était le culte dans toute sa simplicité. Mais par-

dessus tout la loi de Zoroastre sanctifiait le travail. « C'est un saint homme, dit-elle, celui qui s'est construit ici-bas une maison dans laquelle il entretient le feu, du bétail, sa femme, ses enfants et de bons troupeaux. Celui qui fait produire du blé à sa terre, celui qui cultive les fruits des champs, celui-là cultive la pureté : il avance la loi d'Ormuzd autant que s'il offrait cent sacrifices[1]. »

4. **Les Perses et les Mèdes.** — Parmi les tribus iraniennes, les deux plus célèbres furent les Mèdes et les Perses. Les premiers étaient établis dans le voisinage de la mer Caspienne : ils avaient Ecbatane pour capitale. Les seconds avaient occupé le pays plus au sud, vers le golfe Persique. Ils avaient pour ville principale Persépolis.

5. **Empire des Mèdes.** — Les origines de l'empire des Mèdes sont obscures. Longtemps ils furent soumis aux Assyriens. Un gouverneur de la Médie, Arbacès, uni au Babylonien Bélésis, contribua à la destruction de Ninive. Dès lors les Mèdes furent affranchis. Leur premier roi, Déjocès, aurait, dit-on, bâti la capitale Ecbatane (708 avant J.-C.). Son successeur, dont les exploits sont également douteux, Phraortès, aurait conquis tout l'Iran et serait mort dans une expédition contre Ninive.

Cyaxare, le troisième des rois mèdes, est plus connu, et avec lui commence l'importance de la Médie. Il donna aux Mèdes une forte organisation militaire. « Le premier, dit Hérodote, il divisa les peuples d'Asie en différents corps de troupes et sépara les piquiers des archers et des cavaliers; avant lui tous les ordres étaient confondus. Il rassembla toutes les forces de son empire, et marcha contre Ninive, résolu de venger son père par la destruction de cette ville. Déjà il avait vaincu les Assyriens en bataille rangée, et il assiégeait Ninive, lorsqu'il fut assailli par une nombreuse armée de Scythes. Les Mèdes furent vaincus. Les Scythes ruinèrent tout par leur violence. Ils parcouraient tout le pays, pillant et enlevant ce qui lui appartenait. Cyaxare et les Mèdes, en ayant invité chez eux la plus grande partie, les massacrèrent après les avoir enivrés. Les Mèdes recouvrèrent par ce moyen et leurs Etats et l'em-

1. Lenormant, *Histoire ancienne*.

pire sur les pays qu'ils avaient auparavant possédés. Ils prirent ensuite la ville de Ninive. »

Maître d'un puissant empire, Cyaxare tourna ses forces contre le roi de Lydie, Alyattès. « Pendant cinq années, les Mèdes et les Lydiens avaient alternativement de fréquents avantages, et, la sixième, il y eut une sorte de combat nocturne; car après des succès égaux de part et d'autre, on était aux prises quand le jour se changea tout à coup en nuit. Thalès de Milet avait prédit ce changement aux Ioniens, et il en avait fixé le temps à l'année où il s'opéra. Les Lydiens et les Mèdes, voyant que la nuit avait pris la place du jour, cessèrent le combat, et n'en furent que plus empressés à faire la paix[1]. » La limite des deux Etats fut fixée au fleuve Halys (le Kizil-Irmak); la fille d'Alyattès épousa le fils de Cyaxare, Astyage.

Astyage fut le dernier roi des Mèdes. Après trente-cinq ans de règne, il fut renversé du trône par Cyrus. Les Mèdes passèrent désormais sous la domination des Perses (560).

6. **Cyrus et les Perses. La légende de sa jeunesse.** — Nous ne savons rien de certain sur la révolution qui fit passer la domination de l'Iran des Mèdes aux Perses, ni sur les origines du roi Cyrus. Les inscriptions attestent que Cyrus était issu de la puissante famille des Achéménides et que son père était roi. Hérodote raconte sur sa naissance et sur son enfance une curieuse légende.

Le roi des Mèdes, Astyage, avait marié sa fille Mandane à un puissant prince nommé Cambyse. Les mages prédirent que Mandane mettrait au monde un fils qui régnerait sur toute l'Asie. Astyage, redoutant pour la domination des Mèdes, résolut de faire périr cet enfant. Il confia ce soin à un de ses serviteurs nommé Harpagus. Mais celui-ci n'osa commettre ce crime, et il ordonna à un berger d'exposer le petit enfant sur une montagne pour qu'il fût dévoré par les bêtes sauvages. Le berger le garda dans sa cabane et lui donna le nom de Cyrus; il exposa à sa place un de ses enfants qui venait de mourir.

Le jeune Cyrus grandit au milieu des enfants des bergers, et se signala par sa force et son intelligence. Aussi fut-il choisi pour leur chef. Mais, un jour, une querelle s'éleva

1. Hérodote.

entre ces enfants, et le roi fit appeler Cyrus. Astyage, en le voyant, fut frappé de sa physionomie. Il l'interrogea et apprit bientôt qu'il était son petit-fils. Irrité que ses ordres n'eussent pas été exécutés, il se vengea cruellement d'Harpagus. Il fit prendre son fils, l'égorgea et le coupa en morceaux. Quant à Cyrus, il fut élevé au palais et envoyé plus tard auprès des Perses. Il les fit révolter contre Astyage, qu'il détrôna, et devint ainsi roi des Perses et des Mèdes.

7. **Le règne de Cyrus.** — Cyrus fut un roi guerrier et conquérant. Il mit fin aux deux plus puissants empires de l'Asie : celui des Lydiens et celui des Babyloniens.

Le royaume de Lydie s'étendait sur toute l'Asie Mineure. Crésus, successeur d'Alyattès, était renommé par ses richesses et son opulence. Sardes, sa capitale, était la ville la plus magnifique de l'Asie. A sa cour se pressait une foule d'étrangers, grecs pour la plupart, artistes et savants, parmi lesquels on citait Bias, Pittacus, Thalès de Milet. Tant de puissance avait ébloui Crésus. Il forma avec les Babyloniens, les Egyptiens et les Grecs une coalition contre le nouveau conquérant de l'Asie, Cyrus. Impatient d'agir et confiant en ses forces, il n'attendit pas ses alliés et prit l'offensive. Il livra un premier combat qui resta indécis. Mais dans une seconde rencontre à Thymbrée, près de Sardes, il éprouva une défaite complète. Cyrus avait eu l'habileté de placer en tête de son armée des chameaux dont la vue effraya les chevaux ennemis. Cyrus s'empara de Sardes, emmena Crésus en captivité et mit fin au royaume des Lydiens (544).

Cyrus laissa à un de ses lieutenants le soin de soumettre les villes grecques du littoral asiatique, et lui-même alla conquérir tout le plateau de l'Iran. Puis il mit le siège devant Babylone. Comme il ne pouvait investir une ville aussi considérable ni la prendre d'assaut, à cause de ses hautes murailles, il eut recours à un habile stratagème. Il détourna le cours de l'Euphrate et pénétra dans la ville par le lit même du fleuve. Il se montra généreux après la victoire. Il permit aux Israélites qui avaient été emmenés en captivité par Nabuchodonosor de retourner dans la Palestine.

On ne sait rien de précis sur la mort de Cyrus. D'après Xénophon, il serait mort tranquillement dans son palais. Au contraire, d'après Hérodote, il aurait péri dans une expédition contre les Massagètes, peuple nomade des bords de la Cas-

pienne. La reine du pays, Thomyris, lui aurait fait couper la tête et l'aurait fait plonger dans un vase de sang (529).

8. **Cambyse** (529-521). — ***Conquête de l'Egypte.*** — Cambyse commença son règne par un *crime. Il fit mettre* à mort son frère Smerdis. Puis, reprenant l'œuvre de conquête que son père avait commencée, il s'empara de l'Egypte. La soumission de l'Egypte fut marquée par deux événements désastreux. Une armée persane de cinquante mille hommes, envoyée dans l'oasis d'Ammon, fut ensevelie sous les sables. Une autre expédition conduite par le roi en Ethiopie fut si malheureuse que les soldats, privés de tout dans le désert, tirèrent au sort celui d'entre eux qui tour à tour devait servir de nourriture aux survivants. Ces désastres égarèrent la raison de Cambyse. Un jour il tua à Memphis le bœuf Apis. Une autre fois il fit enterrer vivants les Perses des plus nobles familles. Une conspiration se forma contre lui. Un mage, nommé Gaumatès, se fit passer pour le frère de Cambyse, Smerdis, et recruta de nombreux partisans. Cambyse mourut en voulant le combattre. Après sa mort, l'imposture du faux Smerdis fut découverte, et les nobles persans choisirent dans la famille des Achéménides un nouveau roi, Darius, fils d'Hystaspe.

9. **Darius** (521-485). — Darius a été un des plus grands rois de l'Asie. Il fut à la fois un prince guerrier et un prince administrateur.

Guerrier, il contint par la force, après une guerre de cinq ans, les insurrections des gouverneurs de Babylone, de la Médie, de l'Assyrie, de l'Arménie, de la Susiane et de la Perse. La plus célèbre de ses expéditions fut celle qu'il dirigea contre l'Inde. Il fit explorer par le Grec Scylax tout le bassin de l'Indus. « A la suite de l'expédition de Scylax, dit Hérodote, Darius soumit les Indiens et ses flottes fréquentèrent la mer des Indes. » Puis Darius se tourna contre l'Europe. Il voulait protéger l'Asie contre une nouvelle invasion des Scythes. Pour atteindre plus facilement ce peuple guerrier, il dirigea deux expéditions contre lui : une flotte pénétra dans la mer Noire, tandis que l'armée de terre franchissait le Bosphore, passait le Danube et envahissait la Russie méridionale. Mais les Scythes, hardis cavaliers, se dérobèrent aux attaques des Perses, entraînant dans leur fuite rapide l'armée

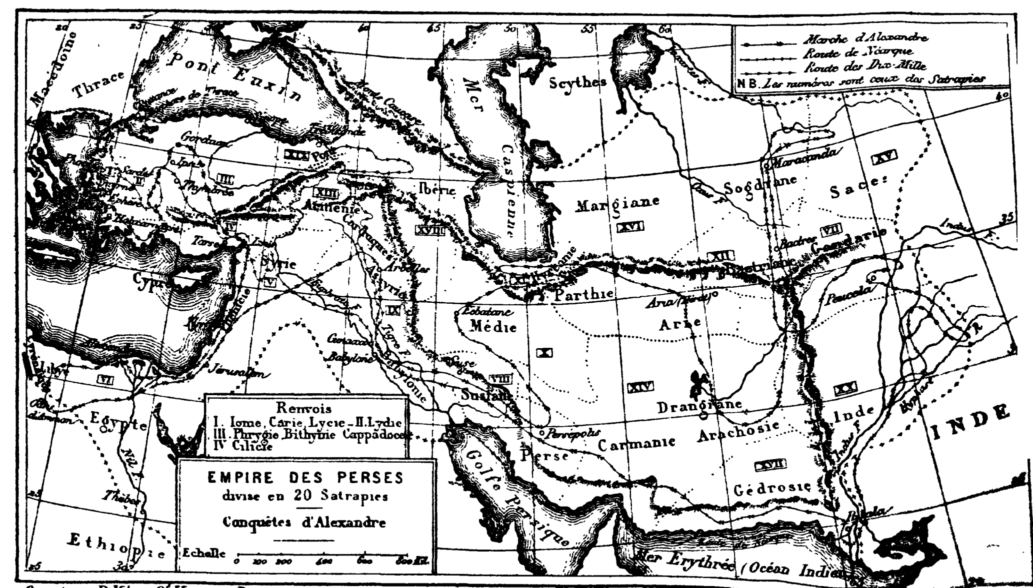
ennemie toujours plus avant dans le cœur du pays. Darius comprit le danger qu'il courait et dut battre en retraite. Toutefois cette expédition ne fut pas inutile. Les Perses placèrent sous leur domination la Thrace, la Macédoine et les colonies grecques de cette région.

Cette domination de Darius sur le monde grec allait faire éclater une lutte mémorable, connue sous le nom de guerres médiques; cette lutte devait se terminer, sous les successeurs de Darius, par la ruine de l'empire des Perses.

10. Etendue de l'empire de Darius. — Son administration. — L'empire des Perses avait atteint sous Darius sa plus grande étendue. Il était borné au nord par le Caucase, la mer d'Aral et le fleuve Iaxarte; au sud, par l'Arabie, le golfe Persique et la mer d'Oman; à l'est, par l'Indus; à l'ouest, par la Méditerranée. Il comprenait, en outre, en Afrique la Cyrénaïque et l'Egypte, et en Europe la Thrace et la Macédoine.

Cet empire était divisé en provinces ou satrapies, vingt suivant Hérodote, vingt et une, suivant les inscriptions. Chaque province était gouvernée par trois fonctionnaires : un gouverneur ou satrape, analogue à nos préfets, rendait la justice criminelle, levait les impôts, surveillait la levée des troupes; un secrétaire royal, qui contrôlait les actes du gouverneur; et enfin un chef militaire, qui commandait les troupes de la province. Enfin des commissaires royaux, sortes de *Missi dominici*, inspectaient les provinces avec un pouvoir absolu. Ils représentaient l'autorité du souverain : on les appelait les yeux ou les oreilles du roi.

Malgré cette forte centralisation administrative, les provinces jouissaient d'une certaine liberté : elles avaient conservé leur langue, leurs mœurs, leur religion. Elles devaient surtout payer régulièrement l'impôt, car Darius avait organisé avec le plus grand soin le système financier, qui lui permit d'entretenir richement sa cour, son armée et d'accumuler dans le trésor royal d'immenses économies. Il put aussi entreprendre ces merveilleux travaux d'embellissement dont témoignent encore aujourd'hui les ruines de Suse et de Persépolis. En somme, l'empire des Perses était le plus vaste et le mieux organisé qu'on eût encore connu. Aussi le chef de cet empire était-il, aux yeux des Grecs, le roi par excellence. Ils l'appelaient le *Grand Roi*.


Marche d'Alexandre
Route de Néarque
Route des Dix-Mille
N.B. Les numéros sont ceux des Satrapies
Macedoine
Thrace
Pont Euxin
Mer Caspienne
Scythes
Margiane
Sogdiane
Saces
Ibérie
Arménie
Syrie
Parthie
Médie
Arie
Assyrie
Babylonie
Susiane
Perse
Carmanie
Drangiane
Arachosie
Gédrosie
Inde
INDE
Golfe Persique
Mer Erythrée (Océan Indien)
Egypte
Ethiopie
Renvois
I. Ionie, Carie, Lycie _ II. Lydie
III. Phrygie, Bithynie, Cappadoce
IV. Cilicie
EMPIRE DES PERSES
divisé en 20 Satrapies
Conquêtes d'Alexandre
Echelle
Gravé par P. Méar. S.t Victor 70, Paris

11. Civilisation des Perses. — Les Perses ont été **avant** tout un peuple administrateur et organisateur. Dans les arts, ils ont été les élèves des Assyriens, mais avec leur sentiment plus marqué de goût et d'élégance. Le plus célèbre des édifices persans est le palais des rois à Persépolis.

Ce palais se composait de trois terrasses superposées : elles communiquaient entre elles par un escalier si large que dix chevaux auraient pu y monter de front. Les matériaux employés à Ninive et à Babylone étaient la brique et la terre cuite; en Perse on se servait du marbre que les montagnes voisines fournissent en abondance. Les terrasses persanes étaient ornées de taureaux ailés et de figures gigantesques comme celles de Ninive. L'intérieur du palais était orné de bas-reliefs et de peintures; on y voyait des personnages de rang élevé, avec leur suite et leurs insignes; ou des combats d'animaux sauvages entre eux ou contre des hommes. Enfin à chaque terrasse des colonnes de marbre, hautes de 17 mètres, si grosses que trois hommes pouvaient à peine les embrasser, et surmontées de têtes d'animaux en guise de chapiteaux, formaient des péristyles. Des animaux fabuleux d'une grandeur colossale semblaient être les gardiens des portes.

La Perse a été le dernier berceau de la civilisation orientale. La Grèce allait dominer l'Asie par ses armes et lui imposer sa civilisation supérieure.

LECTURE. — **Les coutumes des Perses.**

Voici les coutumes qui s'observent chez les Perses. Leur usage n'est pas d'élever aux dieux des statues, des temples, des autels; ils traitent, au contraire, d'insensés ceux qui le font. C'est, à mon avis, qu'ils ne croient pas, comme les Grecs, que les dieux aient une forme humaine.

Ils ont coutume de sacrifier à Jupiter sur les sommets des plus hautes montagnes, et donnent le nom de Jupiter à toute la circonférence du ciel. Ils font encore des sacrifices au soleil, à la lune, à la terre, au feu, à l'eau et aux vents, et n'en offrent qu'à ces divinités.

Les Perses pensent devoir célébrer plus particulièrement le jour de leur naissance que tout autre. Leur table doit alors être garnie d'un grand nombre de mets. Ils sont aussi fort adonnés au vin, et délibèrent ordinairement sur les affaires les plus sérieuses après avoir bu avec excès. Mais le lendemain, le maître de la maison où s'est tenu le conseil remet l'affaire sur le tapis avant de boire; si on l'approuve à jeun, elle passe; si non, on l'abandonne. Il en est de même des délibérations faites à jeun : on les examine de nouveau quand on a bu avec excès.

Quand deux Perses se rencontrent dans les rues, on reconnaît bien

vite s'ils sont de même condition, car, dans ce cas, ils se saluent en se baisant à la bouche; si l'un est d'une naissance un peu inférieure à l'autre, ils se baisent seulement à la joue; et, si la condition de l'un est fort au-dessous de celle de l'autre, l'inférieur se prosterne devant le supérieur.

Les Perses sont les hommes les plus curieux des usages étrangers. Ils ont pris, en effet, l'habillement des Mèdes, s'imaginant qu'il est plus beau que le leur; et, dans la guerre, ils se servent de cuirasses à l'égyptienne.

Après les vertus guerrières, ils regardent comme un grand mérite d'avoir beaucoup d'enfants. Le roi accorde, tous les ans, des présents à ceux qui ont la famille la plus nombreuse. Ils commencent à cinq ans à instruire ces enfants, et, depuis cet âge jusqu'à vingt, ils ne leur apprennent que trois choses : à monter à cheval, à tirer de l'arc et à dire la vérité.

J'approuve la loi qui ne permet à personne, pas même au roi, de faire mourir un homme pour un seul crime, ni à aucun Perse de punir un de ses esclaves d'une manière trop atroce pour une seule faute.

Il leur est défendu de parler des choses qu'il n'est pas permis de faire. Ils ne trouvent rien de si honteux que de mentir, et, après le mensonge, que de contracter des dettes, et cela pour plusieurs raisons, mais surtout parce que, disent-ils, celui qui a des dettes ment nécessairement.

HÉRODOTE.

EXERCICES ORAUX ET ÉCRITS

1. Livres à consulter. — Hérodote, *Histoire*. — De Gobineau, *Histoire des Perses*. — Dieulafoy, *l'Art antique de la Perse*. — Les *Histoires anciennes* déjà citées de Lenormant, Maspéro et Van den Berg.

2. Questionnaire. — L'Iran et les Iraniens, la religion de Zoroastre. — Histoire de l'empire des Mèdes. — Cyrus, la légende de sa jeunesse, ses guerres et ses conquêtes. — Cambyse et son expédition en Perse. — Darius, ses guerres, organisation de son empire. — La civilisation des Perses.

3. Devoir à rédiger. — La civilisation des Perses.

DEUXIÈME PARTIE

LA GRÈCE

CHAPITRE PREMIER

LA GRÈCE. — ANCIENNES POPULATIONS. — TEMPS HÉROIQUES. — LA RELIGION ET LES INSTITUTIONS NATIONALES.

SOMMAIRE

1. La Grèce. — La Grèce, le plus petit pays de l'Europe, est celui qui a eu la plus glorieuse histoire. Elle peut se diviser en trois parties : la Grèce continentale, le Péloponèse et les îles.

2. Anciennes populations. — Les premiers habitants de la Grèce furent les Pélasges. Ils marquèrent leur passage par des monuments dits cyclopéens. A cette race primitive vinrent se mêler plus tard des éléments étrangers : des Egyptiens et des Phéniciens.

3. Les Hellènes. — Mais l'invasion la plus importante fut celle des Hellènes qui étaient divisés en quatre tribus : les Ioniens, les Doriens, les Eoliens et les Achéens. Ces deux derniers peuples dominèrent toute la période appelée l'époque héroïque.

4. Temps héroïques. — Les principaux événements de l'époque héroïque sont : l'expédition des Argonautes, les exploits d'Hercule et de Thésée, la guerre de Thèbes, et surtout la guerre de Troie qui a été chantée par le plus grand poète de la Grèce, Homère, dans ses deux immortels poèmes, l'*Iliade* et l'*Odyssée*.

5. Institutions nationales. — Les Grecs n'ont jamais formé un corps de nation, mais un grand nombre de petits États distincts. Cependant ils étaient unis entre eux par la communauté de la langue et de la religion, et aussi par quelques institutions nationales comme les Amphictyonies et les jeux publics.

RÉCIT

1. Aspect général de la Grèce. — L'ancienne Grèce était un des plus beaux pays du monde, pour l'artiste du moins, s'il ne l'était pas pour le laboureur : ciel pur, doux climat, sol varié, mais peu fertile. Ici, de vertes campagnes, là, des forêts sombres ; plus haut, les montagnes, élevant dans un ciel profond leurs cimes fièrement découpées et nues.

Pour peu qu'on gravisse les collines et les monts, on ne manque guère de découvrir bientôt à l'horizon la mer qui miroite et brille entre des îles nombreuses ; ou, si l'on arrive du large, on la voit s'enfoncer capricieusement dans les terres et creuser une foule de ports et de golfes le long de

ces rivages charmants, dont chaque promontoire portait un temple : beautés de l'art qui ravissaient les yeux, quand on les apercevait au milieu de ces tranquilles et majestueuses beautés de la nature.

Si l'on mesurait l'étendue de la Grèce au bruit qu'elle a fait dans le monde, elle serait une immense région : en réalité elle est le plus petit pays de l'Europe... C'est que ce petit peuple, à qui l'espace manquait, a étendu, par les travaux de ses grands hommes, son nom et son influence bien au delà des limites de son territoire et des siècles où il a vécu. La Grèce est encore aujourd'hui, pour les arts et pour les lettres, l'école du monde[1].

2. **La Grèce continentale.** — La Grèce ou Hellade, ainsi appelée du nom des Hellènes, ses habitants, peut se diviser en trois régions principales : la région continentale, la région péninsulaire et la région insulaire.

1° La région continentale est couverte par la chaîne du Pinde. Cette montagne lance vers l'est trois ramifications importantes : 1° au nord, les monts Cambuniens qui dressent à leur extrémité la masse colossale de l'Olympe; 2° au centre, les monts Othryx qui vont rejoindre sur la côte les deux massifs du Pélion et de l'Ossa; 3° au sud, les monts Œta qui se terminent par le fameux défilé des Thermopyles. Cette région montagneuse comprend toute la Thessalie. Elle est arrosée par le Pénée (Sélembria) dont le cours inférieur, resserré entre l'Olympe et l'Ossa, forme la fraîche et sauvage vallée de Tempé; et par l'Achéloüs (Aspro-Potamo), une des principales rivières de la Grèce.

Au sud de la Thessalie et de l'Epire, le Pinde forme un inextricable réseau de montagnes où se dressent quelques sommets célèbres dans l'antiquité : le Parnasse qui dominait le temple de Delphes, l'Hélicon, le séjour des Muses, le Cithéron, le Parnès, le Pentélique, l'Hymète et le Laurium qui couvrent le territoire de l'Attique. Les rivières qui arrosent cette région montueuse et accidentée ne sont que des torrents dont le lit est à sec pendant l'été, comme le Céphise et l'Ilisos. Quelques-unes de ces rivières accumulent leurs eaux dans les vallées fermées et y forment des lacs, dont le principal est le lac Copaïs en Béotie.

1. Victor Duruy, *Histoire de la Grèce ancienne.*


GRÈCE ANCIENNE
Echelle
ILLYRIE
MACEDOINE
THRACE
Philippes
Amphipolis
Pella
Methone
CHALCIDIQUE
Olynthe
Stagyre
Thasos
Lemnos
Dodone
EPIRE
Pharsale
THESSALIE
Ambracia
MER
EGÉE
Scyros
EUBÉE
Thèbes
Salamine
Corinthe
PELOPONESE
ARCADIE
Megalopolis
MESSENIE
LACONIE
Cythère
Thera
CLADES
CRÈTE (Candie)
MER IONIENNE

3. La Grèce péninsulaire. — La Grèce péninsulaire ou Péloponèse, c'est-à-dire île de Pélops, n'est rattachée à la Grèce continentale que par l'isthme de Corinthe[1]. Toutefois elle appartient au même système que la région du Pinde. C'est un plateau élevé de plus de 600 mètres, et qui est dominé lui-même par des massifs de 1 000 mètres : au nord-ouest, le Cyllène qui couvre l'Achaïe et l'Elide; au centre, le Ménade qui traverse l'Arcadie; au sud, le Taygète et le Parnon qui forment la vallée de la Laconie.

Cette région n'est arrosée que par de petits cours d'eau. Les principaux sont le Pamisos, l'Alphée et l'Eurotas dont le nom a été illustré par la ville de Sparte.

4. Presqu'îles, mers et golfes. — Le littoral de la Grèce est découpé en un grand nombre de presqu'îles, de caps et de baies. La mer s'avance profondément dans les terres et semble solliciter l'activité commerciale des habitants. Les presqu'îles principales sont la Chalcidique terminée par trois pointes dont la plus orientale est dominée par le mont Athos, la Magnésie, l'Attique, l'Argolide, et les deux pointes de la Laconie avec les promontoires de Malée et de Ténare (Matapan). La mer creuse à l'ouest les golfes d'Ambracie (d'Arta) et de Corinthe (Lépante); au sud, ceux de Messine (Coron) et de Laconie; à l'est, les golfes d'Argos, d'Egine, de Volo et de Salonique.

5. La Grèce insulaire. — Les nombreuses îles répandues sur le littoral de la Grèce se rattachent au continent par leur formation géologique. Les principales sont, à l'ouest, dans la mer Ionienne, Corcyre (Corfou), Ithaque (Théaki), Céphalonie, et Zacynthe (Zanthe); au sud, Cythère (Cérigo), et la Crète (Candie); au sud-est, dans la mer Egée, les Cyclades, et, plus près de l'Asie, les Sporades, et les îles de Lemnos, Lesbos, Chios, Samos et Rhodes; enfin, au nord, les îles de Thasos et de Samothrace.

6. Produits et climat de la Grèce. — La Grèce n'avait pas le fertile territoire des vallées du Nil, du Tigre et de l'Euphrate. Les montagnes étaient couvertes de forêts, et sur les collines poussaient des arbres fruitiers, la vigne et l'olivier. Mais les pâturages étaient assez abondants. Aussi

1. On sait qu'un canal, récemment creusé, coupe maintenant l'isthme de Corinthe et fait du Péloponèse une île véritable.

les montagnards grecs étaient-ils pasteurs. Toutefois les Grecs demandèrent de bonne heure à la navigation et au commerce les ressources que leur territoire leur refusait. Ils furent un peuple de marins. Le climat de la Grèce ne fut pas sans influence sur ses destinées. Dans ce pays, où l'art était si pur, la lumière si vive, la mer si gracieuse, une race d'hommes se forma à l'esprit intelligent et alerte. Les Grecs furent un peuple de poètes et d'artistes.

7. **Les anciennes populations de la Grèce.** — Les Pélasges, peuple aujourd'hui disparu, furent les premiers habitants de la Grèce. Ils commencèrent à défricher le sol et fondèrent les plus anciennes villes, Tirynthe, Mycènes, Argos, Sicyone, Orchomène. Les monuments qu'ils élevèrent, composés d'énormes blocs de pierre qui sont placés les uns sur les autres sans ciment, ont été désignés sous le nom de monuments cyclopéens. Les plus remarquables sont les murs de Tirynthe, la Porte aux lions et le trésor d'Atrée à Mycènes.

Les Pélasges subirent de bonne heure le contact des peuples asiatiques. Ainsi, d'après la tradition, « l'Egyptien Cécrops aurait appris aux sauvages habitants de l'Attique à vivre en société, à se réunir en bourgades, à cultiver l'olivier, à naviguer et à faire le commerce ; — Danaüs serait venu d'Egypte fonder la citadelle d'Argos ; — le Phénicien Cadmus aurait fondé la Cadmée ou citadelle de Thèbes, — et le Phrygien Pélops, se serait établi dans la contrée qui retint le nom de Péloponèse. Malgré l'incertitude de ces traditions, on ne peut douter que les populations primitives de la Grèce et des îles de la mer Egée n'aient subi le contact et l'influence des Phéniciens dès une époque très reculée [1]. »

8. **Les Hellènes.** — Une peuplade guerrière, les Hellènes, établis dans la Thessalie, soumit vers le quinzième siècle toutes les tribus pélasgiques de la Grèce. Elle donna au pays le nom de Hellas.

Les Hellènes prétendaient descendre de Hellen, fils de Deucalion, qui seul avec sa femme Pyrrha avait échappé au déluge, et petit-fils de Prométhée qui avait façonné avec de l'argile le corps du premier homme. Hellen aurait eu quatre fils qui donnèrent naissance aux quatre branches de la famille hellénique : les Achéens, les Eoliens, les Ioniens et les Doriens.

1. Van den Berg, *Petite Histoire des Grecs.*

9. Les temps héroïques. — Les Grecs aimaient à entourer leurs berceaux de fictions et de légendes. Des hommes extraordinaires, des *héros*, auraient accompli, d'après leur récit, les exploits les plus miraculeux. Nous ignorons quelle est la valeur historique de tous ces événements héroïques; mais il est permis de supposer qu'ils ne sont que des symboles de la lutte que durent soutenir ces populations des vieux âges. Chaque ville de la Grèce honorait par un culte particulier le souvenir de ces héros. Ainsi l'Attique vénérait Thésée qui avait tué le Minotaure de la Crète, monstre à tête de taureau et à corps d'homme; Thèbes conservait la légende d'Œdipe qui avait tué le Sphinx, monstre au visage de femme, aux ailes d'oiseau, au corps et à la queue de lion. Argos avait pour héros Persée qui trancha la tête de la Méduse, monstre au visage de femme, dont la chevelure était entremêlée de serpents et qui pétrifiait ceux qui la regardaient. Corinthe célébrait les exploits de Bellérophon qui avait dompté le cheval ailé Pégase et qui avait vaincu la Chimère, monstre dont la gueule vomissait des flammes. Mais le héros dont le culte était le plus répandu en Grèce était Hercule, qui avait tué le lion de Némée et l'hydre de Lerne, qui avait triomphé des Centaures et joint l'Atlantique à la Méditerranée. Ses actions merveilleuses, connues sous le nom de *travaux d'Hercule*, eurent surtout pour théâtre le Péloponèse. Les Doriens qui conquirent plus tard ce pays se donnaient pour les descendants d'Hercule; ils se faisaient appeler les Héraclides.

10. La guerre de Troie. — Ces récits merveilleux défrayèrent longtemps l'imagination des poètes. Quelques-unes de ces légendes, comme l'expédition des Argonautes, conduite par le héros Jason, sur le navire *Argo*, à la recherche du bélier à toison d'or, et les exploits fameux de l'enchanteresse Médée, ou encore la guerre fratricide de Polynice, fils d'Œdipe, contre Etéocle devant Thèbes, ont fourni le thème des chefs-d'œuvre de l'art dramatique grec.

Mais, de tous les événements de l'époque héroïque, la guerre de Troie est celui qui laissa le plus vif souvenir dans la mémoire des hommes.

Elle fut entreprise par les Grecs pour venger l'injure qu'avait faite Pâris, fils de Priam, roi de Troie, à Ménélas, roi de Sparte, en lui enlevant Hélène, sa femme. Tous les

Grecs prirent part à cette expédition. Agamemnon, roi de Mycènes et d'Argos, eut le commandement en chef; les autres princes combattirent sous ses ordres. Les plus célèbres furent Achille, roi de Phthiotide, Ajax, roi de Salamine, Ménélas, roi de Sparte et frère d'Agamemnon, Ulysse, roi d'Ithaque, Patrocle, l'ami et le compagnon d'Achille, le vieux Mentor, célèbre par son éloquence et sa sagesse. La ville de Troie soutint un siège de dix ans et vit sous ses murs les plus terribles combats. La dixième année, les Grecs firent entrer dans la ville un cheval de bois rempli de soldats, et ils s'emparèrent de Troie, grâce à ce stratagème. Priam fut égorgé au pied des autels et on enchaîna Hécube, sa femme, Cassandre, sa fille, et Andromaque, la veuve d'Hector. Les Troyens furent tués ou réduits en esclavage.

11. Homère. — La guerre de Troie a été chantée par le plus grand de tous les poètes grecs, Homère.

On ne sait rien de certain sur sa naissance, sa patrie, sa vie. Une foule de villes en Grèce et en Asie prétendaient à l'honneur de l'avoir vu naître. Suivant la tradition, il aurait erré toute sa vie, aveugle, pauvre, chantant ses vers pour gagner le pain de chaque jour ; il serait mort dans une petite île des Cyclades.

Les deux poèmes qu'il a laissés exciteront dans tous les temps l'admiration des hommes. L'un, l'*Iliade*, raconte la colère d'Achille au siège d'Ilion (Troie) ; l'autre, l'*Odyssée*, présente le tableau de toutes les aventures que traversa, au retour du siège, un chef grec, Ulysse, avant de rentrer dans l'île d'Ithaque, sa patrie.

12. La religion des Grecs. — Les Grecs avaient divinisé tous les phénomènes de la nature, toutes les passions humaines, les biens et les maux. De là ce nombre considérable de dieux que leur imagination avait fait naître. Ils leur donnèrent la forme humaine, mais une forme idéalisée et élevée à sa plus grande beauté. Ce culte du beau devait contribuer à la supériorité artistique des Grecs. Ces dieux formaient une famille. Chacun d'eux avait son histoire, sa légende. *Jupiter*, le plus puissant des dieux, régnait dans l'*Olympe*. Il était entouré des grands dieux : *Junon*, sa femme, la déesse des mariages; *Vesta*, la

déesse du feu; *Minerve*, la déesse de la sagesse; *Cérès*, la déesse des moissons; *Diane*, la déesse de la chasse; *Vénus*, la déesse de la beauté; *Mars*, le dieu de la guerre; *Mercure*, le messager des dieux, et lui-même dieu du commerce et de l'éloquence; *Neptune*, armé du trident, le dieu des mers; *Vulcain*, le dieu de l'industrie; *Apollon*, le plus beau des dieux de l'Olympe, le dieu de la lumière, des lettres et des sciences.

L'imagination grecque peupla de même la mer, les enfers et la terre de dieux et de demi-dieux.

Autour de Neptune, dieu des mers, se pressaient les *Néréides* et les *Tritons*. *Pluton* et *Proserpine* régnaient aux enfers, dont Cerbère gardait l'entrée; *Minos*, *Eaque* et *Rhadamante* y jugeaient les ombres qui avaient franchi le Cocyte dans la barque du nocher des enfers, *Caron*. Le *Tartare* était le séjour des méchants qui étaient tourmentés par les *Furies*. Les *Champs Elysées* étaient le séjour des hommes vertueux qui puisaient dans les eaux du *Léthé* l'oubli de tous les maux.

La terre avait aussi ses dieux : *Pan* et les *Faunes* régnaient dans les campagnes; les *Nymphes*, sur les montagnes et aux sources des fleuves; les *Dryades*, dans les forêts. Les *Muses* inspiraient les poètes.

Tous ces dieux étaient honorés par des fêtes et par des sacrifices; leur culte était partout répandu. Quelques-uns d'entre eux étaient plus particulièrement honorés dans certaines villes. C'est ainsi que Minerve fut la déesse d'Athènes, comme plus tard Mars fut le dieu des Romains.

13. **Les oracles.** — Les dieux étaient honorés par des prières, des libations et des sacrifices. Ils faisaient connaître leurs volontés par des présages et des oracles. Le plus célèbre des oracles était celui de Delphes. Ceux qui venaient consulter le dieu devaient d'abord offrir un sacrifice à Apollon, puis ils étaient introduits dans le temple. La prêtresse, appelée *Pythie* ou *Pythonisse*, se couvrait de la peau du serpent *Python* qui avait été tué par Apollon, montait sur un trépied, puis, en proie à une sorte de délire, faisait entendre des paroles incohérentes qui étaient recueillies et interprétées par les prêtres comme la parole du dieu. Les Grecs ajoutaient une grande foi à ces oracles qu'ils venaient consulter dans toutes les circonstances graves. Ils déposaient des of-

frandes. Aussi le temple d'Apollon à Delphes était renommé pour ses immenses richesses.

14. Institutions nationales des Grecs. — Cette communauté de religion fut le lien le plus étroit qui unit les différents peuples de race hellénique. Car ces peuples ne connurent jamais l'unité politique. Ils formèrent toujours des Etats distincts ; et les nombreuses colonies grecques dispersées sur tout le littoral méditerranéen avaient chacune leur gouvernement particulier. « Pour nous, un Etat grec semble une miniature. L'Attique entière n'égale pas la moitié de nos plus petits départements, le territoire de Corinthe ou de Mégare se réduit à une banlieue. D'ordinaire, l'Etat n'est qu'une ville avec une plage et un port ou quelques villages dispersés dans la campagne autour d'une citadelle. D'un Etat on voit la citadelle, les montagnes ou le port de l'Etat voisin. Jamais les Hellènes n'ont formé un corps de nation, jamais ils n'ont cessé de se combattre et de se détruire les uns les autres. Pourtant tous parlaient une même langue, adoraient les mêmes dieux, menaient le même genre de vie[1]. » Ajoutons qu'ils avaient quelques institutions communes, comme les Amphictyonies et les jeux nationaux.

15. Les amphictyonies. — Les amphictyonies étaient des associations religieuses. La plus célèbre était celle que formaient douze des principaux peuples de la Grèce autour du temple de Delphes. Tous les ans ils envoyaient des députés pour célébrer en commun les fêtes d'Apollon et pour protéger le temple contre les pillages et les profanations. Toutefois, le conseil des Amphictyons n'eut jamais ni les attributions ni l'importance d'un sénat politique.

16. Les jeux nationaux. — Les jeux publics attirèrent les Grecs de toutes les parties de la Hellade. Les plus renommés étaient les quatre grands jeux isthmiques, près de Corinthe, en l'honneur de Neptune ; néméens, dans l'Argolide, en l'honneur d'Hercule; pythiques à Delphes, en l'honneur d'Apollon, vainqueur du serpent Python, et olympiques dans l'Elide, en l'honneur de Jupiter.

Les jeux olympiques étaient particulièrement célèbres. On

1. Seignobos.

comptait les années par *Olympiades*, espace de temps qui s'écoulait d'une fête à l'autre, c'est-à-dire tous les quatre ans. La première Olympiade date de l'année 776 avant Jésus-Christ. Les jeux principaux étaient la course, la lutte, le pugilat, le pancrace, mélange de la lutte et du pugilat, le pentathle qui comprenait cinq combats : la lutte, le pugilat, la course à pied, le saut et le lancement du disque. Un des plus grands honneurs qu'un Grec pût ambitionner, c'était d'être vainqueur aux jeux olympiques.

17. **Influence des jeux nationaux.** — Les jeux publics exercèrent une grande influence sur les mœurs de la Grèce. Ils inspirèrent l'amour de la gloire, développèrent les qualités du corps et de l'esprit et firent naître parmi les principales villes une émulation féconde. Le vainqueur des jeux était l'objet d'honneurs extraordinaires. Pendant la durée des jeux, toute guerre était suspendue ; la Grèce entière accourait à ces fêtes. Les Grecs seuls y prenaient part. Les souverains étrangers briguèrent en vain l'honneur d'y assister. C'est là que Pindare chanta ses poésies et qu'Hérodote vint raconter ses histoires.

Un grand orateur d'Athènes a dit avec raison : « Il faut louer ceux qui ont institué ces assemblées célèbres, parce qu'ils ont introduit chez nous l'usage de se réunir comme des alliés ; là, nos inimitiés s'oublient ; des vœux et des sacrifices communs, nous rappelant notre parenté, resserrent nos liens de mutuelle affection : nous y renouvelons d'anciens nœuds d'hospitalité et nous en formons de nouveaux. »

LECTURE. — **Importance de la gymnastique chez les Grecs.**

La gymnastique était pour les Grecs un art national, le plus populaire et le plus estimé de tous les arts, celui qu'on couronnait aux grandes fêtes. Dans les pays les plus lointains, au milieu des barbares de la Gaule ou de la mer Noire, on reconnaissait une ville grecque a ce qu'elle avait un gymnase.

C'était un grand carré avec des portiques et des allées de platanes, ordinairement près d'une source ou d'une rivière, décoré par une quantité de statues de dieux et d'athlètes couronnés. De seize à dix-huit ans, l'adolescent y passait ses journées. Le gymnase avait son chef, ses moniteurs, ses répétiteurs spéciaux, ses fêtes ; dans l'intervalle des exercices, les adolescents jouaient ; les citoyens y entraient à volonté ; il y avait des sièges autour du champ de course ; on y venait pour se promener, pour regarder les jeunes gens ; c'était un lieu de conversation ; la philosophie y naquit plus tard. Dans cette école qui aboutit à un concours, l'émulation conduit à des excès et à des prodiges ; on voit

des hommes qui s'exercent toute leur vie. Plusieurs d'entre eux renouvelèrent les exploits des héros fabuleux. Milon, dit-on, portait un taureau sur ses épaules, et, saisissant par derrière un char attelé, l'empêchait d'avancer. Une inscription, placée sous la statue de Phayllos le Crotoniate, disait qu'il franchissait en sautant un espace de cinquante-cinq pieds et qu'il lançait à quatre-vingt-quinze pieds le disque de huit livres. Parmi les athlètes de Pindare, il y en a qui sont des géants.

Les hercules que j'ai cités ne servent pas seulement à la parade. Milon conduisait ses concitoyens au combat, et Phayllos fut le chef des Crotoniates qui vinrent aider les Grecs contre les Mèdes. Un général n'était pas alors un calculateur qui se tenait sur une hauteur avec une carte et une lorgnette; il se battait, la pique à la main, en tête de sa troupe, corps à corps, en soldat. Miltiade, Aristide, Périclès, et même beaucoup plus tard Agésilas, Pélopidas, Pyrrhus font œuvre de leurs bras, pour parer, frapper, à l'assaut, à pied, à cheval, au plus fort de la mêlée. Épaminondas, un politique, un philosophe, étant blessé à mort, se console comme un simple hoplite, parce qu'on a sauvé son bouclier.

Avec une façon si corporelle et si personnelle de faire la guerre, les premiers citoyens, les princes eux-mêmes étaient tenus d'être bons athlètes. Ajoutez aux exigences du danger l'invitation des fêtes; les cérémonies, comme les batailles, réclamaient des corps exercés; on ne pouvait bien figurer dans les chœurs qu'après avoir passé par le gymnase. Le poète Sophocle dansa le Pœan après la victoire de Salamine. Alexandre, arrivant dans la Troade, honora Achille en courant avec ses compagnons autour de la colonne qui marquait la sépulture du héros. Pour fournir à de tels goûts et à de tels besoins, le gymnase était la seule école. Il ressemblait à ces académies de nos derniers siècles, où tous les jeunes nobles venaient apprendre l'exercice, la danse et l'équitation. Les citoyens libres étaient les nobles de l'antiquité : partant, point de citoyen libre qui n'eût fréquenté le gymnase; à cette condition seulement on était un homme bien élevé; sinon on tombait au rang des gens de métier et d'extraction basse. Platon, Chrysippe, le poète Timocréon, avaient d'abord été athlètes; Pythagore passait pour avoir eu le prix du pugilat; Euripide fut couronné comme athlète aux jeux éleusiniens. Clisthène, tyran de Sicyone, ayant reçu chez lui les prétendants de sa fille, leur fournit un champ d'exercice, « afin, dit Hérodote, qu'il pût faire l'épreuve de leur race et de leur éducation ».

Taine, *Philosophie de l'art en Grèce.*

EXERCICES ORAUX ET ÉCRITS

1. Livres à consulter. — Victor Duruy, *Histoire des Grecs.* — Decharme, *la Mythologie des Grecs.*

2. Questionnaire. — Donnez une idée de la géographie de la Grèce et montrez son influence sur l'histoire des Grecs. — Anciennes populations de la Grèce et les différentes familles helléniques. — Retracez les principaux événements des temps héroïques. — Exposez la religion des Grecs. — Quelles étaient les institutions communes aux Grecs? les jeux publics chez les Grecs.

3. Devoir à rédiger. — Les institutions nationales des Grecs.

CHAPITRE II

LES COLONIES GRECQUES

SOMMAIRE

1. Les colonies grecques. — Les Grecs fondèrent sur tout le littoral de la Méditerranée de nombreuses colonies. Ils étaient poussés à l'émigration par des causes politiques, par des intérêts commerciaux ou par un sentiment religieux.

2. Caractère de ces colonies. — Les colons partaient toujours en grand nombre sous la conduite d'un chef ou fondateur. Ils emportaient avec eux le feu sacré et les dieux de la métropole.

3. Principales colonies grecques. — Les Grecs colonisèrent d'abord les îles et le littoral de l'Asie Mineure où s'élevèrent les grandes villes de Milet et de Phocée, puis la Sicile et l'Italie méridionale qui prit le nom de Grande-Grèce.

4. Importance de ces colonies. — Les colonies apportèrent à la Grèce les produits et les arts de l'Orient et la précédèrent dans la voie de la civilisation. Elles produisirent des hommes célèbres dans les sciences et les lettres.

RÉCIT

1. Les colonies grecques. — Dès la plus haute antiquité, les Grecs, pirates et marins, parcoururent le bassin oriental de la Méditerranée, et y fondèrent de nombreux établissements. « Bien des causes contribuèrent à ce mouvement d'émigration des Grecs, telles que les invasions, les guerres intestines et les révolutions dont l'Hellas fut le théâtre. Il faut aussi compter les causes accidentelles, telles que les tremblements de terre fréquents en Grèce, les épidémies et les famines. Enfin le besoin de pourvoir à l'excès de la population, de posséder des terres plus fertiles, ou d'occuper des positions favorables au commerce, doit être compté parmi les motifs d'émigration. La religion favorise d'ailleurs la création de nombreux établissements. L'oracle d'Apollon à Delphes y contribue surtout, comme les anciens l'attestent[1]. »

2. Caractère des colonies grecques. — « Les colonies grecques dataient de toutes les époques, depuis le

1. Van den Berg, *Histoire des Grecs*.

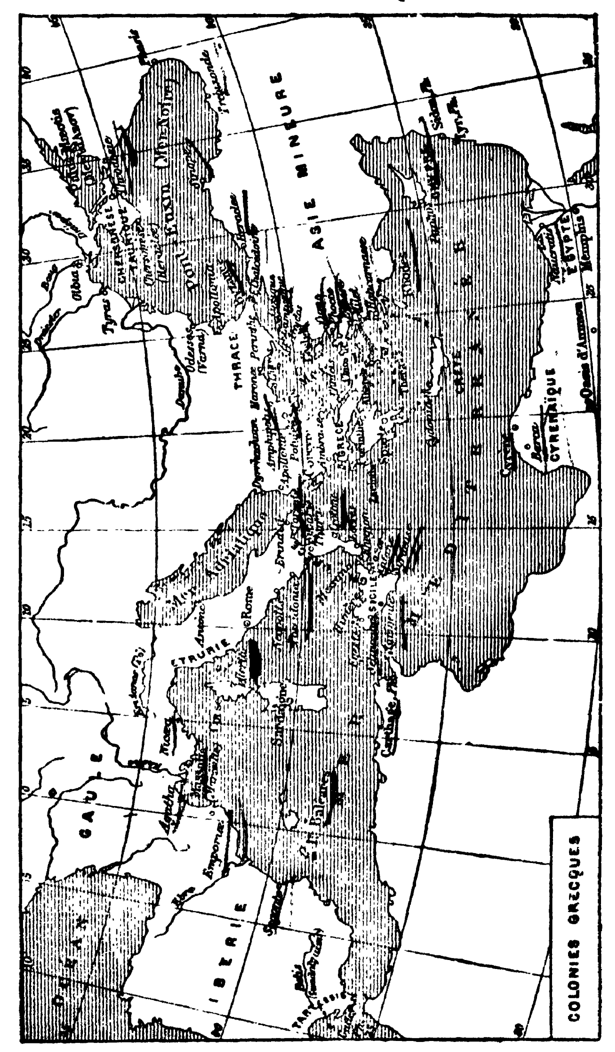
douzième siècle jusqu'au cinquième; elles sortaient de toutes les cités, et appartenaient à toutes les races, dorienne, ionienne, éolienne; elles avaient été fondées tantôt par une conquête, tantôt par un accord avec les indigènes; elles avaient eu pour fondateurs soit des marins, soit des marchands, soit des exilés, soit des aventuriers. Mais, dans cette diversité de temps, de lieu, de race et d'origine, toutes avaient un caractère commun; elles avaient été fondées d'un seul coup et suivant certaines règles fixes. Les colons grecs n'arrivaient pas un par un ou par petites bandes, ils ne s'établissaient pas au hasard, bâtissant des maisons qui peu à peu deviennent une ville, comme font aujourd'hui les colons européens en Amérique. Tous les colons partaient à la fois sous un chef, et la ville nouvelle se *fondait* en un seul jour. C'est que la fondation était une cérémonie religieuse : le *fondateur* traçait une enceinte sacrée et établissait un foyer sacré sur lequel il allumait un feu sacré[1] ».

3. **Principales colonies grecques.** — Le mouvement de la colonisation grecque a été continu depuis le onzième jusqu'au cinquième siècle avant notre ère. Les principales colonies grecques étaient, en Asie Mineure, Cyme, Phocée, Ephèse, Milet, Halicarnasse, et, plus au sud, les îles de Rhodes et de Chypre; dans la Propontide (mer de Marmara), Abydos, Lampsaque, Cyzique, Chalcédoine, Byzance; dans le Pont-Euxin (mer Noire), Héraclée, Sinope, Trébizonde, Théodosie; dans la Thrace, Amphipolis, Potidée; en Sicile, Selinonte, Agrigente, Syracuse, Catane; dans l'Italie méridionale, qui fut surnommée la Grande-Grèce, Crotone, Sybaris, Tarente, Naples; en Corse, Aléria; en Gaule, Marseille, Antibes, Nice, Agde; en Espagne, Emporia et Sagonte; enfin Cyrène et Barca dans la Cyrénaïque, et Naucratis en Egypte.

4. **Importance des colonies.** — Les colonies formaient des Etats indépendants qui ne restaient unis avec la métropole que par le lien religieux. Quelques-unes d'entre elles furent très florissantes et, à leur tour, elles devinrent les métropoles d'un grand nombre de colonies. Ainsi Milet était au septième siècle une des villes les plus puissantes de

1. Seignobos, *Histoire de la civilisation.*

LES COLONIES GRECQUES.



l'Asie. Son commerce rivalisait avec celui des grandes cités phéniciennes de Tyr et de Carthage. Elle avait fondé quatre-vingts colonies et elle avait établi des comptoirs sur tout le littoral de la Propontide et de la mer Noire. Phocée fut presque aussi célèbre que sa puissante voisine. C'est de cette ville que partirent les hardis marins qui pénétrèrent dans le bassin antérieur de la Méditerranée, visitèrent les côtes de l'Italie et de la Gaule et fondèrent la cité de Marseille, qui devait plus tard devenir une des reines de la Méditerranée.

5. **Brillante civilisation des colonies.** — Ce sont surtout les colonies ioniennes qui furent le plus prospères et arrivèrent le plus tôt à un haut degré de civilisation. Elles précédèrent les Grecs du continent dans la voie du progrès et les initièrent aux arts des pays orientaux. Elles leur firent connaître l'alphabet phénicien, le système métrique babylonien, l'astronomie de la Chaldée, la musique de la Phrygie et de la Lydie. Elles élevèrent de merveilleux monuments, les temples de Samos et d'Ephèse où l'on admirait dans toute sa pureté les deux ordres d'architecture dorique et ionique. Enfin elles ont vu naître les hommes les plus célèbres dont la Grèce est fière : Homère, Alcée, Sapho, Thalès, Pythagore, Héraclite, Démocrite, Empédocle, Aristote, Archimède, Théocrite. La civilisation de l'Ionie a préparé le siècle de Périclès.

LECTURE. — **Le commerce des colonies grecques.**

Les colonies asiatiques précédèrent leurs métropoles dans la voie de la civilisation. Assises au pied de tous les promontoires de l'Asie Mineure, au débouché de toutes les vallées, au fond de tous les golfes, ces villes devinrent bien vite des cités marchandes qui enlevèrent aux Phéniciens le commerce de la mer Egée et de l'Euxin. Leurs nombreux vaisseaux allèrent échanger partout la laine de la Phrygie, habilement tissée dans Milet et dans toute l'Ionie; l'huile récoltée le long de la côte d'Asie; les innombrables objets si habilement travaillés par leurs artistes; le papyrus de l'Egypte; les fruits et les vins de la Grèce; les bois de construction de la Thrace; les blés, les peaux, la résine, la cire, le lin de la Chersonèse Taurique et des régions voisines; les salaisons de l'Euxin; la poudre d'or de la Colchide; les métaux de l'Arménie et de l'Oural; l'encens et les parfums de l'Arabie; l'ivoire de l'Afrique, entreposé à Tyr et à Sidon; les pierres précieuses, les perles, la soie de l'Inde et de la Sérique, venues par caravanes jusqu'à Dioscurios, au fond de l'Euxin, ou par navires jusqu'aux villes assyriennes du golfe Persique; l'ambre que Corcyre allait acheter au fond de l'Adriatique; la poterie d'Athènes; les mille produits enfin de l'indus-

trie des Lydiens, de la Phénicie et de Babylone. N'oublions pas la denrée alors la plus recherchée, l'homme, l'esclave. Celle-là provenait de tout pays.

Victor DURUY, *Histoire de la Grèce ancienne.*

EXERCICES ORAUX ET ÉCRITS

1. **Livres à consulter.** — Ouvrages déjà cités et Fustel de Coulanges, *la Cité antique.*

2. **Questionnaire.** — Quelles sont les causes de la colonisation grecque? — Quel est le caractère des colonies grecques? — Enumérez les principales colonies grecques. — Montrez leur importance.

3. **Devoir à rédiger.** — Etendue et importance des colonies grecques.

4. **Carte.** — Dresser une carte du bassin de la Méditerranée avec les principales colonies grecques.

CHAPITRE III

SPARTE ET SA CONSTITUTION

SOMMAIRE

1. Invasion dorienne dans le Péloponèse. — Au douzième siècle avant l'ère chrétienne, les Grecs de la famille dorienne émigrèrent vers le sud et s'établirent dans le Péloponèse. Ils y fondèrent plusieurs Etats dont le plus important fut celui de Sparte, dans la Laconie.

2. La Laconie. — La Laconie est la vallée de l'Eurotas. Ce pays, fermé de tous côtés par de hautes montagnes, est une citadelle naturelle. Il convenait surtout à un peuple de soldats.

3. Législation de Lycurgue. — Lycurgue fut le législateur des Spartiates. Il limita l'autorité des deux rois, et augmenta celle du sénat. Plus tard, les éphores furent les magistrats les plus puissants de la cité. Au point de vue social, la population fut divisée en trois classes : les Spartiates, les périèques et les Hilotes. Les premiers, d'origine dorienne, étaient seuls citoyens. Ils s'étaient partagé le territoire.

4. Education des Spartiates. — L'éducation était exclusivement militaire. Dès l'âge de sept ans, le Spartiate se préparait au métier de soldat par les exercices les plus durs. Les guerriers prenaient leur repas du soir en commun.

5. Caractère de cette législation. — Lycurgue a sacrifié l'individu à l'Etat. Sparte n'a été célèbre ni par les lettres et les arts, ni par la générosité de son génie, mais par son patriotisme et ses vertus exclusivement militaires.

6. Conquête du Péloponèse. — Les Spartiates s'emparèrent de tout le Péloponèse après des guerres nombreuses dont la principale fut celle de Messénie.

RÉCIT

1. Invasion des Doriens dans le Péloponèse. — Vers le douzième siècle avant notre ère, une tribu des Grecs, les Thessaliens, envahit en armes la fertile vallée du Pénée et réduisit en servage les habitants du pays, qui, de leur ancêtre Bœotos, avaient pris le nom de Boétiens. Ceux-ci ne se résignèrent pas à la servitude. Un grand nombre d'entre eux émigrèrent vers le sud et s'établirent sur les terres fertiles qui entourent le lac Copaïs. Ils donnèrent au pays le nom de Béotie. Thèbes fut leur capitale.

A la même époque une autre partie de la population de la Thessalie, les Doriens, suivit ce mouvement d'émigration. Conduits par des chefs qui prétendaient descendre d'Hercule,

ils envahirent le Péloponèse pour reconquérir ce pays, autrefois royaume du héros. Aussi l'invasion des Doriens dans le Péloponèse est-elle appelée « le retour des Héraclides. » La presqu'île tout entière fut occupée et partagée entre les chefs, qui fondèrent trois Etats principaux dans l'Argolide, la Messénie, et la Laconie. Ce dernier fut le plus célèbre de tous.

2. **La Laconie.** — « La Laconie, dit le géographe Strabon, est un pays riche en terres propres au labourage, mais de culture difficile : pays creux, renfermé entre des montagnes à pic, âpre d'aspect, et inaccessible à l'invasion. » Elle est comprise tout entière dans la vallée de l'Eurotas. Elle est dominée à l'ouest par les collines pierreuses de l'Arcadie, au sud par le massif du Taygète, au nord par la chaîne du Parnon. Elle est défendue du côté de l'est par des hauteurs qui masquent la vue de la mer. La Laconie avait l'aspect d'une forteresse naturelle, dont Sparte, la capitale, occupait le centre. Admirable situation pour un peuple de soldats. Les Doriens de Sparte furent, en effet, une race guerrière, brutale, oppressive, ne vivant que pour la guerre. Leurs institutions n'eurent pas d'autre but que de développer chez eux et de fortifier ce génie militaire.

3. **Lycurgue.** — Les Spartiates considéraient Lycurgue comme le fondateur de leur législation. On ne sait rien de précis sur la vie de ce personnage ni sur l'époque où il vécut. Il était issu de sang royal, au dire de Plutarque, et gouverna Sparte pendant la minorité de son neveu Charilaüs. Puis il entreprit un lointain voyage, visita la Crète où il étudia les institutions des Doriens établis dans cette île, et l'Ionie d'où il rapporta les poèmes d'Homère. A son retour, il alla consulter l'oracle de Delphes qui lui inspira un plan de réformes. Ainsi c'est avec l'autorité du dieu même qu'il donna des institutions aux Spartiates. Pour assurer l'éternité de son œuvre, il fit jurer par ses concitoyens qu'ils ne changeraient rien à ses lois, jusqu'au retour de son prochain voyage. Puis il quitta Sparte et n'y revint plus.

4. **Réformes politiques.** — Avant Lycurgue, Sparte était gouvernée par deux rois héréditaires. Ils étaient les chefs de l'armée ; ils avaient des prérogatives sacerdotales, la

garde des oracles et le sacrifice aux dieux, au nom de la cité. Chacun se tenait debout devant eux; à leur mort, ils avaient droit à des honneurs extraordinaires.

Lycurgue maintint la royauté, mais il limita son pouvoir au profit de l'aristocratie. Un sénat de vingt-huit membres, choisis parmi les chefs des anciennes familles, dirigeait toutes les affaires de l'Etat. Chaque mois, les jours de la pleine lune, le sénat convoquait les Spartiates d'origine dorienne et leur soumettait ses propositions. Le peuple acceptait ou rejetait sans discussion par oui ou non.

Un peu plus tard, cette constitution aristocratique fut modifiée par la création de cinq magistrats nouveaux, appelés éphores. Ceux-ci étaient élus chaque année par l'assemblée du peuple et sans condition de naissance. Ils furent les véritables maîtres de la cité, dirigèrent la police intérieure et les affaires étrangères. Deux d'entre eux accompagnaient toujours le roi à la guerre et dressaient tous les plans de campagne.

5. **Réformes sociales.** — Les réformes sociales de Lycurgue furent beaucoup plus importantes que les réformes politiques. Ce fut son œuvre capitale. Le législateur partit de ce principe que l'Etat est tout et que l'individu n'existe que pour l'Etat. Les intérêts individuels, la liberté individuelle doivent être sacrifiés à l'intérêt supérieur de l'Etat.

L'œuvre de Lycurgue ne fut que l'application de ce principe. Il divisa le territoire en neuf mille lots, attribués à des Spartiates d'origine dorienne. Ces lots ne pouvaient être vendus; ils se transmettaient de père en fils. A défaut d'héritiers mâles, ils revenaient à l'Etat, véritable propriétaire du sol. Les Spartiates faisaient cultiver leur terre par des esclaves ou *Hilotes*. Les Hilotes, dont la condition était analogue à celle des serfs, étaient attachés à la glèbe; ils payaient une redevance à leurs maîtres et ils pouvaient être affranchis par l'Etat. On les appelait alors *Néodamodes*. Enfin les anciens habitants du pays, les Laconiens, furent réduits à la condition de sujets. Ils pouvaient acquérir des terres qui ne faisaient pas partie du domaine public, ils se livraient à l'industrie et au commerce, ils exploitaient les mines du Taygète ou du Parnon. Mais ils ne comptaient pas comme citoyens dans la cité. On les appelait les *périèques*, c'est-à-dire ceux qui habitent aux alentours de la ville.

6. Education militaire des Spartiates. — Les Spartiates vivaient au milieu des peuples qu'ils avaient soumis par la force; aussi se donnèrent-ils une organisation toute militaire. Les enfants nés difformes ou maladifs étaient mis à mort. Ceux qui paraissaient robustes étaient élevés durement. A l'âge de sept ans ils étaient enlevés à leur famille et ils commençaient leur éducation militaire. Ils allaient nu-pieds, avec le même vêtement, hiver et été. On les frappait de verges pour les habituer à la douleur. La ruse et le vol leur étaient permis; mais ils ne devaient pas se laisser surprendre; car leur maladresse était sévèrement punie. On raconte qu'un enfant, ayant volé un jeune renard, le cacha dans sa robe; il se laissa déchirer le ventre, sans pousser un cri, pour ne pas trahir le secret de son larcin. Ainsi les Spartiates apprirent à aimer la patrie et à mépriser la douleur et la mort. Avant le combat, une mère disait à son fils, en lui donnant son bouclier : « Reviens dessus ou dessous, » ce qui signifie : « Reviens vainqueur ou mort. »

7. La vie d'un Spartiate. — A vingt ans, le Spartiate entrait dans l'armée; à trente ans, il devenait citoyen et chef de famille; à soixante ans seulement, il pouvait quitter l'armée et entrer au sénat. Les Spartiates se désignaient entre eux sous le nom d'*égaux*. Ceux-là seuls portaient ce titre qui pouvaient apporter une quote-part pour le repas du soir. Ce repas avait toujours lieu en commun. Le brouet noir en était le plat principal. Un jour, un roi de Syracuse voulut en goûter : « Votre plat est bien mauvais, s'écria-t-il. — Vous le trouveriez bon, répondirent les Spartiates, si vous aviez fait comme nous les exercices de la course et de la lutte. » C'était une obligation pour les égaux de prendre part à ce repas. Le roi Agis, revenant d'une expédition, demanda qu'on lui apportât son repas, pour qu'il pût dîner avec sa femme; cette faveur lui fut refusée. Les Spartiates qui étaient trop pauvres pour assister au repas public étaient déchus de leurs droits politiques et ils étaient relégués dans la classe des *inférieurs*, analogue à celle des périèques.

8. Appréciation. — Ainsi les Spartiates furent avant tout des soldats. Ils pouvaient dire comme le héros crétois : « Mon épée, ma lance, mon bouclier, voici mon trésor; avec

cela je cultive, je moissonne, je vendange. » Leur langage avait même quelque chose de dur, de concis, de militaire. On appela *laconisme* cette manière de parler. Bien que Sparte ait produit quelques poètes et quelques artistes, les Spartiates paraissent avoir eu peu de goût pour les lettres et les arts. La plupart des enfants n'apprenaient ni à lire ni à écrire. La musique seule leur était enseignée, et encore n'était-ce qu'au point de vue de la cadence et des mouvements militaires. La guerre, tel fut l'art national de ce peuple.

Les mâles vertus qui avaient fait la force des Spartiates disparurent assez vite. Cette égalité chimérique qu'avait rêvée Lycurgue fit bientôt place à l'inégalité des personnes et des richesses; et la sobriété tant vantée des Spartiates ne les préserva pas plus tard de l'amour de l'or et de toutes les jouissances du luxe.

9. **Conquête du Péloponèse.** — Une des premières guerres que firent les Spartiates fut dirigée contre les Messéniens. Elle fut longue et sanglante. Elle dura une première fois vingt ans (743-723), et une seconde fois dix-sept ans (685-668). Elle fut marquée par les actes d'héroïsme de deux chefs messéniens, Aristomène et Aristodème.

Aristodème, ayant appris que l'oracle de Delphes exigeait le sacrifice d'une jeune fille, tua de sa main sa propre fille, en présence du peuple. Il résista vaillamment pendant dix ans dans la ville d'Ithome aux attaques des Spartiates; puis, tourmenté par des songes affreux qui lui faisaient voir sa fille ensanglantée, il voulut apaiser son ombre irritée et se tua sur son tombeau.

Aristomène se signala par des actes encore plus extraordinaires, embellis sans doute par la légende. On raconte que cet héroïque champion de l'indépendance messénienne s'introduisit un jour dans Sparte et suspendit dans le temple de Minerve son bouclier avec cette inscription : « Aristomène à Minerve, les dépouilles des Lacédémoniens. » Fait prisonnier, après un combat désespéré, il fut condamné à être précipité avec les siens dans un gouffre appelé la *Céada*. Tous ses compagnons furent tués dans la chute; mais lui fut porté par un aigle dans le fond du gouffre. Il allait périr de faim, ajoute la légende, quand il aperçut un renard. Il saisit l'animal par la queue et le suivit jusqu'au trou par lequel il

était entré. Il put se sauver par cette ouverture et rentrer dans sa patrie.

Sparte, soutenue par son courage et inspirée par les chants patriotiques du poète Tyrtée, finit par conquérir la Messénie. Elle soumit ensuite la plus grande partie de l'Arcadie, de l'Achaïe, de l'Elide et de l'Argolide. Elle devint ainsi la maîtresse du Péloponèse.

LECTURE. — **Rôle de Sparte.**

Sparte a été une cité exclusivement militaire. Elle n'a légué à l'humanité ni poètes, ni artistes, ni philosophes, ni savants. Ceux qui discutent pour savoir si les Spartiates étaient ignorants ou instruits perdent bien leur temps. La civilisation de Sparte n'a rien produit ni rien laissé. C'en serait assez pour la juger si les choses de l'esprit étaient le seul élément de l'arrêt que l'histoire porte sur les peuples. Mais si une nation vit par la littérature, par l'art et par la science, elle vit aussi et surtout par son caractère moral et par ses vertus. Il y a sans doute quelque chose de farouche et d'antihumain dans la contrainte que se sont imposée, pendant de longs siècles, les Spartiates. Mais dans la volonté qu'ils ont mise à abdiquer leur énergie individuelle au profit de l'Etat, dans ce sacrifice perpétuel de l'homme et du citoyen au pays, dans leur patriotisme étroit, mais hautain et implacable, dans leur application constante à triompher de la sensibilité et de la faiblesse humaines, il y a tant d'effort, tant de grandeur, que leur nom mérite quand même de rester dans la mémoire des hommes. Le souvenir de leurs victoires a disparu depuis longtemps; l'exemple qu'ont donné leurs vertus civiques subsiste toujours, sans que vingt siècles écoulés lui aient enlevé son à-propos et sa valeur.

Ch. Normand, *Histoire grecque.*

EXERCICES ORAUX ET ÉCRITS

1. **Livres à consulter.** — Duruy, *Histoire des Grecs.* — Fustel de Coulanges, *la Cité antique.* — Plutarque, *Vie de Lycurgue.*

2. **Questionnaire.** — Montrez comment par le génie de leur race, par la nature du pays qu'ils habitaient et par leurs institutions, les Spartiates furent surtout un peuple de soldats. — Donnez une idée des réformes politiques et sociales de Lycurgue et appréciez-les. — L'éducation d'un Spartiate.

3. **Devoir à rédiger.** — La constitution de Lycurgue.

CHAPITRE IV

LES PHÉNICIENS

SOMMAIRE

1. La Phénicie. — La Phénicie n'était qu'une étroite bande de terre, resserrée entre la Méditerranée et les montagnes du Liban. Aussi les Phéniciens furent, par nécessité, des navigateurs et des marchands.

2. Tyr et Sidon. — Les villes de la Phénicie formaient une confédération dont Sidon et Tyr furent successivement les capitales. Tyr fut le principal centre religieux, politique et commercial. Ses rois furent en relations amicales avec David et Salomon. Tyr fut assiégée plusieurs fois par les Assyriens; elle fut prise et détruite par Alexandre le Grand.

3. Les colonies phéniciennes. — Les Phéniciens fondèrent de nombreuses colonies sur tout le littoral de la Méditerranée. La plus célèbre fut Carthage.

4. Le commerce et l'industrie. — Les Phéniciens centralisèrent le commerce des produits du monde ancien. Ils exportaient les produits de leur industrie : bronze, ivoire, bijoux, verre, étoffes de pourpre.

5. La religion. — Leur religion avait beaucoup d'analogie avec celle des Assyriens. Ils adoraient Baal, le dieu-soleil. Le culte de leurs divinités, Astarté, Moloch et Melkarth, était sanguinaire et licencieux.

6. Influence des Phéniciens. — Par leurs voyages, les Phéniciens ont contribué au progrès de la civilisation ancienne. Ils ont propagé le système de l'écriture alphabétique.

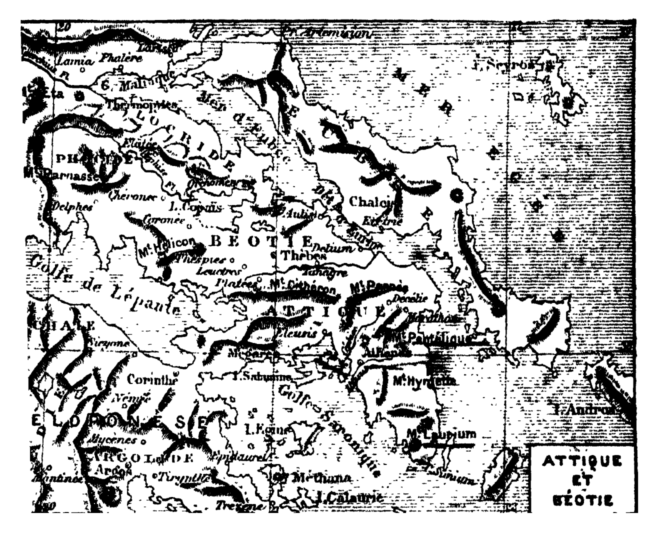
RÉCIT



1. La Phénicie. — La Phénicie est un pays plus petit encore que la Palestine. Son territoire n'est qu'une étroite bande de littoral, large à peine de vingt kilomètres, entre la Méditerranée et la chaîne du Liban, et longue seulement de deux cents kilomètres, depuis l'embouchure de l'Oronte, au nord, jusqu'au promontoire du Carmel, au sud. C'est une région accidentée, coupée de ravins et d'étroites vallées où coulent les torrents qui descendent du Liban, l'Adonis, le Lycus et le Léontès.

Ce pays, à cause de son peu d'étendue et aussi par la

Cependant le territoire de l'Attique n'apparaît que comme un point sur la carte de l'Europe. Sa superficie n'égale pas celle d'un de nos départements. Ce petit pays n'est qu'une masse rocheuse dominée au nord par les escarpements du Parnès et par le Pentélique, aux belles carrières de marbre, à l'est, par l'Hymette, renommé par son miel, au sud, par le Laurium, avec ses mines de plomb et d'argent. Entre ces



montagnes aux crêtes dénudées, s'étendent des collines couvertes d'oliviers, de figuiers, de vignes. Du côté de la mer s'ouvrent quelques plaines étroites. L'une d'elles est traversée par un torrent, le Céphise. C'est là que fut le berceau d'Athènes. Un bloc énorme de rocher domine la plaine; là se dresse la citadelle, l'Acropole. Au pied, la ville se bâtit peu à peu. A quelques kilomètres, la mer, à la côte très découpée, forme plusieurs ports naturels. Le plus célèbre était le port du Pirée. Ainsi l'agriculture et la marine furent les premières occupations des habitants de l'Attique.

2. Histoire primitive d'Athènes. — L'histoire d'Athènes a été à l'origine, comme celle de tous les peuples

grecs, purement légendaire. A ces légendes se rattachent le souvenir du roi Cécrops, venu d'Egypte, qui le premier divisa l'Attique en douze districts ou dèmes, civilisa les habitants, leur interdit les sacrifices humains et établit parmi eux le culte de Jupiter, d'Athéné (Minerve) et de Neptune; l'histoire de Thésée, demi-dieu comme Hercule, qui détruisit les monstres et les brigands, purgea la terre de tous les fléaux, réunit les habitants de l'Attique en une seule ville et fonda la fête religieuse des Panathénées; enfin le dévouement de Codrus, dernier roi d'Athènes, qui, attaqué par les Doriens et apprenant par un oracle que sa mort devait assurer la victoire des Athéniens, sauva son pays en se faisant tuer volontairement.

L'histoire se réduit à quelques faits certains. Les habitants primitifs de l'Attique étaient des Pélasges. A ces premières populations qui se disaient autochtones, c'est-à-dire nées du sol, vinrent s'ajouter des Phéniciens, des Egyptiens, et surtout des Ioniens. Ceux-ci prédominèrent, et désormais les habitants de l'Attique prirent le nom d'Ioniens. D'abord partagée en douze dèmes, l'Attique eut ensuite une seule capitale, Athènes. Les familles étaient groupées en phratries ou confréries; la nation comprenait quatre tribus et était divisée en trois ordres : les eupatrides ou nobles, les agriculteurs et les artisans.

3. L'archontat. Dracon. — « Après la mort de Codrus, Athènes, nous dit-on, n'eut plus de roi. Le premier magistrat fut un *archonte*, nommé à vie sans doute parmi les eupatrides et par eux; peut-être même l'archontat fut-il longtemps héréditaire parmi les descendants du dernier roi. En 754 (ou 752) l'archontat devint décennal; enfin, en 683, il fut annuel et partagé entre neuf archontes. Pendant tout ce temps, il y eut des luttes fréquentes entre les eupatrides et les autres classes de la nation. La justice était rendue par les eupatrides d'après les coutumes orales qu'ils interprétaient à leur gré; le peuple athénien exigea que les lois fussent écrites. Dracon, chargé de ce travail, rédigea un code d'une sévérité implacable, où la peine de mort était prodiguée pour les moindres délits. Les troubles continuèrent, et Cylon essaya de s'emparer de la tyrannie. Il n'y réussit point : ses partisans furent massacrés par ordre de l'archonte Mégaclès. Mais ils s'étaient mis sous la protection de Minerve : les Athéniens,

craignant la punition du sacrilège commis par Mégaclès, le bannirent lui et toute sa famille, celle des Alcméonides; et, comme une maladie contagieuse avait éclaté dans la ville, ils appelèrent de Crète le sage Epiménide pour la purifier, comme la Pythie leur en avait donné l'ordre [1]. »

L'harmonie cependant ne se rétablissait pas dans la ville de Minerve. Les partis résolurent alors d'un commun accord de s'adresser à un bon citoyen pour remettre l'ordre dans la cité. Cet homme fut Solon.

4. **Solon.** — Solon appartenait à la classe noble des eupatrides; il descendait des anciens rois d'Athènes. Son père ayant dilapidé sa fortune, il se livra au commerce et fit de nombreux voyages. Il visita les hommes les plus célèbres de son temps, tels que Thalès de Milet et Bias de Priène. Il étudia les mœurs et les institutions des peuples qu'il visita et mérita, par sa science et son expérience, d'être rangé parmi les sept sages de la Grèce. A son retour, il rendit un grand service à ses concitoyens. « Les Mégariens avaient enlevé à Athènes l'île de Salamine. Après des efforts infructueux pour reprendre cette île, les Athéniens avaient décrété la peine de mort contre tout citoyen qui proposerait de renouveler cette entreprise désespérée. Solon parut un jour sur la place publique, simulant la folie, et lut un poème qu'il avait composé sur la perte de Salamine : il y pleurait la honte d'Athènes. Le peuple comprit le stratagème : l'édit fut rapporté, et Salamine reprise par Solon lui-même qui commanda l'expédition. »

5. **Archontat de Solon** (594). — Solon fut nommé archonte pour pacifier la cité. « Il prit trois mesures en vue de rétablir l'ordre :

» 1° La terre cessa d'être la propriété exclusive des eupatrides et elle put être possédée en toute propriété par les non nobles ;

» 2° Le droit qu'avait le créancier de vendre ou d'emprisonner le débiteur fut aboli;

» 3° Le taux des dettes fut réduit à l'aide d'un changement dans la valeur de la monnaie.

» Solon réussit à faire comprendre l'utilité de ces mesures,

1. Maréchal.

et alors on lui accorda un pouvoir illimité pour faire une réforme publique et législative dans la cité[1]. »

6. Constitution de Solon. — Avant Solon, les nobles seuls avaient la direction des affaires ; seuls ils disposaient de la religion, de la justice, du gouvernement : c'était la domination de l'aristocratie. Solon voulut faire participer tous les citoyens à la direction de la république : il établit le gouvernement de la démocratie.

Les citoyens furent divisés en quatre classes d'après le revenu de leur terre :

1° Les *Pentacosiomédimnes*, qui possédaient cinq cents *mines* (46 340 francs) ; littéralement, qui avaient un revenu annuel d'au moins cinq cents médimnes ou boisseaux de grains provenant de leurs propriétés (le médimne valait environ 52 litres) ;

2° Les *Chevaliers*, qui possédaient trois cents mines (27 804 francs) ; ils devaient entretenir un cheval de guerre ;

3° Les *Zeugites*, qui possédaient un attelage de chevaux de trait, de mulets ou de bœufs, et cent cinquante médimnes de revenu ;

4° Les *Thètes*, dont le revenu était au-dessous de cent cinquante médimnes.

« Les citoyens des quatre classes étaient électeurs ; ceux des trois premières étaient seuls éligibles. C'était à l'âge de vingt ans que les jeunes gens, après avoir prêté serment, étaient inscrits parmi les citoyens et pouvaient prendre part aux affaires publiques.

» Il y avait, en outre, à Athènes des *métèques* ou étrangers domiciliés, inscrits sur un registre public comme habitants de la cité ; ils servaient dans l'armée et sur la flotte ; ils payaient annuellement un impôt de douze drachmes. Ils n'étaient pas citoyens, c'est-à-dire ni électeurs ni éligibles, mais pouvaient le devenir en récompense d'un service rendu à l'État. »

7. Le gouvernement. — Le gouvernement que Solon donna à Athènes comprenait : 1° les archontes ; 2° l'assemblée du peuple ; 3° le sénat ; 4° l'Aréopage.

8. Les archontes. — Les archontes étaient choisis

1. Van den Berg, *Histoire des Grecs*.

dans l'assemblée du peuple parmi les citoyens de la première classe ; à l'expiration de leur charge, ils entraient à l'Aréopage. Ils étaient au nombre de neuf. Le premier archonte, appelé archonte éponyme, donnait son nom à l'année; le second, l'archonte-roi, était chargé du soin des sacrifices; le troisième ou polémarque avait l'administration militaire. Les six autres ou thesmothètes étaient chargés de l'exécution des lois et présidaient les tribunaux civils.

9. **L'assemblée du peuple.** — L'assemblée du peuple comprenait tous les citoyens. Elle se tenait sur une place appelée le Pnyx, garnie de gradins de pierre, en forme d'hémicycle, et en face desquels s'élevait la tribune aux harangues. L'assemblée délibérait et votait sur des projets de lois préparés par le sénat. Tout s'y décidait par le suffrage universel : de là l'importance des discours qui déterminaient ces votes, et, par conséquent, celle de l'art oratoire.

10. **Le sénat.** — Le sénat se composait de cinq cents membres, cinquante par chacune des dix tribus. Les sénateurs étaient nommés pour un an. Ils se répartissaient en dix groupes ou prytanies. Chacun de ces groupes était en fonction pendant un dixième de l'année. Les cinquante prytanes en charge avaient seuls le droit de convoquer l'assemblée du peuple : ils mangeaient aux frais de l'Etat, dans le Prytanée. « Le Prytanée était comme l'hôtel de ville d'Athènes. On y donnait des repas aux citoyens qui avaient rendu quelques services à l'Etat : quelquefois même on les y nourrissait toute leur vie. »

Le sénat avait des attributions analogues à celles du Conseil d'Etat : il préparait les projets de lois votés par l'assemblée du peuple.

11. **Aréopage.** — L'Aréopage se composait des archontes sortis de charge. C'était une cour de justice supérieure, une sorte de cour de cassation qui jugeait certains crimes, surtout les délits contre l'Etat. C'était aussi une sorte de sénat conservateur chargé de veiller au maintien de la constitution.

12. **Esprit de la législation de Solon.** — « Solon ne se borna pas à des réformes politiques, mais sa législa-

tion s'étendit à toutes les questions d'intérêt public et privé. L'esprit de cette législation fut très différent de celui de la législation de Sparte, et il fut aisé d'en voir les raisons. La Laconie était un pays fertile et qui eût pu nourrir deux fois autant d'habitants. La culture de la terre suffisait donc largement à tous les besoins de sa population. Les Spartiates étaient d'ailleurs peu nombreux, mais il leur fallait se tenir en garde contre les Hilotes et les Laconiens. Lycurgue interdit donc aux Doriens de Sparte tout travail manuel et il leur imposa une discipline rigoureuse pour les préserver de la mollesse et pour les contraindre à se tenir en garde contre leurs ennemis. L'Attique n'avait qu'un territoire maigre. Le sol ne suffisait pas à nourrir ceux qui le cultivaient, et Solon dut interdire de vendre au dehors, excepté l'huile, les autres produits agricoles. Il fallait donc créer de nouvelles ressources. Aussi Solon tourna les Athéniens du côté du commerce et de l'industrie. L'oisiveté, qui était une vertu sociale à Sparte, fut punie à Athènes. Le père de famille était tenu d'apprendre un métier à son fils sous peine de n'en recevoir aucune assistance dans sa vieillesse. Au lieu d'interdire la ville aux étrangers, comme Sparte faisait, Solon les accueillit pourvu qu'ils renonçassent à leur ancienne patrie et pourvu qu'ils exerçassent un métier. En un mot, la législation de Lycurgue fut imposée aux Spartiates comme une dure nécessité de leur situation en Laconie, tandis que Solon donna aux Athéniens les lois qu'ils purent supporter. Plutarque résume bien la différence des deux législations en disant que Solon accommoda les lois aux choses, tandis que Lycurgue accommoda les choses aux lois[1]. »

13. — **Pisistrate et ses fils.** — Les lois de Solon ne mirent pas fin aux troubles qui agitaient la république athénienne. La lutte était surtout très vive entre les riches et les pauvres. Un citoyen, du nom de Pisistrate, flatta la multitude et se fit le défenseur des revendications populaires, afin d'arriver au pouvoir. Un jour, il se présenta dans l'assemblée du peuple. Il montra les blessures qu'il s'était faites et accusa les nobles d'avoir voulu le tuer. On lui donna aussitôt une garde de cinquante hommes et il s'empara de la citadelle. Solon s'opposa avec courage à cette

1. Van den Berg, *Histoire des Grecs.*

usurpation. Ses amis lui reprochèrent son imprudence; et, comme ils lui demandaient ce qui lui donnait la force de braver le tyran : « Ma vieillesse, » répondit-il.

Pisistrate justifia par ses services l'autorité qu'il avait usurpée. Ami des lettres et des arts, il embellit Athènes de monuments et recueillit les poésies d'Homère. Il ouvrit ses jardins au peuple et fit donner des secours à tous les citoyens pauvres ou infirmes.

Ses fils, Hipparque et Hippias, lui succédèrent. Ils gouvernèrent d'abord avec sagesse. Mais Hipparque commit bientôt un acte odieux de tyrannie. Il insulta publiquement la sœur d'un noble athénien, nommé Harmodios. Celui-ci résolut de se venger; il forma une conspiration avec son ami Aristogiton. Pendant une fête publique, les deux conspirateurs se jetèrent sur Hipparque et le tuèrent. Hippias fut chassé d'Athènes quelque temps après et se réfugia auprès du roi des Perses, Darius. Les Athéniens rendirent de grands honneurs à la mémoire d'Harmodios et d'Aristogiton.

14. **Clisthène. L'ostracisme.** — Après l'expulsion des Pisistratides (509 ans av. J.-C.), le chef du parti populaire, Clisthène, rétablit la constitution de Solon et la modifia dans un sens plus démocratique. Il donna le droit de cité à tous les habitants de l'Attique et à un grand nombre d'étrangers. Enfin, c'est lui qui, probablement, créa l'institution de l'*ostracisme*. Tout citoyen dont la puissance ou la richesse pouvait être un danger pour la république était exilé par mesure de salut public. Quand une proposition de ce genre était faite contre un Athénien, il fallait qu'elle fût approuvée par six mille votants. Chaque citoyen écrivait le nom sur une coquille (en grec, *ostracon*), d'où est venu le nom d'ostracisme donné à cet exil dont la durée était fixée à dix ans.

LECTURE. — L'esprit libéral de la démocratie athénienne.

La famille athénienne était constituée avec une largeur qui contrastait singulièrement avec l'étroit despotisme de Sparte. Le père partage également ses biens entre ses fils; l'aîné n'a qu'une prérogative : il garde le foyer paternel. Les filles héritent au même titre que les garçons, et les fils dotent leurs sœurs. L'homme qui meurt sans enfants peut disposer de ses biens par testament. Tandis qu'à Sparte l'enfant ne vit qu'avec la permission de l'État et qu'il échappe à la famille dès

l'âge de sept ans, à Athènes, il reste jusqu'à seize ans soumis à la seule autorité de son père; la loi n'intervient que pour surveiller le père et le fils dans leurs devoirs réciproques. A dix-huit ans, le jeune homme prend rang parmi les éphèbes et se forme à l'art de la guerre. Soldat, il prête le serment suivant : « Je ne déshonorerai point mes armes en abandonnant mes compagnons; je combattrai jusqu'au dernier soupir pour défendre les autels et le territoire de la patrie; je laisserai mon pays en meilleur état que je ne l'ai trouvé; j'obéirai aux lois et aux magistrats; je respecterai la religion des ancêtres. »

Aussi Athènes est-elle restée dans le monde grec le type de la démocratie à l'esprit ouvert, tolérant, aimable. Dans le cours de sa carrière, elle fut plus d'une fois turbulente, légère, et, à certains jours, l'inconstance ordinaire du grand nombre la porta à commettre des actes iniques ou imprudents; mais elle n'en mérita pas moins l'insigne honneur de représenter, dans ce qu'il avait de meilleur et de véritablement humain, l'esprit même de la Grèce.

De Crozals.

EXERCICES ORAUX ET ÉCRITS

1. Livres à consulter. — Fustel de Coulanges, *la Cité antique*. — Plutarque, *Vie de Solon*. — Duruy, *Histoire des Grecs*.

2. Questionnaire. — Quelle est la situation d'Athènes? — Quelle est son histoire primitive? — Racontez quelques-unes de ses légendes. — Comment appelait-on les magistrats d'Athènes? — Pourquoi Athènes fut-elle troublée par des discordes? — Quels hommes essayèrent de rétablir l'ordre? — Qu'est-ce que Dracon? — Epiménide? — A quel sage les Athéniens s'adressèrent-ils? — Quel service Solon rendit-il à Athènes? — Quelle est la date de son archontat? — Quelles mesures prit-il pour pacifier la cité? — Comment divisa-t-il le peuple athénien? — Quel gouvernement lui donna-t-il? — Qu'est-ce que les archontes? — l'assemblée du peuple? — le sénat? — l'Aréopage? — Quel est le caractère de la législation de Solon? — La démocratie athénienne ne fut-elle pas menacée par des tyrans? — Lesquels? — Quels sont les deux fils de Pisistrate? — Quel fut leur sort? — Qu'est-ce que Clisthène? — Qu'appelle-t-on ostracisme?

3 Devoir à rédiger. — **Comparer la législation de Solon et celle de Lycurgue.**

CHAPITRE V

LES GUERRES MÉDIQUES

SOMMAIRE

1. Les guerres médiques. — Les guerres médiques ont été soutenues par les Grecs contre les Mèdes ou Perses. Elles ont eu pour cause la révolte des Grecs de l'Ionie contre le roi Darius. Elles ont duré de 500 à 449.

2. La première guerre. — La première guerre médique a été faite par le roi des Perses, Darius. Elle comprend deux expéditions : la première expédition, conduite par Mardonius, n'eut aucun résultat; la flotte des Perses fut détruite près du mont Athos. La seconde expédition, commandée par Datis et Artapherne, se termina par la bataille de Marathon où les Athéniens, commandés par Miltiade, remportèrent une éclatante victoire (490).

3. La deuxième guerre. — La deuxième guerre médique fut conduite par Xerxès en personne. Les Perses furent vaincus aux Thermopyles par Léonidas, à Salamine par Thémistocle (480), à Platée par Pausanias et Aristide, et enfin à Mycale (479).

4. La troisième guerre. — Après la deuxième guerre, Aristide forma une confédération des cités maritimes sous le commandement d'Athènes. Cimon, qui fut le chef de cette confédération, remporta de nouvelles victoires sur les Perses et les força à signer la paix. Ce fut la paix de Cimon (449).

5. Résultats des guerres médiques. — Les guerres médiques assurèrent la prépondérance de la Grèce sur les autres nations et donnèrent à Athènes le premier rang dans la Grèce.

RÉCIT

1. Les guerres médiques (500-449). — « On appelle guerres médiques les guerres qui eurent lieu entre les Grecs et l'empire des Perses, successeur et héritier de l'empire des Mèdes. Ces guerres, commencées au cinquième siècle avant Jésus-Christ, ne se terminèrent réellement qu'avec Alexandre. Elles fournirent à la Grèce l'occasion de développer et de fortifier son unité nationale, qui ne s'était jusque-là affirmée que par le lien religieux et pacifique des Amphictyonies; elles eurent en outre pour résultat l'extension de la langue et de la civilisation grecques dans toute l'Asie occidentale[1]. »

1. Ch. Normand, *Histoire grecque.*

2. Les causes des guerres médiques. — On distingue trois grandes guerres médiques : la première, sous Darius, immortalisa le nom de Miltiade; la seconde, sous Xerxès, rendit célèbres Aristide, Thémistocle et Léonidas ; la troisième, sous Artaxerxès Ier, fut dirigée par Cimon, fils de Miltiade, qui dicta la paix aux Perses.

La première guerre eut pour cause la révolte des villes grecques de l'Ionie (Asie Mineure), que Darius avait soumises à sa domination. Le signal de l'attaque fut donné par la ville de Milet. Le tyran de cette ville, Aristagoras, encouragé par son beau-père Hystiée que Darius retenait prisonnier à Suse, chassa de l'Ionie les représentants du grand roi. Puis il alla à Sparte pour demander des secours. « Combien y a-t-il de chemin des bords de la mer d'Ionie, lui demanda le roi Cléomènes, à la capitale du grand roi? » Aristagoras répondit qu'il y avait trois mois de chemin. « Citoyen de Milet, répondit le roi, vous sortirez de Sparte avant le coucher du soleil. Il est insensé de proposer aux Lacédémoniens de s'éloigner de la mer à une distance de trois mois. » Athènes, plus généreuse, répondit à l'appel d'Aristagoras. Une flotte de vingt navires porta secours aux habitants de Milet qui firent une expédition contre Sardes, la capitale de l'Asie Mineure. La ville fut prise et incendiée. Darius résolut de se venger. Ainsi commencèrent les guerres médiques.

3. La première guerre médique. — Darius, dont l'orgueil avait été humilié par la prise de Sardes, fit des préparatifs considérables. « O Jupiter, s'était-il écrié, en lançant une flèche vers le ciel, qu'il me soit permis de me venger des Athéniens! » Il avait ordonné à l'un de ses serviteurs de répéter trois fois à tous ses repas : « Maître, souviens-toi des Athéniens. »

L'Ionie fut alors cruellement ravagée par les Perses. Les villes de Lesbos, Chios, Ténédos, Chypre, naguère si florissantes, furent traitées avec la dernière rigueur. Milet, la grande cité ionienne, fut assiégée, prise d'assaut et réduite en cendres. Tous les hommes en état de porter les armes furent mis à mort.

Darius, après avoir soumis l'Asie Mineure, envoya contre les Athéniens une flotte formidable, sous les ordres de son gendre, Mardonius. Mais elle fut détruite par la tempête,

près du promontoire du mont Athos, sur le littoral de la Thrace.

Deux ans après, Darius envoya des hérauts en Grèce pour réclamer la soumission de toutes les villes. Seuls, les Athéniens et les Spartiates résistèrent et firent périr les ambassadeurs. Alors une nouvelle flotte vint débarquer une armée considérable dans la petite plaine de Marathon, à quelques lieues d'Athènes. Cette armée était commandée par Datis et Artapherne.

4. Miltiade à Marathon (490). — Athènes, effrayée à la nouvelle de l'arrivée des Perses, avait demandé des secours à tous ses alliés. Les Platéens seuls envoyèrent mille soldats. Les Spartiates, retenus par une coutume bizarre qui ne leur permettait pas de se mettre en marche avant la pleine lune, arrivèrent trop tard. Les dix tribus athéniennes armèrent chacune mille soldats. C'est avec ces seules forces qu'il fallait arrêter l'armée immense des Perses.

Miltiade fut chargé de commander l'expédition. Avant de combattre, les généraux étaient d'avis qu'il fallait attendre le secours des Spartiates ; mais Miltiade voulut qu'on livrât bataille sans perdre de temps. Aristide soutint cette opinion qui prévalut. Tous les généraux cédèrent le commandement à Miltiade ; mais celui-ci aima mieux attendre le jour qui le plaçait de droit à la tête de l'armée.

Au premier signal, les Grecs se précipitèrent en courant sur les Perses. Ceux-ci, étonnés d'un genre d'attaque si nouveau, restèrent un moment immobiles ; mais bientôt ils opposèrent à la fureur impétueuse des ennemis une fureur plus tranquille et non moins redoutable. Après quelques heures d'un combat opiniâtre, les deux ailes de l'armée grecque commencent à fixer la victoire. Les Perses, repoussés de tous côtés, ne trouvent d'asile que dans leur flotte qui s'était rapprochée du rivage. Le vainqueur les poursuit le fer et la flamme à la main : il prend, brûle ou coule à fond plusieurs de leurs vaisseaux ; les autres se sauvent à force de rames.

Le combat finissait à peine : un soldat, excédé de fatigue, forme le projet de porter la première nouvelle d'un si grand succès aux magistrats d'Athènes, et, sans quitter ses armes, il court, vole, arrive, annonce la victoire et tombe mort à leurs pieds.

Le héros de Marathon, Miltiade, fut plus tard poursuivi

par l'envie et la haine de ses concitoyens. Ayant échoué au siège de Paros, on l'accusa de trahison. Il fut condamné à être jeté dans la fosse où on faisait périr les malfaiteurs. Quelques citoyens protestèrent contre cette peine odieuse : « Athéniens, dirent-ils, souvenez-vous de Marathon ! » Miltiade fut condamné à une forte amende ; et, comme il ne pouvait la payer, il fut jeté dans une prison où il mourut des blessures qu'il avait reçues en combattant pour la patrie !

5. **Thémistocle et Aristide.** — « La victoire de Marathon donna aux Athéniens le sentiment de leur force et leur fit concevoir la pensée de s'élever au premier rang des cités grecques. Nul ne comprit mieux alors le rôle réservé à Athènes que Thémistocle. Il était parvenu des plus modestes fonctions aux plus hautes magistratures, et il était le chef du parti populaire. Convaincu que le grand roi attaquerait encore la Grèce, il ne cessa de conseiller aux Athéniens de développer leur marine. Il voulut qu'Athènes devînt la première puissance navale de la Grèce, au-dessus de Corinthe et d'Egine, qui avaient tenu jusque-là le premier rang. Dans ce but, il résolut de construire le port du Pirée et de porter le nombre des vaisseaux de guerre de soixante-dix à deux cents, en obtenant que l'on consacrât à ces lourdes dépenses le revenu des mines du Laurium, que les citoyens se partageaient jusque-là. Ces plans provoquèrent l'opposition du chef du parti aristocratique, Aristide[1]. »

Aristide avait mérité, par sa probité, le surnom de *Juste*. Thémistocle voulut se débarrasser d'un rival dangereux. Il proposa de le soumettre au jugement de l'*ostracisme*. Aristide assistait lui-même à l'assemblée où l'on devait le juger. Un citoyen sans instruction s'approcha de lui et le pria d'inscrire le nom d'Aristide sur la coquille. « Quel mal donc a-t-il fait ? » lui demanda Aristide. « Aucun, lui répondit l'inconnu, je ne l'ai jamais vu, mais je suis fatigué de l'entendre toujours appeler le Juste. » Aristide écrivit son nom, fut condamné, et partit en demandant aux dieux que jamais sa patrie n'eût besoin de lui.

6. **Deuxième guerre médique.** — Thémistocle avait fait preuve de prévoyance en préparant Athènes à soutenir

1. Van den Berg, *Histoire des Grecs.*

une nouvelle guerre contre les Perses. Xerxès, successeur de Darius, prépara pendant cinq ans une expédition contre la Grèce. Il rassembla une armée de près de deux millions d'hommes et une flotte de douze cents vaisseaux. A cette nouvelle, la terreur se répandit parmi les Grecs. « Fuyez aux extrémités de la terre. Rien ne subsistera d'Athènes, » répondit l'oracle de Delphes aux Athéniens.

Cependant les Athéniens se préparèrent à résister. Sur les conseils de Thémistocle, ils résolurent d'attendre les Barbares sur leurs vaisseaux. La Pythie n'avait-elle pas déclaré « qu'un mur de bois serait pour les Grecs une retraite inexpugnable »? La flotte était donc la véritable forteresse d'Athènes.

En même temps Sparte et Athènes convoquèrent à Corinthe un congrès de toutes les cités grecques pour contribuer à la défense commune. Mais la plupart d'entre elles refusèrent de répondre à l'appel, aimant mieux subir la domination du grand roi que la suprématie de Sparte ou d'Athènes. Le salut de la Grèce reposa donc sur ces deux vaillantes cités.

7. **Léonidas aux Thermopyles.** — Au printemps de l'année 480, Xerxès envahit la Grèce avec une armée considérable. Il se disposait à franchir les Thermopyles, défilé des montagnes qui devait lui ouvrir une route dans les plaines de la Grèce. Sparte ordonna au roi Léonidas de défendre ce défilé et d'arrêter avec trois cents soldats toute l'armée des Perses. Un traître, nommé Ephialtès, conduisit les Perses par un sentier de l'autre côté de la montagne. Le défilé était tourné. Alors, bien que la résistance parût inutile, Léonidas n'hésita pas : « Sparte, dit-il, nous a confié un poste, nous devons y rester. »

Avant le combat, Xerxès essaya de le corrompre : « Si tu veux te soumettre, lui fit-il dire, je te donnerai l'empire de la Grèce. » Léonidas répondit : « J'aime mieux mourir pour ma patrie que de l'asservir. »

Xerxès lui envoya un dernier message : « Rends tes armes. » — Léonidas répondit : « Viens les prendre. »

Le combat commença. Les trois cents Spartiates se défendirent comme des lions, mais ils furent écrasés par le nombre. Ils périrent tous sur le champ de bataille. On leur éleva un tombeau avec cette inscription : « Passant, va dire

à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses lois. »

En même temps la flotte grecque livra au détroit d'Artémisium, près des Thermopyles, une série de combats qui coûtèrent aux Perses quarante-cinq vaisseaux. Mais, à la nouvelle que le passage des Thermopyles avait été forcé, la flotte grecque se retira près d'Athènes, dans le détroit de Salamine.

8. **Victoire de Salamine.** — Cependant Xerxès était arrivé en face d'Athènes. La ville était déserte. Tous les habitants valides s'étaient réfugiés sur la flotte. Quelques-uns seulement étaient restés dans l'Acropole qu'ils défendirent vaillamment. Les Perses, pour se venger, mirent le feu à la ville.

A cette vue, les Grecs épouvantés songèrent à se retirer vers le Péloponèse. Thémistocle résolut de livrer une grande bataille navale à la flotte des Perses qui était venue mouiller en face d'Athènes.

Mais les chefs des Grecs se récrièrent. Le Spartiate Eurybiade vint sur lui le bâton levé. « Frappe, lui dit Thémistocle, mais écoute. » Il triompha de toutes les résistances et eut l'adresse d'amener Xerxès à livrer une action décisive. Le grand roi comptait sur la supériorité de ses forces. Mais ses douze cents vaisseaux furent détruits par les trois cent quatre-vingts galères des Grecs. Xerxès fut réduit à repasser seul en Asie dans une barque de pêcheur; et il alla cacher sa honte au fond de son palais. Les Perses laissèrent aux Grecs un butin immense. Thémistocle eut l'honneur de la journée. Quand il parut aux jeux Olympiques, l'assemblée entière se leva en sa présence.

9. **Victoires de Platée et de Mycale** (479). — La guerre n'était pas terminée. Mardonius était resté en Grèce avec une armée de trois cent mille hommes. Il occupa pour la seconde fois Athènes que ses habitants avaient évacuée de nouveau et la livra derechef aux flammes. Cependant une armée de secours, commandée par le roi de Sparte, Pausanias, marcha à la délivrance d'Athènes. A cette nouvelle, Mardonius se retira dans la Béotie, sur le territoire de Platée. C'est là que se livra une bataille acharnée qui se termina par une nouvelle victoire des Grecs. Le camp des Perses fut pris; les soldats, massacrés. Seul, le général

Artabaze regagna l'Hellespont avec quarante mille hommes.

En même temps la flotte grecque, conduite par Thémistocle, poursuivait la flotte ennemie et allait attaquer les Perses jusque sur leur territoire. Au promontoire de Mycale les Perses tirèrent leurs navires sur le rivage et les entourèrent de solides retranchements. Mais les Grecs sautèrent à terre, pénétrèrent dans le camp des ennemis et brûlèrent leurs vaisseaux. Cette victoire eut un tel retentissement que toutes les villes d'Ionie secouèrent la domination de Xerxès et proclamèrent leur indépendance.

10. Résultats de la victoire des Grecs. — Ainsi la Grèce délivrée et la puissance des Perses menacée en Asie, tels étaient les résultats de cette seconde guerre médique. Les Grecs avaient dû leur victoire à leur armement supérieur. Les boucliers d'osier et les flèches des Perses avaient été impuissants contre l'armure de fer et la longue lance de l'hoplite grec. Mais les causes de la victoire avaient été aussi des causes morales. La supériorité des Grecs tenait à leur amour de la patrie et à la dignité d'hommes libres que l'éducation et la constitution politique avaient développée en eux.

Le salut de la Grèce fut le salut de la civilisation. « Le succès des Perses aurait détruit, non pas peut-être la race grecque, mais au moins ses facultés d'expansion, la liberté de penser et d'agir qui a produit tant de chefs-d'œuvre immortels, et a mis l'esprit humain en pleine possession de lui-même. Religion, art, science, tout était menacé, tout aurait disparu sous l'oppression étrangère jointe au despotisme le plus accablant. Ce n'est donc pas sans raison que l'humanité a fait siennes les victoires médiques, et que le souvenir glorieux de Salamine et de Platée n'a rien perdu, après vingt siècles, de sa force et de son éclat[1]. »

11. Rivalité d'Athènes et de Sparte. La ligue maritime de Délos. — Les Grecs, après leur victoire sur les Perses, ne surent pas rester unis. Sparte se montra jalouse des succès d'Athènes et vit avec dépit l'influence que sa rivale avait prise sur la Grèce. Aussi, quand les Athéniens relevèrent leurs murailles et fortifièrent les ports du Pirée et

1. Ch. Normand.

de Munychie, elle essaya de s'y opposer. Mais Thémistocle partit pour Sparte et donna ordre, en son absence, d'activer les travaux. Quand ils furent terminés, il dit fièrement aux Spartiates : « Les Athéniens n'ont pas attendu vos conseils pour abandonner leur ville, et ils n'en ont pas besoin pour relever leurs murs. »

Le dépit des Spartiates fut plus grand encore quand ils virent Athènes se mettre à la tête d'une vaste confédération maritime. Cette confédération, qui comprenait la plupart des îles de la mer Egée et des cités de l'Ionie, fut l'œuvre d'Aristide. Son centre religieux était à Délos, son centre politique à Athènes. Chaque cité devait fournir un certain nombre d'hommes et de vaisseaux et une contribution en argent pour continuer la guerre contre les Perses.

12. **Fin des guerres médiques** (449). — Cependant les Perses, n'ayant pu vaincre les Grecs dans les deux guerres médiques, avaient recours à la corruption pour acheter leurs meilleurs généraux. Le roi de Sparte, Pausanias, succomba au piège. Mais Cimon, fils de Miltiade, resta incorruptible. Il avait remplacé Thémistocle dans la faveur populaire. Celui-ci, condamné à l'exil par l'ostracisme, s'était réfugié en Perse, où il mourut. Cimon vainquit les Perses au combat de l'Eurimédon et les chassa de la Thrace. Il fut banni comme tous les Athéniens illustres. Rappelé, il recommença la guerre, et, par de nouvelles victoires, il força le roi Artaxerxès à demander la paix. Les conditions en furent humiliantes pour le grand roi. Il reconnut l'indépendance des villes grecques de l'Ionie ; et il s'engagea à ne plus envoyer de vaisseaux de guerre dans les mers de la Grèce (449).

Cimon mourut quelque temps après des blessures qu'il avait reçues en combattant les Perses. Il est le dernier des généraux grecs qui ait accompli de grands exploits dans la guerre médique. Athènes et Sparte vont désormais s'épuiser mutuellement par leur sanglante rivalité.

LECTURE. — **Bataille de Salamine.**

Bientôt le jour aux blancs coursiers répandit sur le monde sa resplendissante lumière ; à cet instant, une clameur immense, modulée comme un cantique sacré, s'élève dans les rangs des Grecs, et l'écho des rochers de l'île répond à ses cris par l'accent de sa voix éclatante. Trompés dans leur espoir, les Barbares sont saisis d'effroi : car il n'était

point l'annonce de la fuite, cet hymne saint que chantaient les Grecs : pleins d'une audace intrépide, ils se précipitaient au combat. Le son de la trompette enflammait tout ce mouvement. Le signal est donné : soudain les rames retentissantes frappent d'un mouvement cadencé l'onde salée qui frémit; bientôt leur flotte apparaît tout entière à nos yeux. L'aile droite marchait la première en bel ordre, le reste de la flotte suivait et ces mots retentissaient au loin : « Allez, ô fils de la Grèce, délivrez la patrie, délivrez vos enfants, vos femmes et les temples des dieux de vos pères, et les tombeaux de vos aïeux. Un seul combat va décider de tous vos biens. » A ce cri, nous répondons, de notre côté, par le cri de guerre des Perses. La bataille allait s'engager, déjà les proues d'airain se heurtent contre les proues : un vaisseau grec a commencé le choc, il fracasse les agrès d'un vaisseau phénicien. Ennemi contre ennemi, les deux flottes s'élancent au premier effort; le torrent de l'armée des Perses ne recule pas; mais, bientôt entassés dans un espace resserré, nos innombrables navires s'embarrassent les uns aux autres, s'entre-choquent mutuellement de leurs becs d'airain, des bancs de rames entiers sont fracassés. Cependant la flotte grecque, par une manœuvre habile, forme cercle alentour et porte de toutes parts des coups. Nos vaisseaux sont culbutés : la mer disparaît sous un amas de débris flottants et de morts, les rivages, les écueils se couvrent de cadavres. Tous les navires de la flotte des Barbares ramaient pour fuir en désordre, comme des thons, comme des poissons qu'on vient de prendre au filet : à coups de tronçons de rames, de débris de madriers, on écrase les Perses, on les met en lambeaux. La mer résonne au loin de gémissements, de voix lamentables. Enfin la nuit montra sa sombre face et nous déroba au vainqueur.

ESCHYLE, *les Perses*.

EXERCICES ORAUX ET ÉCRITS

1. **Livres à consulter.** — Hérodote, *Histoire*. — Plutarque, *Vies des hommes illustres*. — Duruy, *Histoire des Grecs*.

2. **Questionnaire.** — Qu'est-ce que les guerres médiques? — Combien ont-elles duré? — Comment les divise-t-on? — Quelles en sont les causes? — Quels sont les principaux événements de la première guerre? — Racontez la bataille de Marathon. — Quels services rendit Thémistocle? — Quelles sont les victoires des Grecs dans la deuxième guerre? — Racontez la bataille de Salamine. — Quels furent les résultats de la victoire des Grecs? — Comment Athènes établit-elle sa prépondérance? — Qu'est-ce que la confédération de Délos? — Qui l'organisa et qui en fut le premier chef? — Comment se terminèrent les guerres médiques?

3. **Devoir à rédiger.** — Exposer les causes, les principaux événements et les conséquences des guerres médiques.

CHAPITRE VI

PÉRICLÈS & LA DÉMOCRATIE ATHÉNIENNE

SOMMAIRE

1. Prépondérance d'Athènes. — Les guerres médiques avaient assuré la prépondérance d'Athènes sur toute la Grèce. Ce fut l'époque la plus brillante de l'histoire athénienne.

2. Périclès (494-429 av. J.-C.). — Périclès, le plus illustre citoyen d'Athènes, personnifia cette gloire de sa patrie. Sans avoir aucune fonction, il exerça le gouvernement par le seul ascendant de son caractère et de son éloquence.

3. Réformes démocratiques. — Sous Périclès, Athènes devint une véritable démocratie. Les citoyens disposaient du gouvernement dans l'assemblée populaire et ils pouvaient être désignés par le sort pour occuper tous les emplois.

4. Empire d'Athènes. — Athènes devint alors le centre d'un véritable empire maritime qui s'étendait sur toutes les îles de la mer Egée. Les revenus étaient considérables.

5. Le siècle de Périclès. — La cité éleva de magnifiques monuments (Parthénon, Propylées, Odéon); elle produisit des hommes remarquables dans les lettres et les arts. Aussi ce siècle a-t-il pris le nom de siècle de Périclès.

RÉCIT

1. Périclès. — Les années qui suivirent les guerres médiques furent pour Athènes les plus belles de son histoire. Un citoyen illustre, Périclès, présida pendant quarante ans aux destinées de la république athénienne et mérita de donner son nom à son siècle.

Périclès était le fils de Xanthippe, le vainqueur de Mycale; par son père il tenait à la puissante famille des Pisistratides, par sa mère, il descendait des Alcméonides. Mais, bien qu'aristocrate par sa naissance, il fut le chef du parti démocratique. Son éducation fut très soignée ; elle avait été confiée à un savant maître, le philosophe Anaxagore. Il puisa dans ses leçons l'amour du beau et du bien et une grande élévation d'esprit. Son caractère devint à la fois ferme et réservé. Il fut toujours modeste dans son maintien et dans sa démarche; on le voyait rarement sourire.

Cependant telle était la beauté de ses traits que, lorsqu'il

parut pour la première fois en public, les Athéniens le comparèrent à un dieu.

2. Eloquence de Périclès. — Jeune encore, Périclès se révéla dans les assemblées publiques par son éloquence. Sa parole était toujours persuasive. Un de ses rivaux disait de lui : « Quand je lutte contre Périclès et que je l'ai jeté par terre, il soutient qu'il n'est pas renversé, et il finit par le persuader aux spectateurs. »



Avant de parler en public, il se défiait de lui-même. Il ne paraissait dans les assemblées que rarement et dans les grandes circonstances; aussi le comparait-on à la galère *Salaminienne* qui ne sortait du port que les jours de fête. Quand il montait à la tribune, il priait les dieux de ne laisser échapper de sa bouche aucune parole inutile.

Si Périclès fut si éloquent, c'est qu'il n'exprimait jamais que de grandes et généreuses pensées. Un jour qu'il voulait consoler les Athéniens de la perte de jeunes soldats, il prononça cette belle parole : « Les guerriers morts pour la patrie sont immortels comme les dieux! »

3. **Autorité de Périclès.** — Les Athéniens admirèrent un si noble caractère et furent charmés par son éloquence. Aussi subirent-ils sans contrainte sa direction et ses conseils. Cet homme, qui disposa, pendant de longues années, de toute l'administration et de toute la politique d'Athènes, n'exerça jamais de fonctions politiques. « Grâce à l'élévation de son caractère, à la profondeur de ses vues, à son désintéressement sans bornes, Périclès, dit Thucydide, exerçait sur Athènes un incontestable ascendant. Il restait libre tout en dirigeant la multitude. »

4. **Réformes démocratiques de Périclès.** — Périclès se servit de son autorité dans l'intérêt du peuple : Athènes devint alors une véritable démocratie. Déjà Aristide avait établi ce principe que tout citoyen pouvait être élu à toutes les magistratures, sans condition de naissance ou de fortune. Périclès alla plus loin encore : il fit décider que les magistrats, au lieu d'être élus par leurs concitoyens, seraient désormais désignés par le sort. Pour permettre aux citoyens pauvres de prendre part aux affaires de l'Etat, on salaria toutes les fonctions publiques. On commença alors à donner une solde aux troupes de terre et de mer ; on alloua une indemnité aux citoyens pour leur présence à l'assemblée publique. Les juges ou *héliastes*, tirés au sort parmi les citoyens âgés de plus de trente ans, reçurent aussi une indemnité. Enfin l'État fit faire au peuple des distributions gratuites à l'occasion des fêtes, qui devinrent plus nombreuses. On donna même de l'argent, d'abord deux oboles (trente centimes) par tête aux fêtes de Bacchus, puis plus souvent et davantage. Ainsi on payait le peuple non seulement pour les services qu'il rendait à l'Etat, mais encore pour ses plaisirs.

La seule institution aristocratique qui restait encore, le sénat ou Aréopage, vit ses attributions considérablement amoindries. Désormais il perdit toute influence politique et ne conserva que la juridiction criminelle.

5. **Les revenus d'Athènes.** — Pour suffire à toutes ces dépenses, l'Etat dut créer des ressources nouvelles. « Sous Périclès, la situation financière de la cité fut brillante. Le trésor de la confédération de Délos avait été transporté à Athènes, et, à partir de ce moment, le gouvernement athénien disposa à son gré à la fois du revenu propre à la cité et

de celui qu'il tirait de ses confédérés. Nous avons des indications assez précises sur le revenu qui entrait dans les caisses de l'Etat. On peut y distinguer : 1° les produits des biens de l'Etat, et surtout des mines, telles que les mines d'argent de Laurium, et les mines d'or de Scapté-Hylé en Thrace ; 2° les taxes locales, telles que les impôts sur les esclaves et les métèques, les patentes, les douanes et le produit des amendes et des confiscations; 3° le tribut des alliés, qui, sous Périclès, fut élevé de 460 à 600 talents[1]. »

6. **Empire d'Athènes.** — Sous Périclès, la puissance d'Athènes arriva à son apogée. Elle s'étendait sur toutes les îles de la mer Egée, de la Propontide et jusque dans le Pont-Euxin. Les anciens alliés de la confédération de Délos étaient devenus des tributaires et de véritables sujets. Enfin des colonies nombreuses portèrent au dehors l'esprit et les institutions de la république athénienne. Les deux plus importantes furent : Amphipolis en Thrace et Thurii en Italie, non loin de l'ancienne Sybaris.

7. **Embellissements d'Athènes.** -- Périclès voulut qu'Athènes fût digne d'être la capitale de la Grèce par la beauté de ses monuments. Jamais le travail des hommes n'a atteint la perfection de ces magnifiques édifices dont les ruines font encore notre admiration. Aussi l'art grec est-il resté dans l'architecture et dans la sculpture un modèle. — Trois de ces grandioses monuments sont célèbres entre tous : ce sont le Parthénon, les Propylées, l'Odéon.

Le Parthénon est le temple de Minerve, bâti sur la colline qui domine Athènes. Il se divisait en deux salles : l'une renfermait le trésor public, l'autre contenait la statue de Minerve. La déesse, haute de douze mètres, était en ivoire le plus pur; ses yeux étaient en perles précieuses, et ses vêtements en or. Elle tenait d'une main une lance et de l'autre une statue de la Victoire; à ses pieds était un bouclier sur lequel était gravé le combat des Athéniens et des Amazones. Le casque de la déesse était surmonté d'un sphinx, emblème de l'intelligence; sur la visière, huit chevaux lancés au galop indiquaient la rapidité de la pensée.

L'Odéon, destiné aux concours de musique, fut élevé sur le modèle de la tente de Xerxès.

1. Van den Berg.

Les Propylées étaient un superbe vestibule qui conduisait au temple du Parthénon et à la citadelle d'Athènes, appelée l'Acropole.



La Minerve de Phidias.

8. Périclès et Phidias. — Le directeur de tous ces admirables travaux fut l'ami de Périclès, le grand sculpteur Phidias. Il avait sous ses ordres des artistes habiles, Ictinos et Callicratidès qui construisirent le Parthénon, et Mnésiclès qui bâtit les Propylées.

Phidias fut lui-même l'auteur de la belle statue de Minerve.

Les Athéniens se montrèrent ingrats pour cet homme de

génie. Ils l'accusèrent d'avoir gardé pour lui une partie de l'or destiné à la statue : mais Phidias fit peser les draperies de la statue qui étaient en or et il démontra facilement son honnêteté. Il fut cependant exilé, malgré les prières de Périclès.

Périclès lui-même ne fut pas épargné par les accusations des Athéniens. Un jour, ceux-ci se plaignirent, dans l'assemblée publique, des sommes considérables dépensées pour les monuments : « Athéniens, dit Périclès, trouvez-vous que je fais trop de dépenses? — Oui, répondit-on de toutes parts. — Eh bien, reprit Périclès, c'est moi seul qui les supporterai : mais aussi mon nom seul, comme il est juste, sera gravé sur tous ces monuments. » Les Athéniens comprirent et ils cessèrent de se plaindre.

9. **Le siècle de Périclès.** — L'époque de Périclès a été surtout remarquable par l'éclat des lettres et des arts. Jamais on ne vit autant d'écrivains et d'artistes et jamais on ne compta autant de chefs-d'œuvre. Pindare célébrait dans ses chants lyriques les vainqueurs des jeux Olympiques; Eschyle, Sophocle et Euripide écrivaient leurs tragédies; Aristophane amusait et instruisait les Athéniens par ses comédies; Hérodote écrivait l'histoire des guerres médiques; Thucydide, celle de la guerre du Péloponèse; Hippocrate méritait d'être appelé le père de la médecine; Anaxagore et Protagoras étaient les chefs de cette école philosophique où devaient briller au premier rang Socrate, Platon et Aristote.

Dans les arts Phidias, l'auteur de la Minerve du Parthénon, Myron et l'architecte Ictinos embellissaient Athènes de leurs œuvres admirables.

Le siècle où vécurent tant de grands génies a gardé dans l'histoire le nom de siècle de Périclès.

10. **La mort de Périclès** (429). — Athènes exerçait à cette époque un empire incontesté sur la Grèce. Sparte, rivale d'Athènes, fut jalouse de tant de gloire. Une guerre éclata entre les deux cités. Elle est connue sous le nom de *guerre du Péloponèse*, parce que tous les peuples du Péloponèse y prirent part.

Périclès, qui avait poussé ses concitoyens à cette guerre, la vit à peine commencer. Dès l'origine, Athènes fut frappée par un fléau terrible, la peste. Des milliers de victimes pé-

rirent; les cadavres gisaient sans sépulture dans les rues de la ville et répandaient la contagion. Périclès vit périr tous les membres de sa famille, et lui-même fut atteint au moment où le mal commençait à disparaître.

La veille de sa mort, ses amis éplorés étaient réunis autour de son lit et rappelaient ses grandes qualités : « Mes amis, leur dit Périclès, ce que j'ai fait, d'autres l'ont fait aussi ; mais vous oubliez ce qu'il y a de plus grand dans ma vie, c'est que je n'ai jamais fait prendre le deuil à un citoyen. »

Les Athéniens honorèrent sa mémoire ; ils l'ensevelirent au milieu des héros qui étaient morts glorieusement pour la patrie.

LECTURES

PREMIÈRE LECTURE. — Un citoyen d'Athènes.

Pour être citoyen d'Athènes, il faut être fils d'un citoyen et d'une citoyenne. Arrivé à l'âge d'homme, vers dix-huit ans, le jeune Athénien parait devant le peuple assemblé, il reçoit les armes qu'il va porter et prête un serment : « Je jure, dit-il, de ne pas déshonorer ces armes sacrées, de ne pas quitter mon poste, d'obéir aux magistrats et aux lois, d honorer la religion de ma patrie. » Il devient à la fois citoyen et soldat. Désormais, il doit le service militaire jusqu'à l'âge de soixante ans; en revanche, il a le droit de siéger dans l'assemblée et de remplir les fonctions de l'Etat.

Les Athéniens appellent leur gouvernement *démocratie*. Mais ce peuple n'est pas, comme chez nous, la masse des habitants : c'est le corps des citoyens, véritable aristocratie de quinze à vingt mille hommes qui gouvernent en maîtres toute la nation. Ce corps a un pouvoir absolu, il est le véritable souverain d'Athènes. Il se réunit trois fois par mois au moins pour délibérer et pour voter. L'assemblée se tient en plein air sur la place du Pnyx; les citoyens sont assis sur des bancs de pierre en amphithéâtre; des magistrats, placés en face sur une estrade, ouvrent la séance par une cérémonie religieuse et une prière; puis un héraut proclame à haute voix l'affaire dont va s'occuper l'assemblée, et dit : « Qui veut prendre la parole? » Tout citoyen a le droit de la demander; les orateurs montent à la tribune par rang d'âge. Quand tous ont parlé, le président pose la question; l'assemblée vote en levant les mains, puis elle se sépare.

Dans l'assemblée, tout se décidait à la majorité des voix, et toutes les voix étaient égales. Tous les jurés, tous les membres du conseil, tous les magistrats, excepté les généraux, étaient tirés au sort. Les citoyens étaient égaux, non seulement en théorie, mais dans la pratique. Socrate disait à un Athénien instruit qui n'osait pas parler devant le peuple : « De qui donc as-tu peur? est-ce des foulons, ou des cordonniers, ou des maçons, ou des laboureurs, ou des marchands? car c'est de tous ces gens-là que se compose l'assemblée. » Beaucoup,

parmi ces hommes, avaient besoin, pour vivre, de faire leur métier et n'auraient pas pu servir l'Etat gratuitement. On institua donc un salaire; tout citoyen qui siégeait à l'assemblée ou au tribunal recevait, pour chaque jour de séance, trois oboles, juste ce qu'il fallait pour vivre en ce temps. Désormais les pauvres dominèrent.

SEIGNOBOS, *Histoire de la civilisation.*

DEUXIÈME LECTURE. — **La démocratie athénienne.**

La constitution qui nous régit n'a rien emprunté à aucun peuple, et sert à tous de modèle. Elle a reçu le nom de *démocratie*, parce que son but est l'utilité du plus grand nombre, et non l'avantage exclusif de quelques privilégiés. Chez nous, tous sont égaux devant la loi; ce n'est point la naissance, c'est le mérite qui conduit aux honneurs... Nulle honte parmi nous à être pauvre; ce qui est honteux, c'est de ne rien faire pour cesser de l'être. On voit ici les mêmes hommes soigner à la fois leurs propres intérêts et ceux de l'Etat, de simples artisans entendre suffisamment les questions politiques. C'est que nous regardons le citoyen étranger aux affaires publiques comme un être inutile.

Nous savons à la fois parler et agir, joindre l'audace à la réflexion; chez nous, la hardiesse n'est pas l'effet de l'ignorance, et le calcul n'amène pas l'irrésolution. Pour ce qui tient aux bons offices, nous différons de tous les autres peuples. Ce n'est pas en recevant, c'est en accordant des bienfaits que nous acquérons des amis. Nous obligeons par générosité, non par calcul...

Nous ne portons pas un œil soupçonneux sur les actions des autres. Nous ne les blâmons pas de rechercher quelque plaisir... Pourtant nous respectons les magistrats et les lois, surtout celles qui protègent les opprimés... Nous avons ménagé à l'esprit des délassements sans nombre. La grandeur de notre ville fait affluer dans son sein les trésors de toute la terre, et nous jouissons aussi complètement des produits étrangers que de ceux de notre sol. En résumé, Athènes est l'école de la Grèce.

Discours de Périclès, d'après Thucydide.

EXERCICES ORAUX ET ÉCRITS

1. **Livres à consulter.** — Plutarque, *Vie de Périclès.* — Thucydide, livre Ier. — Duruy, *Histoire des Grecs.*

2. **Questionnaire.** — A quelle époque la prépondérance d'Athènes s'établit-elle sur la Grèce? — Quel est l'Athénien le plus remarquable de cette époque? — Que savez-vous sur la jeunesse et l'éducation de Périclès? — Par quel moyen exerça-t-il une grande influence à Athènes? — Quel fut le caractère du gouvernement de Périclès? — Quels monuments fit-il élever? — Quel était le sculpteur le plus remarquable? — Qu'appelle-t-on siècle de Périclès? — Quels sont les principaux écrivains? — Comment mourut Périclès?

3. **Devoir à rédiger.** — Athènes sous Périclès.

CHAPITRE VII

LA GUERRE DU PÉLOPONÈSE. — SUPRÉMATIE DE SPARTE

SOMMAIRE

1. **La guerre du Péloponèse** (431-404). — La gloire d'Athènes excita la jalousie de Sparte. La rivalité de ces deux villes, qui représentaient, l'une, la démocratie, l'autre, l'aristocratie, alluma la guerre du Péloponèse. On peut la diviser en trois périodes.

2. **Première période.** — La première période est marquée par la peste d'Athènes et par la mort de Périclès, par la rivalité de deux Athéniens, Cléon, partisan de la guerre, et Nicias, partisan de la paix. Elle se termina par la paix de Nicias (421).

3. **Deuxième période.** — Dans la deuxième période, Alcibiade entraîna les Athéniens dans une grande expédition contre la Sicile. Mais il fut disgracié au commencement de l'expédition. Son successeur Nicias échoua au siège de Syracuse, et la flotte athénienne fut détruite.

4. **Troisième période.** — Dans la troisième période, Alcibiade revenu en faveur battit les Spartiates, mais il fut vaincu lui-même par Lysandre, et il fut exilé. Il fut remplacé par dix généraux qui gagnèrent la bataille des îles Arginuses. Lysandre remporta la victoire décisive d'Ægos Potamos, s'empara d'Athènes et l'obligea à accepter le gouvernement des trente tyrans (404).

5. **Suprématie de Sparte.** — Après la prise d'Athènes, Sparte exerça la domination sur toute la Grèce. Elle imposa à Athènes le gouvernement odieux des trente tyrans. L'Athénien Thrasybule délivra sa patrie de cette tyrannie et rétablit la constitution de Solon. Malheureusement les Athéniens commirent le crime de condamner à mort le plus grand philosophe de l'antiquité, Socrate.

6. **La retraite des Dix-Mille.** — Pendant ce temps, une petite armée de Grecs volontaires se mit aux ordres de Cyrus le Jeune, pour l'aider à conquérir le trône de la Perse. Cette expédition est restée célèbre sous le nom de *retraite des Dix-Mille*. Elle a été racontée par l'historien Xénophon.

7. **Traité d'Antalcidas.** — Sparte aurait pu profiter de la faiblesse du roi de Perse, Artaxerxès, pour rendre la Grèce libre et indépendante. Mais, malgré les exploits d'Agésilas, elle consentit à signer le traité d'Antalcidas qui fut une honte pour la Grèce (387).

RÉCIT

1. La guerre du Péloponèse (431 à 404). — La jalousie qui animait Sparte et Athènes, après les guerres médiques, l'ambition de commander à toutes les villes grecques, la rivalité de la race dorienne et de la race ionienne,

la différence du gouvernement, aristocratique à Sparte et démocratique à Athènes, furent les causes principales de la guerre du Péloponèse. Sparte fut soutenue par le Péloponèse et une partie de la Grèce centrale; Athènes, par les Etats de la confédération maritime.

Cette guerre, qui dura vingt-sept ans, de 431 à 404, eut des résultats désastreux. Elle mit le trouble dans la grande famille des peuples grecs, naguère si unis par le plus ardent patriotisme; elle fit périr les meilleurs citoyens; elle ravagea les pays les plus fertiles, ruina le commerce et l'industrie et arrêta ce développement des lettres et des arts qui avait été si brillant à l'époque de Périclès.

2. Première période (431-421). — La guerre fut provoquée par l'alliance des Athéniens avec Corcyre, qui venait de se révolter contre sa métropole, Corinthe. Celle-ci, à son tour, soutint contre Athènes, la colonie de Potidée. Les Corinthiens, dans un congrès tenu à Sparte, dénoncèrent la conduite des Athéniens. La guerre fut résolue. Périclès s'en montra le partisan résolu et engagea ses concitoyens à supporter tous les maux et à faire tous les sacrifices pour maintenir la prépondérance de la république.

Les débuts de la guerre furent funestes à Athènes. A deux reprises différentes les Péloponésiens envahirent l'Attique, ravagèrent les champs et brûlèrent les maisons. Mais Périclès releva les courages; et, dans une magnifique oraison funèbre, il célébra la gloire des soldats qui étaient morts pour la patrie.

3. La peste d'Athènes (429 av. J.-C.). — Bientôt un malheur plus terrible que la guerre fondit sur Athènes et remplit la cité de désolation et de larmes. La peste, sortie de l'Ethiopie, avait parcouru l'Egypte et la Perse. Un vaisseau marchand l'introduisit au Pirée ; de là elle se répandit dans la ville et surtout dans les demeures malsaines où les habitants de la campagne se trouvaient entassés. Les ravages furent épouvantables : nul remède contre le mal. Aussi les Athéniens, se croyant abandonnés des dieux, se livrèrent à tous les désordres. Un grand médecin, Hippocrate de Cos, se dévoua à ses concitoyens et refusa les richesses que lui offrait le roi des Perses pour l'attirer dans ses Etats. Malgré ses soins, la maladie fit de nombreuses victimes. Plus de cinq

mille personnes, dans toute la force de l'âge, périrent, et parmi elles, le plus illustre des Athéniens, Périclès.

4. Cléon et Nicias. — Après la mort de Périclès, deux hommes se disputèrent le pouvoir à Athènes, Cléon et Nicias. Le premier exerçait une grande influence sur les assemblées populaires par sa voix retentissante, ses gestes emportés et par l'audace de ses harangues. Corroyeur de profession, il gagna la multitude par ses flatteries et ses caresses. Le second représentait le parti aristocratique; il avait de rares talents militaires, mais il était timide, et ce défaut le rendait indécis dans les circonstances graves. Cléon reçut d'abord le commandement de l'armée athénienne et réussit dans une expédition contre l'île de Sphactérie. Ce succès enivra le téméraire démagogue. Peu de temps après, il était surpris près d'Amphipolis par le général spartiate Brasidas, et son armée fut mise en déroute. Lui-même périt dans le combat, ainsi que Brasidas. La mère du Spartiate apprit cette mort avec un noble courage. « Mon fils était brave, dit-elle, mais Sparte a mille citoyens qui le sont encore plus que lui. »

5. Paix de Nicias (421). — La mort de Cléon et de Brasidas faisait disparaître les deux partisans les plus passionnés de la guerre. La paix fut négociée par Nicias; elle porta son nom. Athènes et Sparte devaient se restituer tout ce qu'elles avaient conquis. La guerre n'avait donc pas eu de résultats. Mais elle avait déchaîné sur la Grèce des malheurs irréparables. Partout la guerre avait éclaté dans l'intérieur des villes entre les partisans de l'aristocratie et les partisans de la démocratie, entre les riches et les pauvres. Et cette lutte avait été implacable. A Corcyre tous les ennemis de la démocratie furent massacrés; à Platée, tous ceux qui s'étaient déclarés contre Sparte furent tués; les femmes, vendues comme esclaves; à Mitylène, mille citoyens furent exécutés. La guerre du Péloponèse montra toutes les horreurs des guerres civiles et des guerres sociales.

6. Deuxième période (421-413). — La paix de Nicias ne devait pas durer longtemps. Sparte refusa de rendre aux Athéniens Amphipolis, et les Athéniens refusèrent de rendre Pylos. Du reste, quelques villes grecques, comme Corinthe, Argos et Thèbes, avaient refusé d'accéder au traité de Nicias.

A Athènes le parti de la guerre se releva, il eut pour chef Alcibiade.

7. Alcibiade. — Alcibiade avait été élevé dans la maison de Périclès, son tuteur. De bonne heure, il se distingua par son esprit et par sa beauté et il excella dans tous les exercices du corps. Il fut disciple du philosophe Socrate; mais, tout en appréciant les sages maximes de son maître, il fut loin d'y conformer sa conduite. Sa jeunesse fut très dissipée. Toutefois, les passions auxquelles il s'abandonna ne détruisirent pas la force et la merveilleuse souplesse de son caractère. A Athènes, il était le plus débauché, le plus spirituel et le plus éloquent de tous les Athéniens; à Sparte, on admira sa tempérance, sa force, son courage, comme s'il avait été élevé selon les lois de Lycurgue; parmi les Perses, il déploya une grâce, un luxe et une magnificence qui le faisaient passer pour le premier courtisan du grand roi. Aussi, on a dit avec raison qu'Alcibiade était moins un homme qu'un composé de plusieurs hommes.

Alcibiade séduisit la multitude par le charme de son éloquence et par le faste de sa vie. Il aimait à occuper le peuple de toutes ses actions. Un jour il fit couper la queue d'un beau chien qu'il avait acheté très cher. Ses amis l'en blâmaient. « Tant que les Athéniens s'entretiendront de mon chien, dit-il, ils ne diront rien de mal sur mon compte. »

8. Alcibiade et l'expédition de Sicile. — L'ambition d'Alcibiade supportait mal la paix; il trouva un prétexte pour recommencer la guerre. Il poussa les Athéniens à conquérir la Sicile; il promettait de les mener de là à la conquête de Carthage et de l'Afrique. Les hommes sages n'approuvaient pas ces rêves ambitieux; mais les Athéniens se laissèrent entraîner par l'éloquence d'Alcibiade. Une flotte puissante fut confiée à Nicias, Alcibiade et Lamachus. La veille du départ, toutes les statues de Mercure furent mutilées. On attribua ce sacrilège à Alcibiade, qui fut ramené à Athènes pour être jugé; mais il s'échappa à Sparte. Les Athéniens, apprenant son évasion, le condamnèrent à mort. « Je leur ferai voir, dit-il, que je suis en vie. » A Sparte, Alcibiade se montra austère, frugal, laborieux. On ne parlait que de ses vertus. Le roi Agis, jaloux de sa popularité, réso-

lut de le faire mourir. Alcibiade, prévenu, se retira en Perse, à la cour de Tissapherne.

Pendant ce temps, l'expédition de Sicile avait échoué. Lamachus avait été tué au début de la guerre, et Nicias, qui avait entrepris le siège de Syracuse, n'éprouva que des revers. Les Athéniens envoyèrent alors un nouveau général, Démosthène, et une armée de renfort. Mais le Spartiate Gylippe vainquit les Athéniens et les fit presque tous prisonniers. Nicias et Démosthène furent mis à mort; les Athéniens captifs furent condamnés au dur travail des carrières ou vendus comme esclaves. On raconte que ceux-là seuls obtinrent leur liberté qui purent déclamer quelques vers d'Euripide.

Ainsi l'expédition de Sicile avait abouti à un désastre. Ce fut un coup mortel pour la puissance d'Athènes (413)

9. **Troisième période** (413-404). — A la suite de ce désastre, Athènes subit une révolution. Le parti aristocratique s'empara du pouvoir et remplaça l'assemblée populaire par un conseil de quatre cents citoyens. Les partisans de la démocratie furent condamnés à mort ou proscrits. Mais l'armée et la flotte qui étaient réunies à Samos se prononcèrent pour la démocratie. Alcibiade fut rappelé. En Perse il avait servi habilement sa patrie. Il avait conseillé au satrape Tissapherne de protéger secrètement Athènes, pour maintenir la balance égale entre elle et Sparte sa rivale. Avant de rentrer à Athènes, il vainquit la flotte lacédémonienne à Abydos et à Cyzique; et, après avoir rendu l'empire de la mer aux Athéniens, il rentra triomphant dans Athènes. Tous le saluaient, tous suivaient ses pas, lui offrant à l'envi des couronnes.

Alcibiade équipa une flotte considérable. Malheureusement, un de ses lieutenants fut vaincu, et de nouveau il fut disgracié. Il se retira une seconde fois en Asie; mais le satrape Pharnabaze envoya contre lui des assassins, qui mirent le feu à sa maison, et le tuèrent à coups de flèches.

10. **Batailles des îles Arginuses et d'Ægos-Potamos.** — Après l'exil d'Alcibiade, les Athéniens nommèrent, pour le remplacer, dix généraux. Ceux-ci remportèrent sur le Spartiate Callicratidas la fameuse victoire des Arginuses. Le lendemain de la bataille, les généraux reçurent l'ordre d'enlever les morts et de leur donner la sépulture;

mais une tempête horrible qui survint en ce moment rendit impossible l'accomplissement de ce pieux devoir. Le peuple accusa de négligence les chefs de l'armée et les condamna à mort. Athènes ne tarda pas à se repentir de cette condamnation odieuse. La flotte fut complètement défaite par Lysandre, chef des Spartiates, à Ægos-Potamos.

11. Prise d'Athènes (404). — A la suite de cette défaite, Athènes vit les ennemis sous ses murs. Le roi de Sparte, Pausanias, vint assiéger la ville, tandis que Lysandre fermait le Pirée avec deux cents vaisseaux de guerre. Après six mois de résistance, Athènes fut obligée de consentir aux dures conditions du vainqueur. Elle devait démolir les murs du port et ses longs murs, renoncer à toutes ses possessions, livrer tous ses vaisseaux de guerre. Les alliés entrèrent alors dans la ville. La plupart des généraux voulaient la détruire entièrement et vendre les Athéniens comme esclaves. On raconte qu'au repas où assistaient les chefs de l'armée, un poète récita les vers de l'*Electre* d'Euripide. En entendant les plaintes d'Electre, tous les convives furent émus et s'écrièrent qu'il serait odieux de détruire une ville qui avait produit de si grands poètes. La cité fut donc épargnée. Mais Lysandre fit démolir les longs murs et les remparts et brûler tous les vaisseaux. C'en était fait de la grandeur politique d'Athènes; Sparte triomphait.

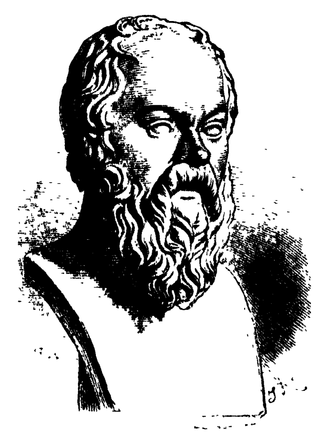
12. Le gouvernement aristocratique à Athènes. Les trente tyrans. — Après la prise d'Athènes, Sparte exerça la domination sur toute la Grèce. Elle imposa aux Athéniens le gouvernement odieux des *trente*. Ce conseil, appuyé par une garnison lacédémonienne qui occupait l'Acropole, fit peser sur la cité une violente tyrannie. Les meilleurs citoyens, comme Thrasybule, furent proscrits. Leurs biens furent confisqués. L'assemblée du peuple ne se réunit plus.

Cependant la division pénétra dans le conseil. Deux des chefs principaux, Critias et Théramène, ne purent s'entendre; et ce dernier fut condamné à boire la ciguë.

Les proscrits profitèrent de ces divisions et du mécontentement général pour rentrer dans Athènes, sous le commandement de Thrasybule. Ils chassèrent les tyrans et rétablirent l'ancienne constitution (403). Malheureusement cette

révolution, en faveur de la démocratie, ne s'accomplit pas sans faire de nouvelles victimes. Parmi elles la plus illustre fut Socrate, le plus grand philosophe de l'antiquité et l'homme le plus innocent des maux que sa patrie avait soufferts.

13. **Socrate.** — Socrate était né vers l'an 470 avant Jésus-Christ. Il était fils d'un sculpteur et d'une sage-femme. Jusqu'à l'âge de trente ans il travailla dans l'atelier de son père; puis, sur les conseils de son ami Criton, il se livra à



Socrate.

l'étude de la philosophie. Socrate chercha surtout à appliquer les vérités de la philosophie à la morale, à la conduite de l'homme dans toutes les circonstances de la vie. Il avait pris pour règle cette sentence de Delphes: « Connais-toi toi-même. » Il savait répandre les principes les plus élevés de la morale par une conversation familière et enjouée ; il provoquait chez son interlocuteur des réflexions judicieuses; enfin il donnait à son enseignement la forme la plus populaire. Aussi exerça-t-il la plus salutaire influence.

Socrate fut en même temps un bon citoyen. Soldat, il avait sauvé la vie d'Alcibiade, à Potidée ; de Xénophon, à Délium ; seul il s'était opposé à la condamnation des généraux vain-

queurs aux Arginuses; enfin il avait osé provoquer la colère des trente tyrans.

Mais en politique Socrate était partisan de l'aristocratie. Il demandait que la direction des affaires publiques fût confiée à ceux dont les talents, la naissance et les intérêts sont la garantie d'une administration intègre et éclairée. Il redoutait pour le gouvernement de l'Etat l'intervention d'une multitude ignorante, dominée par ses passions et ses appétits.

14. Procès et mort de Socrate (399). — Ces principes le firent détester des démagogues qui cherchèrent l'occasion de le perdre. Trois citoyens influents, Mélitos, Anytos et Lycon, accusèrent Socrate devant le peuple d'introduire de nouvelles divinités et de corrompre la jeunesse.

Socrate fut condamné à mort. On lui demanda de fixer lui-même le genre de mort. « Le traitement qui m'est dû, répondit-il fièrement, c'est d'être nourri au Prytanée pour le reste de ma vie, en raison des services que j'ai rendus à l'Etat. » Il fut condamné à boire la ciguë. Dans les derniers moments de sa vie Socrate réunit ses amis et leur parla longuement de l'immortalité de l'âme. C'est cette conversation que le plus illustre de ses disciples, le philosophe Platon, a reproduite dans l'admirable dialogue intitulé *le Phédon*. Enfin l'heure fatale sonna. Sans manifester la moindre émotion, Socrate prit la coupe qui contenait le poison et la vida. Quand il sentit la mort : « Criton, dit-il, et ce furent ses dernières paroles, nous devons un coq à Esculape; n'oublie pas d'acquitter cette dette. »

Le peuple athénien, toujours léger et inconstant, se repentit bien vite de ce crime. Il honora Socrate comme un demi-dieu et fit placer sa statue, exécutée par le grand sculpteur Lysippe, sur la place la plus belle d'Athènes.

15. La retraite des Dix-Mille (401). — Pendant qu'Athènes était le théâtre de ces révolutions, la Perse était en proie à la guerre civile. Deux frères, Artaxerxès et Cyrus le Jeune, se disputaient le trône. Celui-ci, qui connaissait le courage des Grecs, résolut de les prendre à son service. Il attira à sa cour de Sardes tous les soldats d'aventure, en leur faisant les plus belles promesses. « Celui qui viendra à pied, disait-il, je lui donnerai un cheval; celui qui viendra à cheval, je lui donnerai un attelage; celui qui possède un champ aura

des villages; celui qui a des villages aura des villes. La solde ne sera pas comptée, mais mesurée au boisseau. » Dix mille aventuriers grecs répondirent à son appel. Mais, malgré leur courage, Cyrus fut vaincu et tué à la bataille de Cunaxa (401).

Les dix mille mercenaires grecs se trouvèrent alors dans une position affreuse. Ils étaient à près de 2 500 kilomètres de leur pays, sans guide ni conducteur, et sans que personne leur fournît des vivres. Dans l'abattement où ils étaient ils ne songeaient à prendre ni nourriture, ni repos. Vers le milieu de la nuit, Xénophon, jeune Athénien, se rendit auprès des officiers et les engagea à choisir des commandants, parce qu'une armée sans chef est un corps sans âme. Les officiers suivirent son conseil et le choisirent pour chef. Alors commença cette belle retraite qui dura huit mois, des bords du Tigre à ceux de la mer Noire. Les Grecs eurent à combattre contre les populations féroces des montagnes, à lutter contre la faim et la soif et contre tous les obstacles de la nature. Enfin, arrivés à un endroit élevé d'où ils aperçurent la mer Noire, ils s'écrièrent : la mer, la mer! Les soldats pleuraient de joie et embrassaient les officiers. Leur expédition dura quelques mois encore ; Sparte les prit à sa solde. Les Grecs avaient franchi à pied en deux cent cinquante jours un espace de 1 150 lieues. Xénophon, qui avait conduit cette belle retraite, l'a rendue plus célèbre encore par le récit éloquent qu'il en a écrit dans son livre de l'*Anabase*.

16. Politique de Sparte en Asie. Agésilas. — L'expédition des Dix-Mille, qui avaient pu traverser toute l'Asie Mineure sans être arrêtés, avait montré toute la faiblesse de l'empire des Perses. Sparte résolut d'en profiter. Le roi Agésilas conduisit une armée en Asie et vainquit les troupes du satrape Tissapherne. Mais les Perses, connaissant les divisions de la Grèce et la corruption des cités, employèrent un moyen plus sûr pour se débarrasser des Spartiates. Ils envoyèrent un émissaire qui sema l'or à pleines mains dans les villes d'Argos, Athènes, Thèbes et Corinthe. Ces villes formèrent une coalition contre Sparte; Agésilas reçut l'ordre de quitter l'Asie et de venir défendre le Péloponèse. La coalition fut d'abord victorieuse. L'Athénien Conon vainquit la flotte lacédémonienne et releva les fortifications d'Athènes.

17. Traité d'Antalcidas (387). — **Sparte comprit le**

danger et elle résolut de signer la paix avec les Perses pour tourner toutes ses forces contre la Grèce. Antalcidas abandonna au roi Artaxerxès toutes les villes grecques situées en Asie et la plupart des îles de la mer Egée. C'était détruire les résultats des guerres médiques.

Sparte put alors imposer une dure domination à la Grèce. Elle se vengea cruellement de toutes les villes qui avaient pris parti contre elle. Mantinée, Olynthe et Thèbes furent prises et traitées avec rigueur. Mais la Grèce ne tarda pas à se soulever contre une telle tyrannie et Thèbes fit expier à Sparte son odieux despotisme.

LECTURE. — **Caractère de la guerre du Péloponèse.**

Les deux grandes cités helléniques exercent autour d'elles une attraction : toutes les villes démocratiques gravitent autour d'Athènes, la démocratie modèle; toutes les villes aristocratiques vers Lacédémone, l'aristocratie modèle. Entre ces deux pôles, ces deux électricités contraires, le choc était infaillible.

Eussent-elles voulu rester en paix, les exilés ne l'auraient pas permis. La vie des républiques antiques se composant d'une série de révolutions dans lesquelles l'aristo ratie et le peuple se proscrivaient tour à tour, il y avait sur tous les points de la Grèce une masse énorme de bannis : population flottante, inquiète, qui ne renonçait jamais à l'espoir de reconquérir la patrie. Chassés des villes doriennes, les chefs du parti populaire venaient dans la démocratique Athènes soulever les passions de la foule contre leurs ennemis. Ils excitaient la pitié du peuple, aiguillonnaient son indignation; ils demandaient des secours, pour retourner affranchir leur patrie et punir les oligarques.

Au sein même de sa rivale, chacune des deux villes a des alliés, de même qu'elle a des ennemis dans son propre sein. A Sparte, les Messéniens et les Périèques, réduits à la condition de sujets, les Hilotes, réduits à la condition d'esclaves, font des vœux pour les Athéniens. Dans Athènes, les partisans de l'oligarchie, les riches, soumis à des impôts proportionnels et supportant une part considérable dans les dépenses de la guerre, détestent la démocratie et, au besoin, se jetteraient dans les bras de Sparte pour la détruire.

La guerre commence donc; ou plutôt, ce n'est pas une guerre, ce sont mille guerres multiples, variées, qui s'entre-croisent, s'enchevêtrent les unes dans les autres... La lutte est moins encore celle de deux villes que celle de deux principes. Aussi ne peut-elle pas avoir d'issue. La prise d'Athènes n'est qu'un accident; la guerre du Péloponèse se continue sous d'autres noms, jusqu'à ce que, au-dessus de la démocratie et de l'aristocratie, également épuisées, on voie, à la faveur de leurs discordes, surgir la puissance macédonienne; alors la fédération fera place à l'unité. Telles sont les causes, tel est le caractère véritable de la guerre du Péloponèse.

MARÉCHAL, *Histoire de la civilisation.*

EXERCICES ORAUX ET ÉCRITS

1. **Livres à consulter.** — Thucydide, *Histoire de la guerre du Péloponèse.* — Xénophon, *l'Anabase.* — Plutarque, *Vies des hommes illustres.*

2. **Questionnaire.** — Pourquoi la rivalité éclata-t-elle entre Athènes et Sparte? — Quelle guerre en fut la conséquence? — En combien de périodes se divise-t-elle? — Quels sont les événements de la première? — Que savez-vous sur Nicias et sur Cléon? — Quelle est l'expédition qui marque la deuxième période? — Qui en fut l'inspirateur? — Que savez-vous sur Alcibiade? — Quelles sont les deux batailles principales de la troisième période? — Qui s'empara d'Athènes?

Comment Sparte usa-t-elle de sa victoire? — Quel gouvernement établit-elle à Athènes? — Qui délivra Athènes des trente tyrans? — Qu'est-ce que Socrate? — Racontez sa mort. — Qu'est-ce que la retraite des Dix-Mille? — Qui l'a racontée? — Dans quel livre? — Qu'est-ce que le traité d'Antalcidas?

3. **Devoir à rédiger.** — Exposer **les causes, le caractère** et les **résultats de la guerre du Péloponèse.**

CHAPITRE VIII

LUTTE DE THÈBES CONTRE SPARTE
PÉLOPIDAS & ÉPAMINONDAS

SOMMAIRE

1. Thèbes. — Thèbes, ville principale de la Béotie, **n'avait encore** joué qu'un rôle secondaire. Ce fut elle cependant qui, la première, s'affranchit de la domination de Sparte.

2. Epaminondas et Pélopidas. — Deux hommes se distinguèrent dans cette lutte pour l'indépendance, Pélopidas et Epaminondas, d'un caractère différent, mais unis par une étroite amitié. Ils organisèrent l'armée thébaine et le fameux bataillon sacré.

3. Victoires de Leuctres (371) et de Mantinée (362). — Pélopidas et Epaminondas remportèrent sur les Spartiates la victoire de Leuctres, qui assura la prépondérance de Thèbes.

Epaminondas envahit quatre fois le Péloponèse, affranchit tous les peuples soumis à Sparte et mourut à la bataille de Mantinée.

4. Pélopidas en Thessalie. — Pélopidas voulut établir la domination thébaine sur la Thessalie et la Macédoine; il périt dans une de ces brillantes expéditions.

5. Décadence de Thèbes — La domination thébaine disparut avec les deux grands hommes qui l'avaient fondée.

RÉCIT

1. Thèbes et la Béotie. — Après le traité d'Antalcidas, Sparte maintint pendant quelques années sa suprématie sur la Grèce. Mais bientôt une nouvelle rivale se dressa devant elle et mit fin à sa domination. Ce fut la ville de Thèbes, en Béotie.

La Béotie est comprise, au nord de l'Attique, dans la vallée du Céphise, dont les eaux s'écoulent dans le lac Copaïs. Le sol humide, formé de terres d'alluvions, est très fertile et produit en abondance le blé, la vigne et les pâturages. Mais l'air est lourd, tout chargé de vapeurs et de brouillards.

Les habitants de ce pays, les Béotiens, venus à l'époque de l'invasion dorienne, avaient dépouillé les anciens possesseurs du sol. Ils s'étaient approprié les meilleures terres

et ils vivaient grassement, dans l'abondance, n'ayant d'autre préoccupation que le bien-être matériel. Ils étaient les plus grossiers des Grecs et ils s'en glorifiaient. Les Athéniens les appelaient « les pourceaux de Béotie ». Cependant deux des plus grands poètes de la Grèce sont nés en Béotie : Hésiode et Pindare.

La Béotie n'avait encore joué qu'un rôle secondaire dans l'histoire de la Grèce, et ce rôle ne lui faisait pas honneur. Pendant les guerres médiques, les Béotiens furent les alliés fidèles des Perses; pendant les guerres du Péloponèse, ils combattirent contre Athènes et ils furent plus acharnés que les Spartiates à la destruction de cette grande cité. Cependant la victoire de Sparte leur fut funeste. En pleine paix un officier de Sparte, Phébidas, s'empara de la citadelle de Thèbes, la Cadmée, et imposa à la ville un gouvernement de son choix. Trois cents Thébains s'exilèrent à Athènes et préparèrent la délivrance de leur patrie.

2. Affranchissement de Thèbes (379). — Parmi les bannis thébains qui s'étaient réfugiés à Athènes, était Pélopidas, jeune homme d'un brillant courage, qui joignait à l'éclat de la naissance les avantages de la fortune. Il résolut d'affranchir sa patrie et s'associa, pour accomplir son projet, douze jeunes gens des meilleures familles thébaines. Les conjurés arrivèrent à Thèbes, déguisés en paysans, ayant avec eux des chiens, et se dirigèrent vers la maison où Phyllidas, qui était du complot, avait réuni dans un festin les magistrats oppresseurs. Un de ces magistrats, le tyran Archias, reçut un message où le complot était révélé. Mais il refusa de lire en disant : *A demain les affaires sérieuses.* Lorsque la nuit fut avancée, et que les convives eurent entièrement perdu la raison, les conjurés se présentèrent à la salle du festin où se trouvaient tous les magistrats et les égorgèrent. Puis, après avoir exterminé les tyrans, ils appelèrent le peuple aux armes et à la liberté, et Thèbes fut délivrée de l'oppression.

3. Pélopidas et Epaminondas. — La délivrance de Thèbes était due au courage de Pélopidas, mais aussi à la sagesse d'Epaminondas qui avait préparé et dirigé le complot. Ces deux hommes, qui furent les héros de Thèbes, étaient liés de l'amitié la plus étroite, bien que leur caractère

fût différent. Epaminondas, de famille noble, mais pauvre, avait reçu une éducation complète, telle que les Grecs la comprenaient, c'est-à-dire la culture de la philosophie et des lettres et la pratique de la gymnastique. Calme et réservé, il était surtout remarquable par ses qualités morales, le désintéressement, la modestie, la grandeur d'âme, le dévouement absolu à la patrie. Aussi a-t-il été un des hommes les plus accomplis que la Grèce ait produits.

Pélopidas était riche, mais il vivait simplement et il enviait la pauvreté de son ami : caractère plus violent, plus emporté, fait pour l'action et la lutte, d'une bravoure aveugle, passionné pour toutes les idées grandes et généreuses, il avait moins de calme et de gravité morale qu'Epaminondas. Ces deux hommes se complétaient l'un l'autre, et leurs qualités firent la grandeur de leur patrie.

4. L'armée thébaine. — Le premier soin d'Epaminondas et de Pélopidas fut d'organiser une armée capable de lutter contre la phalange macédonienne. Ils créèrent un corps d'élite, le *bataillon sacré*. Il était composé de trois cents jeunes gens, issus des meilleures familles, unis par la plus étroite amitié et liés entre eux par le serment de se soutenir jusqu'à la mort. Epaminondas adopta pour l'armée une tactique nouvelle : au lieu de disposer ses troupes comme les Spartiates, en profondeur égale, il augmenta la force d'une des ailes de l'armée pour la porter tout entière sur la masse ennemie; c'est la tactique de l'ordre oblique. Enfin il donna à la cavalerie une plus grande importance.

5. Victoire de Leuctres (371). — C'est avec cette armée que les Thébains purent se mesurer contre toute l'armée spartiate, à la grande bataille de Leuctres. Pélopidas commandait le bataillon sacré. Quand il sortit de sa maison, sa femme l'exhorta à veiller sur ses jours : « C'est aux soldats qu'il faut faire cette recommandation, dit-il, mais aux généraux il faut leur dire de sauver les autres. » Les Spartiates furent vaincus, et leur général, Cléombrote, fut tué.

Epaminondas profita de sa victoire. Il détacha l'Arcadie de l'alliance spartiate et rendit la liberté à la Messénie. Une ville nouvelle, « la grande ville », Mégalopolis, fut bâtie par les Arcadiens, à l'instigation d'Epaminondas, sur les

limites du territoire lacédémonien. Bientôt le général thébain envahit la Laconie et la ravagea. Sparte fut sauvée par la résistance d'Agésilas. Mais les Thébains avaient fait trembler les tyrans du Péloponèse et ils avaient fait démentir le proverbe qui prétendait qu'une « femme de Sparte n'avait jamais vu la fumée d'un camp ennemi ».

6. **Victoire de Mantinée** (362). **Mort d'Epaminondas.** — Cependant Epaminondas fut poursuivi par l'envie et par la haine de ses ennemis. Mais, dans l'assemblée où il devait être jugé, il demanda que l'arrêt portât qu'il était condamné « pour avoir forcé les Thébains de vaincre à Leuctres; pour avoir sauvé Thèbes et délivré toute la Grèce; enfin pour n'avoir quitté les armes qu'après avoir bloqué Sparte et relevé les murs de Mantinée ». L'assemblée éclata de rire et personne n'osa le condamner.

Epaminondas fit quatre expéditions dans le Péloponèse. Dans la quatrième il livra bataille à Agésilas près de Mantinée. Les Thébains furent vainqueurs, mais Epaminondas fut mortellement blessé par un javelot qui lui perça la poitrine. Les chirurgiens, après l'avoir examiné, déclarèrent que, dès qu'on aurait tiré le fer de la plaie, Epaminondas expirerait. Cette parole remplit de douleur tous les assistants. Pour lui, il ne s'inquiétait que du résultat de la bataille. Mais, quand il eut appris que les Thébains avaient remporté la victoire, il se tourna vers son armée avec un visage tranquille et dit : « Ne regardez pas ce jour-ci comme la fin de ma vie, mais comme le commencement de mon bonheur et le comble de ma gloire. Je laisse Thèbes triomphante, la superbe Sparte humiliée et la Grèce délivrée du joug de la servitude. Je ne meurs pas sans enfants : Leuctres et Mantinée sont pour moi deux filles illustres qui ne laisseront point périr mon nom. » Ayant ainsi parlé, il tira le fer de sa plaie et expira.

7. **Pélopidas en Thessalie. Sa mort** (364). — Pélopidas était mort deux ans avant son ami. Cet homme généreux, aux idées aventureures et hardies, avait voulu affranchir la Thessalie de la domination du tyran Alexandre. Fait prisonnier, il étonna son ennemi par son audace. Il lui conseilla de ne pas l'épargner, car, aussitôt libre, il ne manquerait

pas de se venger. « Par Jupiter, disait Alexandre, pourquoi Pélopidas est-il si pressé de mourir? » Délivré par son ami Epaminondas, il conduisit une nouvelle expédition contre Alexandre et le vainquit à Cynoscéphales. Mais, emporté par son ardeur, il se précipita sur son ennemi qu'il avait aperçu sur le champ de bataille et tomba mortellement frappé par les gardes du tyran.

A cette nouvelle, les Thébains manifestèrent une immense douleur. En signe de deuil ils coupèrent les crinières à leurs chevaux et se rasèrent la tête. Les Thessaliens demandèrent eux-mêmes à faire les funérailles, et Plutarque dit qu'il n'y en eut jamais de plus magnifiques.

La domination thébaine disparut avec les deux héros qui en avaient été les fondateurs.

LECTURE. — **Denys l'Ancien, tyran de Syracuse (405-368).**

Dans la Sicile et la Grande-Grèce, la situation était aussi troublée que dans la métropole. A Syracuse, les luttes entre le parti aristocratique et le parti démocratique avaient ensanglanté la ville. Pendant ce temps, les Carthaginois débarquèrent en Sicile et détruisirent les villes de Sélinonte et d'Agrigente.

Ces progrès des Carthaginois furent arrêtés un instant par Denys l'Ancien, qui gouverna Syracuse avec énergie pendant trente-huit ans. Il se vantait d'avoir consolidé la tyrannie avec des chaînes de diamant.

Denys l'Ancien est resté dans les souvenirs de l'antiquité comme le type du tyran. Il était soupçonneux : sa chambre, disait-on, était entourée d'un fossé qu'on ne franchissait qu'à l'aide d'un pont-levis. Pour ne pas s'exposer au rasoir d'un barbier, il avait appris à ses filles à lui brûler la barbe avec des coquilles de noix. Il faisait enfermer ses ennemis dans les prisons appelées les *latomies*, carrières de quatre-vingts pieds de hauteur. Il y avait dans l'une d'elles, appelée l'Oreille de Denys, un écho qui lui permettait d'entendre les moindres soupirs de ses victimes.

Denys était sceptique et impie. Il enleva le manteau d'or massif qui couvrait les épaules de Jupiter Olympien et le remplaça par un simple manteau de laine. « Le premier, disait-il, est trop froid en hiver et trop lourd en été. » Il enleva de même la barbe d'or à Esculape : « Apollon, son père, n'en a pas, dit-il; pourquoi donc le fils en porterait-il? »

Denys se piquait d'être poète. Un jour il montra une de ses poésies à Philogène qui était chargé de les corriger. Celui-ci ratura entièrement l'œuvre du tyran. « Qu'on le mène aux carrières! » s'écria Denys en fureur. Le lendemain on tira de prison le malheureux poète; et comme Denys se préparait à lui lire un nouveau manuscrit : « Par Jupiter, s'écria le prisonnier, avec une frayeur comique, qu'on me ramène plutôt aux carrières! »

Mais la légende la plus populaire sur le règne de Denys est celle de

Damoclès. Ce courtisan avait vanté le bonheur du tyran. « Je vais te montrer le bonheur de la tyrannie, » lui dit Denys, et il lui fit servir un repas somptueux. Pendant le repas, Damoclès vit au-dessus de sa tête une épée qui n'était retenue au plafond que par un crin de cheval. Et comme il tremblait : « Voilà, lui dit Denys; notre bonheur tient à un fil. Le tyran a toujours un péril à redouter. »

D. B.

EXERCICES ORAUX ET ÉCRITS

1. Livres à consulter. — Plutarque, *Vies d'Epaminondas et de Pélopidas.* — Duruy, *Histoire des Grecs.*

2. Questionnaire. — Donnez une idée de la géographie de la Béotie. — Quelle en est la ville principale? — Comment Thèbes s'affranchit-elle de la domination de Sparte? — Quels sont les deux héros thébains? — Quel était leur caractère? — Comment organisèrent-ils l'armée thébaine? — Quelles sont les deux plus grandes victoires d'Epaminondas? — Où mourut-il? — Quelle expédition fit Pélopidas? — Donnez quelques détails sur sa mort.

3. Devoir à rédiger. — **Raconter la vie de Pélopidas et d'Epaminondas.**

CHAPITRE IX

SUPRÉMATIE DE LA MACÉDOINE. — PHILIPPE ET DÉMOSTHÈNE ALEXANDRE LE GRAND

SOMMAIRE

1. La Macédoine. — La Macédoine, pays montagneux au nord de la Grèce, habité par des peuples de race hellénique, sortit de son obscurité sous le règne de Philippe II.

2. Philippe (360-336). — Philippe organisa son armée avec la redoutable phalange et conquit sur la mer les colonies athéniennes d'Amphipolis et Olynthe. Il voulut placer la Grèce sous sa domination.

3. Démosthène. — Démosthène, le plus grand orateur d'Athènes, signala et combattit l'ambition de Philippe dans des discours célèbres, les *Philippiques* et les *Olynthiennes.*

4. Défaite de Chéronée (338). — Les Athéniens, émus par l'éloquence et le patriotisme de Démosthène, firent la guerre à Philippe; mais ils furent vaincus à Chéronée.

5. Mort de Philippe. — Maître de la Grèce, Philippe préparait une expédition contre les Perses, quand il fut assassiné (336).

6. Alexandre le Grand (336-323). — Son fils et successeur, Alexandre, était doué de toutes les qualités physiques et intellectuelles. Il avait été élevé par le philosophe Aristote. Il reprit les projets de son père, et, après avoir soumis la Grèce, fit une expédition contre les Perses.

7. Conquête de l'Asie. — La conquête de l'Asie fut rapide. Vainqueur au passage du Granique et à la bataille d'Issus (333), il occupa toute l'Asie Mineure, et soumit Tyr et Gaza en Syrie.

8. Expédition en Egypte. — Alexandre pénétra ensuite en Egypte où il visita le temple d'Ammon et où il fonda la ville d'Alexandrie.

9. Soumission de l'Asie. — La victoire d'Arbelles (331) livra à Alexandre les villes de Babylone, Suse, Persépolis. Après la mort de Darius, il soumit la Perse, le Turkestan et pénétra jusque dans l'Inde.

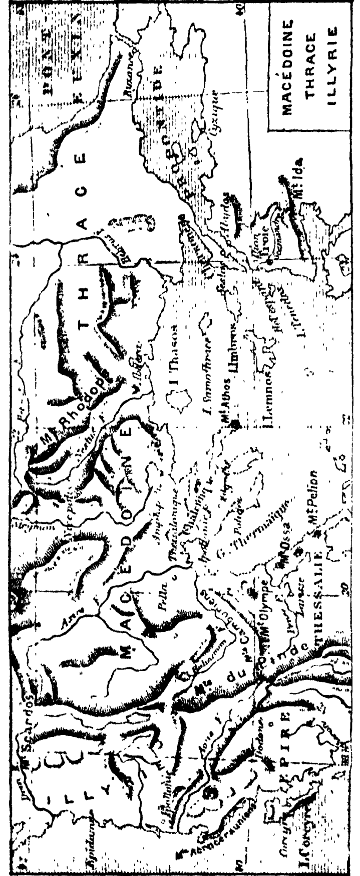
10. Mort d'Alexandre (323). — Alexandre revint, après cette glorieuse expédition, à Babylone où il mourut à l'âge de trente-trois ans. Ses conquêtes eurent pour résultat de répandre la civilisation dans tout l'Orient.

RÉCIT

1. La Macédoine. — La région qui s'étend au nord de l'Epire et de la Thessalie et qui constitue la partie méridionale de la presqu'île des Balkans comprend trois pays avec lesquels les Grecs avaient eu des relations : l'Illyrie, la Macédoine et la Thrace.

L'Illyrie, couverte par les ramifications des Alpes orien-

tales, est arrosée par des rivières torrentueuses, telles que le Drin, qui se jettent dans la mer Adriatique. La Macédoine et la Thrace sont situées dans les vallées de l'Axios, du Strymon et de l'Hèbre qui déversent leurs eaux dans la mer Egée. C'est une région montagneuse et froide, d'accès difficile. Aussi les Grecs n'avaient exploré que le littoral où ils avaient fondé des colonies dont quelques-unes furent célèbres : Apollonie et Epidamne, en Illyrie, Olynthe, Amphipolis et surtout Byzance, sur les côtes de la Thrace, de l'Hellespont, de la Propontide et du Bosphore.



Les habitants de ces pays étaient considérés par les Grecs comme des Barbares grossiers et sauvages. Il est probable cependant qu'ils appartenaient à la race hellénique. C'est de cette région du nord qu'étaient partis autrefois les Hellènes pour envahir la Grèce. Les Macédoniens étaient donc les frères des anciens Grecs. Seulement ils avaient gardé les coutumes primitives et n'avaient pas encore participé au mouvement de la civilisation hellénique.

2. Philippe de Macédoine (360-336). — Ces pays, malgré l'énergie et la vigueur des habitants, race de rudes montagnards, restèrent longtemps dans l'obscurité. Cependant, au septième siècle, une famille royale de Macédoine, celle des Téménides, fonda un Etat qui fit de rapides progrès. Elle établit sa capitale à Pydna et commença à entrer en relation avec les Grecs. Le prince le plus célèbre de cette famille fut Philippe II, fils d'Amyntas. Il fut le fondateur de la grandeur macédonienne.

Philippe avait reçu une éducation grecque. Il avait vécu trois ans de sa jeunesse à Thèbes où il avait connu Epaminondas, et peut-être Platon. Mais la civilisation grecque n'avait pas transformé le Macédonien. Le montagnard sournois et rusé, rude et brutal se dissimulait mal sous les dehors d'un prince cultivé.

Quand Philippe arriva au pouvoir, il trouva la Macédoine en proie à l'anarchie. Il se débarrassa de tous les compétiteurs au trône, vainquit les Illyriens, corrompit les Thraces, et, en quelques années, affermit son autorité.

Le roi macédonien se proposa alors un double but : 1° imposer sa suprématie aux peuples voisins, Illyriens et Thraces, et constituer un puissant royaume qui s'étendrait jusqu'au Danube; 2° prendre en Grèce la première place que la décadence de Thèbes laissait vacante; et, avec toutes les forces helléniques, reprendre la guerre contre les Perses.

3. La phalange macédonienne. — Pour atteindre son but, Philippe se préoccupa d'abord de donner une forte organisation à l'armée macédonienne. Il forma la célèbre phalange qui a été l'expression la plus complète de l'art militaire dans l'antiquité.

La phalange était la disposition de l'armée par bataillon ou par colonne, en files espacées pour la marche, rapprochées pour la charge, et très serrées pour résister à l'attaque. Philippe forma les colonnes sur seize files de profondeur. Tous les soldats de la phalange avaient une sarisse ou pique longue de $6^m,50$. Les cinq premiers rangs pouvaient atteindre l'ennemi. Les onze autres rangs tenaient à deux mains leur sarisse verticale, soutenaient leurs camarades et comblaient les vides. Le bouclier couvrait le soldat à peu près tout entier. Quand la phalange était menacée d'être enveloppée, les derniers rangs faisaient demi-tour et présen-

taient leur rang à l'ennemi. La phalange complète se composait de plusieurs carrés de seize rangs et de seize files et comptait 4 096 hommes.

« La phalange avait une grande puissance sur un champ de bataille, plat et libre d'obstacles : les rangs du milieu, pressant les premières lignes, leur rendaient toute fuite impossible, et, de plus, doublaient la violence du choc dans une charge. Mais, d'une autre part, c'était un corps peu agile, et, dans les terrains accidentés ou coupés, il perdait la cohésion qui faisait toute sa force. L'ordre en phalange subsista jusqu'à la défaite de Persée par les Romains, à la bataille de Pydna. La légion, dont le principe était l'ordre mince, qui se prête si bien à toutes les natures de champs de bataille, détruisit la phalange macédonienne, et décida de la valeur comparative de ces deux armées[1]. »

4. Premières conquêtes de Philippe. — Philippe avait une armée formidable et d'importantes ressources que lui fournissaient les riches mines d'or et d'argent du mont Pangée. Il résolut d'agir. Il soumit les Illyriens, puis il chercha à s'ouvrir une route vers la mer. Il s'empara d'Amphipolis, sur le Strymon, colonie athénienne, et bâtit la forteresse de *Philippes*. Il fit une première tentative sur la Grèce et occupa les points les plus importants de la Thessalie. Mais il fut obligé de revenir vers le nord pour combattre la ville d'Olynthe, colonie athénienne, dans la Chalcidique. Cette ville avait envoyé des députés à Athènes pour réclamer les secours de la métropole.

5. Démosthène. — L'ambition de Philippe menaçait directement l'empire maritime d'Athènes. Un homme, qui fut à la fois un grand citoyen et un grand orateur, le comprit : ce fut Démosthène.

Démosthène était né vers l'an 383. A l'âge de sept ans, il perdit son père, un riche armurier, qui lui laissa une succession considérable. Mais ses tuteurs administrèrent mal sa fortune et la laissèrent dépérir. Aussi fut-il privé, dès son enfance, des bienfaits de l'instruction. Son tempérament faible semblait lui interdire le travail.

1. Dezobry.

A seize ans, Démosthène entendit un orateur célèbre d'Athènes, et il résolut de devenir lui-même orateur. Pour apprendre la belle langue grecque, il copia huit fois les œuvres de l'historien Thucydide. A dix-sept ans, il attaqua ses tuteurs en justice et composa lui-même les plaidoyers.


Démosthène.

Fier de ce début, Démosthène voulut parler en public; mais sa voix était si faible et sa prononciation si pénible que le peuple se moqua de lui et ne l'accueillit que par des huées. Ce premier échec ne découragea pas Démosthène. Il résolut de corriger ses défauts par un travail énergique. Il s'enferma plusieurs mois de suite dans un souterrain où il s'exerçait à déclamer. Pour ne pas avoir la tentation de sortir, il s'était rasé la moitié de la tête.

Comme il avait un bégaiement de langue, il s'exerça, pour corriger sa prononciation, à parler avec des cailloux dans la bouche, au bruit des vagues de la mer. D'autres fois, il montait d'une course rapide sur des lieux hauts et escarpés, pendant qu'il récitait, sans perdre haleine, de longs morceaux de poésie. Le succès récompensa Démosthène de tant d'efforts. Quand il reparut dans l'assemblée du peuple, à l'âge de vingt-sept ans, il ravit les applaudissements par la puissance de sa parole.

6. **Philippe et Démosthène.** — Démosthène ne tarda pas à mettre son éloquence au service de sa patrie. Athènes était menacée par l'ambition du puissant roi de Macédoine, Philippe. Maître de tout le nord de la Grèce, chef d'une armée redoutable, Philippe avait résolu de soumettre à sa domination la Grèce tout entière. L'honneur de

Démosthène fut de consacrer son génie à la défense de l'indépendance athénienne.

Athènes n'avait plus, à cette époque, ses vertus guerrières d'autrefois : elle était tout entière à ses plaisirs. Démosthène chercha à réveiller dans le cœur des Athéniens ces sentiments généreux qui leur avaient valu tant de victoires. Dans une première *Philippique* il dénonça avec vigueur les projets ambitieux de Philippe et les dangers que courait la république. « Mais c'est la guerre que tu demandes, s'écria un Athénien, partisan de la paix. — Oui, par Jupiter, répondit Démosthène, et je demande de plus des deuils, des enterrements publics, des éloges funèbres, tout ce qui vous fera vivre libres et repoussera de nos têtes le joug macédonien. »

Démosthène ne se trompait pas sur l'ambition de Philippe. On apprit à Athènes que le roi de Macédoine venait de s'emparer d'Olynthe. Aussitôt le grand orateur prononça trois nouveaux discours, les *Olynthiennes*, pour engager ses concitoyens à défendre Olynthe. Malgré l'opposition du parti de la paix, représenté par l'orateur Eschine, vendu à Philippe, et par Phocion, citoyen honnête, mais sans énergie, le patriotisme et l'éloquence de Démosthène vainquirent toutes les résistances. Les Athéniens ne purent sauver Olynthe, mais ils repoussèrent de Byzance les troupes macédoniennes.

7. **Bataille de Chéronée** (338). — Mais bientôt un danger plus grand menaça Athènes. Philippe, pour intervenir dans les affaires de la Grèce, s'était fait donner par le conseil amphictyonique la mission de punir des Locriens qui avaient commis une profanation religieuse. Ce n'était qu'une rixe. Au lieu de marcher contre les Locriens, Philippe franchit les Thermopyles, entra en Béotie et occupa la ville d'Elatée.

A cette nouvelle, une émotion extraordinaire s'empara d'Athènes. Démosthène monta à la tribune et, par ses magnifiques discours contre Philippe, il entraîna ses concitoyens à la guerre. « Quand donc, ô Athéniens, s'écria-t-il, quand ferez-vous votre devoir? Qu'attendez-vous? Un événement ou une nécessité? Mais quelle nécessité plus pressante, pour des hommes libres, que le moment où le déshonneur approche? »

L'impression produite par l'éloquence de Démosthène fut considérable. On raconte que Philippe, après avoir lu un de

ces discours, dit : « J'aurais donné ma voix à Démosthène pour me faire déclarer la guerre, et je l'aurais nommé général. »

Les Athéniens se décidèrent enfin à combattre Philippe. Mais la fortune trahit leur courage. Ils furent vaincus par les Macédoniens à la bataille de Chéronée. Démosthène ne se laissa pas abattre par ce revers ; il conseilla aux Athéniens de lever une nouvelle armée, et il fit une magnifique oraison funèbre des soldats morts sur le champ de bataille. « Non, s'écria-t-il, non, Athéniens, vous n'avez pas failli en courant à la mort pour le salut et la liberté de la Grèce ! Non, j'en jure par vos ancêtres tombés à Marathon, à Salamine, à Platée ! »

8. **Mort de Philippe** (336). — Philippe n'abusa pas de sa victoire. Thèbes seule dut recevoir une garnison macédonienne. Athènes fut épargnée. Philippe pénétra ensuite dans le Péloponèse et détruisit la puissance de Sparte en la réduisant à la seule possession de la vallée de l'Eurotas.

Désormais la Macédoine était prépondérante dans la Grèce. Thèbes était détruite, Sparte dépouillée de ses conquêtes, Athènes humiliée. Philippe réunit alors à Corinthe un congrès général de tous les Hellènes. Il annonça, à la grande joie des Grecs, une guerre de revanche contre les Perses. Il allait donner suite à son projet, quand il fut assassiné par un noble macédonien. Son fils Alexandre continua sa politique et porta à son apogée la puissance de la Macédoine.

9. **La jeunesse d'Alexandre.** — Alexandre naquit en 356. Les Grecs, dont l'esprit était superstitieux, racontaient les prodiges qui avaient marqué sa puissance. Ce jour-là un fou, Erostrate, avait détruit par un incendie le temple de Diane à Ephèse, le sanctuaire le plus vénéré de l'Asie ; et Philippe avait reçu la nouvelle de trois victoires importantes.

Le jeune prince était né avec une intelligence vive, un caractère ardent et passionné. Sa beauté était remarquable et il surpassait tous ses compagnons par sa force et son adresse.

Philippe n'avait rien négligé pour donner à son fils une éducation digne de lui. Le jour même de la naissance d'Alexandre, il écrivit à Aristote, le plus illustre philosophe

de ce temps, la lettre suivante : « Philippe à Aristote, salut. Je vous apprends qu'il m'est né un fils ; et je remercie les dieux, moins de ce qu'ils me l'ont donné, que de ce qu'ils l'ont fait naître de votre vivant. J'espère qu'élevé et instruit par vous, il sera digne de moi et de l'empire qui lui est destiné. »



Alexandre.

Alexandre apprit d'Aristote la morale, la politique, les sciences, la médecine. Il témoigna toujours à son précepteur une grande affection : « Mon père, disait-il, m'a donné la vie, mais Aristote m'a appris à bien vivre. »

Jeune encore, Alexandre révéla son ambition et le désir de faire de grandes choses.

Ses amis lui demandèrent un jour s'il n'irait pas disputer aux jeux Olympiques le prix de la course : « Je m'y présenterais, dit-il, si je devais avoir des rois pour rivaux. »

Quand il apprenait que son père, Philippe, avait remporté quelque nouvelle victoire, loin de montrer de la joie, il disait à ses compagnons : « Mes amis, mon père prendra tout ; il ne me laissera rien de grand et de glorieux à faire un jour avec vous. »

Aristote avait inspiré à son élève le goût des lettres et des arts.

Homère était, de tous les poètes grecs, celui qu'Alexandre admirait le plus : l'*Iliade* était sa lecture favorite. On lui apporta un jour une cassette précieuse, prise dans le palais du roi Darius. Il demanda à ses courtisans ce qu'ils croyaient digne d'y être enfermé. Chacun proposait ce qu'il estimait le plus beau. « Et moi, dit Alexandre, j'y renfermerai l'*Iliade*. »

10. Alexandre en Grèce. — Alexandre n'avait que vingt ans quand il succéda à son père. Après avoir soumis

les peuples barbares qui s'étaient révoltés à la mort du roi Philippe, il fit une expédition en Grèce. La ville de Thèbes fut entièrement détruite; Alexandre n'épargna que la maison du poète Pindare. Athènes, à cause des services qu'elle avait rendus à la Grèce, reçut son pardon. A Corinthe, Alexandre fut nommé général en chef de toutes les forces grecques contre les Perses.

Dans cette ville, Alexandre voulut voir le célèbre philosophe Diogène. Celui-ci était couché au soleil; et, lorsqu'il vit venir à lui une foule si nombreuse, il se souleva un peu et fixe ses regards sur Alexandre. Ce prince, après l'avoir salué, lui demanda s'il avait besoin de quelque chose : « Oui, répondit Diogène, ôte-toi un peu de mon soleil. » Alexandre fut frappé de cette réponse et il dit à ses officiers qui se moquaient de Diogène : « Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène. » Avant de partir pour l'Asie, Alexandre voulut consulter l'oracle de Delphes. La prophétesse refusa d'entrer dans le temple, alléguant que la loi le défendait. Mais Alexandre la traîna de force. La prophétesse, comme vaincue par cette violence, s'écria : « O mon fils, tu es invincible! »

Au moment du départ, Alexandre distribua toutes ses richesses à ses officiers : « Prince, lui demanda Perdiccas, que vous êtes-vous donc réservé? — L'espérance, » répondit-il.

11. **L'empire des Perses.** — L'empire des Perses qu'Alexandre allait conquérir était gouverné par le roi Darius. Cet empire était vaste, peuplé de nombreux habitants, couvert de villes magnifiques. Mais sa grande étendue en rendait la défense difficile; les peuples détestaient la tyrannie de Darius; les gouverneurs ou satrapes étaient à peu près indépendants dans les provinces; enfin les armées innombrables du roi étaient composées d'esclaves qui ne savaient pas combattre. Alexandre, au contraire, n'avait qu'une petite armée, mais aguerrie, disciplinée, brave, et commandée par d'excellents généraux. Aussi, la conquête de l'Asie fut-elle facile et rapide.

12. **Conquête de l'Asie Mineure.** — Après avoir traversé sans difficulté l'Hellespont, Alexandre débarqua en Asie. A Troie, il fit célébrer des jeux en l'honneur du héros Achille. « J'envie, dit-il, le bonheur de ce guerrier, qui a eu pour ami Patrocle et pour chantre Homère. »

Arrivé sur les bords de la rivière appelée le Granique, il fut arrêté par une armée de cent mille Perses. Alexandre n'hésita pas, il se jeta dans le fleuve, à la tête de ses soldats, et culbuta l'armée ennemie. Son courage faillit lui coûter la vie. Un soldat allait lui fendre la tête d'un coup de hache, lorsque Clitus le Noir, frère de la nourrice d'Alexandre, lui abattit le bras. Le soir de la bataille, Alexandre envoya au temple de Minerve, à Athènes, trois cents boucliers persans, avec cette inscription : « Pris par Alexandre, fils de Philippe, et par les Grecs (les Lacédémoniens exceptés), sur les barbares de l'Asie. »

A Gordium, on montra à Alexandre le char du roi Midas. Ce char avait un timon attaché par un nœud fait avec tant d'adresse, qu'on ne pouvait en apercevoir les bouts. La tradition promettait l'empire du monde à celui qui délierait ce nœud. Alexandre prit son épée, et d'un coup trancha le nœud gordien.

A Tarse, Alexandre, après avoir pris un bain dans les eaux froides du Cydnus, était tombé dangereusement malade. Ses médecins n'osaient lui administrer les remèdes nécessaires, de peur que, s'ils ne réussissaient pas, les Macédoniens ne les rendissent responsables de sa mort. Son premier médecin seul, Philippe, eut le courage de préparer un remède. En ce moment même, Alexandre recevait une lettre de son lieutenant Parménion, qui l'avertissait que Philippe, séduit par les présents du roi Darius, avait résolu de le faire périr. Quand Philippe arriva dans la tente du roi, avec le breuvage qu'il avait préparé, Alexandre lui donna d'une main la lettre de Parménion, et, prenant de l'autre la coupe, il avala la médecine tout d'un trait, sans laisser paraître le moindre soupçon.

13. Conquête de la Syrie. Bataille d'Issus (333). — Alexandre, continuant sa marche victorieuse, se dirigea vers la Syrie. Il rencontra près d'Issus l'armée des Perses. Une mêlée furieuse s'engagea; Alexandre chargea à la tête de sa cavalerie le centre ennemi et le mit en déroute. Darius put se sauver par la fuite ; mais sa mère, sa femme et ses enfants tombèrent entre les mains du vainqueur. Alexandre traita ses prisonniers avec une généreuse courtoisie. Mais désormais il se considéra comme le véritable successeur du grand roi et comme le maître de l'Asie.

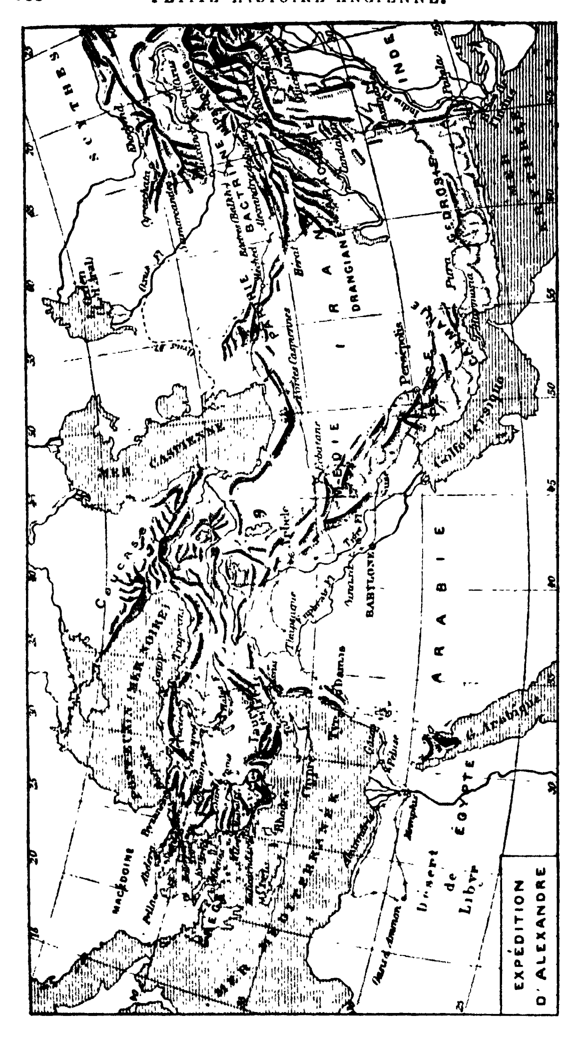
14. Siège de Tyr. — Après cette victoire, toutes les villes ouvrirent leurs portes au vainqueur. Une seule, la célèbre ville de Tyr, lui opposa une vive résistance. Elle se croyait inaccessible, parce qu'elle était bâtie sur une île. Mais Alexandre fit construire une digue pour unir l'île à la terre. Désormais la ville fut bloquée de tous côtés; ses murs furent battus par les machines. Enfin, après une vive résistance, elle fut enlevée d'assaut. Les habitants furent massacrés. Gaza, qui avait aussi fermé ses portes, subit le même sort.

15. Alexandre en Egypte. Fondation d'Alexandrie. — Le vainqueur pénétra en Egypte, et conquit sans difficulté tout le pays. Les habitants le reçurent avec empressement lorsqu'ils le virent plein de respect pour leurs croyances religieuses. Alexandre voulut visiter le temple d'Ammon, situé dans les déserts de la Libye. Il y fut salué par le grand prêtre du nom de « fils d'Ammon », que les anciens Pharaons avaient porté.

Alexandre laissa en Egypte un souvenir impérissable de son passage. Il fit bâtir près de la branche canopique du Nil, entre le lac Mariotis et la mer, une ville à laquelle il donna son nom, Alexandrie. Sa belle situation sur la Méditerranée et à proximité de la mer Rouge, au point de jonction de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, devait assurer à cette ville le plus brillant avenir.

16. Victoire d'Arbelles (331). — Après son expédition en Egypte, Alexandre retourna en Asie et marcha vers la vallée de l'Euphrate. Il traversa ce fleuve, remonta vers la vallée du Tigre et rencontra l'armée de Darius campée dans les plaines d'Arbelles. Le sort de la bataille fut décidé par une charge furieuse de la cavalerie macédonienne au centre de l'armée ennemie. Comme à Issus, Darius s'enfuit avant la fin du combat. Il laissait au vainqueur ses trésors, ses chariots et ses armes.

17. Conquête de l'Asie. — Alexandre, dédaignant de poursuivre Darius, entra en triomphe dans l'antique Babylone ; puis, sans coup férir, il prit Suse, capitale de l'empire, et Persépolis. Maître de toutes les principales villes, il voulut s'assurer de la personne de Darius, avant qu'il ne se réfugiât dans la haute Asie. Il le poursuivit jusque dans Ecbatane.



EXPÉDITION D'ALEXANDRE

Mais bientôt il apprit que Darius avait été massacré par un de ses gouverneurs, nommé Bessus.

Alexandre, en apprenant cette mort, en témoigna une vive douleur. Dans la suite, s'étant saisi de Bessus, il le punit du dernier supplice. Il fit courber des arbres très droits, l'un vers l'autre; on attacha à chacun d'eux un membre de son corps, et on laissa reprendre leur situation naturelle à ces arbres, qui, en se redressant avec violence, emportèrent chacun le membre qui y était attaché.

18. **Conquête de l'Asie centrale.** — Il semble qu'Alexandre, maître de l'Asie depuis la Méditerranée jusqu'au golfe Persique, aurait dû s'arrêter. Son ambition n'était-elle pas satisfaite? Les défaites des Grecs, pendant les guerres indigènes, n'étaient-elles pas suffisamment vengées? Cependant, malgré l'opposition de quelques généraux, tels que Parménion et Clitus, il résolut de pousser ses conquêtes plus loin encore. Pendant deux ans il parcourut toute l'Asie centrale, jusqu'aux limites de l'Indou-Kousch. Il occupa la Perse, et, dans les vallées de l'Amou-Daria et du Syr-Daria, toutes les villes du Turkestan, Mesched, Hérat, Kandahar, Caboul ; il s'empara de l'antique ville de Balkh et pénétra jusqu'à Samarcande. Il laissa partout des colonies de soldats qui propagèrent dans ces régions reculées la langue et la civilisation de la Grèce.

Mais, à mesure que l'empire d'Alexandre devenait plus étendu. son ambition grandissait encore. Son caractère, irrité par les murmures de l'armée, devenait plus violent et plus emporté. A Samarcande, dans un moment d'ivresse, il tua l'un des plus anciens généraux de son armée, Clitus le Noir, qui lui avait sauvé la vie au passage du Granique. Il fit aussi périr le philosophe Callisthène, neveu d'Aristote, pour avoir protesté contre les adulations des courtisans qui élevaient le vainqueur au-dessus de Bacchus et d'Hercule.

19. **Expédition dans l'Inde.** — Poussé par la fièvre de la conquête, Alexandre descendit de l'Indou-Kousch dans la vallée de l'Indus. Il vainquit sur les bords de l'Hydaspe le roi Porus, malgré ses chars et ses deux cents éléphants de guerre. Le roi indien fut amené devant le vainqueur.

Alexandre lui demanda comment il voulait être traité. « En roi, lui répondit Porus. — Ne veux-tu rien de plus? lui

dit Alexandre. — Tout est compris dans ce mot, » répondit-il.

Cependant l'armée, épuisée de fatigue, refusa d'aller plus loin. Alexandre dut se résigner. Il fit élever sur les bords de l'Hyphase douze autels gigantesques pour marquer les limites extrêmes de son empire. Puis il prépara la retraite.

20. **Retour à Babylone.** — Alexandre ramena son armée par les déserts arides du Béloutchistan où elle subit toutes les tortures de la faim et de la soif. Pendant ce temps Néarque, avec une partie de l'armée, s'était embarqué à l'embouchure de l'Indus et remontait le littoral de l'océan Indien. Il arriva après dix mois de navigation à l'embouchure du Tigre et rejoignit Alexandre à Suse. L'armée entière se dirigea alors vers Babylone, où elle arriva au printemps de l'année 324.

21. **Mort d'Alexandre** (323). — C'est dans cette ville qu'Alexandre devait mourir, à l'âge de trente-trois ans. Peut-être ses jours furent-ils abrégés par les débauches, auxquelles il s'était livré avec la violence de son caractère.

Alexandre n'a pas été seulement un grand conquérant; il fut, comme tous les Grecs, un génie civilisateur. Les peuples soumis par lui reçurent des lois nouvelles et furent mieux gouvernés. De nombreuses villes furent fondées et devinrent des foyers de civilisation. Alexandrie fut la rivale d'Athènes. Partout des routes ouvrirent des communications faciles entre les peuples.

Alexandre préparait les projets les plus grandioses lorsque la mort le frappa. Mais il avait eu le temps de faire une œuvre assez remarquable pour que la postérité l'ait appelé *Alexandre le Grand.*

LECTURE. — Le siècle d'Alexandre.

Le siècle où vécut Alexandre et l'époque qui suivit furent encore marqués par un brillant épanouissement du génie hellénique. Les lettres et les arts jetèrent encore un vif éclat.

Les sculpteurs les plus remarquables de ce temps furent Praxitèle d'Athènes, l'auteur de l'*Aphrodite* de Cnide, et Lysippe, l'ami d'Alexandre, à qui on attribue l'*Hercule Farnèse*, du musée de Naples. C'est sans doute à un artiste de cette époque que nous devons la célèbre Vénus trouvée dans l'île de Milo et qui est la merveille de notre musée du Louvre. La peinture était représentée par Zeuxis,

Parrhasius et Apelle, dont les œuvres ont péri, mais qui, au dire des contemporains, furent des artistes de génie.

Dans les lettres il faut citer Ménandre, d'Athènes, auteur de comédies dont il ne nous reste que quelques fragments; l'historien Xénophon, qui a raconté, dans son *Anabase*, la retraite des Dix-Mille, et qui, dans ses *Helléniques*, a continué l'œuvre de Thucydide jusqu'à la bataille de Mantinée; les orateurs Isocrate et Isée, et surtout Eschine et Démosthène; enfin les deux plus grands philosophes de l'antiquité, après Socrate, Platon et Aristote.

A cette époque naquirent de nouvelles sectes philosophiques dont les deux plus célèbres furent l'*épicurisme*, fondé par l'Athénien Epicure, et le *stoïcisme*, dont le créateur fut Zénon. Cette dernière doctrine a produit la morale la plus noble et la plus élevée, avant l'apparition du christianisme. Elle enseignait à l'homme à vaincre ses passions par l'effort incessant de la volonté.

La philosophie resta longtemps associée avec les sciences. A cette époque les sciences pures commencèrent à se dégager et firent des progrès remarquables avec les deux grands mathématiciens Euclide et Archimède.

D. B.

EXERCICES ORAUX ET ÉCRITS

1. Livres à consulter. — Plutarque, *Vies de Démosthène et d'Alexandre*. — Démosthène, *les Philippiques et les Olynthiennes*. — Quinte-Curce, *Vie d'Alexandre le Grand*. — Croiset, *Histoire de la littérature grecque*.

2. Questionnaire. — Quel fut le fondateur de la puissance macédonienne? — Quelles furent les premières conquêtes de Philippe? — Quel est l'orateur athénien qui dénonça son ambition? — Dites ce que vous savez sur la jeunesse de Démosthène. — Comment parvint-il à être un grand orateur? — Quels sont ses plus célèbres discours? — Où Philippe fut-il vainqueur des Grecs? — Quel fut le successeur de Philippe? — Par qui Alexandre fut-il élevé? — Citez quelques traits de sa précoce ambition. — Racontez l'expédition d'Alexandre en Grèce. — Que fit-il à Thèbes, à Athènes, à Corinthe? — Par qui était gouverné le royaume des Perses? — Racontez les principaux faits de l'expédition d'Alexandre dans l'Asie Mineure. — Que fit-il à Troie, au Granique, à Gordium, à Tarse? — Où vainquit-il Darius? — De quelle ville célèbre fit-il le siège? — Quelle ville fonda-t-il en Egypte? — Quelle est l'importance d'Alexandrie? — Comment Alexandre compléta-t-il la conquête de l'Asie? — Jusqu'où pénétra-t-il? — Où est-il mort? — A quel âge? — Alexandre a-t-il mérité seulement par ses conquêtes le titre de *Grand?*

3. Devoir à rédiger. — Raconter la lutte de Philippe et de Démosthène. — **Exposer rapidement les conquêtes d'Alexandre et apprécier les résultats.**

CHAPITRE X

LE DÉMEMBREMENT DE L'EMPIRE D'ALEXANDRE. — LA RÉDUCTION DE LA GRÈCE EN PROVINCE ROMAINE.

SOMMAIRE

1. **Démembrement de l'empire d'Alexandre.** — L'empire d'Alexandre était trop vaste pour durer longtemps. Il se démembra quelque temps après la mort du conquérant, à la bataille d'Ipsus (301).

Trois royaumes se formèrent des débris de l'empire : 1° la Macédoine et la Grèce ; 2° l'Egypte ; 3° la Syrie et la Thrace.

2. **Ptolémée en Egypte.** — L'Égypte devint un royaume très florissant sous les Lagides dont les trois plus illustres furent Ptolémée Ier Soter, Ptolémée II Philadelphe et Ptolémée III Evergète. Alexandrie, pendant cette période, fut le foyer des sciences, des lettres et du commerce. Mais plus tard l'Egypte tomba en décadence, et les Romains la subjuguèrent. Cléopâtre fut la dernière reine de l'Egypte.

3. **Les Séleucides en Syrie.** — La Syrie, sous le gouvernement des Séleucides, eut les mêmes destinées que l'Egypte. Les principaux rois furent Seleucus Nicator qui fonda Antioche, Antiochus le Grand qui essaya vainement de conquérir l'Egypte, Antiochus Epiphane qui souleva contre sa tyrannie le dévouement des Machabées. La Syrie affaiblie tomba à son tour sous la domination des Romains.

4. **Le royaume de Macédoine.** — Après la mort d'Alexandre, l'ancienne rivalité de la Macédoine et de la Grèce éclata de nouveau. Mais les Grecs durent se soumettre au joug macédonien. Démosthène se donna la mort.

5. **La ligue achéenne. Aratus et Philopœmen.** — Un Grec illustre, Aratus, voulut rendre à la Grèce son indépendance et forma la ligue achéenne. Mais il rencontra l'hostilité d'une ligue rivale appelée la ligue étolienne et la jalousie haineuse de Sparte.

Philopœmen, le dernier des Grecs, essaya de reformer la ligue achéenne, et y fit entrer Sparte. Mais il fut vaincu et mis à mort par les Messéniens (183).

6. **Réduction de la Macédoine et de la Grèce en province romaine** (146). — Les Romains profitèrent de ces luttes pour intervenir en Grèce. Ils attaquèrent Philippe V, roi de Macédoine, et le vainquirent à Cynoscéphale (197). Les Romains poursuivirent alors l'asservissement de la Macédoine et de la Grèce. Leur victoire sur le roi Persée, à Pydna (168), et sur les Achéens à Leucopètra assura le triomphe de leur projet. La Macédoine et la Grèce furent réduites en province romaine (146).

RÉCIT

1. Le démembrement de l'empire d'Alexandre.

— Quand on demanda à Alexandre à qui il léguait son héri-

tage, il répondit : « A l'épée la mieux affilée. » La famille du conquérant se composait de sa mère Olympias, de sa sœur Cléopâtre, de sa veuve Roxane, de son fils posthume Aigos, et de son frère Philippe Arrhidée. Ce dernier seul aurait pu lui succéder, mais il était atteint d'une maladie mentale. Alors les généraux d'Alexandre se disputèrent sa succession les armes à la main. Les principaux étaient Perdiccas, Ptolémée, Séleucus, Lysimaque, Cassandre, Antigone et son fils Démétrius, surnommé *Poliorcète*, c'est-à-dire le preneur de villes.

« Alors commence une affreuse guerre de vingt-deux ans : trahisons, empoisonnements, assassinats, massacres, tout est bon aux prétendants; le lion est mort, les loups s'entre-déchirent. Les supplices succèdent aux batailles, et les batailles aux supplices; le sang macédonien inonde l'Asie[1]. »

La grande bataille d'Ipsus, où Antigone, qui rêvait à quatre-vingts ans de reconstituer l'empire d'Alexandre, et son fils Démétrius furent vaincus par Séleucus et Lysimaque, eut pour résultat le démembrement définitif de l'unité impériale (301).

L'empire fut partagé en trois Etats où régnèrent des dynasties d'origine grecque :

1° Le royaume d'Egypte;

2° Le royaume de Syrie;

3° Le royaume de Macédoine.

Dans l'Asie centrale où les indigènes étaient restés en majorité, les traces de la conquête s'effacèrent; les Indiens oublièrent la terrible visite d'Alexandre; les Parthes prirent la place des Perses; « et les colonies grecques, isolées au milieu d'un monde étranger, comme des épis au milieu d'une forêt, moururent faute d'air, après avoir langui longtemps. »

2. Le royaume d'Egypte. Les Ptolémées. — L'Egypte, après la mort d'Alexandre, devint un royaume puissant sous la dynastie des Ptolémées ou des *Lagides*. Ptolémée Ier, fils de *Lagus*, fut le fondateur de cette dynastie. Trois princes de cette famille ont été surtout remarquables : Ptolémée Ier, surnommé **Soter**, **Ptolémée II Philadelphe** et Ptolémée III **Evergète**.

1. Maréchal.

3. Ptolémée Ier, Soter (323-285). — Ptolémée Ier avait été un des meilleurs généraux d'Alexandre. Il obtint le gouvernement de l'Egypte, et, comprenant toute l'importance de ce pays, il chercha à y affermir sa domination. Après la victoire d'Ipsus (301), il ajouta à l'Egypte la Cyrénaïque, les côtes de la Libye, une partie de l'Arabie, la Célésyrie et la Phénicie. Aussi habile administrateur que grand capitaine, il s'attira les sympathies des Egyptiens en respectant leurs mœurs, leurs habitudes et leur religion. Il établit sa résidence à Memphis, l'ancienne capitale de l'Egypte, mais il s'occupa surtout d'embellir Alexandrie.

4. Alexandrie. — Cette ville, où Ptolémée attira de nombreux colons, devint l'entrepôt de tout le commerce de l'Orient et de l'Occident. Un port nouveau fut construit sur le lac Mariotis. Le phare, qu'on apercevait à une distance de dix lieues marines, était compté parmi les sept merveilles du monde. Ptolémée accorda une protection généreuse aux littérateurs et aux savants. Lui-même cultivait les lettres et il avait écrit une histoire d'Alexandre. Il commença la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, qui réunit jusqu'à quatre cent mille volumes; et, comme l'espace manqua, le Sérapéum reçut un dépôt supplémentaire de trois cent mille volumes. Démétrius de Phalère fut le premier directeur de cette bibliothèque qui devint une véritable université. Des employés habiles y copiaient et corrigeaient les manuscrits, et les savants les plus célèbres de tous les pays vinrent y professer les sciences. Ptolémée créa également le *Musée*, académie ou société de savants et d'artistes. Ainsi se forma l'école d'Alexandrie qui devint aussi renommée que l'avait été celle d'Athènes.

Le Musée compta parmi ses hôtes, vers la même époque, l'astronome Euclide, les poètes Théocrite et Apollonius de Rhodes, le grammairien et critique Zoïle, l'historien Manéthon.

A la période suivante appartiennent les astronomes et mathématiciens Eratosthène et Hipparque, les grammairiens Aristophane et Aristarque. Enfin, dans les premiers siècles du christianisme, le géographe Strabon et l'astronome Ptolémée résidèrent à Alexandrie.

5. Ptolémée II, Philadelphe (285-246). — Ptolémée II fit massacrer tous ses frères pour s'affermir sur le

trône. Ces attentats horribles lui valurent le surnom ironique de *Philadelphe* (qui aime son frère). Cependant l'Egypte, sous ce prince, fut la première puissance maritime de la terre.

Les progrès des sciences continuèrent sous ce règne. C'est à cette époque qu'on traduisit en grec, à Alexandrie, les livres sacrés des Hébreux. Le grand prêtre envoya soixante-douze interprètes à Alexandrie, qui travaillèrent à la traduction. Aussi cette version reçut le nom de version des Septante.

Sous Ptolémée Philadelphe fleurit la *Pléiade*, c'est-à-dire une réunion de sept poètes, ainsi nommée par allusion à la constellation de la Pléiade, qui compte sept étoiles : c'étaient Aratus, Théocrite, Apollonius de Rhodes, Callimaque, Lycophon, Nicandre et Philicus.

6. **Ptolémée Evergète** (246-221). — Ptolémée III, Evergète ou le bienfaiteur, fit de nombreuses expéditions en Asie. Il en rapporta un butin immense et des milliers de statues qui avaient été enlevées autrefois par le roi Darius. Il continua à favoriser les lettres et à donner de nouveaux développements au commerce d'Alexandrie. Il fut le dernier grand roi de la dynastie des Lagides.

Après lui, la décadence de l'Egypte commença. Les Egyptiens, corrompus par les richesses et adonnés aux superstitions les plus grossières, ne surent plus se défendre. Ils se placèrent sous le patronage de Rome. Sous Cléopâtre, la dernière reine de la famille des Lagides, l'Egypte fut conquise par les Romains.

7. **Le royaume de Syrie. Les Séleucides.** — La Syrie jeta quelque éclat sous les premiers rois de la dynastie des Séleucides fondée par Séleucus, un des plus célèbres généraux d'Alexandre.

Séleucus mérita le titre de *Nicator* ou vainqueur des vainqueurs, par ses expéditions dans l'Inde et par ses victoires sur Démétrius Poliorcète, roi de Macédoine, et sur Lysimaque, roi de Thrace. Il régna sur un vaste territoire comprenant la Syrie, la Mésopotamie et l'Arménie. Il donna à ses Etats une capitale nouvelle, *Antioche*, qu'il bâtit sur les bords de l'Oronte. La position était excellente : car cette ville était presque à égale distance du Bosphore, du golfe Persique et du delta égyptien, à la jonction des routes venant de Byzance, d'Alexandrie et de Babylone. Antioche devint très florissante

et compta jusqu'à sept cent mille habitants. En même temps il fonda, non loin de Babylone, en face de l'endroit où devait s'élever plus tard Bagdad, une ville à laquelle il donna son nom, *Séleucie.*

8. **Antiochus le Grand** (222-188). — Après Séleucus, le règne qui jeta le plus d'éclat sur la Syrie fut celui d'Antiochus le Grand. Il fut surtout célèbre par sa guerre contre les Romains. Antiochus fut vaincu, pour n'avoir pas suivi les conseils d'Annibal, qui s'était réfugié à sa cour, et il dut abandonner aux Romains une partie de ses Etats.

9. **Antiochus Epiphane et les Machabées.** — Sous le règne d'Antiochus Epiphane, éclata la révolte des Machabées, provoquée par la persécution contre les Juifs. Le grand prêtre Mathathias, entouré de ses cinq fils : Jean, Simon, Judas, Eléazar et Jonathas, forma un corps d'armée avec lequel il renversa les autels des idoles et affranchit la Judée. Les exploits de Judas Machabée assurèrent l'indépendance des Juifs. La Syrie tomba alors dans une complète décadence, et elle fut réduite par Pompée en province romaine (64 av. J.-C.).

10. **Royaume de Macédoine.** — La Grèce, après la mort d'Alexandre, tomba dans une sanglante anarchie. Athènes se souleva et fut bientôt prise par le gouverneur de la Macédoine, Antipater. Démosthène, qui avait conseillé la guerre, fut arrêté et il s'empoisonna, pour ne pas tomber vivant aux mains de ses ennemis. Les rois de Macédoine, issus de la famille de Démétrius Poliorcète, exercèrent leur domination sur la Grèce jusqu'à l'intervention romaine.

11. **La ligue achéenne. Aratus et Philopœmen.** — C'est alors que se formèrent des ligues grecques pour la revendication de l'indépendance. La ligue des Etoliens ne fut qu'une simple association de brigandage. Mais la ligue achéenne, sous la direction d'un vertueux citoyen de Sicyone, Aratus, tenta de secouer le joug macédonien. Elle délivra Corinthe et bientôt toutes les villes du Péloponèse.

Malheureusement la ligue achéenne trouva une ennemie acharnée dans la ville de Sparte, encore redoutable malgré sa décadence militaire. Deux rois remarquables, Agis et Cléo-

mène, avaient essayé de relever leur patrie, en rétablissant la constitution de Lycurgue, tombée en désuétude, mais tous deux périrent à la tâche. Agis fut assassiné par ses adversaires. Cléomène se heurta à l'hostilité d'Aratus qui préféra appeler le secours de la Macédoine plutôt que d'accepter la domination de Sparte. Cléomène fut vaincu par le roi macédonien Antigone Doson à Sellasie (221).

Philopœmen, surnommé le dernier des Grecs, continua l'œuvre d'Aratus. Vainqueur de la ligue étolienne et de Sparte, il essaya vainement d'assurer la liberté et l'indépendance de la Grèce. Il fut fait prisonnier par les Messéniens, dont il voulait comprimer les révoltes et fut condamné à mort. Désormais les Romains ne rencontrèrent plus personne pour faire obstacle à leurs desseins ambitieux.

12. Réduction de la Macédoine et de la Grèce en province romaine (146). — Les Romains prirent pour prétexte de leur intervention en Macédoine l'alliance que le roi Philippe V avait conclue avec Annibal. Ils envoyèrent contre lui un consul habile, T. Quinctius, qui connaissait parfaitement l'anarchie politique de la Grèce. Celui-ci sut capter la bienveillance des Grecs, et, aidé par eux, il vainquit les Macédoniens à la bataille de Cynoscéphale (197). Philippe dut signer un traité humiliant par lequel il s'engageait à détruire sa flotte et à renoncer à la domination sur la Grèce. Les Romains affectèrent alors de rendre la liberté aux Grecs, espérant que les divisions intestines et les rivalités rendraient leur soumission plus facile.

Cependant les Grecs comprirent le danger. Ils voulurent secouer la protection de Rome qui n'était que le prélude de leur servitude. Ils appelèrent à leur aide Antiochus, roi de Syrie. Mais celui-ci agit mollement et se laissa battre aux Thermopyles et à Magnésie. Il s'humilia et fit la paix (183).

Persée, fils de Philippe, recommença la lutte sans plus de succès. Il fut vaincu par le consul Paul-Emile à la bataille de Pydna (168). Cette défaite décida du sort de la Macédoine.

La Macédoine conquise, les Romains n'eurent plus aucun ménagement pour la Grèce. Quelques citoyens courageux essayèrent de résister. Mais le consul Mummius anéantit à Leucopétra la dernière armée achéenne, prit Corinthe et, sur les ruines de cette ville, proclama la réduction de la Grèce en province romaine (146 av. J.-C.).

LECTURE. — Influence de la Grèce sur Rome.

Les Romains, au temps où ils soumettaient la Grèce, n'étaient encore que des soldats, des paysans, et des marchands; ils n'avaient ni statues, ni monuments, ni littérature, ni science, ni philosophie. Tout cela se trouvait chez les Grecs; ils cherchèrent à les imiter comme les Assyriens vainqueurs imitaient les Chaldéens, comme les Perses vainqueurs imitaient les Assyriens. Les Romains gardèrent leur costume, leur langue, leur religion, jamais ils ne se confondirent avec les Grecs. Mais des milliers de lettrés et d'artistes grecs vinrent s'établir à Rome et ouvrir des écoles de littérature et d'éloquence. Plus tard ce fut la mode pour les jeunes Grecs des grandes familles romaines d'aller comme étudiants aux écoles d'Athènes et d'Alexandrie. Ainsi s'introduisirent peu à peu dans Rome les arts et la science des Grecs. « La Grèce conquise a conquis son sauvage vainqueur, dit le poète romain Horace; elle a apporté les arts dans le Latium grossier. »

La conquête de la Grèce par les Romains a fait pénétrer les arts, les lettres et la morale des Grecs dans l'Occident, comme la conquête de l'empire perse par les Grecs avait fait pénétrer leur langue, leurs mœurs et leur religion dans l'Orient.

SEIGNOBOS, *Histoire de la civilisation*.

EXERCICES ORAUX ET ÉCRITS

1. Livres à consulter. — Plutarque, *Vies d'Aratus, de Philopœmen, de Paul-Emile.* — Polybe, *Histoires.* — Duruy, *Histoire des Grecs.*

2. Questionnaire. — Quel fut le sort de l'empire d'Alexandre, après sa mort? — En combien de royaumes fut-il partagé? — Par qui fut gouvernée l'Egypte? — Quels furent les plus remarquables princes de la dynastie des Lagides? — Citez les trois premiers Ptolémées. — Quels travaux firent-ils à Alexandrie? — Comment cette ville devint-elle un grand port de commerce et une école célèbre? — Qu'est-ce que la version des Septante? — Quelle fut la dernière reine des Lagides? — Par qui l'Egypte fut-elle conquise? — Quel fut le sort de la Grèce après la mort d'Alexandre? — Qu'est-ce que Aratus et Philopœmen? — Quelle ligue commandaient-ils? — Pourquoi la ligue achéenne échoua-t-elle? — Quel est le premier roi de Macédoine qui fit la guerre aux Romains? — Où Philippe V fut-il vaincu? — Comment s'appelait son fils? — Fut-il plus heureux contre les Romains? — Par qui fut-il vaincu? — Où? — Qui réduisit la Grèce en province romaine? — En quelle année?

3. Devoirs à rédiger. — Montrer l'importance de l'Egypte sous les Ptolémées. — Raconter la conquête de la Grèce par les Romains et apprécier les résultats.

TROISIÈME PARTIE

ROME

CHAPITRE PREMIER

L'ITALIE ANCIENNE. — POPULATIONS PRIMITIVES. — ROME PENDANT LA PÉRIODE ROYALE.

SOMMAIRE

1. **L'Italie.** — L'Italie, la péninsule centrale de la Méditerranée, était destinée par sa situation même à dominer le monde ancien. — Elle se divise naturellement en trois parties : l'Italie continentale, que les Romains appelaient Gaule cisalpine; l'Italie péninsulaire ou apennine; et l'Italie insulaire.

2. **Populations primitives.** — Les populations primitives étaient les Pélasges; puis vinrent les Italiotes, les Etrusques et les Grecs de l'Italie méridionale. Ce sont les Italiotes, et parmi eux les Latins, qui jouèrent le principal rôle dans l'histoire de l'Italie.

3. **Les légendes.** — Les origines de Rome et les premiers temps de l'histoire romaine ne nous sont connus que des légendes. D'après la tradition, sept rois gouvernèrent Rome pendant une période de deux siècles et demi.

4. **Les sept rois** (753-509). — Romulus, fondateur et premier roi de Rome, ouvrit aux aventuriers un asile et enleva les Sabines; Numa organisa la religion; Tullus Hostilius vainquit Albe après le combat des Horaces et des Curiaces: Ancus Martius fonda le port d'Ostie; Tarquin l'Ancien apporta d'Etrurie les arts et une religion nouvelle; Servius Tullius réforma la constitution; enfin Tarquin le Superbe se fit chasser à cause de sa tyrannie.

5. **Institutions sociales, politiques et religieuses.** — La société romaine se divisait en trois classes, les patriciens, les plébéiens et les esclaves. La famille était fortement organisée. Le gouvernement se composait de trois pouvoirs : le roi, les comices et le sénat. La religion était simple : elle avait été inspirée par les nécessités de la vie, les travaux des champs, les forces de la nature. Elle subit bientôt l'influence de l'Etrurie et de la Grèce.

RÉCIT

1. L'Italie. — L'Italie était, parmi les trois presqu'îles de l'Europe méridionale, la plus heureusement située pour exercer la domination sur le monde entier. Au centre de la Méditerranée, elle pouvait communiquer facilement avec l'Espagne et la Gaule, la Grèce et l'Asie Mineure, et avec les peuples du nord de l'Afrique.

L'Italie comprend trois régions bien distinctes : la partie continentale, la partie péninsulaire et la partie insulaire.

La région continentale est une vaste plaine, encadrée par les Alpes et largement arrosée par le Pô et ses affluents. Les Romains l'appelaient la Gaule Cisalpine.

La péninsule est traversée dans toute sa longueur par la chaîne volcanique de l'Apennin. Cette montagne qui forme l'ossature de cette région lui donne aussi son caractère. C'est elle qui par les cratères de ses volcans éteints en a formé les lacs; c'est elle qui donne naissance au Tibre et à l'Arno et aux nombreux torrents qui descendent soit vers la mer Tyrrhénienne, soit vers la mer Adriatique; c'est elle enfin qui coupe tout le pays en plateaux peu étendus ou en vallées profondes et dessine ces nombreux paysages à l'aspect si varié.

Enfin, les îles ne sont que la continuation visible de l'Apennin. Elles ajoutent non seulement au charme du littoral italien, mais elles contribuent à la force d'un pays que la nature avait créé pour être, dans l'antiquité, à la fois une grande puissance maritime et continentale.

2. Rome. — Rome occupe le milieu géographique de l'Italie, et c'est là en partie ce qui a fait son incomparable fortune. Elle est située entre les fertiles plaines de l'Etrurie et les montagnes de la Sabine, au milieu du Latium, à vingt kilomètres de la mer, sur les rives du Tibre. « Rome, disait un orateur ancien, est bâtie sur neuf collines toujours baignées d'un air pur, au bord d'un fleuve qui amène facilement les produits de l'intérieur, et reçoit ceux qu'on amène par mer des contrées étrangères, assez près de la mer pour avoir les avantages d'un port; assez loin pour n'avoir rien à craindre des pirates et des flottes ennemies; au



Gravé par P. Méa r. St Victor, 70. Paris

centre de l'Italie, en un lieu enfin tout disposé par la nature pour une grande cité. »

3. **Populations primitives.** — La plus ancienne population de l'Italie fut celle des Pélasges. Ils ont laissé, comme en Grèce, de nombreux monuments, énormes blocs de pierre superposés et sans ciment. On appelle ces monuments murs *cyclopéens*, du nom des Cyclopes, Pélasges de la Sicile qui, semblables aux mineurs, descendaient, la lampe au front, dans les entrailles de la terre pour en extraire les métaux. Ces peuples pacifiques ont disparu, asservis et absorbés par des races guerrières.

Ces nouvelles races comprenaient deux peuples principaux : les Italiotes et les Etrusques.

4. **Les Italiotes.** — Les Italiotes, qui étaient probablement de la même famille que les Grecs, se divisaient eux-mêmes en plusieurs peuples : les Latins, établis entre le Tibre et le mont Albain; les Ombriens, dans les montagnes de la Sabine, et enfin les Samnites qui habitaient le plateau des Abruzzes, le plus large et le plus abrupt de l'Apennin. Les mœurs des peuples italiotes étaient analogues à celles des anciens Hellènes.

5. **Les Etrusques.** — Les Etrusques, chassés de la vallée du Pô, leur première résidence, s'établirent dans la région de l'Arno, qui de leur nom s'appela l'Etrurie. On ne sait rien de certain ni sur la race, ni sur la patrie primitive de ce peuple. Mais tout atteste qu'il atteignit de bonne heure à une brillante civilisation. Les Etrusques avaient une agriculture savante. Ils avaient transformé en jardin la côte aujourd'hui insalubre de la Toscane. Ils connaissaient les arts industriels et savaient travailler le marbre, le fer, le cuivre et les métaux précieux. On a recueilli et on conserve dans nos musées de nombreux objets, bijoux, statuettes, vases, qui attestent une connaissance de l'art grec et oriental et un sentiment artistique très remarquable.

6. **Les Grecs.** — A ces peuples anciens il faut ajouter les Grecs qui fondèrent dans l'Italie méridionale, appelée de leur nom la Grande-Grèce, de nombreuses colonies. Quelques-unes, telles que Sybaris, Tarente, Cumes, Syracuse,

étaient devenues, grâce au commerce maritime, des cités puissantes, aussi prospères que Venise et Gênes l'ont été au moyen âge.

Ces peuples ont exercé une grande influence sur la civilisation romaine. Les Latins ont formé, parmi les Italiotes, la race la plus énergique par leurs mœurs agricoles et guerrières. Les Etrusques ont probablement donné aux Romains leurs croyances, leur culte et leurs usages. Enfin, les Grecs ont ouvert l'Italie à la civilisation hellénique et lui ont apporté le goût des lettres et des arts.

7. **Les légendes de l'histoire primitive de Rome.** — Les origines de Rome et les premiers temps de son histoire ne nous sont connus que par des légendes. Rien n'est certain sur les sept premiers rois qui auraient gouverné la ville pendant une période de deux siècles et demi. Mais ces légendes sont utiles à connaître, parce qu'elles ont inspiré les récits des historiens et les œuvres des poètes. Elles font corps, pour ainsi dire, avec l'histoire nationale.

8. **Fondation de Rome** (753 av. J.-C.). — D'après la tradition, Rome avait été fondée par Romulus, héros d'origine divine.

Après la prise de Troie, Enée, fils de Vénus et d'Anchise, vint s'établir sur les côtes du Latium. Ses descendants fondèrent Albe-la-Longue au pied du mont Albain. Un d'entre eux, Amulius, détrôna son frère Numitor et fit entrer sa nièce Rhéa Sylvia parmi les Vestales. Mais le dieu Mars rendit Rhéa Sylvia mère de deux jumeaux : Romulus et Rémus. Amulius donna ordre de les faire périr; les enfants furent exposés sur le Tibre, qui les déposa sous un figuier sauvage au pied du mont Palatin. Ils furent miraculeusement nourris par une louve. Un berger des troupeaux du roi, Faustulus, les recueillit et les éleva au milieu des pâtres de la Sabine. Plus t[illegible]es enfants, devenus des hommes, se firent reco[illegible]mitor et le remplacèrent sur le trône d[illegible]émus fondèrent sur le mont P[illegible]

[illegible]ntourée par un fossé. [illegible]s ordres de Romulus. Il fut [illegible] périsse, dit Romulus, quiconque

9. L'enlèvement des Sabines. — Romulus, pour peupler sa ville nouvelle, avait ouvert un asile à tous les aventuriers. Quand il demanda des femmes pour sa colonie : « Ouvrez donc, lui répondirent les peuples voisins, un asile aux femmes perdues. » Romulus, dissimulant son ressentiment, fit annoncer partout que des jeux solennels seraient célébrés à Rome. Pendant la fête, les Romains enlevèrent les jeunes Sabines qui étaient accourues avec leur père. La guerre éclata entre les deux peuples. Au milieu du combat les Sabines s'interposèrent, suppliant leurs époux et leurs pères de déposer les armes. La réconciliation se fit, et c'est sur l'emplacement de ce combat que s'éleva le *Forum*, la place publique de Rome.

La mort de Romulus fut miraculeuse. On racontait que, passant une revue de ses soldats pendant un violent orage, il disparut tout à coup au milieu des éclairs et des tonnerres. Mars, son père, l'avait, disait-on, rappelé à lui.

10. Numa Pompilius. — Le Sabin Numa Pompilius lui succéda. Ce fut un prince législateur. Pour donner plus d'autorité à ses lois, il prétendit qu'elles lui étaient dictées par la nymphe Égérie. On lui attribue un certain nombre d'institutions religieuses et particulièrement l'organisation du collège des pontifes : les Flamines, ministres des grands dieux ; les Saliens, prêtres de Mars ; les Vestales, chargées d'entretenir le feu sacré sur l'autel de Vesta. La réforme du calendrier et la fondation du temple de Janus, fermé pendant la paix et ouvert pendant la guerre, auraient été aussi son œuvre.

11. Tullus Hostilius. — Le Romain Tullus Hostilius fut au contraire un prince guerrier. Il fit la guerre aux peuples voisins et soumit la rivale de Rome, Albe-la-Longue, après le mémorable combat des Horaces et des Curiaces.

« De mutuels pillage[illegible] amené la guerre entre les deux peuples ; mais lon[illegible] armées, d'ailleurs à peu près égales en for[illegible] lutte sacrilège ; Albe était la mèr[illegible] [illegible]cider la querelle par un co[illegible] tira au sort trois champions [illegible] frères Curiaces ; pour Rome, les trois [illegible] choc, les trois champions d'Albe sont blessés, [illegible]

Horaces tombent morts, le troisième prend la fuite, et les Albains poussent des cris de joie, se croyant déjà vainqueurs. La fuite d'Horace n'était qu'une ruse. Resté seul, il était plus faible que ses trois adversaires réunis, mais, étant sans blessure, il avait l'avantage sur chacun d'eux. En le poursuivant, ils se séparent. Lui, alors, se retourne, court au premier, le tue ; puis au second, qui fait encore moins de résistance ; il égorge le dernier sans péril, et Albe devient sujette de Rome.

» Horace rentrait dans la ville, fier de sa victoire, avec les dépouilles de ses trois ennemis, quand sa sœur Camille, fiancée à l'un des Curiaces, éclate en plaintes et en imprécations. Le farouche vainqueur ne peut maîtriser sa colère et la frappe de son épée. Condamné par les duumvirs, il n'échappe au dernier supplice qu'en faisant appel de ce jugement au peuple, qui le renvoie absous [1]. »

12. **Ancus Martius.**— Ancus Martius, Sabin d'origine, fut, comme Numa, un prince d'humeur pacifique. Cependant il fit de nombreuses guerres contre les Latins et agrandit le territoire de Rome. Il fonda le port d'Ostie, réunit les deux rives du Tibre par un pont en bois, et construisit les premières prisons publiques, la prison Mamertine qui subsiste encore.

13. **Tarquin l'Ancien.** — Tarquin l'Ancien, d'origine étrusque, apporta à Rome la religion et les arts de l'Etrurie. Il introduisit le culte des dieux grecs, Jupiter, Junon, Minerve, et surtout la science augurale. Désormais on n'entreprit rien à Rome sans avoir consulté les augures qui annonçaient l'avenir d'après le vol ou le chant des oiseaux, et les aruspices qui examinaient les entrailles des victimes.

Avec les ouvriers venus de l'Etrurie Tarquin entreprit de grands travaux d'embellissement ou d'utilité publique. Il commença la construction du Capitole, du grand cirque entre le mont Palatin et le mont Aventin ; il fit dessécher le Forum par d'admirables travaux hydrauliques et par un système d'égouts. Le grand égout, voûte souterraine de 4 mètres de largeur et de 10 mètres de hauteur, nous frappe encore aujourd'hui d'admiration par son inébranlable solidité.

1 Duruy, *Histoire romaine.*

Comme ses prédécesseurs, Tarquin finit de mort violente. Il fut assassiné, dit-on, par les fils d'Ancus Martius.

14. Servius Tullius. — Servius Tullius, probablement aussi d'origine étrusque, gendre de Tarquin, lui succéda. Il continua son œuvre : il agrandit l'enceinte de Rome qu'il entoura d'un mur solide et fit reconnaître par les Latins la suprématie romaine. Mais l'acte le plus important de son règne fut la réforme de la constitution.

15. Tarquin le Superbe. — Tarquin le Superbe, gendre de Servius, arriva au trône par un crime. On raconte que sa femme, l'ambitieuse Tullie, aurait elle-même fait assassiner son père et aurait fait passer son char sur le cadavre pour annoncer la première à Tarquin son avènement au pouvoir. On appelle encore aujourd'hui *voie scélérate* la rue où ce crime abominable se serait accompli.

Tarquin eut un règne glorieux. Il fit une guerre heureuse aux Volsques et agrandit le territoire romain jusqu'à la Campanie. Mais il mérita le surnom de Superbe par son despotisme. Il s'attaqua surtout à la noblesse romaine. Il fit tomber les plus hautes têtes, ainsi que son fils Sextus faisait tomber d'un coup de bâton les têtes des pavots qui dépassaient le niveau commun. Il provoqua par sa tyrannie la révolution de 509.

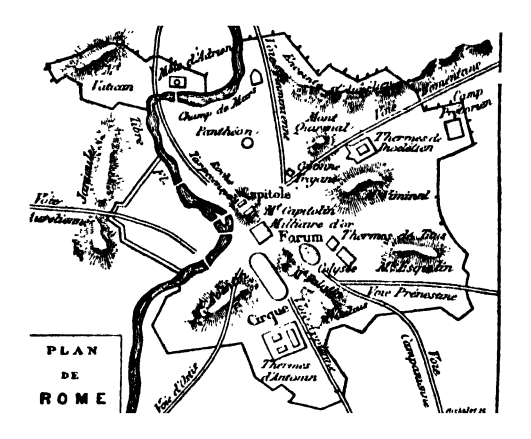
16. Révolution de 509. — D'après la légende, le fils de Tarquin, Sextus, aurait commis un attentat sur la vertueuse Lucrèce. Celle-ci se donna la mort, pour ne pas survivre à son déshonneur. Un neveu du roi, Brutus, la vengea. Pendant une expédition de Tarquin contre la ville d'Ardée, il appela le peuple aux armes. Tarquin revint aussitôt ; mais il trouva les portes de Rome fermées et il dut prendre la route de l'exil.

Rome, après l'expulsion des Tarquins, adopta le régime républicain. Le gouvernement passa des mains d'un roi dans celles d'une aristocratie toute-puissante. Ce fut le principal caractère de la révolution de 509.

17. Institutions sociales de l'ancienne Rome. — Si on ne sait rien de certain sur toutes ces légendes dont l'imagination a orné le berceau de Rome, on peut se rendre

compte d'une manière plus exacte de ses anciennes institutions.

Rome, ou *Ruma*, ancien nom du Tibre, a été bâtie par des colons venus du Latium, de la Sabine et de l'Etrurie. Elle s'éleva d'abord sur le mont Palatin, et elle était entourée d'une enceinte carrée ; de là son nom primitif, la Rome carrée (*Roma quadrata*). Peu à peu elle s'étendit sur les six autres collines qui dominent le Tibre : le Quirinal, l'Aventin, le Capitolin, le Viminal, l'Esquilin et le Cœlius.



La population primitive de Rome se composait de trois classes : le *patriciat*, la *plèbe*, les *esclaves*.

Le *patriciat* comprenait les familles aristocratiques qui s'étaient établies dans la ville sacrée du mont Palatin. Le patriciat était héréditaire ; la famille patricienne (*gens*) se composait du chef de famille (*pater*), de sa famille proprement dite et de ses clients. On donnait le nom de clients à des hommes libres qui étaient liés aux patriciens par certaines obligations, analogues à celles du vassal et du suzerain. Les familles patriciennes étaient divisées en trente curies : dix curies formaient une tribu. Les trois tribus formaient l'ensemble des citoyens romains.

La plèbe se composait de tous les étrangers ou aventuriers qui étaient venus s'établir à Rome. Les hommes de la plèbe,

ou *plébéiens*, étaient libres ; mais ils n'avaient aucun droit politique ; ils n'étaient pas citoyens.

Enfin les esclaves ne disposaient d'aucune liberté. Ils étaient la *chose* du maître, qui pouvait en disposer à son gré. On avait sur eux droit de vie et de mort.

Il y avait donc en réalité deux peuples à Rome, les *patriciens* qui avaient tous les privilèges et les *plébéiens* qui n'avaient aucun droit politique, civil et religieux. La lutte de ces deux classes se poursuivra jusqu'à la conquête de l'égalité.

18. Institutions politiques. — Le gouvernement primitif de Rome était la royauté ; mais une royauté limitée par le pouvoir des patriciens. On distinguait trois pouvoirs principaux : le *roi*, les *comices*, le *sénat*.

Le *roi* était élu et nommé à vie. Il était chef de la religion et de l'armée. Les *comices* étaient des assemblées formées de la réunion des trente curies. Elles votaient les lois, décidaient de la paix ou de la guerre, choisissaient les magistrats et élisaient le roi. Le *sénat*, composé des chefs de famille patricienne (*patres*), servait de conseil au roi.

19. La constitution de Servius Tullius. — Servius Tullius adopta une double division pour le peuple romain : celle par *tribus* et celle par *classes*.

La division par tribus était une répartition de la population par quartiers. Tout homme libre, patricien ou plébéien, était inscrit dans une tribu ; c'était comme une sorte d'état civil.

La division par classes était plus importante : elle était établie d'après la fortune, réglait les charges militaires et conférait les droits politiques.

La fortune classait les citoyens. Ainsi les patriciens et l'élite des plébéiens formaient une classe à part, celle des *chevaliers* ; les plus riches parmi les plébéiens formaient la première classe ; les autres formaient les quatre classes suivantes, d'après la valeur de leurs biens ; enfin, les pauvres, ceux qui ne possédaient rien, formaient encore une classe à part, celle des *prolétaires*.

Les charges militaires étaient d'autant plus lourdes qu'on appartenait à une classe plus élevée ; elles étaient donc proportionnelles à la fortune. Ainsi les chevaliers devaient

fournir dix-huit centuries ou compagnies de chevaliers; la première classe fournissait quatre-vingts centuries ou compagnies d'infanterie; les quatre classes suivantes ne fournissaient toutes réunies que quatre-vingt-quatorze centuries d'infanterie. Enfin celle des *prolétaires* n'en fournissait qu'une seule.

Les droits politiques étaient d'autant plus étendus que les charges militaires étaient plus grandes. Car, dans les assemblées par tribus, chaque classe possédait autant de suffrages qu'elle fournissait de centuries. La classe des chevaliers, qui avait dix-huit centuries, avait dix-huit suffrages. La première classe, qui avait quatre-vingts centuries, avait quatre-vingts suffrages. Les quatre classes suivantes en avaient quatre-vingt-quatorze. La classe des prolétaires n'avait qu'une voix.

Ainsi on voit : 1° que les riches disposaient de la majorité des suffrages (98 contre 95); 2° que les prolétaires, qui n'avaient qu'un suffrage, ne jouissaient d'aucune influence politique; 3° que la constitution de Servius Tullius était dans son ensemble favorable aux riches.

20. **Institutions religieuses.** — Les croyances religieuses des Romains exercèrent une grande influence sur les institutions, sur la constitution de leur famille et de leur cité. « L'ancienne religion des premiers Romains, dit Victor Duruy, était simple et dérivait des nécessités de la vie, des travaux des champs, des impressions d'admiration ou d'effroi causées par cette belle et mobile nature. Un des traits qui la distinguent, c'est la supériorité morale de ses dieux sur beaucoup de divinités grecques ou orientales : ainsi Vesta, la vierge qui garde à la fois le foyer domestique et le foyer public; les dieux Pénates, protecteurs de la vie humaine et de la cité; Jupiter, arbitre du monde physique et du monde moral, père nourricier et suprême conservateur; le dieu Terme et la Bonne-Foi, qui punissent la fraude; et ce culte touchant des Mânes qui, rendant la vie aux êtres qu'on avait aimés, montrait les aïeux veillant, par delà le tombeau, sur ceux qu'ils avaient laissés parmi les vivants. »

Gardiens de la propriété, de la foi conjugale et de la justice, protecteurs de l'agriculture, dispensateurs de tous les biens terrestres, ces dieux président aux actions des hommes sans partager leurs passions, mais aussi, il faut bien le dire,

sans élever leur esprit au-dessus des préoccupations égoïstes du bien-être et de la sécurité. Ils ne provoquèrent pas, comme les légendes de l'Olympe hellénique, un prodigieux essor de poésie et d'art.

21. Les dieux. — Les dieux étaient nombreux à Rome; quelques-uns s'élevaient cependant au-dessus de tous les autres par l'éclat de leur rôle et le nombre de leurs adorateurs : ainsi, *Janus*, le grand dieu italique, le soleil, qui voit tout grâce à son double visage, le portier du ciel qui ouvre et qui ferme le jour et qui, durant la paix, tenait clos dans son temple le génie malfaisant de la guerre; *Saturne*, le dieu de l'âge d'or; *Jupiter*, le roi du ciel; *Mars*, le symbole de la force virile; *Junon*, la secourable; *Minerve*, la déesse du bon conseil; *Cérès*, la protectrice des moissons; enfin les grandes divinités de la Grèce, à qui les Tarquins avaient ouvert les portes de Rome. Jupiter « très bon, très grand » régnait au Capitole, chastement entouré de sa famille divine, Junon son épouse et Minerve sa fille.

22. Les prêtres. — A Rome, pas plus qu'à Athènes, les prêtres ne formaient une caste. « C'étaient des citoyens investis habituellement d'autres fonctions militaires ou civiles, et qui ne prenaient leur rôle religieux qu'aux jours des fêtes nationales. A Rome, comme à Athènes, il y avait en quelque sorte deux religions : celle de l'Etat, dont les rites étaient accomplis par les magistrats dans les temples de la cité; celle des particuliers, qui était observée dans chaque maison. Tout chef de famille était prêtre chez lui, pour sa femme, ses enfants et ses clients; il avait ses dieux particuliers, ses pénates, et devant leur image il faisait des libations ou déposait des offrandes; ce qui ne l'empêchait pas d'honorer, après les dieux du foyer domestique, ceux de l'Etat, de sacrifier à leurs autels et d'augmenter la pompe des cérémonies, en se mêlant à leurs adorateurs. Le Romain était donc rattaché par un double lien à la religion de ses pères, et, tant qu'il y resta fidèle, il conserva les mœurs fortes et pures qui firent sa fortune. »

LECTURE. — Fondation de Rome.

Romulus avait fait venir d'Etrurie des hommes qui lui apprirent les cérémonies et les formules qu'il fallait observer pour la célébration des

mystères. Ils firent creuser un fossé autour du lieu qu'on appelle maintenant la Comice; on y jeta les prémices de toutes les choses dont on use légitimement comme bonnes, et naturellement comme nécessaires. A la fin, chacun y mit une poignée de terre qu'il avait apportée du pays d'où il était venu, après quoi on méla le tout ensemble : on donna à ce fossé, comme à l'univers même, le nom de monde. On traça ensuite autour du fossé, en forme de cercle, l'enceinte de la ville. Le fondateur mettant un soc d'airain à une charrue y attelle un bœuf et une vache, et trace lui-même sur la ligne qu'on a tirée un sillon profond. Il est suivi par des hommes qui ont soin de rejeter en dedans de l'enceinte toutes les mottes de terre que la charrue fait lever, et de n'en laisser aucune en dehors. La ligne tracée marque le contour des murailles; et, par le retranchement de quelques lettres, on l'appelle Pomœrium, c'est-à-dire qui est derrière ou après le mur. Lorsqu'on veut faire une porte, on ôte le soc, on suspend la charrue, et l'on interrompt le sillon. De là vient que les Romains, qui regardent les murailles comme sacrées, en exceptent les portes. Si celles-ci l'étaient, ils ne pourraient, sans blesser la religion, y faire passer les choses nécessaires qui doivent entrer dans la ville, ni les choses impures qu'il faut en faire sortir.

PLUTARQUE, *Vie de Romulus.*

EXERCICES ORAUX ET ÉCRITS

1. Livres à consulter. — Duruy, *Histoire romaine.* — Michelet, *Histoire romaine.* — Fustel de Coulanges, *la Cité antique.* — Boissier, *la Religion romaine.*

2. Questionnaire. — Quelle est la situation de l'Italie? — En quoi cette situation était particulièrement favorable dans le monde connu des anciens? — Comment se divise l'Italie? — Combien distingue-t-on de races primitives en Italie? — Quelle est celle qui a joué le principal rôle? — Quel est le peuple qui a colonisé l'Italie méridionale? — Quel nom a-t-on donné à cette partie de l'Italie? — Quel nom a-t-on donné à l'Italie du nord?

Quelles sont les légendes relatives à la fondation de Rome? — Vers quelle année place-t-on la fondation de Rome? — Quel en fut le premier roi? — Énumérez les sept rois de Rome. — Rappelez ce que chacun d'eux a fait de remarquable. — En quelle année les rois furent-ils chassés?

Combien distinguait-on de classes dans l'ancienne population romaine? — Qu'est-ce qu'un patricien, un plébéien, un esclave? — Quel était le gouvernement de l'ancienne Rome? — De quels pouvoirs se composait-il? — Quelles étaient les attributions du roi, des comices, du sénat? — Par quel roi cette organisation fut-elle modifiée? — Comment Servius Tullius divisa-t-il la population romaine? — Qu'est-ce qu'un chevalier? — Un prolétaire? — Quels étaient les devoirs militaires et les droits politiques de chaque classe? — Quels étaient les caractères de la religion romaine? — Comment cette religion exerçait-elle son influence sur la famille et sur l'organisation de la cité?

3. Devoir à rédiger. — Exposer les institutions sociales, politiques et religieuses de l'ancienne Rome.

CHAPITRE II

ORGANISATION DU GOUVERNEMENT RÉPUBLICAIN. — CONQUÊTE DE L'ÉGALITÉ CIVILE, POLITIQUE & RELIGIEUSE.

SOMMAIRE

1. Caractère de la révolution de 509. — La révolution de 509, qui renversa la royauté et établit la république, fut l'œuvre de l'aristocratie. Les patriciens seuls arrivèrent au consulat et aux autres magistratures. Seuls ils conservèrent toute l'influence dans les comices et au sénat.

2. Conquête de l'égalité civile. — Les plébéiens commencèrent alors la lutte contre les patriciens. Ils obtinrent, après la retraite du Mont-Sacré, la création du tribunat (493); et, par la publication de la loi des Douze-Tables, l'égalité civile (451).

3. Conquête de l'égalité politique. — Alors les plébéiens réclamèrent l'égalité politique. En 366, ils obtinrent le consulat; en 356, la dictature; en 351, la censure; en 337, la préture. Enfin, en 300, ils entrèrent dans le collège des pontifes. L'égalité était complète entre les deux ordres.

4. Constitution romaine. — A cette époque la constitution romaine fut complètement fixée. Les trois grands corps de l'État étaient : les assemblées populaires, le sénat et les consuls. Puis venaient les principales magistratures : censure, tribunat, préture, édilité, questure. Ces différents pouvoirs se faisaient équilibre. Le gouvernement était à la fois très fort et très pondéré.

RÉCIT

1. Caractère aristocratique de la révolution de 509. — La révolution de 509, qui renversa la royauté et établit la république, a un caractère exclusivement aristocratique. Elle fut l'œuvre des patriciens et ne profita qu'à eux. Seuls ils organisèrent le gouvernement républicain.

La royauté fut remplacée par le consulat. Les consuls, au nombre de deux, étaient chefs de la religion, de l'État, de l'armée, de la justice. Ils n'étaient choisis que parmi les patriciens. Enfin les consuls n'étaient élus que pour un an et ils étaient responsables de leurs actes. Le consulat ne se distinguait donc de la royauté que parce qu'il était annuel et partagé entre deux collègues.

Dans les circonstances graves le pouvoir des consuls était

suspendu, et ils étaient remplacés par un *dictateur*. Ce magistrat n'était nommé que pour six mois; il avait une autorité illimitée. En somme, la dictature était le rétablissement momentané de la monarchie.

Les patriciens conservaient toute leur influence dans les comices, puisque les centuries de chevaliers et les centuries de riches votaient les premières et qu'elles disposaient de la majorité des suffrages.

Enfin le sénat était toujours exclusivement composé des chefs de familles patriciennes. Il était le pouvoir prépondérant dans la république. Il établissait les impôts, administrait les domaines de l'Etat et décidait toutes les questions de paix ou de guerre. Le nombre des sénateurs resta fixé à trois cents. Ils étaient désignés par les consuls.

En résumé, la république romaine était une république aristocratique ; elle conserva longtemps ce caractère.

2. **La retraite sur le Mont-Sacré** (494). — Les plébéiens, ainsi sacrifiés au patriciat, ne tardèrent pas à faire entendre leurs plaintes et leurs revendications. La lutte commença par une question d'intérêts. Les plébéiens pendant la guerre étaient obligés de s'équiper à leurs frais et d'abandonner le travail des champs. Ils se ruinaient au service de la patrie. Obligés d'emprunter aux riches patriciens, ils se voyaient bientôt réduits, par le taux exagéré de l'intérêt, à la misère. Insolvables, ils devenaient les esclaves de leur créancier.

Bientôt la situation devint intolérable. Un jour on vit paraître sur le Forum un vieux légionnaire, la figure pâle et amaigrie. Il harangua le peuple, il raconta que sa maison avait été brûlée pendant la guerre, qu'il avait dû emprunter et que, ne pouvant payer son créancier, il avait été réduit en esclavage. Les plébéiens irrités résolurent alors de quitter Rome et de fonder une nouvelle ville. Ils se retirèrent en grand nombre sur une colline située à quelques kilomètres de Rome et qu'on appelle le Mont-Sacré. Les patriciens, effrayés de voir la ville déserte, envoyèrent aux plébéiens une députation à la tête de laquelle était un homme de bien, estimé de tous, Ménénius Agrippa. Celui-ci raconta aux plébéiens l'apologue des membres et de l'estomac. « Les membres, dit-il, s'imaginant que l'estomac jouissait sans rien faire du fruit de tous leurs efforts, refusèrent de tra-

vailler pour lui ; mais bientôt, ne recevant plus eux-mêmes la nourriture et la force qu'il leur distribuait, ils sentirent que la vie allait leur échapper, s'ils persistaient dans leur révolte. »

Les plébéiens comprirent sans doute l'apologue, mais ils ne consentirent à rentrer dans la ville qu'après avoir obtenu satisfaction : 1° on mettrait en liberté les citoyens retenus en esclavage pour dettes et on abolirait les dettes pour tous ceux qui étaient insolvables ; 2° on choisirait dans la plèbe deux chefs, nommés tribuns, qui auraient la mission de la protéger.

3. **Le tribunat** (493). — Ainsi fut créée une magistrature nouvelle, le tribunat.

Le *tribun* n'avait aucun signe extérieur qui le distinguât de la foule ; mais sa personne était inviolable et sacrée. Il pouvait suspendre les décisions du sénat et des magistrats par ce simple mot *veto* (je m'oppose). Protecteur des plébéiens, il lui était interdit de sortir de la ville pendant l'année de sa charge ; les portes de sa maison devaient rester ouvertes nuit et jour, afin qu'on pût toujours invoquer sa protection.

Le tribunat, pouvoir vague et indéfini, devint bientôt une magistrature redoutable. Il fut l'instrument de tous les progrès accomplis par la classe plébéienne.

4. **Premières conquêtes du tribunat.** — Les tribuns ne tardèrent pas à montrer leur puissance. En 486, ils soutinrent le consul Spurius Cassius qui avait proposé de distribuer aux pauvres les biens du domaine public, et, après sa mort, les Fabius qui reprirent cette loi agraire. Ils osèrent citer en justice le consul Ménénius, accusé d'avoir abandonné les Fabius, dans la guerre contre les Véiens. En 472, ils obtinrent que les tribuns seraient élus non plus dans les assemblées par centuries, où les patriciens et les riches disposaient de la majorité, mais dans les assemblées par tribus, où la plèbe dominait.

5. **Les décemvirs.** — Forts de ce premier avantage, les plébéiens demandèrent une législation nouvelle. « Les consuls et les juges patriciens avaient jusqu'alors rendu la justice, non d'après les lois écrites et connues de tous, mais

en suivant d'anciennes et obscures coutumes qu'ils interprétaient arbitrairement, et qui livraient à leur pouvoir discrétionnaire le plaideur plébéien. »

En 461, le tribun Terentillus Arsa demanda que dix citoyens fussent nommés pour rédiger et publier un code de lois. Après une vive résistance, cette proposition fut acceptée. Dix magistrats patriciens furent chargés de ce travail. On les appela les *décemvirs*.

Les premiers décemvirs gouvernèrent avec sagesse, et rédigèrent dix tables de lois ; mais les seconds décemvirs se montrèrent violents et arbitraires et rédigèrent deux tables de lois iniques. L'un d'entre eux, Appius, voulut faire violence à la fille d'un plébéien nommé Virginius. Celui-ci tua sa fille, aimant mieux la voir morte que déshonorée. Le peuple irrité se retira pour la seconde fois sur le Mont-Sacré.

6. **La loi des Douze-Tables** (451). — Les patriciens renversèrent alors le pouvoir des décemvirs et publièrent la loi dite des Douze-Tables. Cette loi assurait aux plébéiens trois avantages importants : 1° elle leur reconnaissait des droits civils : le mariage plébéien fut légitime comme celui des patriciens ; 2° elle était la même pour tous les citoyens et elle punissait les mêmes délits des mêmes peines, sans égard à la condition des personnes ; 3° enfin elle proclamait la souveraineté du peuple. La loi des Douze-Tables disait expressément : « Ce que le peuple aura ordonné en dernier lieu sera la loi. »

Ainsi la loi des Douze-Tables reconnaissait l'égalité civile. Cette égalité fut plus complète encore quelques années plus tard, lorsque le tribun Canuleius fit voter la loi qui autorisait les mariages entre les familles patriciennes et plébéiennes (445).

7. **Conquête de l'égalité politique.** — Bientôt les plébéiens réclamèrent l'égalité politique. Mais la lutte fut longue et difficile, et ce n'est que peu à peu, après avoir obtenu des concessions partielles, qu'ils arrivèrent à une victoire complète et définitive. Les tribuns demandèrent d'abord le partage des magistratures. Les patriciens, plutôt que de céder le consulat, le démembrèrent en deux parties : la *censure* et le *tribunat militaire*.

Les *censeurs* étaient chargés de faire le *cens*, c'est-à-dire de

répartir les citoyens parmi les classes d'après leur fortune, d'administrer les finances de l'Etat, de dresser les listes du sénat et des chevaliers, de veiller au maintien des bonnes mœurs et à la police de la ville. Cette charge fut réservée aux patriciens.

Les tribuns militaires eurent le commandement des armées, la justice civile, la présidence du sénat et des comices. Les plébéiens purent arriver à cette magistrature. Mais pendant longtemps des patriciens seuls furent nommés.

8. Lois de Licinius Stolon. — En 376, le tribun Licinius Stolon présenta trois projets de loi. Le premier supprimait le tribunat militaire et rétablissait le consulat, mais à la condition qu'un des deux consuls serait toujours plébéien. Le second réduisait les dettes et accordait un délai de trois ans pour les payer. Enfin, le troisième réglementait le nombre d'arpents que chaque citoyen pourrait affermer du domaine public et la redevance qu'il aurait à payer à l'Etat. Ces lois provoquèrent pendant dix ans des luttes violentes. Elles furent enfin adoptées, et, en 366, le tribun Sextius fut le premier plébéien qui arriva au consulat.

9. La préture et l'édilité curule. — Avant de rendre le consulat accessible aux plébéiens, les patriciens l'avaient encore affaibli par la création de deux nouvelles magistratures : la préture et l'édilité curule.

Le préteur était chargé de rendre la justice. En outre il était une sorte de suppléant du consul, et, en son absence, pouvait présider le sénat, commander les armées et gouverner les provinces.

Les édiles curules, ainsi appelés parce que leur charge donnait droit à un siège au sénat, avaient, comme les édiles plébéiens, la police de la ville, l'entretien des monuments, la direction des fêtes.

10. Egalité des deux ordres. — Mais, malgré toutes les résistances du patriciat, la plèbe finit par conquérir toutes les magistratures. Les barrières tombèrent devant l'énergie des tribuns et la volonté du peuple. En 356, les plébéiens

obtinrent la dictature; en 351, la censure; en 337, la préture. En 312, ils entrèrent au sénat; enfin, en 300, ils forcèrent la dernière porte, et entrèrent dans le collège des pontifes et des augures. L'égalité était complète entre les deux ordres.

11. Résumé de la constitution romaine. — La constitution romaine n'était pas établie, comme dans les Etats modernes, par une loi fondamentale. Elle résultait de l'ensemble des lois, des traditions et des usages.

Si l'on veut se rendre compte du gouvernement de Rome vers l'an 300, il faut rappeler ses principaux organes.

1° Le pouvoir populaire s'exerçait par trois assemblées : l'assemblée curiate, qui avait perdu toute importance; l'assemblée centuriate, où on votait par classes et par centuries et où la prépondérance était acquise aux riches; enfin l'assemblée des tribus, qui comprenait tous les citoyens, inscrits dans chaque tribu, non d'après sa fortune ou sa naissance, mais d'après son domicile.

Les comices centuriates élisaient les consuls, les préteurs, les censeurs; les comices par tribus élisaient les questeurs, les édiles, les tribuns. Les mêmes assemblées avaient le pouvoir législatif, chaque citoyen votait par oui ou par non sur les projets de loi. C'est ce qu'on appelait le plébiscite.

2° Le sénat était l'âme du gouvernement. Il était le gardien de la religion nationale; il avait l'administration des finances et établissait le budget de l'Etat; il dirigeait la politique extérieure et organisait les pays conquis. Recruté parmi les anciens magistrats, il représentait l'élite de la société romaine.

3° Les magistratures romaines comprenaient les consuls, véritables chefs de l'Etat, les censeurs qui procédaient tous les cinq ans au recensement des citoyens, les tribuns qui avaient le droit de *veto* et étaient inviolables, les préteurs qui rendaient la justice, les édiles qui étaient chargés de la police urbaine, les questeurs qui avaient des attributions financières.

En résumé, l'Etat à Rome était fortement organisé. C'était une aristocratie qui gouvernait, mais elle se recrutait et se renouvelait dans le peuple. Chaque magistrature était très puissante, mais surveillée et contrôlée par les autres magistratures. Ainsi l'autorité publique était forte; elle ne risquait pas de devenir oppressive.

LECTURE. — La constitution romaine.

Il est impossible de trouver une forme de gouvernement meilleure. Lorsqu'un danger extérieur et commun menace les Romains et les oblige à se réunir et à s'entr'aider, telle est la vertu de leur constitution, qu'il n'est point de mesure nécessaire qui soit négligée, tous dirigeant à l'envi leur pensée du même côté; point qui, décidée, éprouve quelque retard au milieu des citoyens empressés de faire ce qui a été résolu. Aussi, Rome est invincible et vient à bout de toutes les entreprises. Que si, au contraire, libres de toute crainte extérieure, les Romains jouissent de leurs succès et des richesses que la victoire leur a données; si, corrompus par leur bonheur et aveuglés par les flatteries, ils se laissent entraîner, comme il arrive d'ordinaire, à l'insolence et à l'orgueil, c'est alors que l'on reconnait encore mieux que ce gouvernement tire de lui-même les remèdes nécessaires. En effet, dès qu'un des pouvoirs essaye orgueilleusement de s'élever plus haut qu'il ne convient, comme aucun d'entre eux n'est complet, ainsi que nous venons de le voir, qu'ils se gênent tous et s'entravent mutuellement dans leurs volontés réciproques, il ne peut réussir à s'accroître et à franchir les bornes. Chacun demeure à sa place, réprimé par la force des autres, et craignant tout d'abord leur inquiète surveillance.

POLYBE.

EXERCICES ORAUX ET ÉCRITS

1. Livres à consulter. — Polybe, *Histoire*. — Mispoulet, *les Institutions politiques des Romains*. — Duruy, *Histoire romaine*.

2. Questionnaire. — Qu'est-ce que la révolution romaine de 509? — Quel en était le caractère? — A qui était-elle favorable? — Comment appelait-on les magistrats qui remplacèrent les rois? — Dites ce que vous savez sur les consuls. — Qu'est-ce qu'un dictateur? — Quelle était l'importance du sénat romain? — La lutte s'engagea-t-elle entre les patriciens et les plébéiens? — Quelle magistrature obtinrent les plébéiens? — Dans quelle circonstance? — En quelle année? — Qu'est-ce qu'un tribun? — Qu'appelle-t-on loi des Douze-Tables? — Quelle en était l'importance? — Comment les plébéiens obtinrent-ils l'égalité politique? — En quelle année le consulat fut-il accessible aux plébéiens? — Citez les noms des principales magistratures romaines. — En quelle année les plébéiens obtinrent-ils l'égalité religieuse?

3. Devoir à rédiger. — Donner une idée de la constitution romaine vers l'an 300.

CHAPITRE III

CONQUÊTE DE L'ITALIE PAR LES ROMAINS LEUR ORGANISATION MILITAIRE

SOMMAIRE

1. Conquête de l'Italie. — De 509 à 264 Rome fit la conquête de toute l'Italie péninsulaire.

Cette conquête peut se diviser en quatre périodes.

2. Guerre contre les Latins. — Dans la première, Rome soumit les peuples voisins, Latins, Sabins, Volsques, et elle détruisit Véies, la capitale des Etrusques.

3. Guerre contre les Gaulois. — Dans la seconde, Rome fut vaincue par les Gaulois qui assiégèrent le Capitole : elle perdit ses premières conquêtes. Puis, grâce à la valeur de Camille, elle battit les Gaulois, soumit les Latins et les Volsques et s'empara de l'Etrurie méridionale.

4. Guerre contre les Samnites. — Dans la troisième période, Rome attaqua la belliqueuse population des Samnites. Cette guerre sanglante fut marquée par la défaite des Romains aux *Fourches-Caudines*, mais par leurs victoires au lac Vadimon et à Sentinum.

5. Guerre contre Pyrrhus. — Dans la quatrième période, Rome fut attaquée par le roi d'Épire, Pyrrhus. Elle fut vaincue à Héraclée et à Asculum, mais elle fut victorieuse à Bénévent.

6. Organisation de l'armée romaine. — Les Romains avaient mérité de vaincre par la bonne organisation, la discipline et la bravoure de leurs armées.

La légion, forte d'environ quatre mille hommes, comprenait l'infanterie de ligne (hastiaires), l'infanterie légère (vélites) et la cavalerie. Elle ne se composait que de soldats citoyens, animés du plus ardent patriotisme.

7. Patriotisme des Romains. — L'austérité des mœurs, le désintéressement et la pauvreté des plus grands citoyens, la discipline qui régnait dans la famille par le respect de l'autorité paternelle faisaient la force de l'armée romaine.

8. Organisation de la conquête romaine. — Rome organisa fortement ses conquêtes. Des colonies et des forteresses, garnisons de citoyens et de soldats, contenaient les pays vaincus; des voies militaires facilitaient la répression des révoltes.

Pour s'attacher les vaincus, Rome leur accorda peu à peu certains avantages. Elle divisa ses ennemis pour mieux les gouverner. Parmi les villes soumises, les unes étaient sujettes, sous l'autorité d'un préfet romain; les autres alliées, conservant leurs magistrats particuliers, mais reconnaissant la souveraineté romaine.

RÉCIT

1. Les premières guerres des Romains. — Quand les Tarquins furent chassés de Rome, ils trouvèrent

un puissant appui dans les villes voisines de l'Etrurie. Le roi de Clusium, Porsenna, vint mettre le siège devant Rome, s'en empara et la soumit aux plus dures conditions. Le grand historien de Rome, Tite Live, a dissimulé cette défaite en racontant les traits d'héroïsme qui signalèrent la résistance de la ville. Un Romain, Horatius Coclès, défend seul le pont Sublicius contre l'armée entière des Etrusques, puis se jette tout armé dans le fleuve et le traverse à la nage. Un autre, Mucius Scévola, veut poignarder Porsenna dans son camp. Mais il se trompe et ne tue que le secrétaire du roi. Amené devant Porsenna, il place sa main sur un foyer ardent, comme pour la punir de s'être trompée. Enfin, une jeune fille, Clélie, donnée comme otage aux Etrusques, s'échappe de leur camp, traverse le Tibre à la nage et revient défendre sa patrie. Ces légendes que les Romains aimaient à rappeler étaient bien faites pour entretenir leur patriotisme.

2. **Camille et la prise de Véies** (395). — Les Romains, délivrés des Tarquins et de Porsenna, leur puissant protecteur, reprirent l'avantage sur les peuples voisins. Ils soumirent les Latins, après la victoire du lac Régille, les Sabins et les Volsques et commencèrent à attaquer la grande confédération des villes étrusques. L'épisode principal de cette guerre fut le siège et la prise de Véies, la plus grande cité de l'Etrurie, située à 18 kilomètres de Rome.

Le siège de Véies dura dix ans, comme celui de Troie. Ce fut un patricien illustre, Camille, qui fut le héros de cette guerre. Nommé dictateur, il raffermit le courage des soldats. Comme le siège traînait en longueur, il fit creuser par dessous les murailles un souterrain qui conduisait jusque dans l'intérieur du sanctuaire de Junon. Le roi véien y consultait les dieux. « Le vainqueur, dit le prêtre, sera celui qui offrira sur l'autel les entrailles de la victime. » A ces mots, Camille et les Romains se précipitent dans le temple, achèvent le sacrifice, puis se répandent dans la ville qu'ils livrent au pillage.

La joie à Rome fut immense : Camille monta en triomphe au Capitole sur un char traîné par quatre chevaux blancs comme ceux du soleil. Mais bientôt il irrita le peuple par l'orgueil de son triomphe. Il fut accusé d'avoir gardé une partie du butin de Véies; il refusa d'attendre le jugement, il s'exila, et pria les dieux de faire repentir ses concitoyens de leur injustice. Ce vœu impie allait être exaucé.

3. **Les Gaulois.** — Les Gaulois étaient établis depuis deux siècles dans la vallée du Pô. Ils y formaient cinq peuples principaux, les Insubres, les Cénomans, les Lingons, les Boïens et les Sénons. Des émigrations continuelles de la Gaule en Italie forcèrent les Gaulois cisalpins, trop à l'étroit sur leur territoire, à s'avancer vers l'Etrurie. Quelques-unes de leurs bandes vinrent mettre le siège devant Clusium.

Cette ville, autrefois ennemie de Rome, invoqua son appui. Ce fut l'occasion de la guerre. Les Gaulois rencontrèrent l'armée romaine sur les bords de l'Allia et la mirent en déroute; puis ils marchèrent sur Rome.

4. **Prise de Rome par les Gaulois** (390). — A leur approche la jeunesse patricienne s'enferma dans le Capitole. Tout le reste de la population avait fui dans les villes voisines. Quand les Gaulois arrivèrent devant la ville, ils trouvèrent les portes ouvertes, entrèrent dans les rues silencieuses, et virent avec étonnement de vieux magistrats assis, immobiles, tenant à la main un bâton d'ivoire, insigne de leur pouvoir. Ils ressemblaient à des dieux ou à des statues. Un soldat gaulois toucha de la main la barbe de l'un d'eux, et le Romain le frappa aussitôt de son bâton. Les Gaulois furieux massacrèrent tout et incendièrent la ville.

Les Gaulois essayèrent alors de s'emparer du Capitole. Par une nuit obscure ils escaladèrent la colline jusqu'au pied du rempart. Mais les oies consacrées à Junon donnèrent l'éveil. Manlius et les jeunes Romains précipitèrent les Gaulois du haut des murs.

Cependant la famine força les Romains à capituler. Il fut convenu qu'on payerait mille livres d'or au brenn, ou chef des Gaulois. Quand on pesa l'or, les Gaulois apportèrent de faux poids, et, comme les Romains se plaignaient, le brenn jetant dans la balance son épée et son baudrier s'écria : « *Malheur aux vaincus !* »

5. **Restauration de Rome.** — Après le départ des Gaulois, Rome songea à réparer sa défaite. Sur les conseils de Camille qui était revenu de l'exil, on releva la ville de ses ruines, on reforma l'armée, on oublia toutes les luttes qui avaient divisé les plébéiens et les patriciens, et on bâtit un temple à la Concorde. Rome reprit alors toute sa force; elle soumit les Latins, les Etrusques et les Volsques qui

s'étaient soulevés pendant l'invasion gauloise. Puis elle prépara de nouvelles conquêtes en Italie.

6. Première guerre contre les Samnites (343-341). — La première guerre que firent les Romains fut la guerre contre les Samnites. Ces peuples, qui habitaient l'Apennin, étaient de rudes montagnards, endurcis à toutes les fatigues de la guerre. Ils descendaient souvent dans les riches plaines de la Campanie et de la Grande-Grèce pour les livrer au pillage.

En 343, les Samnites étaient venus assiéger Capoue. Cette ville implora le secours des Romains. Ceux-ci accoururent et repoussèrent les envahisseurs. Mais pendant cette expédition les Latins se soulevèrent. Une grande bataille se livra à Véseris, au pied du Vésuve. Les Romains ne furent vainqueurs que grâce au dévouement du consul Décius. Celui-ci, voyant faiblir ses soldats, ordonna aux prêtres de dévouer l'armée ennemie aux dieux infernaux; puis il se précipita seul, la tête couverte d'un voile, au plus épais des rangs ennemis. Les Romains reprirent courage et gagnèrent la bataille. Les Latins firent de nouveau leur soumission.

7. Deuxième guerre contre les Samnites (328-312). — Une expédition des Samnites contre Naples fit éclater une seconde guerre. Cette fois les Romains furent moins heureux. En 321, le chef des Samnites, Pontius Télésinus, attira les Romains dans un défilé appelé les *Fourches-Caudines*, les enveloppa de toutes parts et fit passer les légions sous le joug. L'année suivante Rome vengea cette humiliation. Pontius Télésinus fut pris à son tour et dut passer sous le joug avec sept mille des siens. Les Samnites, après avoir lutté pendant quelques années, finirent par se soumettre.

8. Troisième guerre. Révolte générale des Italiens (311-280). — La victoire de Rome effraya les Italiens. Une coalition formidable se forma entre tous ces peuples également intéressés à défendre leur indépendance. Rome fit face au danger avec une énergie extraordinaire. Elle vainquit les Etrusques au lac Vadimon (309), les Samnites, les Marses et les Ombriens à la bataille de Bovianum (304). Mais alors les Gaulois Ombriens et Senons accoururent au

secours de leurs alliés. Au combat de Sentinum (295), les Romains ne remportèrent la victoire que grâce au dévouement du second Décius qui imita l'exemple de son père.

Cependant les Samnites s'obstinaient encore. Leur chef, Ovius Paccius, dressa dans son camp une tente en toile de lin et plaça un autel dans cette tente. Les plus braves des Samnites furent introduits tour à tour et jurèrent sur l'autel de se défendre jusqu'à la mort. On forma ainsi un corps d'élite, appelé *la légion du lin*. Ces héros de l'indépendance combattirent avec acharnement les Romains, mais ils ne purent qu'illustrer par leur courage la dernière résistance du Samnium. Ce pays fut soumis après une guerre qui avait duré trente-sept ans (290).

La seconde victoire du lac Vadimon sur les Etrusques et les Boïens acheva la soumission de l'Italie centrale (280).

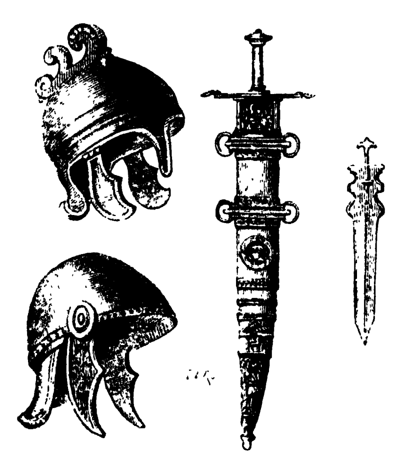
9. Guerres des Romains contre Pyrrhus (281-270). — En poursuivant leur conquête dans l'Italie méridionale, les Romains avaient menacé la ville grecque de Tarente. Celle-ci appela à son secours le roi d'Epire, Pyrrhus. Désireux de réunir à l'Epire la Grande-Grèce et la Sicile, pour fonder un empire grec, Pyrrhus arriva avec vingt-six mille mercenaires. Il enrôla de force les Tarentins et marcha contre l'armée romaine. Au combat d'Héraclée, les Romains furent effrayés par les éléphants qui servaient dans les armées grecques depuis les conquêtes d'Alexandre, et ils furent taillés en pièces. Mais Pyrrhus perdit un grand nombre de ses soldats : « Encore une pareille victoire, dit-il, et il me faudra retourner seul en Epire. » Il envoya à Rome son ministre Cinéas pour proposer une paix honorable. Mais le sénat refusa de traiter avant que Pyrrhus eût quitté l'Italie. « Le sénat, dit Cinéas à Pyrrhus, m'a paru une assemblée de rois. Quant aux Romains, leur nombre est infini, comme leur courage. »

Cependant Pyrrhus gagna encore la bataille d'*Asculum* sur les Romains ; mais il fut vaincu à son tour au combat de *Bénévent* en 275 et dut retourner en Grèce sans armée. Les Romains s'emparèrent de Tarente et complétèrent ainsi la conquête de toute l'Italie péninsulaire.

10. L'armée romaine. — Les Romains avaient mérité

de vaincre par la bonne organisation, la discipline et la bravoure de leurs armées.

L'armée romaine était remarquable entre toutes par sa forte organisation, sa discipline et sa bravoure. Tout citoyen devait à l'Etat seize années de service militaire dans l'infanterie ou dix dans la cavalerie. On pouvait être appelé depuis l'âge de dix-sept ans jusqu'à quarante-cinq. La légion était



Les armes romaines.

une petite armée complète, avec son infanterie, sa cavalerie et ses machines de guerre. Elle comprenait quatre espèces de combattants à pied : les *hastiaires*, les *princes*, les *triaires*, qui formaient une véritable infanterie de ligne, et les *vélites*, infanterie légère. Elle avait de plus un corps de trois cents cavaliers. On adjoignait à chaque légion une troupe égale d'alliés ou auxiliaires. Ainsi une légion au complet représentait à peu près neuf mille combattants.

Le chef de l'armée était le consul, ou, à son défaut, dans les guerres lointaines, le proconsul ou le préteur. Chaque légion était commandée par six tribuns militaires dont chacun avait sous ses ordres dix centuries. Chaque centurie était commandée par un centurion. Les enseignes de la

légion furent d'abord l'aigle, le loup, le cheval; plus tard il n'y eut plus que l'aigle romaine.

Le costume militaire consistait dans la tunique, la cuirasse, le sagum; les armes étaient le bouclier, la lance, le javelot et l'épée; les armes de siège, la baliste et la catapulte.

11. Les soldats romains. — Les soldats romains étaient non seulement les mieux disciplinés de l'Italie, mais les plus habiles aux exercices du corps. Leurs étapes ordinaires étaient de trente-cinq kilomètres en cinq heures; et, durant ces marches, ils portaient leurs armes, pour cinq jours de vivres, des pieux pour camper. Ils étaient habitués à creuser des canaux, à construire des routes, à établir des camps fortifiés dont on voit encore les vestiges en bien des pays occupés par les Romains. Pendant la paix ils se préparaient à la guerre par des exercices au Champ de Mars où les plus grands citoyens venaient lutter de force, d'agilité et d'adresse.



Un soldat romain.

12. Le patriotisme des Romains. — Les vertus militaires des Romains étaient aussi le résultat de leurs mœurs domestiques. La pauvreté et le désintéressement étaient en honneur chez eux. Le dictateur Cincinnatus possédait en tout bien quatre arpents de terre. Le vainqueur des Samnites, Curius Dentatus, était assis près de son feu sur un banc grossier et mangeant quelques légumes dans une écuelle de bois, quand il reçut la députation des peuples vaincus. La famille était si fortement constituée et les mœurs si rigides que pendant cinq cent vingt ans on ne vit pas un seul divorce à Rome. L'autorité paternelle avait conservé toute sa force. Tous les sentiments se confondaient dans un ardent patriotisme. Trois Décius donnèrent leur vie pour l'armée romaine. Le consul Manlius immola son fils pour le maintien de la discipline. « Le fond d'un Romain, dit

Bossuet, était l'amour de la liberté et de la patrie. Une de ces choses lui faisait aimer l'autre, car, parce qu'il aimait sa liberté, il aimait sa patrie comme une mère qui le nourrissait dans des sentiments généreux et libres. »

13. Organisation de la conquête. — Les Romains savaient conquérir; ils savaient mieux encore organiser leurs conquêtes. Ils établissaient au milieu des peuples vaincus des *colonies* et des *forteresses*, garnisons de citoyens et de soldats, pour contenir le pays et l'habituer peu à peu à la domination romaine. Des *routes militaires*, œuvre indestructible faite de moellons et de ciment, facilitaient la répression des révoltes. La plus célèbre de ces routes était la *voie Appienne* qui joignait Rome à Capoue, et, plus tard, à Tarente. Pour maintenir sous sa domination tant de cités vaincues, Rome les traitait d'une manière différente suivant leur degré de soumission. Les unes étaient simplement *sujettes*, c'est-à-dire soumises à un préfet romain. Les autres étaient *alliées* : elles conservaient leurs lois particulières, leurs magistrats, mais reconnaissaient la souveraineté romaine. Enfin quelques familles riches étaient admises à l'honneur du droit de cité. Etre citoyen romain était l'ambition de tous les Italiens. Rome savait ménager les privilèges à ceux qui s'en montraient dignes. « Diviser pour régner, » telle était sa maxime.

LECTURE. — Le dévouement de Décius.

Dans ce trouble, le consul Décius appelle à haute voix M. Valérius : « Il nous faut ici l'aide des dieux, Valérius. Allons, pontife suprême du peuple romain, dicte-moi les paroles dont je dois me servir en me dévouant pour les légions. » Le pontife lui ordonna de prendre la toge prétexte, et, la tête voilée, une main ramenée sous la toge jusqu'au menton, debout et les pieds sur un javelot, de dire : « Janus, Jupiter, Mars père, Quirinus, Bellone, Lares, dieux Novensiles, dieux indigènes, dieux qui avez pouvoir sur nous et l'ennemi, dieux Mânes, je vous prie, vous supplie, vous demande en grâce, et j'y compte, d'accorder heureusement au peuple romain des Quirites force et victoire, et de frapper les ennemis du peuple romain des Quirites de terreur, d'épouvante et de mort. Ainsi que je le déclare par ces paroles, oui, pour la république des Quirites, pour l'armée, les légions, les auxiliaires du peuple romain des Quirites, je me dévoue, et avec moi les légions et les auxiliaires de l'ennemi, aux dieux Mânes et à la Terre. »

Après cette prière, il donne ordre à ses licteurs de se retirer près de T. Manlius, et de lui annoncer sans délai que son collègue s'est dévoué

pour l'armée. Lui, ceint comme un Gabien, il saute tout armé sur son cheval et se jette au milieu des ennemis. Il apparut un instant aux deux armées revêtu d'une majesté plus qu'humaine, comme un envoyé du ciel pour expier le courroux des dieux, pour détourner de sa patrie les revers et les reporter sur l'ennemi. Aussi la crainte et l'épouvante, passant avec lui dans l'armée latine, troublèrent d'abord les enseignes et pénétrèrent bientôt dans tous les rangs. On put aisément remarquer que, partout où l'entraînait son cheval, l'ennemi, comme atteint par un astre malfaisant, demeurait saisi d'effroi. Enfin quand, accablé de traits, il tomba mort, les cohortes latines, évidemment consternées, prirent la fuite et disparurent au loin dans la plaine.

On ne put retrouver ce jour-là le corps de Décius : la nuit suspendit les recherches. Il fut retrouvé le lendemain, criblé de traits, au milieu d'un immense monceau d'ennemis massacrés. Son collègue lui fit des obsèques solennelles et dignes de sa mort.

TITE LIVE.

EXERCICES ORAUX ET ÉCRITS

1. Livres à consulter. — Montesquieu, *Grandeur et décadence des Romains.* — Bossuet, *Histoire universelle.* — Duruy, *Histoire des Romains.* — Lamarre, *De la milice romaine.*

2. Questionnaire. — Quelles furent les premières guerres des Romains? — Qu'est-ce que Porsenna? — Horatius Coclès, Mucius Scévola, Clélie? — Qu'est-ce que Camille? — Quelle ville prit-il? — En quelle année? — Racontez la prise de Rome par les Gaulois. — Qu'est-ce que les Samnites? — Quels sont les principaux épisodes de la guerre des Samnites et des Romains? — Qu'est-ce que les Fourches-Caudines? — Citez les noms des consuls romains qui se distinguèrent dans cette guerre. — Qu'est-ce que le roi Pyrrhus? — Où vainquit-il les Romains? — Pourquoi? — Où fut-il vaincu?

Quelle était l'organisation de la légion romaine? — Combien durait le service militaire? — Quelles étaient les armes des Romains? — Pourquoi étaient-ils si forts et si agiles? — Citez quelques exemples de la pauvreté et du désintéressement des citoyens romains. — Comment les Romains organisaient-ils leurs conquêtes? — Qu'est-ce que les colonies, les routes militaires? — Comment les Romains divisaient-ils les cités vaincues? — Qu'est-ce qu'une cité sujette, une cité alliée? — Quel est le titre qu'ambitionnaient les vaincus? — Quelle était la maxime des Romains dans leurs rapports avec les vaincus?

3. Devoir à rédiger. — Résumer l'histoire de la conquête de l'Italie centrale et méridionale par les Romains et expliquer les causes de leur victoire.

CHAPITRE IV

LES GUERRES PUNIQUES
CONQUÊTE DU MONDE ROMAIN

SOMMAIRE

1. Les guerres puniques (264-146). — On donne le nom de guerres puniques aux guerres de Rome contre les Carthaginois (en latin, *Puni*). Elles sont au nombre de trois.

2. Première guerre (264-241). — La première guerre entreprise pour la possession de la Sicile eut pour théâtre la Sicile, la Méditerranée où les Romains remportèrent la victoire navale de Myles qui leur donna la Sardaigne et la Corse, et celle d'Ecnome qui leur ouvrit l'Afrique.

Une première tentative en Afrique ne réussit pas. Le Romain Régulus fut battu et pris par Xantippe.

La guerre fut reportée en Sicile où se livrèrent les combats de Palerme et de Drépane. La flotte carthaginoise fut défaite aux îles Egates.

Carthage acheta la paix par la cession de la Sicile aux Romains, qui devinrent maîtres de la mer.

3. Deuxième guerre (218-201). — La deuxième guerre punique fut remplie par les exploits d'Annibal. Celui-ci ouvrit la guerre par la prise de Sagonte, franchit l'Ebre, les Pyrénées, le Rhône et les Alpes, battit les Romains sur les bords du Tessin. de la Trébie et du lac Trasimène, écrasa l'armée romaine à Cannes (216) et soumit toute l'Italie.

Mais Rome se releva par son courage; elle arrêta le frère d'Annibal, Asdrubal, sur les bords du Métaure, transporta la guerre en Afrique où Annibal fut vaincu à Zama (202).

Carthage n'obtint la paix qu'en renonçant à l'Espagne et à toutes ses possessions hors d'Afrique, et en livrant ses vaisseaux et ses éléphants.

4. Troisième guerre (149-146). — Dans la troisième guerre, Rome jalouse de la prospérité renaissante de Carthage souleva contre elle Massinissa. Après un siège héroïque de trois ans, Carthage fut prise et détruite par Scipion Emilien. L'Afrique fut réduite en province romaine.

5. Soumission de la Macédoine, de la Grèce et de l'Asie. — Victorieuse de Carthage, Rome poursuivit ses conquêtes. Elle soumit la Macédoine et la Grèce, en 146; et, en 129, une partie de l'Asie Mineure.

6. Soumission de l'Espagne. — L'Espagne, malgré la résistance de Viriathe, fut soumise après la prise de l'héroïque ville de Numance (133).

RÉCIT

1. Carthage. — Rome, maîtresse de l'Italie, disputa à Carthage l'empire de la Méditerranée.

Carthage était une colonie de Tyr, fondée au neuvième

siècle par la reine Didon. Heureusement située au fond du golfe de Tunis, en face de la Sicile, sur le passage qui fait communiquer les deux bassins de la Méditerranée, elle avait établi sa domination sur tout le nord de l'Afrique et fondé un vaste empire maritime. La plus grande partie de la Sicile, les îles de Malte, la Sardaigne, la Corse, les Baléares, lui appartenaient. Son commerce lui avait donné d'immenses richesses. Mais ses institutions étaient moins solides que celles de Rome. Elle était gouvernée par une aristocratie de riches commerçants. Le sénat, où siégeaient les représentants des grandes familles, était le conseil suprême de la cité. Tout entière à ses préoccupations de lucre, Carthage avait négligé les forces militaires. Elle n'avait pas d'armée nationale, mais une armée de mercenaires. Le peuple n'y était pas, comme à Rome, fortement discipliné et patriote. Il n'y avait que des riches et des pauvres, et point de classe moyenne. Enfin, Carthage n'avait pas su s'assimiler les peuples conquis : elle ne cherchait qu'à les exploiter. Aussi sa domination était-elle détestée.

Dans la lutte qui se prépare, Rome l'emportera, bien qu'elle soit inférieure par ses richesses, sa marine et l'étendue de ses possessions. Mais elle a, ce qui vaut mieux, un gouvernement fortement constitué, un peuple de citoyens, une armée nationale.

2. **Cause des guerres puniques.** — La rivalité des intérêts de Rome et de Carthage fut la cause des guerres puniques. Longtemps les deux cités avaient vécu en bon accord. Mais, lorsque les Romains songèrent à s'étendre hors de l'Italie, ils trouvèrent en face d'eux les Carthaginois. La lutte devint inévitable. Le prix en était la domination de la Méditerranée, c'est-à-dire du monde ancien. Grave question! L'issue de la lutte pouvait changer le caractère de la civilisation antique, car les deux peuples représentaient deux races différentes : Carthage, la race sémitique, et Rome la race aryenne.

La Sicile fut la pomme de discorde. « Quel beau champ de bataille, avait dit Pyrrhus, en quittant cette île, nous laissons aux Romains et aux Carthaginois ! » Trois puissances se partageaient alors la Sicile : à l'ouest, Carthage ; au sud-est, Hiéron, tyran de Syracuse ; au nord-est, les Mamertins, peuplade venue de la Campanie, maîtres de Messine. Hiéron

et les Carthaginois avaient résolu de reprendre Messine aux Mamertins. Ceux-ci appelèrent les Romains à leur secours. Telle fut la cause de la première guerre punique.

3. La première guerre punique (264-241). — Les Romains firent la guerre avec leur activité ordinaire. Après une première campagne, ils imposèrent la paix à Hiéron et chassèrent les Carthaginois de toutes les places qu'ils occupaient dans l'intérieur de l'île.

Mais les Romains ne pouvaient poursuivre leurs ennemis qu'en les attaquant sur mer. Ils construisirent alors et en toute hâte quelques navires, que le consul Duillius fit armer de *corbeaux* ou ponts mobiles pour faciliter l'abordage, et ils remportèrent une première victoire navale à Myles, près de Palerme. La flotte carthaginoise fut à moitié détruite.

Ce premier succès enhardit les Romains. Ils résolurent d'envahir l'Afrique. Une nouvelle flotte, portant cent quarante mille hommes, sous le commandement de Régulus, se dirigea vers Carthage. Elle rencontra près d'Ecnome, sur la côte méridionale de la Sicile, la flotte carthaginoise et la dispersa. Régulus put alors débarquer en Afrique. Il aurait pu terminer la guerre si le sénat n'avait commis la faute de rappeler une partie des légions. Carthage, au contraire, leva une nombreuse armée de mercenaires qu'elle confia à un excellent général, au Lacédémonien Xantippe. Régulus fut vaincu et fait prisonnier. Envoyé à Rome pour demander la paix, il exhorta le sénat à la refuser, et, suivant sa promesse, il revint à Carthage reprendre ses fers. Il y périt, dit-on, dans les plus affreux tourments.

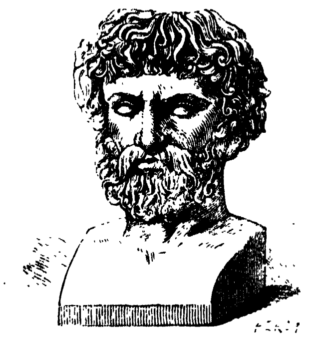
Après cette tentative malheureuse en Afrique, la guerre fut reportée en Sicile. Pendant quelque temps la fortune fut indécise. Les Romains vainqueurs à Palerme furent vaincus à Drépane. Le nouveau général carthaginois, Amilcar, surnommé Barca ou l'Eclair, résista avec succès contre tous les efforts de Rome. Cependant, en 241, la flotte romaine détruisit près des îles Egates la flotte carthaginoise. Cette victoire décida la conclusion de la paix. Les Carthaginois abandonnaient la Sicile et payaient une indemnité de vingt millions de francs.

4. Intervalle de paix (241-219). — Rome profita de la paix pour fortifier son armée et agrandir sa domination.

Elle occupa solidement la Sicile et elle s'empara de la Corse et de la Sardaigne. Menacée de nouveau par une invasion des Gaulois Cisalpins, elle résolut d'en finir. Elle fit une levée en masse de tous les hommes capables de porter les armes, elle mobilisa tous les contingents italiens, et, avec une armée formidable, elle marcha contre les Gaulois qui s'étaient avancés jusqu'en Etrurie. Vainqueurs dans une première bataille à Télamon, les Romains repoussèrent leurs ennemis dans la vallée du Pô, les y suivirent et s'emparèrent de Milan, leur capitale. L'Italie tout entière fut soumise (222).

Pendant ce temps Carthage subissait une crise redoutable. Les mercenaires ne recevant plus de solde s'étaient révoltés. Amilcar parvint à les cerner dans un défilé et à les prendre par la famine. Quarante mille de ces malheureux furent massacrés. On donna le nom de *guerre inexpiable* à cette insurrection qui fit verser des torrents de sang.

5. **Annibal.** — Le danger que Carthage venait de courir et les progrès menaçants de Rome donnèrent naissance à un parti de patriotes carthaginois qui se proposèrent d'augmenter la puissance militaire de leur cité. A la tête de ce parti était Amilcar Barca. Sa belle conduite en Sicile et sa haine des Romains lui avaient valu une grande popularité. Mais les riches bourgeois de Carthage, redoutant à la fois que leur influence ne fût détruite par ce chef militaire et que leur commerce ne fût compromis par une guerre nouvelle avec Rome, écartèrent Amilcar en lui confiant une expédition en Espagne.



Annibal.

Amilcar passa neuf ans en Espagne, s'empara de tout le pays jusqu'à l'Ebre et fonda la Nouvelle-Carthage (Carthagène). Après lui, son gendre, Asdrubal, continua sa politique et ses conquêtes. Celui-ci ayant été assassiné en 220, l'armée élut pour son chef Annibal, fils d'Amilcar.

Annibal n'avait alors que vingt-six ans ; il avait hérité de son père son courage, ses talents militaires et surtout sa haine pour les Romains. A l'âge de neuf ans, il avait prêté le serment de les combattre toute sa vie. Il tint parole.

6. **La seconde guerre punique** (218-201). — L'Espagne fut la cause de la seconde guerre punique, comme la Sicile l'avait été de la première. Les Romains avaient pris sous leur protection la ville de Sagonte. Annibal vint l'assiéger en 219. Les Romains envoyèrent un ambassadeur à Carthage pour protester. « Je viens, dit-il fièrement au sénat, porter la paix ou la guerre, choisissez. » On lui répondit : « Choisissez vous-même. » L'ambassadeur romain choisit la guerre.

7. **Marche d'Annibal sur l'Italie.** — Annibal, heureux d'une guerre qu'il désirait depuis longtemps, conçut aussitôt le plan hardi d'attaquer Rome en Italie. Après avoir réuni une armée de cent mille hommes en Espagne, il franchit l'Ebre, les Pyrénées, traversa tout le sud de la Gaule et arriva sur les bords du Rhône. Il franchit ce fleuve, en amont d'Avignon, et remonta la rive gauche jusqu'au confluent de l'Isère.

Mais alors se dressa devant lui une barrière qui paraissait infranchissable, les Alpes avec leurs neiges éternelles. Par quel point les aborda-t-il ? Par le mont Genèvre, par le mont Cenis ou par le petit Saint-Bernard ? La question est restée douteuse. Quoi qu'il en soit, Annibal s'engagea avec son armée au milieu de ces montagnes, escalada les pics élevés, pénétra dans les gorges profondes. Hommes et chevaux roulaient quelquefois au fond des abîmes, entraînés par des avalanches de neiges. Après neuf jours d'efforts l'armée arriva au sommet de la montagne, d'où elle put contempler les riches plaines de l'Italie. La descente fut aussi périlleuse. Les soldats glissaient sur les glaciers ; on dut percer une route à travers les rochers pour faire passer les éléphants. Tous ces travaux s'accomplissaient au milieu de populations hostiles qu'il fallait combattre jour et nuit. La moitié des soldats périrent : ceux qui avaient survécu à de telles fatigues paraissaient invincibles.

8. **Annibal en Italie.** — L'armée carthaginoise, renforcée par de nombreux soldats gaulois, ennemis des Romains,

fut partout victorieuse. Vainement les Romains voulurent l'arrêter au passage de deux rivières, le Tessin et la Trébie; ils furent repoussés. Annibal franchit les Apennins, marcha pendant quatre jours dans les marais de l'Arno. C'est là que, monté sur son dernier éléphant, il perdit un œil. Les Romains, le croyant affaibli après une telle marche, l'attaquèrent près du lac Trasimène, et de nouveau furent vaincus.

9. Bataille de Cannes (216). — Annibal, après cette victoire, ne marcha pas sur Rome, n'ayant pas le matériel nécessaire pour un siège. Il se dirigea vers l'Italie méridionale, espérant gagner à sa cause les Italiens. Rome, un moment abattue par ses revers, avait formé une nouvelle armée qu'elle confia au consul Fabius. Celui-ci évita toute bataille, se contenta de surveiller Annibal, et chercha à l'épuiser par ses manœuvres prudentes. On le surnomma *le Temporiseur*. Mais bientôt ces lenteurs déplurent à l'impatience du peuple romain qui nomma deux nouveaux consuls, Paul-Emile et Varron. Ceux-ci reçurent ordre de livrer bataille.

L'engagement eut lieu dans les plaines de Cannes. L'armée romaine y subit un sanglant désastre. Un des consuls, Paul-Emile, quatre-vingts sénateurs, cinquante mille soldats périrent dans cette immense défaite.

10. Énergie de Rome. — Tout paraissait perdu : mais les Romains se montrèrent plus grands que leurs malheurs. Loin de récriminer contre le consul vaincu, ils lui firent une réception magnifique. Le sénat se porta au-devant de lui et le félicita de n'avoir pas désespéré du salut de la république. Tous les hommes valides prirent les armes. Les généraux ne manquèrent pas à de tels soldats. L'un, Fabius, fut surnommé, à cause de sa prudence, le *bouclier*; l'autre, Marcellus, à cause de son courage heureux, l'*épée* de Rome.
Au contraire, Annibal était délaissé de Carthage, jalouse de ses succès, au moment où il avait le plus besoin de secours. Il se retira quelque temps à Capoue pour donner à ses mercenaires le repos qu'ils réclamaient. Puis il guerroya inutilement en Sicile et dans l'Etrurie méridionale, s'épuisant par ses succès mêmes, incapable avec une armée affaiblie

par une si longue campagne de tenter une attaque sérieuse sur Rome.

A la fin, Carthage s'émut. Elle envoya une armée de secours sous la conduite d'Asdrubal, frère d'Annibal. Mais cette armée fut vaincue sur les bords du Métaure (207) et Asdrubal fut tué.

Cependant Annibal ne pouvait se résigner à la défaite. Il resta pendant cinq ans encore dans l'Italie méridionale, toujours menaçant pour Rome. Il dut enfin repartir pour l'Afrique qu'une armée romaine venait d'envahir.



Scipion l'Africain.

11. Scipion l'Africain. — L'idée hardie de finir la guerre en attaquant directement Carthage en Afrique avait été inspirée par Scipion l'Africain.

Publius Cornélius Scipion, surnommé l'Africain, naquit en 235 avant Jésus-Christ. A l'âge de dix-sept ans, il sauvait la vie à son père grièvement blessé à la bataille du Tessin. Il assista au désastre de Cannes, et, malgré ce malheur public, il ne désespéra pas du salut de la patrie. « Jurons, dit-il aux soldats que son courage avait ranimés, jurons de ne jamais trahir la république ! »

Cette fermeté patriotique soutint toujours ce grand citoyen. Quand on apprit à Rome que les légions avaient été vaincues en Espagne, Scipion se présenta devant l'assemblée du peuple. « J'ai ce qu'il faut pour vaincre, dit-il; donnez-moi le commandement de l'armée et je vengerai mon père et mon oncle. » Comme il n'avait que vingt-quatre ans, on hésita à lui confier la direction des armées. « Rassurez-vous, dit-il, ma jeunesse est un défaut dont je me corrigerai tous les jours. »

Le peuple romain eut confiance en ce jeune homme, et Scipion la justifia par ses services. Il vainquit les Carthaginois, s'empara de Carthagène en Espagne et replaça ce pays sous la domination romaine.

Bientôt il rendit à Rome un service plus grand encore. Les Romains luttaient depuis longtemps contre Annibal en Sicile. Scipion, le premier, conseilla de porter hardiment la guerre en Afrique.

12. **Bataille de Zama** (202). — Scipion débarqua à Utique avec trente mille hommes. Il s'allia avec le chef de la Numidie (province de Constantine), Massinissa, et se prépara à la lutte, en établissant dans son armée la plus sévère discipline. C'est alors qu'Annibal revint en Afrique, après une absence de trente-six ans, pour défendre sa patrie. Une grande bataille se livra à Zama, à l'ouest du Kef. Scipion fut vainqueur. Carthage dut signer la paix.

13. **Fin de la seconde guerre punique** (201). — Carthage cédait aux Romains l'Espagne et les îles de la Méditerranée, mais elle conservait ses possessions d'Afrique. Elle devait rendre tous ses éléphants et ne gardait que dix navires. Elle payait un tribut annuel et ne pouvait faire la guerre en Afrique sans le consentement des Romains. Cette paix marquait la déchéance politique de Carthage, et préparait sa soumission complète dans un avenir prochain.

14. **Mort de Scipion l'Africain et d'Annibal.** — A son retour à Rome, Scipion fut reçu avec enthousiasme. Son triomphe fut un des plus beaux qu'on eût vus. Sa statue fut placée au Capitole. On lui donna le glorieux surnom d'*Africain*.

Cependant sa gloire fit naître l'envie. Ses ennemis lui re-

prochèrent sa fierté; quelques-uns l'accusèrent de corruption. Cité devant le peuple pour se justifier de cette accusation, il s'écria fièrement : « Romains, c'est à pareil jour que j'ai vaincu Annibal à Zama ; allons au Capitole en rendre grâces aux dieux! » La foule tout entière le suivit.

Mais, comme les attaques de ses adversaires continuaient, il résolut de quitter Rome. Il s'exila dans sa maison de campagne de Liternum et se consola de sa disgrâce dans les travaux champêtres et dans la culture des lettres. Avant de mourir, il fit graver ces mots sur son tombeau : « Rome, ingrate patrie, tu n'auras pas mes cendres! »

Scipion avait la réputation du plus grand homme de guerre de son époque. Il le savait et aimait qu'on rendît hommage à son génie. La modestie n'était pas une de ses qualités. Un jour, après la bataille de Zama, il discourait avec Annibal sur la guerre et les hommes qui s'y étaient le plus distingués. « Quel est, d'après vous, disait Scipion, le plus grand général? — C'est Alexandre, répondit Annibal. — Et le second? — C'est Pyrrhus, roi d'Epire. — Et le troisième? — C'est moi, dit Annibal. » — Scipion, piqué par cette fière réponse, ajouta : « Et si vous m'aviez vaincu, à quel rang vous placeriez-vous? — Au premier, » repartit le Carthaginois.

La mort d'Annibal fut aussi triste que celle de Scipion. Les Romains avaient exigé qu'il fût exilé de sa patrie. Il se retira en Asie où il chercha encore des ennemis à Rome. Antiochus, roi de Syrie, écouta ses conseils ; mais il fut vaincu. Les Romains demandèrent qu'on leur livrât un ennemi aussi redoutable. Le roi de Bithynie, Prusias, y consentit.

Annibal, apprenant cette trahison, se donna la mort ; il prit un poison qu'il portait toujours dans sa bague. « Puisque les Romains, dit-il, ont encore peur d'un vieillard, délivrons-les de leur terreur. »

Annibal laissait la réputation d'un des plus grands hommes de guerre que l'histoire ait connus et d'un généreux patriote qui n'eut d'autre pensée que l'honneur et l'indépendance de son pays.

— **15. Les Romains en Orient. Soumission de la Macédoine, de la Grèce et de l'Asie Mineure.** — **Après les guerres puniques, Rome poursuivit ses conquêtes**

et étendit peu à peu sa domination sur tous les peuples qui habitaient le littoral de la Méditerranée.

En Orient, les guerres des Romains aboutirent à la conquête successive de la Macédoine, de la Grèce et de l'Asie Mineure.

En Macédoine, le roi Philippe, allié d'Annibal, avait été attaqué le premier. Vaincu à la bataille de Cynoscéphales en 197, il avait été obligé de payer un tribut et de livrer son fils comme otage. Après la mort de Philippe, Persée, son fils, reprit la guerre. Il fut vaincu par Paul-Emile à *Pydna*, en 168. Quelques années plus tard, la Macédoine fut réduite en province romaine par le consul Métellus.

En Grèce, la ligue achéenne, qui avait perdu son chef, Philopœmen, surnommé le dernier des Grecs, fut vaincue par le consul Mummius. Corinthe fut détruite et la Grèce entière devint la province d'Achaïe (146).

En Asie, le roi de Syrie, Antiochus III, poussé à la guerre par Annibal, s'était allié aux Grecs; mais il avait été vaincu par les Romains aux *Thermopyles* et poursuivi en Asie, où il avait subi une seconde défaite à *Magnésie*. Les Romains donnèrent une partie de ses possessions de l'Asie Mineure à leur protégé Eumène, roi de Pergame. A la mort de ce dernier, les Romains réclamèrent le royaume de Pergame, qui devint la province d'Asie (129).

16. Les Romains en Afrique. Destruction de Carthage. — Depuis la bataille de Zama, Carthage, frappée à mort, avait été incapable de se relever. Les Romains avaient placé près d'elle un ennemi irréconciliable, Massinissa, roi de Numidie. Celui-ci, par des attaques incessantes, harcelait les Carthaginois, ravageait leur territoire. Vainement, ils réclamèrent à Rome. Enfin, exaspérés, ils prirent les armes et repoussèrent les attaques de leur ennemi. Rome n'attendait que cette occasion pour en finir. « Je pense, disait Caton, qu'il faut détruire Carthage! » Aussitôt Scipion Emilien, fils de Paul-Emile, adopté par la famille des Scipion, parut devant les murs de Carthage; il demanda qu'elle livrât ses armes et ses machines de guerre; puis, quand les Carthaginois furent désarmés, il leur ordonna d'abandonner leur ville qui allait être rasée.

Carthage, réveillée par le désespoir, résolut de se défendre avec la dernière énergie. Nuit et jour, on fabriqua des armes.

Scipion Emilien, pour affamer la ville, ferma le port avec une digue immense. Les Carthaginois creusèrent dans le roc une nouvelle sortie vers la haute mer et faillirent surprendre la flotte romaine. Après trois ans de siège, les Romains s'emparèrent enfin de la ville; mais ils durent y soutenir, pendant six jours et six nuits, des combats dans chaque maison et dans chaque rue. Les Carthaginois rendirent la citadelle à la condition qu'ils auraient la vie sauve. La femme d'Asdrubal reprocha amèrement à son époux cette capitulation; puis elle égorgea ses deux enfants et se précipita au milieu des flammes. Bientôt il ne resta plus de Carthage que des ruines fumantes. L'Afrique fut réduite en province romaine (146).

17. Les Romains en Espagne. Prise de Numance (133). — La conquête de l'Espagne par les Romains fut longue et difficile. Elle dura soixante-quatre ans et elle fut marquée par l'héroïque résistance du peuple espagnol. Un pâtre lusitanien, Viriathe, fit aux Romains, pendant cinq ans, une guerre de surprises et d'escarmouches et vainquit leurs meilleurs généraux. Il enferma le consul Fabius dans un défilé et le força à signer un traité, avec ces fières paroles : « Il y aura paix entre le peuple romain et Viriathe. » Les Romains ne parvinrent à se débarrasser de ce redoutable ennemi qu'en le faisant assassiner.

Mais l'épisode le plus célèbre de cette guerre fut le siège de Numance. Deux consuls subirent devant les murs de cette ville une honteuse défaite. Pour vaincre la résistance de cette héroïque cité, Rome dut faire appel à l'énergie du vainqueur de Carthage, Scipion Emilien. Celui-ci, après avoir rétabli la discipline dans les légions romaines, bloqua Numance par une quadruple ligne de retranchements. Les Numantins, pressés par la famine, demandèrent vainement la bataille, et ils furent réduits à s'égorger entre eux. Scipion Emilien entra dans cette ville déserte et en fit raser les murs (133). La prise de Numance amena la soumission et la pacification de l'Espagne.

18. Le monde romain au second siècle avant Jésus-Christ. — Ainsi, vers l'an 130, Rome avait déjà assuré sa domination sur la Méditerranée. Elle en possédait les trois grandes péninsules : l'Italie, la Grèce et l'Espagne.

Hors de l'Europe, elle occupait déjà la plus grande partie de l'Afrique et de l'Asie Mineure. Aucune puissance ne pouvait plus lui disputer l'empire du monde.

LECTURE. — Un grand géomètre, Archimède.

A l'époque des guerres puniques vivait en Sicile un des plus grands géomètres de l'antiquité, Archimède. Il était né à Syracuse, en 287 avant Jésus-Christ. Il montra un goût précoce pour l'étude des mathématiques et fit les découvertes les plus remarquables. C'est lui qui a montré toute la puissance du levier. « Donnez-moi un point d'appui, disait-il, et je soulèverai le monde. » Il apportait à ses travaux une ardeur incroyable. Un jour le roi de Syracuse, Hiéron, lui proposa un problème. Archimède en chercha la solution. Il fut si heureux de la trouver qu'il parcourut les rues de la ville en criant : « J'ai trouvé ! J'ai trouvé ! »

Syracuse était l'alliée des Carthaginois. Le consul romain Marcellus vint en faire le siège. Archimède mit au service de sa patrie toutes les ressources de la science. Il inventa de puissantes machines de guerre. Tantôt il enlevait les vaisseaux à l'aide de leviers armés de crampons, et les brisait contre les rochers; tantôt il les brûlait au moyen de miroirs ardents. Cependant les Romains prirent Syracuse. Marcellus aurait voulu épargner Archimède. Mais le savant était tellement absorbé par l'étude de ses problèmes qu'il ne s'était pas aperçu de la prise de la ville. Il refusa d'obéir à un soldat romain qui lui ordonnait de le suivre. Le soldat le tua. Marcellus lui fit élever un magnifique tombeau.

D. B.

EXERCICES ORAUX ET ÉCRITS

1. Livres à consulter. — Duruy, *Histoire des Romains*. — Michelet, *Histoire romaine*. — Tite Live et Polybe, *Histoires*.

2. Questionnaire. — Qu'est-ce que Carthage? — Qu'appelle-t-on guerres puniques? — Combien ont-elles duré? — En combien de périodes se divisent-elles? — Quelle fut la cause de la première guerre punique? — Quels en sont les principaux événements? — Quel en fut le résultat? — Quel fut le héros de la seconde guerre punique? — Quelles furent les principales victoires d'Annibal? — Où fut-il vaincu? — Par qui? — Quelles furent les conditions de la paix imposée à Carthage? — Qui provoqua la troisième guerre punique? — Quel en fut l'événement principal? — Par qui Carthage fut prise et détruite? — En quelle année? — Quelles furent les principales conquêtes des Romains, après les guerres puniques? — En quelle année eut lieu la soumission de la Macédoine et de la Grèce? — Après quels événements? — Quels rois de l'Asie furent soumis par les Romains? — Citez le plus célèbre. — Quel fut le héros de la résistance en Espagne? — Quel est l'épisode le plus curieux de cette guerre? — Qui détruisit Numance? — En quelle année?

3. Devoir à rédiger. — Résumer l'histoire des guerres puniques, expliquer les causes de la victoire de Rome et ses conséquences.

CHAPITRE V

ROME AU IIe SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST
LES GRACQUES

SOMMAIRE

1. Rome après les conquêtes. — Une nouvelle aristocratie s'était formée à Rome, après les guerres puniques. Elle se composait des anciennes familles patriciennes et des riches familles plébéiennes qui avaient exercé les magistratures.

La classe moyenne avait disparu, l'esclavage avait fait d'immenses progrès, et on ne comptait plus à Rome que des riches et des pauvres.

2. Caton le Censeur et Scipion Emilien. — Quelques hommes, comme Caton le Censeur et Scipion Emilien, cherchèrent à relever la classe moyenne et à arrêter la décadence de la société romaine; mais le mal était trop profond et ils échouèrent dans leurs entreprises.

3. Les Gracques. — Les deux Gracques, Tibérius et Caïus Gracchus, tentèrent de relever la plèbe par des réformes et des lois agraires.

Tibérius Gracchus voulut donner aux prolétaires les terres du domaine public pour en faire de petits propriétaires; mais il fut tué dans une sédition (133).

Caïus Gracchus reprit les projets de son frère, il voulut changer la constitution, mais il indisposa contre lui tous les partis et il périt comme Tibérius dans une émeute (121).

4. Réaction aristocratique. — Après l'avortement de la réforme tentée par les Gracques, la réaction aristocratique devint plus violente, et de nouvelles luttes ensanglantèrent Rome.

RÉCIT

1. Influence des conquêtes sur la société romaine. — « La conquête de tant de riches provinces avait eu sur les mœurs et, par contre-coup, sur la constitution des Romains de désastreux effets qui déjà se faisaient sentir et qui, en se développant, allaient détruire la république et la liberté. Peu à peu on renonçait à l'ancienne simplicité : les descendants de Fabricius, de Curius Dentatus, de Régulus, affichaient un luxe ruineux, et, pour retrouver les trésors perdus dans la débauche ou d'inutiles dépenses, on pillait les alliés, on pillait le trésor; les censeurs, gardiens des mœurs publiques, avaient été déjà forcés de chasser du sénat de nobles personnages. Si les grands devenaient avides, le peuple devenait vénal. La classe moyenne avait disparu,

décimée par la continuité des guerres, ruinée par la décadence de l'agriculture et par la concurrence que les esclaves faisaient aux travailleurs libres. De sorte qu'au lieu de cette population robuste, fière, énergique, qui avait fondé la liberté et conquis l'Italie, on commençait à ne plus voir dans Rome qu'une foule oisive, affamée, mendiante, recrutée par des affranchissements et qui n'avait pas plus les idées qu'elle n'avait dans les veines le sang des anciens plébéiens. « Il n'y » a pas, disait un tribun, deux mille individus qui aient une » propriété. » Telle était donc la situation : deux ou trois cent mille familles à millions, et au-dessous d'elles, bien loin, trois cent mille mendiants ; entre eux rien : c'est-à-dire une aristocratie orgueilleuse et une multitude sans force ni dignité[1]. »

2. **Caton le Censeur** (234-149). — Quelques hommes, frappés de la décadence des mœurs romaines et des vices de la société, essayèrent d'arrêter les progrès du mal et de reconstituer par des moyens différents la classe moyenne qui devenait tous les jours plus rare. Parmi eux, il faut citer Caton le Censeur, Scipion Emilien et les Gracques.

Caton, surnommé *l'Ancien* ou *le Censeur*, était le type le plus complet du vieux caractère romain, esprit positif et caustique, rude et tenace dans son attachement aux institutions de son pays. Ennemi de toute innovation, il ne voulait connaître et pratiquer que les trois arts romains, l'agriculture, la guerre, le droit. Agriculteur, Caton nous a laissé un livre sur l'agriculture qui nous fait bien connaître son caractère actif, défiant, âpre et dur. Juriste, il soutint quarante-quatre procès dans sa vie. Soldat, il fit les campagnes de la Thrace, de la Grèce et de l'Afrique. Ennemi de Carthage, il terminait ses discours par ces mots : « Et je pense qu'il faut détruire Carthage. »

Caton fut toujours hostile aux nouveautés, surtout à celles qui venaient de la Grèce. Les Grecs, depuis la conquête de leur pays, arrivaient en masse à Rome pour y chercher fortune. Souples, insinuants et adroits, ils se faisaient recevoir dans les riches familles. Ils exerçaient tous les métiers, suivant leur capacité : secrétaires, cuisiniers, artistes, danseurs, précepteurs, parasites, grammairiens, philosophes. Ainsi,

1. Victor Duruy. *Histoire des Romains.*

l'hellénisme était devenu à la mode. Les Grecs donnèrent aux Romains leur goût délicat pour les belles choses; ils firent connaître les chefs-d'œuvre de leur littérature; mais aussi ils apportèrent leurs vices, leur dépravation morale et leur scepticisme religieux. Caton les poursuivit de sa haine. « Cette race, disait-il, est perverse et intraitable. »

Caton combattit avec le même acharnement le luxe qui commençait à corrompre la noblesse. Cet homme, qui venait au Forum pieds nus, et vêtu d'une vieille toge, s'élevait avec l'âpreté d'un rude paysan contre les dépenses excessives des familles riches. Nommé censeur en 184, il raya sept membres du sénat, dégrada plusieurs chevaliers, mit des impôts sur les bijoux, les voitures et les esclaves, supprima les prises d'eau qui appauvrissaient les fontaines publiques au profit des jardins particuliers, abattit les maisons qui avaient empiété sur les rues, afferma les impôts à très haut prix et les travaux publics au rabais. Quand il sortit de charge, on lui éleva une statue avec cette inscription : « A Caton, pour avoir, par de salutaires ordonnances et de sages institutions, relevé la république romaine, que l'altération des mœurs menaçait de détruire. » Mais toutes ces réformes furent impuissantes à guérir le mal qui était trop profond.

3. **Scipion Emilien** (185-129). — Scipion Emilien, le destructeur de Carthage et de Numance, songea aussi à relever la société romaine, mais par d'autres moyens. Il n'était pas, comme Caton, hostile aux arts et à la littérature de la Grèce. Ami de l'historien grec Polybe, il fut un de ceux qui favorisèrent le plus l'hellénisme. Esprit honnête et droit, loyal et désintéressé, Scipion Emilien voulait conserver les institutions qui avaient fait la grandeur de Rome, mais il ne repoussait aucun progrès. Il aurait voulu faire de l'Italie une nation, en reconstituant une classe de petits propriétaires pour faire équilibre à la populace qu'il méprisait. Il se montra toujours l'ennemi de cette plèbe paresseuse et turbulente. « Taisez-vous, dit-il un jour au peuple qui murmurait contre lui, taisez-vous, faux fils de l'Italie; je ne craindrai jamais, parce qu'ils sont affranchis, ceux que j'ai amenés ici chargés de chaînes. » On le trouva mort dans son lit et on accusa sa femme Sempronia, sœur des Gracques, et Caïus Gracchus de l'avoir empoisonné.

4. Les Gracques et les lois agraires. — Deux frères, Tibérius et Caïus Gracchus, tentèrent une réforme plus importante. Ils voulaient transformer les prolétaires, c'est-à-dire ceux qui ne possédaient rien, en propriétaires. Ils espéraient ainsi relever la plèbe romaine qui ne vivait que de mendicité et faire de cette tourbe de mendiants, livrés à tous les vices, un peuple de citoyens. Ils furent ainsi amenés à proposer des lois agraires.

Ces lois n'avaient aucun caractère révolutionnaire ni démagogique. Elles ne touchaient pas à la propriété *privée*, elles proposaient le partage entre les citoyens pauvres des terres qui appartenaient au *domaine public*. Ces terres conquises sur les peuples vaincus avaient été affermées ou étaient restées vacantes. Les citoyens riches les avaient généralement affermées et les faisaient cultiver par des esclaves. En proposant que ces terres fussent morcelées et données en petits lots aux prolétaires, les Gracques ne spoliaient personne, et ils avaient l'espoir de constituer une classe moyenne avec les petits propriétaires. Leur loi était équitable et habile.

Le père des Gracques était Sempronius Gracchus, le pacificateur de l'Espagne; leur mère était Cornélie, la fille de Scipion l'Africain. C'est elle qui les éleva, et elle les entoura des maîtres les plus habiles de la Grèce. Elle était fière de ses enfants « qui étaient, disait-elle, sa plus belle parure. » Elle inspira à ses fils des idées grandes et généreuses. Dans sa noble ambition, elle espérait que les Gracques sauveraient la république.

5. Tibérius Gracchus. Sa mort (133). — Tibérius Gracchus conçut l'idée de sa réforme, au retour de la guerre d'Espagne. Il avait vu toutes les campagnes romaines changées en vastes pâturages et les terres cultivées par des esclaves, tandis que les hommes libres, ruinés par le service militaire, mouraient de faim. Elu tribun, en 133, il proposa une loi agraire : 1° Nul ne devait posséder plus de cinq cents arpents de terre publique; 2° nul ne pouvait envoyer dans les pâturages publics plus de cent têtes de gros bétail ou cinq cents de petit; 3° nul ne devait employer des esclaves sur ses terres; 4° les terres du domaine public seront distribuées par lots à des citoyens et à des Italiens pauvres.

Cette loi était équitable. Elle souleva cependant une vive opposition. Les riches, qui se considéraient comme les pro-

priétaires des terres qu'ils avaient affermées et qu'ils avaient améliorées, et les Italiens, qui se plaignaient qu'on les dépouillât au profit de la populace romaine, la combattirent avec violence. Quant aux prolétaires, ils acceptèrent avec peu d'empressement une loi qui les forçait à vivre loin de Rome. Tibérius ne put faire passer ses propositions qu'en violant la légalité. Il fit déposer son collègue le tribun Octavius, qui était le défenseur des riches. Désormais, Tibérius fut vivement attaqué par la noblesse et blâmé par ses amis mêmes à cause de sa violence. Il fut tué par ordre du sénat dans une émeute (133).

6. **Tribunat de Caïus Gracchus** (123-122). — Caïus Gracchus reprit les projets de son frère en les agrandissant. Elu tribun en 123, il entreprit de changer toute la constitution et fit d'importantes réformes sociales et politiques.

Son premier soin fut de reprendre la loi agraire de Tibérius qu'il compléta par une loi nouvelle sur la fondation de colonies. Ces colonies ne devaient plus être comme autrefois des postes militaires. Elles étaient ouvertes à tous les citoyens pauvres à qui on distribuerait des terres. Les villes choisies pour recevoir des colons étaient Tarente, Capoue, Corinthe et Carthage. Ainsi Caïus espérait attirer hors de Rome une partie des prolétaires. A ceux qui resteraient à Rome, il fit faire des distributions régulières de blé. C'était créer ce que nous appelons l'assistance publique.

La réforme politique de Caïus Gracchus consista surtout à donner aux chevaliers le pouvoir judiciaire qui jusqu'alors avait appartenu aux familles sénatoriales. Il comptait ainsi vouer à une inimitié réciproque les deux ordres les plus riches et les plus puissants de l'Etat.

7. **Mort de Caïus Gracchus** (121). — Toutes ces réformes firent beaucoup de mécontents. Le sénat, pour le perdre, fit nommer un tribun, Livius Drusus, qui proposa des lois plus populaires et qui flatta le peuple. Caïus Gracchus vit sa popularité disparaître; il ne put se faire réélire tribun, et, comme son frère, il eut recours à la violence. Cité à comparaître devant le consul, il s'y refusa et se retrancha avec ses amis sur le mont Aventin. Poursuivi par une bande de nobles et d'esclaves, il franchit le Tibre, se cacha dans un bois où il se fit donner la mort par un serviteur dévoué qui se tua ensuite (121).

Ainsi, la première tentative faite par des voies pacifiques pour réorganiser l'Etat avait échoué. Les violences allaient appeler les violences. Les chefs du peuple vont être en même temps les chefs de l'armée à laquelle ils feront appel. Ce sont Marius, César et Octave.

LECTURE. — **L'œuvre des Gracques.**

Le peuple dressa aux Gracques des statues et éleva aux lieux où ils avaient péri des autels où l'on fit longtemps des sacrifices et des offrandes. Cette tardive reconnaissance consola Cornélie, trop fidèle peut-être à son grand caractère. Retirée dans sa maison du cap Misène, au milieu des envoyés des rois et des lettrés de la Grèce, elle se plaisait à raconter à ses hôtes surpris la vie et la mort de ses deux fils, sans verser une larme, et comme si elle eût parlé de quelques héros des anciens temps. Seulement on l'entendait quelquefois ajouter aux récits des exploits de son père l'Africain : « Et les petits-fils de ce grand homme étaient mes enfants. Ils sont tombés dans les temples et les bois sacrés des dieux. Ils ont les tombeaux que leurs vertus méritent, car ils ont sacrifié leur vie au plus noble but, au bonheur du peuple. »

Ainsi la première tentative faite par des voies pacifiques pour réorganiser l'Etat avait échoué; les grands avaient appelé à leur aide la violence, résisté à toute réforme, et par conséquent rendu une révolution inévitable. Un Etat, comme un individu, vit et se transforme sans cesse. C'est l'obligation de ceux qui sont placés à la tête du gouvernement d'étudier sans relâche les besoins nouveaux qui surgissent, et de faire droit en temps opportun à ceux qui sont légitimes. Les nobles ne voulurent pas céder aux pauvres les terres usurpées que les Gracques leur redemandaient pour refaire le peuple romain : dans un siècle ils céderont à Octave leur pouvoir avec leur liberté, après avoir passé par les sanglantes tragédies de Marius et de Sylla.

Victor DURUY, *Histoire romaine.*

EXERCICES ORAUX ET ÉCRITS

1. **Livres à consulter.** — Michelet, *Histoire romaine.* — Duruy, *Histoire des Romains.* — Plutarque, *Vies de Caton l'Ancien, de Tibérius et de Caïus Gracchus.*

2. **Questionnaire.** — Quels furent les résultats de la conquête pour la constitution romaine? — Pourquoi la classe moyenne avait-elle disparu? — Pourquoi n'y avait-il plus à Rome que des riches et des pauvres? — Quels citoyens essayèrent de reconstituer une classe moyenne? — Dites ce que vous savez sur Caton le Censeur et sur Scipion Emilien? — Quelles lois les Gracques proposèrent-ils? — Expliquez ce qu'on entend par la loi agraire. — Comment les Gracques périrent-ils?

3. **Devoir à rédiger.** — **Exposer et apprécier les réformes de Tibérius et Caïus Gracchus.**

CHAPITRE VI

MARIUS ET SYLLA

SOMMAIRE

1. Puissance de la noblesse. — Après la mort des Gracques la noblesse redevint toute-puissante. Quelques familles riches disposèrent de toutes les magistratures. Cette oligarchie compromit par son égoïsme la puissance de Rome.

2. Guerre contre Jugurtha. — Le roi de Numidie, Jugurtha, bravait la république. Plusieurs consuls avaient été vaincus par ses armées ou corrompus par son or. Marius vainquit Jugurtha et réduisit la Numidie en province romaine (104).

3. Invasion des Cimbres et des Teutons. — Pendant ce temps, une invasion des peuples germaniques, les Cimbres et les Teutons, menaçait l'Italie. Marius vainquit les Teutons à Aix (102) et les Cimbres à Verceil (101).

4. Marius. — Marius, célèbre par ses victoires, se fit le chef du parti populaire. Il ouvrit les légions aux Italiens comme aux prolétaires, fit distribuer des terres à ses vétérans, flatta la plèbe et fit donner le tribunat à deux démagogues, Saturninus et Glaucia.

Ceux-ci employèrent la violence, soulevèrent la populace, tuèrent un consul et s'emparèrent du Capitole. Mais les nobles résistèrent et les firent massacrer.

5. La guerre des Italiens. — Les Italiens se révoltèrent à leur tour pour conquérir l'égalité civile et politique. Marius les combattit mollement; mais son lieutenant Sylla poussa activement la guerre et triompha des Italiens; le sénat usa avec modération de sa victoire et accorda aux Italiens le droit de cité.

6. Rivalité de Marius et de Sylla. — Sylla devint alors tout-puissant; il représenta le parti de la noblesse. Il força Marius à fuir en Afrique.

Marius profita de l'absence de Sylla, qui était allé combattre Mithridate, pour rentrer à Rome. A la tête d'esclaves il massacra les partisans de Sylla et mourut maître de Rome (86).

7. Guerre contre Mithridate. — Pendant ce temps Sylla faisait une campagne victorieuse contre Mithridate, roi de Pont. Il le vainquit à Chéronée et à Orchomène, en Grèce, le poursuivit en Asie et lui imposa un traité onéreux.

8. Dictature et mort de Sylla (79-78). — Sylla revint d'Asie, altéré de vengeance : il fit égorger les partisans de Marius et les chefs du parti populaire. Sylla exerça alors une véritable dictature. Il changea la constitution de Rome et donna le pouvoir à une partie de la noblesse. Cette réaction aristocratique ne devait pas durer. Sylla mourut en 78.

RÉCIT

1. Réaction aristocratique. — Après la mort des Gracques, l'aristocratie, un moment menacée, devint toute-

puissante. Il ne resta plus rien des lois agraires. Les colonies furent supprimées. Les riches accaparèrent toutes les terres du domaine public. Un tribun put dire : « Il n'y a pas dans tout le corps des citoyens deux mille hommes qui possèdent le sol. »

Cette oligarchie, qui disposait de la richesse, voulut aussi disposer du pouvoir. Les mêmes familles se partageaient les magistratures et en écartaient tous les hommes nouveaux. Les Métellus, disait-on, naissent consuls. On vit en effet, en quinze ans, six membres de cette famille exercer le consulat. Ces nobles formaient donc une coterie étroite et fermée qui exploitait à son profit le gouvernement de Rome.

Aussi la puissance romaine parut s'affaiblir. Jugurtha, roi de Numidie, bravait la république, et une invasion de barbares, les Cimbres et les Teutons, menaçait l'Italie.

2. **La guerre de Numidie. Jugurtha.** — Les Romains, après la prise de Carthage, avaient placé sous leur protectorat tout le pays qui comprend l'Algérie et la Tunisie actuelle, le royaume de Numidie. Les Numides, comme les Arabes actuels, menaient la vie nomade. De là leur nom. C'était une race sobre, dure à la fatigue, apte à la guerre. Montés sur des chevaux agiles, les Numides étaient de redoutables cavaliers, prompts à l'attaque, insaisissables dans la fuite.

Les deux rois qui s'étaient succédé sur le trône, Massinissa et Micipsa, avaient été des alliés dévoués pour les Romains. Celui-ci, en mourant, avait partagé ses Etats entre ses deux fils et son neveu, Jugurtha. Ce dernier était ambitieux, entreprenant, brave soldat. Il résolut de régner seul ; il prit la part de ses cousins et les fit assassiner. Rome lui demanda compte de sa conduite. Jugurtha corrompit le consul envoyé en Afrique et lui acheta la paix. Mandé à Rome, il osa comparaître et fit tuer dans cette ville même un compétiteur au trône de Numidie. Il avait acheté un des tribuns. Aussi, quand le sénat lui ordonna de sortir de la ville, il s'écria avec mépris : « Ville à vendre, il ne te manque qu'un acheteur ! » Le consul envoyé pour le combattre fut vaincu et passa sous le joug.

3. **Soumission de la Numidie (104).** — **Le sénat donna le commandement des légions à un homme intègre et**

énergique, le consul Métellus. Celui-ci rétablit la discipline, poursuivit sans relâche l'infatigable Numide et lui enleva toutes ses villes. Il n'eut pas l'honneur de terminer cette guerre. Son lieutenant, Marius, nommé consul, vint le remplacer. Marius reprit la lutte avec ardeur ; il força Jugurtha à se réfugier en Mauritanie, chez son beau-père, le roi Bocchus. Celui-ci le livra aux Romains, dont il redoutait la puissance. Jugurtha fut enchaîné et assista au triomphe de Marius, puis il fut jeté dans la prison du mont Capitolin où il mourut de faim. La Numidie devint province romaine (104).

4. Les Cimbres et les Teutons. Victoires d'Aix et de Verceil (102-101). — Au moment où Rome achevait la conquête de la Numidie, elle était menacée du plus grand péril. Une formidable invasion des peuples germaniques, appelés les Cimbres et les Teutons, se dirigeait vers les Alpes. Les Cimbres pénétrèrent dans la Gaule, où ils écrasèrent cinq armées romaines. Le sénat appela en toute hâte Marius d'Afrique, le réélut consul avant le temps et lui confia le commandement des légions. Marius commença par aguerrir les soldats; il les soumit aux plus rudes travaux, et fortifia ses positions le long du Rhône. Aussi, quand les Teutons vinrent l'attaquer, il les anéantit près d'Aix (102).

Pendant ce temps, une autre bande de barbares, les Cimbres, avaient franchi les Alpes et ravageaient la Cisalpine. Marius accourut et les cerna près de Verceil. Les Cimbres attendaient l'arrivée des Teutons; ils demandèrent à Marius des terres pour eux et pour leurs frères. « Ne vous inquiétez pas de vos frères, leur dit Marius, ils ont la terre que nous leur avons donnée et ils la conserveront éternellement. » Puis, il attaqua les Cimbres et en fit un grand massacre. Les femmes barbares s'étaient tuées plutôt que de se rendre. Marius, qui venait d'être élu consul pour la quatrième fois, rentra à Rome et y célébra un magnifique triomphe.

5. Marius. — Ces victoires donnèrent à Marius une grande popularité et le placèrent parmi les premiers citoyens de Rome.

Marius était né à Arpinum, d'une famille plébéienne et obscure. Il se distingua pour la première fois dans les armées romaines, au siège de Numance. Protégé par la puissante famille des Métellus, il fut nommé tribun militaire, puis

préteur en Afrique. Mais bientôt il se tourna contre son protecteur, Métellus, qui était le chef de la noblesse, et, malgré lui, il se fit nommer consul et le remplaça pour diriger la guerre contre Jugurtha. Il termina heureusement cette guerre, et, à son retour, il fut si populaire qu'on le nomma consul quatre années de suite. Envoyé pour défendre la Gaule contre les Cimbres et les Teutons, il les vainquit à Aix et à Verceil. En récompense de ses victoires, il obtint le triomphe et le titre de troisième fondateur de Rome.

6. **Marius, chef du parti populaire.** — Marius, après avoir été un si grand général, fut un détestable politique. Il flatta la plèbe, ouvrit les légions aux Italiens comme aux prolétaires ; il fit distribuer des terres à ses soldats et donner le tribunat et la préture à deux démagogues : Saturninus et Glaucia. Il obtint ainsi un sixième consulat. Ennemi acharné de la noblesse, il fit exiler Métellus, son ancien bienfaiteur.

Cependant, les violences de Saturninus amenèrent une réaction. Métellus fut rappelé et reçu en triomphe. Marius quitta Rome et alla cacher son dépit en Asie. Là il chercha par tous les moyens à provoquer une guerre avec le roi Mithridate, espérant que Rome lui donnerait le commandement des légions. La guerre seule pouvait lui rendre sa popularité. « Les Romains, disait-il, me regardent comme une épée qui se rouille dans la paix. »

7. **Soulèvement des Italiens.** — A son retour, Marius trouva les Italiens soulevés contre Rome. Ceux-ci réclamaient depuis longtemps les mêmes droits que les citoyens romains. En matière politique ils revendiquaient le droit de voter dans les comices, et de briguer toutes les magistratures ; en matière civile, le droit de contracter un mariage légitime, de posséder le sol à titre légal, de faire librement du commerce dans tout l'empire. Ces droits se confondaient dans un seul que les Romains appelaient le *droit de cité*.

La revendication des Italiens était juste, car ils avaient contribué à la grandeur romaine, en prenant part à toutes les guerres, et ils supportaient tout le poids des impôts. Désespérant d'obtenir légalement cette égalité qui était due à leurs longs services, ils la réclamèrent les armes à la main. Ce fut une guerre atroce, comme toutes les guerres civiles

Tous les sénateurs, tous les riches propriétaires romains qui tombèrent au pouvoir des Italiens furent massacrés sans pitié. Marius fut appelé au commandement des légions; mais il combattit avec mollesse ceux qui avaient été autrefois ses plus chauds partisans. Au contraire, son lieutenant, le patricien Sylla, combattit les Italiens sans ménagement et avec succès : il eut tous les honneurs et le profit de cette guerre.

8. **Sylla.** — Sylla appartenait à une illustre famille patricienne. Malgré sa naissance et les services qu'il avait rendus, en Afrique, contre Jugurtha, et en Asie, contre Mithridate, il était resté longtemps dans une sorte d'obscurité. La gloire de Marius avait tout éclipsé. A quarante-quatre ans, Sylla n'était pas encore préteur, tandis que Marius avait été déjà six fois consul. Mais la guerre d'Italie le plaça au premier rang.

9. **Rivalité de Marius et de Sylla.** — Désormais Marius et Sylla, rivaux de gloire, devinrent en même temps ennemis politiques. Le premier représentait le parti populaire; le second, le parti aristocratique. Tous deux briguèrent l'honneur de commander une expédition contre Mithridate, en Asie. Le sénat choisit de préférence Sylla, qui avait l'avantage d'être patricien et consul de l'année (88).

Marius, irrité, fit casser cette élection par le peuple ; mais Sylla entra dans Rome à la tête de son armée victorieuse, et son rival fut forcé de fuir.

Marius chercha à gagner l'Afrique. Retenu par les vents contraires, il fut découvert au milieu des marais de Minturnes, et traîné en prison. On envoya pour le tuer un soldat cimbre. « Oseras-tu bien tuer Caïus Marius? » s'écria le prisonnier en voyant entrer l'assassin. Celui-ci, épouvanté, laissa tomber son arme et s'enfuit.

Les habitants de Minturnes favorisèrent l'évasion de Marius qui put enfin se réfugier en Afrique. Le préteur de la province lui ordonna de s'éloigner. « Va dire à ton maître, répondit-il à l'envoyé, que tu as vu Marius assis sur les ruines de Carthage. »

10. **Mort de Marius** (86). — Les partisans que Marius avait laissés à Rome profitèrent du départ de Sylla pour l'Asie; ils préparèrent un revirement en sa faveur. Le

consul Cinna le fit rappeler. Marius se hâta de revenir, entra dans la ville sans résistance, fit exiler ou tuer tous ses ennemis et obtint pour la septième fois le consulat. Ce fut son dernier succès. Apprenant les victoires de Sylla en Grèce, et craignant son retour, il se jeta dans la débauche pour s'étourdir. « L'antre du lion, même absent, est redoutable, » disait-il. Il mourut au milieu de ces terreurs et de ces orgies.

11. Guerre contre Mithridate. — Pendant ce temps, Sylla faisait une campagne victorieuse contre Mithridate. Ce prince, souverain du royaume de Pont, sur les bords de la mer Noire, avait profité des guerres civiles qui avaient éclaté à Rome pour faire la conquête de toute l'Asie Mineure. Par ses ordres, tous les Romains qui résidaient en Asie furent massacrés. Bientôt Mithridate débarqua en Europe ; il s'empara de la Thrace et de la Macédoine et plaça la Grèce sous sa domination (87).

C'est à ce moment que Sylla fut placé à la tête des légions. Il débarqua en Grèce avec trente mille hommes, prit et pilla Athènes et vainquit les troupes de Mithridate à Chéronée et à Orchomène. Bientôt il poursuivit les vaincus jusqu'en Asie et il imposa à Mithridate un traité onéreux. Le roi de Pont devait renoncer à toutes ses conquêtes en Asie, céder sa flotte et payer une indemnité de dix-huit millions. Mais Sylla ne se contenta pas de ces avantages. Pour récompenser ses soldats, il leur permit de piller les villes et il partagea entre eux une nouvelle contribution de guerre de cent vingt millions qu'il imposa à l'Asie Mineure.

12. Retour de Sylla à Rome. Les proscriptions. — Sylla revint d'Asie, après ses victoires sur Mithridate, résolu à poursuivre de sa vengeance tous les partisans de Marius. Il vainquit, dans le Latium, près de Sacriport, les troupes commandées par Marius le Jeune, et il écrasa, près de la porte Colline, une armée de soixante mille Italiens. A Rome, tous les chefs du parti populaire, sept mille prisonniers furent froidement égorgés dans le cirque, treize généraux du parti de Marius furent mis à mort, mille chevaliers furent inscrits sur les listes de proscription, et plus de cinq mille citoyens furent dépouillés de leurs biens.

Cette époque fut une des plus sanglantes de l'histoire romaine. Ce fut le régime de la terreur. Le métier de délateur était lucratif; celui d'assassin, plus encore. On tuait non seulement par rancune politique, mais par vengeance et par convoitise. Tel citoyen fut mis à mort par son débiteur insolvable ; tel autre, par un héritier impatient. Les biens des proscrits étaient vendus aux enchères. Sylla et ses partisans acquirent ainsi une immense fortune.

13. Dictature et mort de Sylla (79-78). — Proclamé, par le sénat, dictateur perpétuel, Sylla entreprit une réaction aristocratique. Il voulait un retour à l'ancienne constitution et le triomphe de l'aristocratie sur tout ce qui pouvait lui porter ombrage. Il rendit au sénat toute la puissance. Il accorda aux sénateurs une véritable inamovibilité, le monopole de la justice, auparavant réservé aux chevaliers, et le droit de *veto* sur tous les projets de loi présentés dans les assemblées du peuple. Après avoir versé des torrents de sang et commis les plus odieuses spoliations, maître souverain à Rome, Sylla se dégoûta du pouvoir, abdiqua la dictature et se retira dans sa maison de campagne de Cumes. Il y mourut au bout de deux ans. Ses restes furent rapportés à Rome et inhumés au Champ-de-Mars, honneur qui n'avait été décerné à aucun citoyen depuis les rois. On plaça sur son tombeau l'épitaphe qu'il avait lui-même composée : « Aucun homme n'a fait plus de bien à ses amis et plus de mal à ses ennemis. »

LECTURE. — Le roi Mithridate.

Les légendes orientales l'ont paré des attributs d'un vrai Samson. Son armure étonnait les Asiatiques et plus encore les Italiens. A la course, il forçait la bête la plus rapide; à cheval, il domptait la bête la plus rétive; une fois, il parcourut en un jour quarante kilomètres; il savait conduire un char attelé de seize chevaux. En chasse, il frappait le gibier à coup sûr; à table, il défiait ses convives, et y remportait le prix donné au buveur le plus solide, au plus intrépide mangeur; dans les plaisirs, enfin, il n'avait point d'égal. Il était très superstitieux, et consacrait de longues heures à l'interprétation des songes. Il aimait l'art et la musique; il faisait collection d'objets précieux, de riches ustensiles, de vieilles et splendides curiosités de la Grèce et de la Perse. Historiens, philosophes, poètes grecs foisonnaient autour de lui. Le roi chez lui était pareil à l'homme. Quel prince a jamais dépassé sa méfiance et sa cruauté? Par son ordre périrent violemment sa mère, son frère, ses sœurs qui furent aussi ses épouses, trois de ses fils, trois de ses filles. On trouva dans ses papiers secrets des sentences de mort

toutes préparées à l'avance contre quelques-uns de ses plus fidèles serviteurs. Il étudia, il expérimenta les poisons et les antidotes; il habitua son corps à l'empoisonnement à fortes doses. Ce qui le distingue surtout, c'est une activité inouïe. Un beau matin il s'enferme dans son château-fort et demeure des mois entiers invisible; on le croit perdu, quand tout à coup il revient, ayant parcouru incognito l'Asie Mineure, et fait le relevé du pays et des habitants. Il avait l'éloquence facile et parlait vingt-deux langues. En dépit de sa culture hellénique, il n'est guère pour nous qu'un pur oriental : rude, plein de convoitises sensuelles, superstitieux, cruel, sans foi, sans scrupule, organisation puissante d'ailleurs, et merveilleusement douée au physique, si bien qu'à le voir se débattre et se frayer fièrement sa route, puis lutter, infatigable jusqu'au bout, on lui croirait un vrai talent, que dis-je? un vrai génie.

MOMMSEN, *Histoire romaine.*

EXERCICES ORAUX ET ÉCRITS

1. Livres à consulter. — Plutarque, *Vies de Marius et de Sylla.* — Michelet et Duruy, *Histoire romaine.*

2. Questionnaire. — Quelle réaction éclata à Rome après la mort des Gracques? — Quelles guerres les Romains firent-ils en Afrique? — Quel était le roi de Numidie? — Qui a vaincu Jugurtha? — Qu'est-ce que l'invasion des Cimbres et des Teutons? — Qui vainquit ces barbares? — Dans quelles batailles? — Quel titre les Romains donnèrent-ils à Marius? — Quel rôle politique joua Marius? — Que fit-il, comme chef du parti populaire? — Quel fut son rival? — Où Marius fut-il exilé? — Quand revint-il? — Que fit-il à Rome? — Comment mourut-il? — Où Sylla était-il allé faire la guerre? — Quelles furent ses victoires sur Mithridate? — Quelles vengeances exerça-t-il à son retour à Rome? — Que fit-il pendant sa dictature? — Comment mourut-il? — En quelle année?

3. Devoir à rédiger. — **Exposer le rôle militaire et politique de Marius.**

CHAPITRE VII

CÉSAR ET POMPÉE

SOMMAIRE

1. Pompée. — Les troubles continuèrent à Rome et en Italie, après la mort de Sylla. Pompée vainquit la révolte de Lépidus, soumit l'Espagne qui s'était soulevée avec Sertorius, et, à son retour, écrasa l'insurrection des esclaves qui avaient pris les armes sous la direction de Spartacus.

2. Pompée en Asie. — Pompée rentra en triomphe à Rome, et se fit donner le commandement de l'expédition contre les pirates qui désolaient la Méditerranée; puis il termina la guerre contre Mithridate.

3. Conjuration de Catilina. — Pendant son absence un ambitieux sans scrupules, Catilina, forma une conjuration redoutable. Mais il fut démasqué par Cicéron dont l'éloquence sauva la république.

4. Premier triumvirat (60). — Revenu en Italie, Pompée partagea le pouvoir avec Crassus et César. Ce fut le premier triumvirat (60). La république avait trois maîtres.

5. Rivalité de Pompée et de César. — La mort de Crassus chez les Parthes (53) mit fin au triumvirat. Pompée et César, restés seuls en presence, devinrent ennemis. César, tout-puissant par ses victoires dans la Gaule, franchit le Rubicon (49), soumit l'Italie et l'Espagne, poursuivit Pompée en Thessalie et le battit à Pharsale (48). Pompée s'enfuit en Egypte et y périt assassiné. César soumit l'Egypte et l'Asie, écrasa en Afrique et en Espagne les restes de l'armée pompéienne et rentra à Rome tout-puissant.

6. Dictature et mort de César (44). — César fut nommé dictateur à vie et réorganisa le monde romain. Il fit donner à toute cité, en Italie et dans les provinces, des tribunaux particuliers, une assemblée du peuple, un conseil municipal. Il méditait les plus grands projets quand il fut assassiné dans le sénat par Cassius et Brutus (44).

RÉCIT

1. Troubles à Rome. — Après la mort de Sylla, la république fut de nouveau troublée par des guerres civiles. La lutte recommença entre le parti populaire et la noblesse; les chefs militaires intervinrent et se disputèrent le pouvoir. La constitution fut profondément ébranlée; et bientôt la république, affaiblie par l'anarchie, devint la proie des intrigants et des ambitieux.

Trois révoltes éclatèrent presque en même temps; Lépidus à Rome, Sertorius en Espagne et Spartacus en Italie mirent l'Etat dans le plus grand danger.

2. Révolte de Lépidus (78-77). — Un riche patricien, Lépidus, nommé consul en 78, aspira à la succession de Sylla. Entouré d'une masse de mécontents, anciens proscrits et Italiens dépossédés, allié avec Junius Brutus, gouverneur de la Cisalpine, il voulut imposer ses volontés au sénat. Il demanda pour lui un second consulat, pour le peuple le rétablissement de la puissance tribunitienne, pour les proscrits la restitution de leurs biens. Il marcha sur Rome à la tête d'une armée qu'il avait recrutée en Italie ; mais il fut vaincu par Pompée au pied du mont Janicule et alla mourir en Sardaigne.

3. Révolte de Sertorius (82-72). — La révolte de Sertorius fut plus redoutable. Ancien lieutenant et partisan de Marius, cet officier s'était réfugié en Espagne, pendant la dictature de Sylla. Il avait soulevé les populations de ce pays, encore très attachées à leur souvenir d'indépendance; il avait ouvert les légions aux Espagnols et formé un gouvernement avec les Romains émigrés comme lui. Brave, intelligent et actif, il résista aux armées que Sylla envoya pour le combattre. Mais bientôt ses partisans se lassèrent d'une lutte pénible; trahi par quelques-uns de ses lieutenants, il fut assassiné dans un festin. Pompée arriva à ce moment en Espagne et il eut la gloire facile de vaincre les débris de l'armée espagnole commandés par Parpenna, successeur incapable de Sertorius.

4. Révolte de Spartacus (73-71). — Pendant ce temps, l'Italie était désolée par une terrible guerre servile. Un gladiateur thrace, nommé Spartacus, d'une grande force de corps et d'un courage extraordinaire, avait appelé les esclaves aux armes. Ces bandes féroces ravagèrent les campagnes, vainquirent deux consuls romains et allumèrent la guerre civile depuis les Alpes jusqu'en Sicile. Cependant le préteur Crassus parvint à cerner Spartacus dans la presqu'île de Rhegium et tua douze mille Gaulois de l'armée rebelle. Spartacus lui-même, qui essayait de se réfugier dans les Calabres, fut surpris par les légions et vendit chèrement sa vie. Les débris de son armée se retirèrent vers le nord de l'Italie. Ils se heurtèrent à l'armée de Pompée qui revenait victorieuse de l'Espagne. Pompée partagea ainsi avec Crassus l'honneur d'avoir mis fin à la guerre servile.

5. **Consulat de Pompée et de Crassus** (70). — Les deux généraux, à la tête des armées victorieuses, devinrent les maîtres de la situation. Ils se firent nommer consuls et gouvernèrent Rome. La constitution de Sylla fut abolie; le pouvoir de la noblesse fut diminué; les chevaliers reprirent le droit de rendre la justice.

6. **Victoires de Pompée.** — Pompée, pour conserver son autorité, se fit donner, à l'expiration de son consulat, un grand commandement militaire. Il dirigea une expédition contre les pirates qui désolaient la Méditerranée, les poursuivit jusqu'en Cilicie, détruisit leurs navires et fit vingt mille prisonniers.

A son retour à Rome, il fut chargé de terminer la guerre contre Mithridate. Ce roi avait pris de nouveau les armes et, allié avec son gendre, Tigrane, le souverain puissant de l'Arménie, il avait conquis toute l'Asie Mineure. Les légions romaines commandées par Lucullus avaient été vaincues. Pompée seul parut capable de vaincre un ennemi si redoutable. Celui-ci débarqua en Asie, divisa ses ennemis pour mieux les battre, et poursuivit Mithridate jusque dans ses Etats. Le vieux roi, assiégé dans son palais, empoisonna ses femmes, ses filles, et, comme lui-même était insensible au poison, il se fit tuer par un esclave (63). Pompée, après avoir réglé la situation des princes asiatiques, retourna à Rome pour jouir de son triomphe.

7. **Crassus et César.** — En l'absence de Pompée, les partis politiques s'étaient agités à Rome. Quelques citoyens ambitieux et puissants se préparaient à disputer la première place à Pompée. Crassus, son ancien collègue, maintenant jaloux de sa gloire, aspirait à la dictature et il comptait sur ses immenses richesses pour réussir. Mais le plus redoutable des rivaux de Pompée était un homme encore jeune et inconnu, Jules César.

Ce Romain illustre, qui fut à la fois général, homme d'Etat et écrivain, naquit à Rome, en 101 avant Jésus-Christ. Il était d'une noble famille qui prétendait descendre des dieux. Dans sa jeunesse il paraissait ne songer qu'aux plaisirs, répandant l'or à pleines mains et éblouissant le peuple par des fêtes superbes. Mais il dissimulait, sous les apparences d'une vie élégante et dissipée, une profonde ambition. Sylla l'avait

bien deviné : « Redoutez, disait-il, ce jeune élégant à la robe flottante. » Il voulait le faire périr. Quelques amis intercédèrent pour César, en faveur de sa jeunesse. « Prenez garde, répondit Sylla, il y a dans cet enfant plusieurs Marius ! »

Sylla ne se trompait pas : César avait l'ambition de devenir le premier citoyen de Rome. On le vit pleurer devant une statue d'Alexandre : « A mon âge, s'écriait-il, il avait déjà conquis le monde, et je n'ai encore rien fait ! » Un jour, il passait dans un petit village des Alpes habité par une population misérable. « J'aimerais mieux, dit-il à ses amis, être le premier dans ce village que le second dans Rome. »

Comme tous les ambitieux, César avait foi en lui-même. Traversant la mer sur une frêle barque, il fut assailli par une violente tempête. Le pilote était effrayé. « Ne crains rien, lui dit-il, tu portes César et sa fortune. »

Il avait une force de volonté indomptable et il exerçait sur tous ceux qui l'approchaient une grande autorité. Il fut pris une fois par des pirates qui lui demandèrent vingt talents pour sa rançon. « Je vous en donnerai cinquante, mais je vous ferai pendre. » A peine libre, il leur fit la guerre et les détruisit.

La naissance illustre de César, la fermeté de son caractère, sa générosité pour ses amis, son éloquence dans les assemblées le désignèrent rapidement à la faveur du peuple.

8. Complot de Catilina. — Crassus et César encouragèrent secrètement, sans se compromettre, la conjuration de Catilina. Cet homme, issu d'une famille noble, s'était entouré d'une foule de mécontents, jeunes patriciens perdus de dettes, fils de proscrits, anciens soldats de Sylla ou de Marius, gens sans scrupules, sans moralité, prêts à tout. Lui-même était un vrai chef de bandes, hardi, courageux, ne reculant jamais ni devant le danger ni devant le crime. Il avait juré de devenir le maître de Rome soit par les voies légales, soit par la violence. En 64, il osa briguer le consulat. Les nobles et les chevaliers lui opposèrent Cicéron, qui fut élu (63).

9. Cicéron. — Marcus-Tullius Cicéron naquit à Arpinum, en 107 avant Jésus-Christ. Sa famille était d'une

condition modeste : aussi, disait-on de lui qu'il était un homme nouveau.

Après avoir suivi les leçons des maîtres les plus renommés, Cicéron montra des dispositions remarquables pour l'art de la parole. Son premier procès fut un triomphe, en même temps qu'un acte de courage. Il plaida contre un ami de Sylla, le tout-puissant dictateur, en faveur d'un proscrit, et il gagna sa cause. Mais ses amis qui redoutaient les vengeances de Sylla lui conseillèrent de s'éloigner pour quelque temps de Rome. Cicéron partit pour Athènes, dont les écoles étaient alors célèbres. Il s'y perfectionna dans la connaissance de la littérature grecque et dans l'étude de la philosophie. Il étonna les Grecs par la facilité avec laquelle il s'exprimait dans leur langue.


Cicéron.

Un jour, à Athènes, il fit un discours éloquent ; tous les auditeurs étaient ravis d'admiration. Un seul, le philosophe Apollonius, gardait le silence. Et comme Cicéron paraissait ému de ce silence : « Cicéron, lui dit-il, je vous loue et je vous admire ; mais je plains le sort de la Grèce, en voyant que les seuls avantages qui lui restaient, le savoir et l'éloquence, vous allez les transporter à Rome. »

A son retour à Rome, il fut nommé questeur en Sicile. Les questeurs étaient chargés d'administrer les finances des provinces. Dans cette charge, il se montra doux, juste, honnête, et mérita les sympathies des Siciliens. Aussi fut-il choisi par eux pour avocat dans le procès qu'ils firent à leur ancien gouverneur, nommé Verrès, pillard effronté qui avait ruiné cette malheureuse province. Cicéron écrivit contre Verrès des discours éloquents, célèbres sous le nom de *Verrines*.

Verrès n'osa pas se défendre contre un si redoutable accusateur. Il préféra s'exiler.

10. Consulat de Cicéron (63). — Pendant son con-

sulat, Cicéron sauva Rome d'un grand danger. Il dénonça avec beaucoup de courage, en plein sénat, la conspiration de Catilina. « Jusques à quand, s'écria-t-il, ô Catilina, abuseras-tu de notre patience? » Il prononça contre lui des discours inspirés par une indignation éloquente. Ces discours sont célèbres sous le nom de *Catilinaires*.

Catilina effrayé quitta Rome, se mit à la tête d'une armée; mais il fut vaincu et tué. Ses complices furent arrêtés et mis à mort, sans jugement, dans leur prison.

Le sénat décerna à Cicéron le titre de *Père de la patrie.*

11. Triumvirat de César. Crassus et Pompée (60). — Pompée arriva à Rome au moment même où Cicéron venait de mettre fin à la conspiration de Catilina. Il espérait que l'éclat de ses succès lui donnerait la première place. Il fut obligé de compter avec César et avec Crassus. Ainsi se forma entre ces trois hommes une sorte d'association pour le partage du pouvoir. Il fut convenu que César serait nommé consul l'année suivante et que, à l'expiration de sa charge, il recevrait le proconsulat des Gaules. Pompée obtenait des terres pour ses soldats. Chacun des triumvirs espérait duper les autres et les exploiter à son profit.

César se montra le plus habile. Nommé consul, en 59, il gagna les chevaliers en leur faisant remise d'une partie des sommes qu'ils avaient à verser au trésor pour les impôts d'Asie; il gagna aussi le peuple, en proposant une loi agraire.

L'année suivante, il se fit conférer pour cinq ans le proconsulat de la Gaule Cisalpine. Il avait ainsi un grand gouvernement militaire et le moyen de s'illustrer. Pendant que ses rivaux s'usaient à Rome dans des luttes stériles, il résolut de faire la conquête de toute la Gaule Transalpine[1].

12. César franchit le Rubicon. — En l'absence de César, Pompée était devenu tout-puissant à Rome. Crassus était mort dans une expédition contre les Parthes. Il ne restait donc que deux hommes pour se disputer le pouvoir. A qui appartiendrait le gouvernement de la république, à César ou à Pompée?

1. Voy., pour la conquête de la Gaule par Jules César, notre *Histoire du moyen âge*.

César, après la conquête de la Gaule, se disposa à revenir à Rome pour jouir de son triomphe. Mais le sénat, craignant que ce général victorieux ne fût un danger pour la république, lui ordonna de licencier son armée. César hésita quelque temps : obéirait-il aux ordres du sénat ou marcherait-il contre le gouvernement de son pays? Il arriva ainsi jusque sur les bords de la petite rivière appelée le Rubicon, qu'aucun général ne pouvait franchir avec son armée sans l'autorisation du sénat. « Le sort en est jeté! » s'écria-t-il, et il passa la rivière. César était en insurrection contre la république.

13. Bataille de Pharsale. Mort de Pompée (48). — Le sénat avait pour lui le droit; César avait la force. Vainement Pompée réunit tous les partisans du sénat et recruta une armée nombreuse. Cette armée, composée de jeunes nobles, était indisciplinée, peu aguerrie. Elle ne devait pas résister aux vieilles légions de César, habituées dans les campagnes des Gaules à supporter les fatigues et à mépriser tous les dangers. Pompée fut vaincu à Pharsale, en Thessalie, et se réfugia en Egypte. Le roi de ce pays, Ptolémée, le fit mettre à mort et envoya sa tête à César.

14. Victoires de César. — César soumit l'Egypte, dont il donna le gouvernement à la reine Cléopâtre, puis l'Asie avec une rapidité étonnante. Lui-même a peint en trois mots la rapidité de ses victoires : « Je suis venu, écrivait-il, j'ai vu, j'ai vaincu. »

César poursuivit partout les débris des armées de Pompée. En Afrique, ses ennemis avaient recruté des forces assez considérables, commandées par Caton, Labiénus et les deux fils du général vaincu à Pharsale. César les vainquit à Thapsus (46). Caton ne voulut pas survivre à cette défaite. Il se donna la mort à Utique.

Les Pompéiens ne furent pas plus heureux en Espagne où ils subirent un désastre complet à la bataille de Munda (45). Désormais César fut le maître de Rome.

15. Dictature de César. — César usa avec sagesse et modération du pouvoir qu'il avait usurpé. Il se montra généreux pour tous ses ennemis et leur donna des charges et des dignités. Il chercha à gagner l'affection des citoyens

pauvres par des distributions de blé et par l'établissement de colonies. Il distribua des terres à ses soldats; et, en encourageant l'agriculture, il refit la prospérité de l'Italie.

Mais le plus grand acte de la vie politique de César fut la loi municipale qui accordait à toutes les cités de l'Italie et des provinces des tribunaux particuliers, une assemblée du peuple, un conseil municipal et des édiles pour administrer la ville.



César.

César méditait les plus vastes projets pour la gloire et le bonheur de Rome. Mais la mort ne lui permit pas de les accomplir.

16. Mort de César (44). — Des présages sinistres annonçaient à César sa fin prochaine. On racontait que des feux étranges avaient été vus dans le ciel. Dans un sacrifice, on ne trouva pas le cœur de la victime. Calpurnia, femme de César, le vit dans un songe égorgé dans ses bras. César refusait de croire à toutes ces menaces : il renvoya sa garde, se confiant à l'affection des Romains. Il souriait même de toutes ces tristes prophéties. Un devin l'avertit qu'un grand danger le menaçait aux ides de mars. César, en allant au sénat, rencontra le devin et lui dit en se moquant de sa prédiction : « Eh bien! Voici les ides de mars venues. — Oui, lui répondit tout bas le devin, elles sont venues; mais elles ne sont pas passées. »

Lorsque César entra au sénat, tous les sénateurs se levèrent pour lui faire honneur. Des conjurés, les uns se placèrent autour du siège de César; les autres allèrent au-devant de lui, pour joindre leurs prières à celles de Métellus Cimber, qui demandait le rappel de son frère; et ils le suivirent en redoublant leurs instances, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à sa place. Alors Métellus lui prit la robe de ses deux mains, et lui découvrit le haut de l'épaule; c'était le signal dont les conjurés étaient convenus. Casca le frappa le pre-

mier de son épée; mais ce coup ne fut pas mortel, le fer n'ayant pas pénétré bien avant.

Cependant les conjurés, tirant chacun son épée, l'environnaient de toutes parts. Quand César vit Brutus venir sur lui l'épée nue à la main, il se couvrit la tête de sa robe, et s'abandonna au fer des conjurés. Il fut poussé jusqu'au piédestal de la statue de Pompée, qui fut couvert de son sang. César fut percé, dit-on, de vingt-trois coups; et plusieurs des conjurés se blessèrent eux-mêmes, en frappant tous à la fois sur un seul homme (1).

LECTURE. — Catilina.

Lucius Catilina, issu d'une famille illustre, avait une grande force d'âme et de corps; mais son esprit était mauvais et pervers. Dès son adolescence, il se complut dans les guerres intestines, le meurtre, les rapines, les discordes civiles, qui furent encore l'exercice de sa jeunesse. Son corps supportait les privations, les veilles, la rigueur du froid avec une incroyable facilité. Esprit audacieux, rusé, plein de souplesse, il savait tout dissimuler et tout feindre; avide du bien d'autrui, prodigue du sien, il était de feu dans ses passions; assez de faconde, de jugement peu. Son âme exaltée ne nourrissait que des désirs extraordinaires, demesurés, chimériques. Depuis la toute-puissance de Sylla, il brûlait du désir de s'emparer du pouvoir; et, pourvu qu'il parvînt à regner, il ne reculait devant aucun moyen pour atteindre ce but. Chaque jour le délabrement de sa fortune et le remords de ses crimes redoublaient la violence de son caractère farouche; et ce double tourment s'aggravait sans cesse par la conduite dont je viens de parler. Il trouvait encore un aiguillon dans la corruption des mœurs publiques, que travaillaient deux vices déplorables et opposés entre eux, le luxe et la cupidité.

SALLUSTE, *Catilina.*

EXERCICES ORAUX ET ÉCRITS

1. Livres à consulter. — Plutarque, *Vies de César, de Pompée, de Cicéron, de Caton d'Utique, de Crassus et de Brutus.*

2. Questionnaire. — Qu'est-ce que Pompée? — Dans quelles guerres s'est il distingué? — Pendant la guerre contre Mithridate quelle est la conjuration qui s'était formée à Rome? — Qui la déjoua? — Qu'est-ce que Cicéron? — Quels sont ses plus beaux discours? — A son retour à Rome Pompée fit le triumvirat, avec qui et en quelle année? — Qu'est-ce que César? — Donnez une idée de son ambition. — Pourquoi fut-il le rival de Pompée? — Où le vainquit-il? — Que fit César pendant sa dictature? — Racontez sa mort.

3. Devoir à rédiger. — Raconter la rivalité de César et de Pompée.

1. Plutarque, *Vie de César.*

CHAPITRE VIII

OCTAVE & ANTOINE
FIN DE LA RÉPUBLIQUE

SOMMAIRE

1. Antoine et Octave. — Après la mort de César, sa succession fut disputée par Antoine et par Octave, neveu et fils adoptif du dictateur.

2. Le second triumvirat (43). — Les deux rivaux formèrent d'abord avec Lépide un deuxième triumvirat. Les triumvirs poursuivirent les meurtriers de César, Brutus et Cassius, et les vainquirent au combat de Philippes.

3. Partage de la république. — Forts de leur victoire, Octave et Antoine se partagèrent la république. — Octave eut l'Occident et Antoine l'Orient. Tandis qu'Antoine s'affaiblit à la cour d'Alexandrie, auprès de la reine Cléopâtre, Octave consolida sa puissance à Rome.

4. Rivalité d'Octave et d'Antoine. Bataille d'Actium. — La rivalité éclata de nouveau entre ces deux hommes. Octave fut vainqueur à la bataille navale d'Actium (30), poursuivit en Egypte Cléopâtre et Antoine qui se donnèrent la mort.

5. Fin de la république. — La bataille d'Actium mit fin à la république. Le monde romain n'a plus désormais qu'un maître.

RÉCIT

1. Les funérailles de César. — Après le meurtre de César, les conjurés ne surent pas agir; ils se retranchèrent au Capitole, attendant les événements. Mais les amis de César mirent le temps à profit. Lépide, son maître de la cavalerie, introduisit des vétérans dans Rome; Marc-Antoine, alors consul, se saisit des papiers du dictateur, mit la main sur le trésor public et convoqua le sénat. Avec un esprit de décision remarquable, il profita de l'affolement où était l'assemblée pour faire ratifier tous les actes de César. Puis il prit des mesures pour donner aux funérailles de la victime le caractère d'une véritable apothéose.

Le jour venu Antoine harangua le peuple réuni sur le forum, en face du cadavre de César. Il rappela les guerres, les combats, les conquêtes du héros : « O toi, s'écria-t-il, tu n'as échappé à tant de batailles que pour venir tomber au milieu de nous ! » Et, à ces mots, il arrache la toge qui couvrait le cadavre, il montre le sang qui la tache, les coups

dont elle est percée. Les sanglots de la foule éclatent et se mêlent aux siens, mais ce n'est pas assez. Le corps de César, renversé sur le lit, était caché aux yeux. Tout à coup on vit se dresser le cadavre avec les vingt-trois blessures à la poitrine et au visage, et en même temps le chœur chantait : « Je ne les ai donc sauvés que pour mourir par eux! » Le peuple croit voir César lui-même se lever de la couche funèbre et lui demander vengeance. Tous se précipitent vers le sénat où il a été frappé et l'incendient; ils cherchent les meurtriers, et, trompés par le nom, ils mettent en pièces un tribun qu'ils prennent pour Cinna, le conjuré. Puis, brisant les tribunaux et les bancs, ils dressent un bûcher au milieu du forum; les soldats y jettent leurs javelots, les vétérans leurs couronnes, leurs armes d'honneur, leurs dons militaires. Le peuple passa la nuit autour du bûcher. Une comète qui se montra au ciel parut une justification de l'apothéose[1].

2. **Antoine et Octave.** — Ainsi Antoine, par cette mise en scène dramatique, venait de conquérir une grande popularité à Rome. Les meurtriers de César étaient en fuite; il paraissait être l'héritier du dictateur. C'est alors qu'arriva à Rome un jeune homme de dix-neuf ans, Octave, neveu et fils adoptif de César. « C'était un enfant petit et délicat, souvent malade, boitant fréquemment d'une jambe, timide et parlant à peine, au point que plus tard il écrivait d'avance ce qu'il voulait dire à sa femme; une voix sourde et faible; assez d'audace politique; d'autre courage, point; craignant le tonnerre, craignant les ténèbres, craignant l'ennemi, et implacable pour qui lui faisait peur[2]. »

Ce jeune homme se montra fort habile; il séduisit le peuple par ses largesses et par le souvenir de son père adoptif; il gagna le sénat et notamment Cicéron par ses flatteries; il conquit dans l'armée tous les anciens soldats de César. Antoine, irrité de la popularité grandissante de son rival, quitta Rome et alla dans la Cisalpine se mettre à la tête de l'armée. Le sénat chargea Octave de faire rentrer Antoine dans le devoir. Une courte guerre, appelée guerre de Modène, suffit pour disperser les forces d'Antoine qui se réfugia dans la Gaule.

1. Duruy, *Histoire romaine.*
2. Michelet.

3. Le troisième triumvirat (43). — Le Sénat, fier de cette facile victoire, crut n'avoir plus besoin d'Octave. Il refusa de lui accorder le consulat. Celui-ci marcha alors sur Rome à la tête de huit légions et se fit proclamer consul par le peuple. Antoine, de son côté, avait réuni sous ses ordres toutes les légions de la Gaule et de l'Espagne. Les deux adversaires, au lieu de se combattre, résolurent de s'entendre. Ils eurent une entrevue à Bologne, s'associèrent Lépide et formèrent ainsi un nouveau triumvirat. Les triumvirs se partagèrent le monde romain. Octave eut l'Afrique, la Sicile et la Sardaigne; Antoine, les deux Gaules; Lépide, la Narbonaise et l'Espagne. Après avoir conclu ces arrangements, ils entrèrent dans Rome et les firent ratifier par le peuple.

4. Les proscriptions. Mort de Cicéron. — Les proscriptions recommencèrent aussi nombreuses et aussi sanglantes qu'à l'époque de Sylla. Tous les jours on affichait les listes des citoyens qui devaient être mis à mort. Chacun des triumvirs avait livré un des siens pour n'être pas gêné dans ses vengeances. C'est ainsi qu'Octave sacrifia Cicéron à la haine d'Antoine.

Cicéron avait attaqué Antoine dans ses discours éloquents que, par souvenir des discours de Démosthène contre Philippe, on appela les *Philippiques*. En apprenant la formation du triumvirat, le grand orateur s'était retiré dans sa maison de campagne; attristé par les malheurs de la patrie et par la perte de sa fille bien-aimée Tullie, il attendait la mort avec résignation.

« Quand les meurtriers arrivèrent, il porta la main gauche à son menton, geste qui lui était ordinaire, puis il les regarda d'un œil fixe. Ses cheveux hérissés et poudreux, son visage pâle et défait par suite de ses chagrins, firent peine à la plupart des soldats mêmes, qui se couvrirent le visage pendant qu'Hérennius l'égorgeait. Celui-ci, d'après l'ordre d'Antoine, lui coupa la tête, et les mains avec lesquelles il avait écrit les *Philippiques.* »

5. Bataille de Philippes (42). — Octave et Antoine restèrent encore quelque temps unis pour combattre les meurtriers de César, Cassius et Brutus, qui avaient réuni en Macédoine une nombreuse armée. Ils les vainquirent à la

bataille de Philippes. On raconte que Brutus, en mourant, s'écria avec désespoir : « O vertu, tu n'es qu'un nom ! »

Octave, qui n'avait pas assisté à la bataille, se montra impitoyable après la victoire. On lui demanda de faire ensevelir les morts : « Les vautours y pourvoiront, » dit-il.

Après la bataille de Philippes, Antoine alla en Egypte où, séduit par Cléopâtre, il s'oublia dans les délices d'une vie de fêtes et de plaisirs. Octave revint en Italie où il eut à se débattre contre les plus grandes difficultés. La femme et le frère d'Antoine, jaloux de son pouvoir, avaient soulevé contre lui les Italiens. Octave les vainquit à Pérouse. Antoine, à cette nouvelle, quitta l'Egypte et débarqua à Brindes. La guerre allait éclater entre les deux rivaux; elle fut ajournée par de nouveaux arrangements. Par la paix de Brindes Octave conservait l'Occident, Antoine l'Orient, Lépide eut l'Afrique.

Les triumvirs associèrent leurs efforts contre Sextus Pompée qui était maître de la Méditerranée avec une flotte considérable. Octave, secondé par un habile lieutenant, Agrippa, eut toute la charge de cette guerre difficile. Il remporta près de Messine une victoire décisive. Sextus Pompée se retira en Asie où il fut assassiné.

Lépide réclama comme prix de ses services la possession de la Sicile. Octave le déposséda de son titre de triumvir. Désormais il ne restait plus que deux hommes en présence, Antoine et Octave, pour se disputer le pouvoir. A qui appartiendrait la république?

6. **Rivalité d'Antoine et d'Octave.** — Octave se montra plus digne de vaincre et il vainquit. Il gouverna avec habileté les provinces qui lui étaient soumises, et ainsi il affermit sa puissance à Rome. Antoine, au contraire, avait recommencé, auprès de Cléopâtre, cette vie de plaisirs qu'il appelait lui-même la *vie inimitable*. Sa conduite indigna les Romains. Octave, qui avait l'ambition de devenir le seul maître de la république, profita des fautes de son rival; et, quand il jugea le moment propice, il lui déclara la guerre.

7. **Bataille d'Actium** (30 avant J.-C.). — Une bataille navale se livra à Actium; elle fut décisive pour le sort du monde et de la république. Au moment où les deux flottes étaient engagées l'une contre l'autre, Antoine vit le vaisseau

qui portait Cléopâtre faire voile vers l'Egypte. Il abandonna le combat pour suivre cette reine, et Octave fut vainqueur.

Octave poursuivit ses ennemis en Egypte. Antoine, en apprenant son arrivée, se donna la mort; Cléopâtre, après avoir essayé de gagner le vainqueur, résolut aussi de mourir. Elle se fit, dit-on, piquer le bras par un aspic qu'on lui avait apporté dans une corbeille de figues. L'Egypte fut réduite en province romaine.

8. **Fin de la république.** — Octave, après Actium, devint le maître de la république. Comme César, il commanda seul aux légions; il disposa de la force, et ainsi il fut le chef suprême de l'Etat. Il laissa subsister, dans la forme seulement, les institutions républicaines. En fait il organisa le pouvoir personnel et il achemina doucement la république vers l'empire.

LECTURE. — **Mort d'Antoine.**

Cléopâtre, réfugiée dans sa tour, en laissa tomber la herse et fortifia la porte par des leviers et de grosses pièces de bois, tandis qu'elle faisait porter à Antoine la fatale nouvelle de sa mort. Ils se l'étaient promis : l'un devait suivre l'autre. Antoine commanda à son esclave Eros de lui donner le coup mortel. L'esclave, sans répondre, tire son épée, se frappe lui-même et tombe sans vie à ses pieds. « Brave Eros, s'écrie Antoine, tu m'apprends ce que je dois faire! » et, ôtant sa cuirasse, il se perce à son tour.

Dès que Cléopâtre apprit cette mort, elle voulut avoir près d'elle ce cadavre pour le livrer elle-même au vainqueur comme sa rançon, et Antoine tout sanglant fut porté au pied de la tour; elle n'en ouvrit pas la porte, mais d'une fenêtre elle descendit des cordes et, avec deux femmes qui l'avaient suivie, le hissa auprès d'elle. A peine l'eut-elle couché sur un lit, qu'il lui demanda du vin et expira : digne fin de cet homme qui n'eut que l'âme d'un soldat.

DURUY, *Histoire romaine.*

EXERCICES ORAUX ET ÉCRITS

1. **Livres à consulter.** — Duruy et Michelet, *Histoire romaine.* — Plutarque, *Vies de Cicéron et d'Antoine.*

2. **Questionnaire.** — Par qui le pouvoir fut-il disputé après la mort de César? — Qu'est-ce que le deuxième triumvirat? — Où Octave et Antoine vainquirent-ils les meurtriers de César? — Comment se partagèrent-ils le monde? — Où Antoine s'était-il retiré? — Quelle fut la cause de la rivalité d'Octave et d'Antoine? — Où celui-ci fut-il vaincu? — Comment mourut-il? — Quelle fut la dernière reine d'Egypte? — Quel fut le résultat de la bataille d'Actium?

3. **Devoir à rédiger.** — Exposer la rivalité d'Octave et d'Antoine.

CHAPITRE IX

L'EMPIRE ROMAIN. — AUGUSTE LES DOUZE CÉSARS

SOMMAIRE

1. **Auguste et l'organisation du pouvoir impérial** (30 av. J.-C., 14 après J.-C.). — Octave, investi du pouvoir impérial sous le nom d'Auguste, organisa le gouvernement nouveau dans l'Italie et les provinces, il créa les armées permanentes pour contenir les barbares et, en favorisant les lettres et les arts, il donna son nom à son siècle.

2. **Les empereurs de la famille d'Auguste** (14-68). — Sous les quatre successeurs d'Auguste qui appartiennent à sa famille, Tibère, Caligula, Claude et Néron, Rome fut ensanglantée par les conspirations, et la famille impériale fut souillée par les crimes. Mais les provinces furent bien administrées, et la puissance romaine s'accrut au dehors.

3. **Les empereurs flaviens** (69-96). — Après le règne des trois usurpateurs militaires Galba, Othon et Vitellius, le pouvoir passa aux empereurs de la famille flavienne : Vespasien, qui fut un général habile et un administrateur actif; Titus, célèbre par sa bonté et par sa douceur, et Domitien, qui se signala par ses criminelles extravagances et par la persécution des chrétiens.

RÉCIT

1. Organisation du pouvoir impérial. — Le passage du régime républicain au régime impérial se fit peu à peu, sans brusque révolution. En apparence, la république existait toujours, au moins de nom. Le sénat continua à être investi des mêmes attributions, les magistratures furent, comme autrefois, une délégation de l'autorité populaire; le pouvoir impérial lui-même reçut, à chaque changement de règne, une sorte d'investiture nouvelle.

En réalité un grand changement s'était accompli. Désormais un seul homme disposa de toutes les magistratures, et il en disposa d'une manière permanente et viagère. Sous l'étiquette républicaine, le gouvernement personnel avait été institué.

2. Le pouvoir d'Auguste. — Octave réunit peu à peu dans ses mains les pouvoirs, autrefois divisés entre plusieurs magistrats. Il prit d'abord le prénom d'*Empereur* (*imperator*)

qui lui donnait l'autorité militaire dans tout l'empire, et le nom d'*Auguste* qui l'élevait au-dessus de tous les autres citoyens. Successivement Auguste fut nommé à vie à toutes les magistratures. Rome n'eut plus alors qu'un maître. « Comme préfet des mœurs, Auguste dressait la liste des sénateurs et des chevaliers; comme grand pontife, il avait la surveillance du culte et de ses ministres; comme prince du sénat, il dirigeait les délibérations de cette assemblée; comme *imperator,* il commandait les armées, et, pour en payer les dépenses, il avait un trésor particulier rempli par la meilleure partie des revenus de l'Etat. La puissance proconsulaire lui livrait les provinces; la puissance consulaire, la ville et l'Italie. Il était irresponsable puisqu'il avait des pouvoirs à vie et que, tribun perpétuel, sa personne était inviolable et sacrée. Il nommait directement à la plupart des charges, indirectement à toutes; et, juge suprême, il recevait tous les appels. Une garde prétorienne veillait à sa sûreté jusque dans Rome, et, pour lier tout l'empire par la religion du serment, tous les ans, au 1er janvier, il faisait renouveler par le sénat, le peuple, les légions et les provinces, leur serment de fidélité.



Auguste.

» Son règne de quarante-quatre ans fut employé à organiser doucement la monarchie. Le sénat épuré subsista comme conseil suprême de l'Etat. Le peuple garda aussi ses assemblées, mais pour la forme, les élections publiques n'étant que la confirmation des choix faits par le prince[1]. »

3. **L'administration impériale.** — Auguste organisa fortement l'administration impériale. Il institua un conseil d'Etat dont les décisions avaient la même valeur que les sénatus-consultes. Il attacha à sa personne une garde impériale, composée de cohortes prétoriennes et commandée par

1. Duruy, *Histoire universelle.*

deux préfets du prétoire ; il assura l'ordre à Rome par l'institution d'une garde urbaine, commandée par le préfet de la ville ; enfin il régla les nombreux services publics, et mit à leur tête des fonctionnaires.

L'Italie fut divisée en onze régions ou districts administratifs, ayant chacune leur préfet, leur détachement militaire, leur administration financière.

Les provinces furent réparties en deux catégories. Les unes, dites provinces sénatoriales, furent gouvernées par un magistrat nommé par le sénat ; les autres, dites provinces impériales, furent gouvernées par un légat de l'empereur. Toutes conservèrent une certaine liberté ; car elles nommaient régulièrement leurs assemblées provinciales. Ainsi, délivrées du despotisme des proconsuls, elles considéraient l'empire comme un bienfait.

4. L'administration militaire et financière. — Le régime militaire fut profondément modifié par Auguste. Jusqu'à cette époque les légions se recrutaient parmi les citoyens, enrôlés et armés pour la durée d'une campagne. Auguste créa des armées permanentes et soldées. Les classes moyennes furent dispensées du service militaire. Les citoyens pauvres s'engageaient dans les armées, recevaient une solde, et, après vingt ans de services, une retraite. Les légions, au nombre de vingt-cinq, composées chacune de cinq à six mille hommes, tenaient garnison le long des frontières de l'empire.

Pour suffire aux dépenses que nécessitait l'entretien d'une armée nombreuse, Auguste créa de nouveaux impôts. Il divisa le trésor en deux parties : le trésor public, administré par le sénat, et le trésor privé ou fisc, dont l'empereur avait la libre disposition.

5. Les guerres. — Après la bataille d'Actium, la guerre fut un moment suspendue dans tout l'empire, et Auguste put fermer le temple de Janus. Mais les expéditions militaires recommencèrent bientôt. Agrippa pacifia l'Espagne où furent fondées les colonies de Séville, Badajoz et Mérida ; Drusus et Tibère soumirent la Rhétie et établirent dans le pays une grande colonie romaine, Augsbourg.

Les expéditions les plus importantes furent celles de la Germanie. Tibère et Germanicus franchirent le Danube, vainquirent le chef des Marcomans, Marbod, qui venait de

fonder un royaume important en Bohême, et soumirent la Pannonie (Autriche) et la Dalmatie.

L'expédition conduite par Varus contre le chef des Chérusques, Arminius, qui avait préparé une coalition des peuples de l'Ems, du Weser et de l'Elbe, fut moins heureuse. Le général se laissa attirer dans une embuscade, vers la forêt de Teutberg (entre l'Ems et la Lippe) et y subit un désastre complet. Trois légions furent prises ou tuées. Varus se donna la mort. Auguste fut douloureusement affecté de ce revers. « Varus, Varus, s'écriait-il, rends-moi mes légions! » Les Germains, satisfaits de leur victoire, n'osèrent pas franchir la rive gauche du Rhin.



Le Panthéon, à Rome.

6. **Travaux publics.** — Ces guerres qui se faisaient sur les frontières de l'empire ne troublèrent pas la tranquillité générale. Auguste, secondé par Agrippa, qui fut en même temps un grand général et un administrateur remarquable, et par Mécène, homme d'Etat très habile et protecteur éclairé des lettres et des arts, donna à l'empire une prospérité inouïe. Après les guerres civiles, le monde jouissait alors de ce repos si nécessaire, qu'on appelait la *paix romaine*. De grands travaux d'utilité publique ou d'embellissement furent entrepris. Des routes sûres sillonnèrent toutes les provinces et facili-

tèrent le mouvement des échanges. A Rome, Auguste fit construire des temples dont le plus célèbre est le Panthéon, des thermes, des aqueducs, des palais. En mourant, il put se vanter d'avoir laissé une ville de marbre, là où il n'y avait qu'une ville de briques.

7. **La société romaine.** — Malgré le développement de la prospérité publique, il y avait à Rome une plèbe nombreuse qui vivait dans l'oisiveté et la misère. Cette plèbe ne pouvait se relever par le travail; car le travail était alors aux mains des esclaves. Auguste se chargea de sa subsistance. Des distributions de pain furent régulièrement assurées par une institution analogue à notre assistance publique. Il fit plus : il voulut amuser le peuple. Les spectacles populaires et gratuits se multiplièrent à Rome. Les principaux étaient les jeux du cirque, les jeux de l'amphithéâtre et les jeux de la scène. Le spectacle favori des Romains était celui du cirque et celui des arènes, où l'on voyait des gladiateurs donner la chasse à des bêtes féroces. Plus tard, les gladiateurs se combattaient entre eux. Ainsi Auguste assura la servilité du peuple en lui donnant du pain et des jeux (*panem et circenses*).

Tandis que la plèbe vivait de mendicité, l'aristocratie romaine étalait un luxe inouï. Les riches comptaient les esclaves par centaines. Ils s'amollissaient dans une vie oisive. Aussi les qualités viriles disparurent peu à peu et la société romaine alla s'affaiblissant de plus en plus dans cette décadence morale.

8. **Le siècle d'Auguste.** — Le règne d'Auguste fut une des époques les plus brillantes dans l'histoire de l'esprit humain. Avant lui, du temps de César, la littérature avait déjà produit des chefs-d'œuvre. Lucrèce et Catulle, par leurs poésies, Cicéron, par ses discours et ses œuvres philosophiques, César et Salluste, par leurs ouvrages historiques, avaient laissé des monuments immortels. L'époque d'Auguste fut particulièrement féconde; tous les genres furent représentés par des écrivains de génie : la poésie par Virgile, Horace, Tibulle, Properce et Ovide; la prose par le grand historien Tite Live. Dans les arts, ce fut le plus bel âge de l'architecture romaine. Le Panthéon d'Agrippa, le théâtre de Marcellus, et, plus tard, le Colisée témoignent encore de la puissance et de la force du génie romain. On a donné à cette

magnifique éclosion littéraire et artistique le nom de *siècle d'Auguste*.

9. La famille d'Auguste. Sa mort. — Les dernières années du règne d'Auguste furent assombries par des deuils domestiques. Il perdit successivement son neveu, Marcellus, qu'il avait adopté; son gendre, Agrippa, et ses deux petits-fils, C. et L. César. Il dut exiler sa fille Julie, à cause de ses débauches. Il mourut à Nole, en Campanie, à l'âge de soixante-seize ans. Ses funérailles furent célébrées en grande pompe au Champ de Mars et ses restes furent déposés dans le monument élevé sur les bords du Tibre et qu'on appelle encore le Mausolée d'Auguste. Après sa mort on célébra son apothéose, et le *divin* Auguste fut placé au rang des dieux (14 ap. J.-C).

10. Les empereurs de la famille d'Auguste. Tibère (14-37). — Tibère était fils de Tibérius Néron et de Livie, qui avait divorcé pour épouser Auguste. Adopté par l'empereur, il lui succéda sans opposition. Dans les premières années, il gouverna avec sagesse. Il mit de l'ordre et de l'économie dans les finances, maintint les armées dans une discipline rigoureuse et traita les provinces avec ménagement. « Un bon pasteur, disait-il, tond ses brebis et ne les écorche pas. »

Quelques révoltes qui éclatèrent dans les provinces furent rapidement comprimées. La plus célèbre fut celle de Florus et de Sacrovir, en Gaule. Germanicus entra en Germanie et y vengea le désastre de Varus.

Tibère, dans la seconde partie de son règne, devint sombre et cruel. Peut-être fit-il empoisonner son neveu Germanicus, soupçonné d'aspirer à l'empire. Dans tous les cas, la femme de Germanicus, Agrippine, et tous ses enfants, à l'exception de Caligula que sauva sa jeunesse, furent tués par ordre de l'empereur. Dans les dernières années de son règne, Tibère se retira dans l'île de Caprée. Son ministre Séjan resta à Rome et fut le conseiller ou l'instrument des vengeances de l'empereur. Nul ne fut à l'abri de l'espionnage et de l'accusation. Bientôt Séjan lui-même, convaincu de convoiter l'empire, fut arrêté en plein sénat et mis en pièces par le peuple. Alors, la cruauté de l'empereur ne connut plus de frein. On montre encore à Caprée le lieu des

exécutions : c'est un rocher d'où les condamnés, sur un signe de lui, étaient jetés dans la mer. Tibère mourut à l'âge de soixante-dix-huit ans.

11. **Caligula** (37-41). — Caligula, fils de Germanicus, gouverna sagement pendant quelques mois ; mais une maladie altéra sa raison et il ne se signala plus que par de sanglantes folies. Toute sa famille fut exilée ou mise à mort ; son cheval favori devint consul. Caligula aurait voulu, disait-il, que le monde romain n'eût qu'une tête pour l'abattre d'un seul coup. Il fut égorgé par Chéréas, tribun des prétoriens.

12. **Claude** (41-54). — Claude, frère de Germanicus, laissa tout le pouvoir à d'indignes favoris et à sa femme l'impératrice Messaline, dont les vices rendirent le nom tristement célèbre. Rome fut ensanglantée par des conspirations et souillée par les scandales du palais impérial. Cependant, au dehors, les armées étaient victorieuses. La Mauritanie et la moitié de la Bretagne étaient conquises ; la Thrace, la Syrie et la Judée étaient réduites en provinces romaines.

Claude fut empoisonné par sa seconde femme, Agrippine, impatiente de placer sur le trône son fils Néron, au détriment de Britannicus, fils de Messaline.

13. **Néron** (54-68). — Néron, fils de Domitius Ahenobarbus et d'Agrippine, et fils adoptif de Claude, avait à peine dix-sept ans quand, par le crime de sa mère, il arriva à l'empire. Les commencements du règne furent heureux. « Que je voudrais ne pas savoir écrire ! » disait-il un jour qu'on lui présentait une sentence capitale à signer. Mais bientôt son caractère violent et cruel prit le dessus. Son frère d'adoption, Britannicus, est empoisonné ; sa mère Agrippine, sa femme Octavie, son précepteur Burrhus, le glorieux vainqueur des Parthes, Corbulon, sont mis à mort par ses ordres. Rome est incendiée et les chrétiens sont persécutés. Une conspiration se forma pour délivrer Rome de ce tyran. Elle fut découverte et coûta la vie à de nombreuses victimes. Le philosophe Sénèque, le poète Lucain, le vertueux Thraséas se firent ouvrir les veines. Ce fou furieux avait la prétention d'être un grand artiste. Il alla en Grèce et voulut se faire applaudir aux jeux d'Olympie. Une nouvelle conspiration, organisée par Galba, fut plus heureuse que la première.

Néron, obligé de fuir de Rome, abandonné de tous, se tua pour ne pas tomber aux mains de ses ennemis. « Quel artiste le monde va perdre! » dit-il en mourant.

Avec lui s'éteignit la race des Césars qui, par l'adoption, appartenaient à la famille d'Auguste.

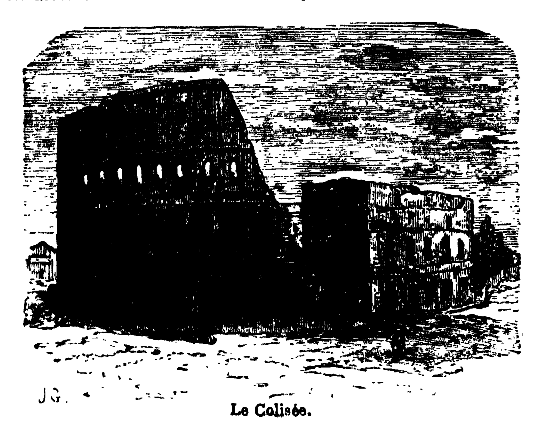
14. **Galba, Othon, Vitellius** (68-69). — Après la mort de Néron, trois usurpateurs militaires, Galba, Othon et Vitellius, se disputèrent l'empire. Les soldats, et surtout la garde prétorienne, commençaient à cette époque à se substituer au sénat pour l'élection des empereurs. Tandis que les légions du Rhin proclamaient Vitellius, celles d'Orient élevèrent à l'empire Flavius Vespasien. Celui-ci laissa à son fils Titus le soin de réprimer l'insurrection des Juifs, et partit pour Rome. Arrivé en Italie, il apprit que Vitellius avait été égorgé par ses soldats.

15. **Les empereurs Flaviens. Vespasien** (69-79). — Avec Flavius Vespasien, la famille flavienne arriva à l'empire; elle devait donner trois empereurs à Rome : Vespasien, Titus et Domitien.

Vespasien gouverna l'empire avec énergie. Tandis que son fils Titus mettait fin à la révolte des Juifs par la destruction de Jérusalem et par la dispersion de ce peuple, il étouffait en Gaule l'insurrection de Civilis et de Sabinus. Administrateur habile, il rendit au sénat son ancienne influence, en y introduisant les hommes les plus considérables de l'Italie et des provinces; il améliora les finances, releva le Capitole détruit par un incendie, et construisit l'immense Colisée et le temple de la Paix. Son activité avait été très grande, et, quand il sentit sa fin approcher, il voulut se lever en disant : « Un empereur doit mourir debout. »

16. **Titus** (79-81). — Titus, fils de Vespasien, déjà célèbre par l'expédition de Judée, lui succéda. La douceur et la bonté de son caractère lui valurent le surnom de : « *Délices du genre humain.* » « J'ai perdu ma journée, » disait-il, quand il n'avait pas fait quelque bonne action. Titus eut souvent l'occasion de faire le bien. Son règne fut rempli par d'effroyables calamités : un incendie de trois jours détruisit une partie de Rome, le Vésuve recouvrit de ses cendres les

villes d'Herculanum et de Pompéi. C'est en voulant étudier de trop près une des éruptions du volcan, que périt Pline le Naturaliste.



Le Colisée.

17. **Domitien** (81-96). — Domitien fit oublier, par sa cruauté, le règne bienfaisant de son frère Titus. Les chrétiens furent persécutés; les délations reparurent, et un grand nombre de citoyens furent mis à mort. Un complot se forma dans le palais impérial, et Domitien fut égorgé. Cependant ce fut sous ce règne, qui laissa de si tristes souvenirs, que fut conquise la Grande-Bretagne par Agricola, beau-père du grand historien Tacite. Ainsi la Grande-Bretagne, après la Gaule, s'ouvrait à la civilisation romaine.

Domitien termine la liste des empereurs que l'historien Suétone appelle les *Douze Césars*.

LECTURE. — **Virgile et Horace.**

Les deux poètes les plus célèbres du siècle d'Auguste furent Virgile et Horace.

VIRGILE naquit près de Mantoue. Après avoir étudié les maîtres de la littérature grecque, il composa quelques poésies latines. Mécène le remarqua et le prit en affection. Aussi lui fit-il rendre son patrimoine dont les soldats d'Octave s'étaient emparés, après les guerres civiles. Virgile reconnaissant composa dix pièces de vers appelées les *Bucoliques*, dans lesquelles il célébrait la générosité d'Octave et de Mécène. Plus tard, lorsque Octave devenu Auguste fut maître de

l'empire et qu'il voulut rendre à l'Italie sa prospérité, le poète l'aida dans sa noble tâche. Il célébra, dans le poème des *Géorgiques*, le plaisir de la campagne, et fit renaître ainsi le goût de l'agriculture. Mais son œuvre capitale est le grand poème national qu'il composa en l'honneur de Rome. Il rappelait les humbles origines de cette ville qui devait être la capitale du monde. Il donna à son poème le nom d'*Enéide*, parce que les Romains avaient la prétention de descendre d'Enée, le dernier défenseur de Troie.

Virgile mourut à l'âge de cinquante-deux ans, après un voyage à Athènes. C'est le plus parfait et le plus admiré des poètes latins.

Horace naquit à Venouse. Son père, ancien esclave affranchi, n'avait rien négligé pour lui donner les leçons des maîtres les plus célèbres. Après avoir étudié à Rome, Horace alla se perfectionner à Athènes. Il était dans cette ville, lorsque éclatèrent les guerres civiles. Soldat dans l'armée de Brutus, il combattit contre Octave. Mais, après la victoire de celui-ci, il revint à Rome. Il s'adonna à la poésie et ne tarda pas à se faire connaître. Virgile le présenta à Mécène qui le prit en amitié et le recommanda à Auguste. Désormais le poète, l'empereur et le ministre vécurent dans la plus grande intimité. La maison de campagne d'Horace, à Tibur, était voisine de celle de Mécène. Aussi, avaient-ils entre eux le commerce le plus agréable et le plus familier. Quand Mécène mourut, il écrivit à Auguste : « Souvenez-vous d'Horace comme de moi-même. » Horace lui-même témoigna, en mourant, sa reconnaissance à l'empereur en lui laissant tous ses biens.

Le poète fit mieux encore : il a élevé dans ses poésies un monument impérissable à la gloire d'Auguste et de Mécène. Ses vers tout pétillants d'esprit, animés d'une verve satirique, révèlent le caractère d'Horace : aimable, facile, toujours heureux. Il enseigne lui-même l'art d'être heureux, c'est de modérer ses désirs et de se contenter de ce qu'on a. Morale facile qui devait convenir aux Romains, fatigués par tant de luttes civiles.

Virgile avait été le poète tendre, délicat, passionné; Horace fut le poète aimable, spirituel, d'humeur joyeuse. L'un et l'autre ont laissé des ouvrages immortels.

EXERCICES ORAUX ET ÉCRITS

1. **Livres à consulter.** — Duruy, *Histoire des Romains.* — Suétone, *les Douze Césars.* — Tacite, *les Annales.*

2. **Questionnaire.** — Comment Auguste organisa-t-il le pouvoir impérial? — Quelles étaient les magistratures dont il était investi? — Comment usa-t-il de son pouvoir? — Comment organisa-t-il les forces de l'empire? — Qu'appelle-t-on siècle d'Auguste? — Quels sont les écrivains célèbres de cette époque? — Donnez quelques détails sur Virgile et Horace. — Quels sont les empereurs de la famille d'Auguste? — Donnez quelques détails sur Tibère et Néron. — Quels sont les empereurs de la famille Flavienne? — Quels sont les actes principaux des règnes de Vespasien et de Titus.

3. **Devoir à rédiger.** — Auguste et l'organisation du pouvoir impérial.

CHAPITRE X

LES ANTONINS

SOMMAIRE

1. Les Antonins (96-192). — Le règne des Antonins fut la période la plus heureuse de l'empire. Ces princes, à qui on donna le nom du meilleur d'entre eux, furent appelés à l'empire par le principe de l'adoption.

2. Les six Antonins. — Nerva rétablit l'ordre et la paix dans l'Etat; Trajan, renommé par ses conquêtes, s'empara du pays des Daces et des Parthes; Adrien, le prince administrateur, réorganisa le gouvernement par de sages réformes; Antonin chercha à assurer la félicité publique et mérita de donner son nom aux princes de cette famille; enfin Marc-Aurèle représenta sur le trône les vertus de la sagesse antique. Commode fut indigne de succéder à ces princes excellents. Il ne fut qu'un tyran.

3. Le siècle des Antonins. — Le siècle des Antonins fut remarquable par les lettres et les arts (Juvénal, Tacite, Pline le Jeune) et aussi par les beaux travaux des jurisconsultes romains. Le mouvement philosophique de cette époque fut favorisé et transformé par le christianisme qui, malgré les persécutions, se répandait dans l'empire romain.

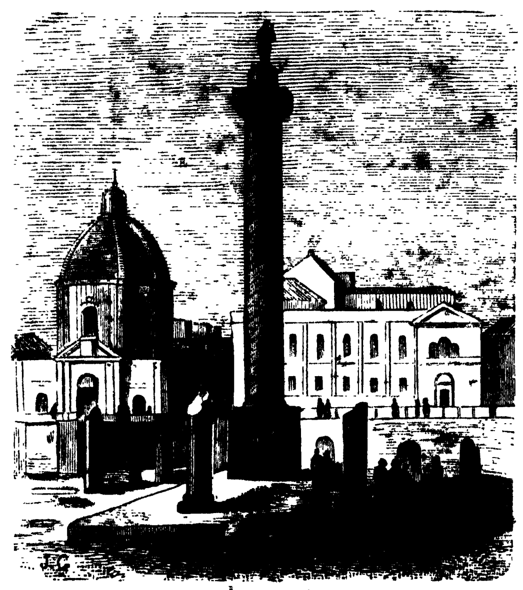
RÉCIT

1. Les Antonins (96-192). — Les six empereurs qui ont gouverné l'empire, au deuxième siècle, ont été désignés sous le nom commun d'Antonins. Il n'y a entre eux aucun lien de parenté. Ce n'est plus l'hérédité, mais l'adoption qui est la règle de la succession à l'empire. Ce principe de l'adoption amena au pouvoir des hommes remarquables par leur intelligence et leur vertu. Aussi l'époque des Antonins a-t-elle été le siècle d'or de l'empire romain.

2. Nerva (96-98). — Nerva, un des conjurés qui avaient renversé Domitien, fut proclamé par le sénat. Dans son règne trop court, il montra de bonnes intentions : il rétablit l'ordre dans l'Etat, rappela les exilés et fit donner des terres aux pauvres. Avant de mourir, il adopta Trajan, le meilleur soldat de l'empire.

3. Trajan (98-117). — Trajan était d'origine espagnole : son règne fut marqué par une sage administration et par de

glorieuses conquêtes. Ses mœurs étaient simples : quand il fut proclamé empereur, il voulut entrer dans Rome à pied ; il était accompagné de l'impératrice Plotine qui, en montant les marches du palais impérial, se retourna vers la foule pour dire : « Telle j'entre ici, telle j'en veux sortir. »



La colonne Trajane

Econome des deniers publics, il augmenta les revenus de l'Etat, sans augmenter les impôts ; il put ainsi distribuer aux villes d'Italie des ressources pour entretenir des enfants pauvres. Il encouragea le commerce et fit creuser à ses frais les ports d'Ancône et de Civita-Vecchia. Il orna Rome de l'Arc de triomphe, du Forum et de la colonne Trajane, qui raconte encore ses exploits. Il fut aimé de l'armée qui admirait son énergie et sa bravoure, du sénat à qui il rendit toute son influence, et du peuple qui jouit, comme sous la république, de la liberté de ses comices. Cet empereur si

juste partagea, cependant, les préjugés de ses contemporains contre les chrétiens qu'il laissa persécuter.

4. Les guerres de Trajan. — Le règne de Trajan fut surtout un règne belliqueux. Il dirigea en personne deux expéditions contre les Daces, jeta un pont sur le Danube, dont on voit encore les restes, et vainquit le roi Décébale. Il établit dans la Dacie de nombreux colons romains. Le peuple *roumain* descend de ces colons romains et parle encore aujourd'hui une langue qui dérive de la langue latine.

Puis Trajan se tourna contre les Parthes qui avaient envahi l'Arménie; il franchit l'Euphrate et le Tigre, entra à Babylone, à Ctésiphon et à Suse, et réduisit l'Assyrie, la Mésopotamie et l'Arabie en provinces romaines. « Si j'étais plus jeune, disait-il, j'irais conquérir les Indes. »

Il mourut à Sélinonte, au moment où il allait comprimer un second soulèvement des Juifs.

La mémoire de Trajan resta dans le peuple comme celle du plus juste des empereurs. A chaque avènement, le sénat souhaitait au nouvel empereur d'être « plus heureux qu'Auguste et meilleur que Trajan. »

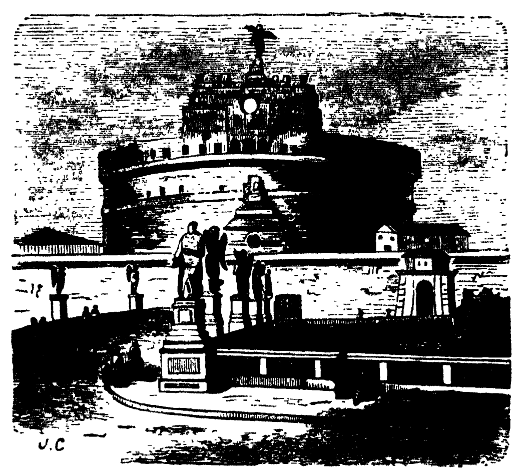
5. Adrien (117-138). — Adrien fut surtout un prince administrateur. Il ne fit qu'une guerre, mais sanglante, contre les Juifs. Jérusalem fut détruite; près de six cent mille Juifs furent tués; le reste fut vendu et dispersé.

Le nouvel empereur abandonna la plupart des conquêtes de Trajan, sauf la Dacie; il fortifia les frontières de l'empire et se tint partout sur la défensive.

Adrien donna tous ses soins à l'administration intérieure de l'empire et il organisa, dans un sens plus monarchique, le gouvernement impérial. Le pouvoir législatif fut retiré au sénat et donné à un conseil du prince qui était composé par l'empereur. Les affaires étaient dirigées par quatre chancelleries; et il investit les préfets du prétoire d'une autorité à la fois civile et militaire. Ainsi peu à peu l'empire perdit les formes républicaines qu'il avait encore pour devenir une véritable monarchie.

L'empereur usa avec habileté de son pouvoir. Il rendit la justice plus uniforme en faisant rédiger une sorte de code qui prit le nom d'*édit perpétuel*. Il voulut visiter toutes les provinces pour s'enquérir de leurs besoins. Il éleva de nom-

breux monuments : à Nîmes les arènes et à Rome le pont et le château Saint-Ange. Au pied des montagnes de Tibur, à Tivoli, il fit bâtir la magnifique *villa d'Adrien* qui reproduisait tous les monuments célèbres que l'empereur avait admirés dans ses voyages. Les dernières années de sa vie furent troublées par quelques conspirations dont plusieurs sénateurs furent victimes. « Quand la gloire des princes, dit Victor Duruy, se mesurera au bonheur qu'ils ont donné à leurs peuples, Adrien sera le premier des empereurs romains. »



Le môle d'Adrien. (Château Saint Ange.)

6. Antonin le Pieux (138-161). — Antonin, originaire de Nîmes, adopté par Adrien, continua sa politique. Il se préoccupa surtout d'assurer le bonheur et la prospérité de tous les habitants de l'empire. « La richesse d'un prince, disait-il, est la félicité publique. » Ses contemporains reconnaissants lui donnèrent le surnom de *Père du genre humain*, et les historiens ont désigné de son nom toute cette succession de princes excellents.

7. Marc-Aurèle (161-180). — Marc-Aurèle, surnommé le philosophe, fut le modèle de la vertu antique. Il écrivit

les admirables maximes de la sagesse stoïcienne et chercha à atteindre la perfection morale sans négliger un seul de ses devoirs d'empereur. « Songe à toute heure, disait-il, qu'il faut agir en Romain et en homme. » Cependant il laissa persécuter les chrétiens qu'il considérait comme les ennemis de l'empire.

Marc-Aurèle, comme Adrien, aurait voulu maintenir la paix dans l'empire; mais il fut forcé de faire continuellement la guerre et de passer sa vie dans les camps. Il arrêta une redoutable invasion des peuples germaniques, qui pénétrèrent jusqu'aux environs d'Aquilée, et il dut faire une expédition en Syrie pour apaiser une révolte. A son retour il apprit que les Goths et les Marcomans se préparaient à franchir de nouveau le Danube. Il marcha contre eux avec son fils Commode et mourut à Vienne, sans avoir terminé cette guerre.

8. **Commode** (180-192). — Marc-Aurèle eut le tort de renoncer au principe de l'adoption qui avait fait le bonheur de l'empire. Il avait un fils et il voulut lui laisser le pouvoir. Commode ne continua pas la politique de ses prédécesseurs. Au lieu de combattre les barbares, il les prit à la solde de l'empire. Revenu à Rome, il ne se signala que par de sanglantes folies. Après avoir fait périr une foule d'illustres citoyens, il fut étranglé par un athlète. Avec Commode avait commencé la décadence de l'empire.

9. **Les lettres et les arts à l'époque des Antonins.** — Bien que la littérature n'ait plus la perfection du siècle d'Auguste, elle produisit encore, sous les Antonins, des œuvres remarquables. Dans la philosophie, Sénèque; dans l'histoire, Quinte-Curce; dans la poésie, Lucain; dans les sciences, Pline le Naturaliste, ont laissé un nom justement célèbre. Mais les trois plus grands écrivains de cette époque furent le poète Juvénal, dont les *Satires* sont un tableau si sombre de la société romaine; Tacite, qui dans ses *Annales* a flétri le despotisme des Tibère et des Néron; enfin, Pline le Jeune, qui dans ses *Lettres* et son *Panégyrique de Trajan*, s'est montré à la fois honnête homme et littérateur élégant.

Mais l'époque des Antonins fut surtout remarquable par les beaux travaux sur le droit romain. Adrien avait rédigé

l'édit perpétuel. Après lui, parurent les cinq jurisconsultes les plus célèbres du deuxième siècle : Gaius, Papinien, Paul, Ulpien et Herennius Modestinus. Ces hommes de génie donnèrent au droit romain son expression la plus claire et l'animèrent d'un souffle humain et philosophique.

Dans les arts, ce fut l'architecture qui produisit les plus belles œuvres. Le pont du Gard, les arènes et la maison carrée de Nîmes, le Colisée et la colonne Trajane à Rome attestent encore la puissance du génie romain.

10. **La philosophie stoïcienne.** — Sous les Antonins, la philosophie stoïcienne fut en faveur. Elle fut représentée par trois grands noms : Sénèque, Epictète et Marc-Aurèle.

Cette philosophie, qui se proposait pour but l'amélioration morale de l'homme par l'éducation de la volonté, a professé quelques doctrines admirables. N'est-ce pas Marc-Aurèle qui, dans ses *Pensées*, a exprimé la généreuse idée de la fraternité humaine ? « Aime les hommes, mais d'un amour véritable... Ce n'est point assez de pardonner, il faut aimer ceux qui vous offensent. » Mais quelle que fut la valeur morale de cette philosophie, le christianisme seul était capable d'opérer la transformation de la société romaine.

LECTURE. — **Marc-Aurèle.**

Toutes les vertus lui furent également recommandables : il estimait fort les anciens, les possédait parfaitement, et ne cédait en cela à aucun Romain, ni même à aucun Grec, comme on le peut voir encore par ce qui reste de ses écrits et de ses paroles remarquables. C'était un prince modéré, affable, d'un abord facile. Il présentait sa main à tous ceux qui s'approchaient de lui pour le saluer, et il ne voulait pas que ses gardes écartassent personne. De tous les princes qui ont pris la qualité de philosophe, lui seul l'a méritée. Il ne la faisait pas consister seulement à connaître tous les sentiments des sectes différentes et à savoir discourir de toutes choses, mais plutôt dans une pratique exacte et sévère de la vertu. Les sujets se font un honneur d'imiter leur prince ; aussi ne vit-on jamais tant de philosophes que sous son règne.

HÉRODIEN (historien grec du deuxième siècle).

EXERCICES ORAUX ET ÉCRITS

1. Livres à consulter. — Duruy, *Histoire des Romains*. — De Champagny, *les Antonins*.

2. Questionnaire. — Enumérez les empereurs de la famille des An-

tonins. — Pourquoi les appelle-t-on de ce nom? — Que pensez-vous de leur gouvernement? — Quel est celui de ces empereurs qui se signala par ses conquêtes? et lesquelles? — Quel est celui qui fut un prince administrateur? — Expliquez pourquoi. — Quel est celui qui fut surnommé le philosophe? — Énumérez les écrivains et les poètes les plus célèbres de l'époque des Antonins. — Dites ce que vous savez sur le mouvement philosophique de ce temps.

3. Devoir à rédiger. — L'empire sous les Antonins.

CHAPITRE XI

LE CHRISTIANISME. — ÉGLISE PRIMITIVE; CATACOMBES

LES DÉBUTS DU CHRISTIANISME

SOMMAIRE

1. Etat religieux du monde romain sous l'empire. — Sous l'empire, l'ancienne religion des Grecs et des Romains avait bien déchu. Le culte officiel de Rome, d'Auguste et des divinités protectrices de l'empire était plus politique que religieux; les gens instruits et les lettrés se moquaient des fables de la mythologie; la foule s'adonnait aux plus grossières superstitions.

2. Le christianisme; ses débuts; sa diffusion. — De la Palestine, où Jésus-Christ vécut, prêcha et souffrit, ses disciples, les apôtres, partirent pour répandre l'Evangile. Les deux plus célèbres furent saint Pierre, qui vécut à Rome, et saint Paul, qui catéchisa toute l'Asie Mineure et la Grèce.

3. Le christianisme et le monde antique. — La religion chrétienne se trouva de bonne heure en lutte avec le monde antique. Les chrétiens ne pouvaient adorer et invoquer que leur dieu; ils refusaient de célébrer les cultes publics de l'empire; aussi furent-ils poursuivis pour crime de lèse-majesté.

4. Les persécutions. — Sous Néron et Domitien, les chrétiens de Rome subirent les plus cruels supplices; Trajan et Adrien ordonnèrent de les condamner suivant les lois, s'ils s'obstinaient à se déclarer chrétiens. Sous Marc-Aurèle, de sanglantes persécutions eurent lieu, surtout en Gaule.

Mais les persécutions, en exaltant la foi des chrétiens, furent très favorables à la diffusion du christianisme.

5. Organisation des églises primitives. — Dans chaque cité, les chrétiens formaient une communauté ou église, dirigée par un évêque, assisté de prêtres et de diacres; ils se réunissaient pour célébrer ensemble les cérémonies du culte chrétien.

6. Les catacombes. — Le plus souvent, les chrétiens tenaient leurs réunions dans leurs cimetières. Ces cimetières, profondément creusés dans le sol, se composaient de longues galeries, dans les parois desquelles les sépultures étaient superposées : on les appelait des catacombes. Les plus considérables sont les catacombes de Rome, qui ont été découvertes dans ce siècle; on y a trouvé les documents les plus curieux sur l'histoire des chrétiens de Rome et de l'art chrétien primitif.

RÉCIT

1. Etat religieux du monde romain : la religion officielle. — La diffusion du christianisme dans le monde romain est un des événements les plus importants de l'histoire de l'empire. Pour en bien comprendre toutes les causes, il est nécessaire d'examiner d'abord l'état religieux de la société romaine aux premiers siècles de l'ère chrétienne.

Il y avait dans l'empire une religion officielle, celle de Rome et d'Auguste. Dans chaque province et dans chaque cité, des prêtres spéciaux présidaient aux cérémonies de ce culte qui avait un caractère plutôt politique que religieux; c'était une des formes sous lesquelles les sujets de Rome reconnaissaient sa suprématie et proclamaient leur fidélité au gouvernement impérial.

2. Le scepticisme. — L'ancienne mythologie gréco-romaine était tombée dans un profond discrédit.

Les hommes instruits n'avaient pour ces fables qu'un scepticisme tout à fait dédaigneux. Cicéron nous apprend que de son temps deux augures ne pouvaient pas se regarder sans rire. César, qui fut grand pontife, était le plus irréligieux des Romains. Aussi les esprits les plus élevés de ce temps s'étaient-ils tournés vers la philosophie pour lui demander une réponse aux grandes questions qui tourmentent l'âme humaine : pour la plupart d'entre eux, le stoïcisme faisait l'effet d'une véritable religion.

3. Les superstitions populaires. — Le peuple, au contraire, s'était jeté dans la superstition et la sorcellerie. Les divinités n'étaient plus, pour les ignorants et les pauvres gens, que des êtres plus puissants que les hommes, dont il fallait obtenir la protection, quand ils étaient bons et bienfaisants, ou détourner la colère, quand ils étaient méchants et malfaisants. Mais ce n'était pas par la prière que l'on cherchait à obtenir ces résultats; c'était par toutes sortes de pratiques de sorcellerie, d'incantations magiques, de mystérieuses préparations. De plus en plus, ces superstitions grossières prenaient, dans le peuple, la place de l'antique religion.

4. Les religions orientales. — Ce développement de la superstition avait été favorisé par l'afflux à Rome et

en Italie des religions orientales. Les cultes de la déesse phrygienne Cybèle, de la déesse égyptienne Isis, du dieu syrien Adonis s'étaient répandus de bonne heure en Occident. La foule ne comprit pas le sens de ces religions. Elle n'en vit que l'aspect extérieur, qui frappa vivement son imagination. Les prêtres et les prêtresses d'Isis, avec leurs costumes bizarres, attiraient le peuple sur leurs pas, lorsqu'ils parcouraient en procession les rues de Rome.

Ainsi, il n'y avait dans l'empire romain aucune religion capable de satisfaire l'âme, surtout l'âme des humbles, des faibles, des pauvres gens, de tous ceux auxquels les consolations sont plus nécessaires, parce que la vie de chaque jour leur est plus rude. Ce que le paganisme était impuissant à lui donner, la société romaine le trouva dans la religion du Christ.

5. **Le Christ et l'Evangile.** — Le christianisme naquit en Judée, sous le règne de l'empereur Tibère. Ce fut, en effet, vers l'année 30 que Jésus, alors âgé de trente ans, se mit à parcourir la Palestine, enseignant l'amour de Dieu et des hommes, la pureté et la justice, la récompense des bons et le châtiment des méchants. Suivi de douze pauvres pêcheurs, il allait de ville en ville, conquérant les cœurs simples, guérissant les malades, faisant de nombreux miracles. Les chefs de la religion juive l'accusèrent d'impiété. Traîné devant le tribunal du grand-prêtre, Jésus fut condamné au supplice de la croix. Il fut crucifié en l'année 33.

La doctrine de Jésus-Christ est contenue tout entière dans l'Evangile. L'Evangile n'est autre chose que le récit de la prédication de Jésus, le recueil des conversations qu'il avait avec ses disciples, des paraboles qu'il leur racontait, des enseignements qu'il ne cessait de leur donner. C'est le plus beau livre qui ait jamais été composé.

6. **Les apôtres : l'esprit de prosélytisme.** — Lorsque Jésus fut mort sur la croix, ses disciples, les apôtres, se répandirent dans le monde romain et y prêchèrent la religion nouvelle, le christianisme. Jésus lui-même leur avait dit : « Allez, et enseignez les nations. » Ils lui obéirent.

Ces douze pêcheurs, originaires de villages obscurs situés en Galilée, quittèrent leur patrie, pour donner à leur tour l'enseignement qu'ils avaient reçu de leur divin maître; ces

hommes simples et peu instruits devinrent éloquents et gagnèrent au christianisme de nombreux adeptes. Ils étaient soutenus par l'ardeur de leur foi et par un sentiment qu'aucune religion païenne n'avait inspiré, l'esprit de prosélytisme. Ils étaient convaincus que la religion du Christ était seule capable de donner aux hommes le vrai bonheur, et ils étaient prêts à supporter les épreuves les plus terribles pour la faire triompher. Ils se consacrèrent entièrement à la prédication du christianisme ; ce que le Christ avait dit en Judée, ils le répétèrent au loin, dans toutes les provinces de l'empire.

7. La diffusion du christianisme : saint Pierre et saint Paul. — Au premier siècle de l'empire, les deux apôtres les plus éloquents furent saint Pierre et saint Paul.

Saint Pierre, après avoir évangélisé la Samarie et les deux villes de Joppé et de Césarée, s'embarqua pour l'Italie. Il se rendit à Rome, dans la capitale du monde, et y prêcha la doctrine du Christ.

A la même époque, saint Paul parcourait toute l'Asie Mineure et la Grèce. Il avait d'abord été l'ennemi du christianisme, puis il avait été soudain converti sur la route de Damas. Dès lors il fut l'apôtre infatigable de la religion qu'il avait autrefois combattue. Il fonda de nombreuses églises à Antioche, dans l'île de Chypre, en Asie Mineure, en Grèce. Il prêcha à Athènes, à Corinthe, en Macédoine. Enfin il fut conduit à Rome pour être jugé par le tribunal de l'empereur.

Saint Pierre, l'apôtre de Rome, et saint Paul, l'apôtre d'Athènes et de l'Orient, subirent tous deux le martyre à Rome, la même année, en 67.

Après eux, le christianisme se répandit de plus en plus. A la fin du premier siècle de l'empire, des églises chrétiennes étaient constituées dans tout l'Orient ; les provinces occidentales, Afrique, Espagne, Gaule, se convertirent surtout au second siècle.

8. Caractère du christianisme : religion des humbles. — L'éloquence des apôtres et l'ardeur de leur prosélytisme ne suffisent pas à expliquer la diffusion rapide de la religion chrétienne. Si le christianisme fit tant de progrès dans la société romaine, c'est parce qu'il était profondément différent des autres religions. Il s'adressait de préfé-

rence à tous ceux qui souffraient : il leur enseignait que Dieu, infiniment bon, infiniment juste, infiniment miséricordieux, leur réservait, dans une autre vie éternelle, les plus grandes félicités, et par la promesse de cette vie céleste, il les consolait des douleurs de l'existence terrestre. Il entretenait l'espérance dans le cœur de tous ceux que la société opprimait, esclaves, affranchis, ouvriers des villes et des campagnes. Mieux que les plus grands philosophes, il révélait aux humbles et aux « pauvres d'esprit » l'existence de leur âme.

— 9. **Les associations romaines et le christianisme.** — Les progrès du christianisme furent encore favorisés par le grand développement qu'avaient pris à Rome les associations. Dans un grand nombre de cités, il y avait soit des associations industrielles, qui réunissaient les ouvriers d'un même métier, soit des associations appelées funéraires, parce que leur principal objet était d'assurer à leurs membres, en général très pauvres, une sépulture convenable. Ces associations se recrutaient précisément dans les classes de la société où le christianisme faisait le plus d'adeptes. Les chrétiens purent ainsi se réunir sans inspirer trop de soupçons au gouvernement impérial : ces associations industrielles et funéraires leur fournissaient le prétexte d'assemblées fréquentes.

10. **Le christianisme et le culte public.** — Mais, en se répandant dans le monde romain, le christianisme se déclara forcément l'ennemi des autres religions. Pour les chrétiens, il n'y avait point d'autre dieu que Jésus-Christ ; tout hommage, tout culte, toute prière étaient obstinément refusés à d'autres qu'à lui. Il en résulta que tout habitant du monde romain, à partir du moment où il devenait chrétien, cessait par là même de rendre un culte public aux divinités officielles et protectrices de l'empire. Or, la célébration de ce culte était un acte d'obéissance politique autant, sinon plus, que de ferveur religieuse. Les chrétiens, en niant la divinité de Rome et d'Auguste, en refusant d'offrir de l'encens et des parfums devant les images de l'empereur, passèrent pour des rebelles, pour des ennemis de l'Etat. Ils furent accusés du crime de lèse-majesté.

11. **Le christianisme et les superstitions po-**

pulaires. — La foule païenne se montra plus irritée encore que les empereurs. Tous ceux qui se convertissaient au christianisme renonçaient aux superstitions grossières et aux pratiques de magie. Les prêtres de la populace et les sorciers, ainsi abandonnés, en conçurent une vraie colère. Lorsqu'un malheur public se produisait, peste, famine, incendie, ils ne manquaient pas soit d'en accuser les chrétiens, soit de les en rendre responsables. « Les dieux, disaient-ils, étaient mécontents de voir leurs autels délaissés, et ils manifestaient leur indignation par de sévères châtiments. » Aussi la foule assistait-elle avec une joie féroce au supplice des chrétiens; quelquefois même elle le réclamait à grands cris.

12. **Les persécutions : Néron et Domitien.** — Suivant les empereurs et suivant les époques, les chrétiens furent traités plus ou moins cruellement. On a donné le nom de persécutions aux périodes pendant lesquelles la haine contre les chrétiens se déchaîna avec le plus de fureur.

Les deux premières persécutions eurent lieu sous Néron et sous Domitien. Néron accusa les chrétiens d'avoir allumé l'incendie qui dévora toute une partie de Rome, en l'an 64; les malheureux périrent au milieu des plus affreuses tortures. Domitien condamna à mort son propre cousin, T. Flavius Clemens, parce qu'il s'était converti au christianisme; il exila deux autres personnes de sa famille pour la même cause et ordonna de sévir contre les chrétiens.

13. **Les chrétiens sous les premiers Antonins.** — Si les premières persécutions s'expliquent par la cruauté des empereurs qui les ordonnèrent, on ne saurait attribuer la même cause à la sévérité dont les Antonins firent preuve à l'égard des chrétiens. Trajan et Adrien s'exprimèrent très nettement sur ce point; le premier, dans une lettre qu'il écrivit à Pline le Jeune, gouverneur de la Bithynie; le second, dans un rescrit adressé à Minucius, proconsul d'Asie. Des lois de l'Etat exigeaient qu'un culte public fût rendu aux divinités officielles de l'empire; les chrétiens refusaient d'obéir à ces lois. « Il ne faut pas faire de recherches contre eux, écrit Trajan. S'ils sont accusés ou convaincus, il faut les punir. » Ainsi sous les premiers Antonins, les chrétiens souffrirent, non pas de la cruauté personnelle des empereurs, mais de la dureté des lois romaines.

14. Les chrétiens sous Marc-Aurèle. — Sous Marc-Aurèle, ils furent en outre victimes des circonstances. Le règne de ce philosophe couronné fut marqué par d'effroyables désastres. Le Tibre déborda et renversa beaucoup d'édifices à Rome ; une peste affreuse, venue de l'Orient, fit de très grands ravages dans tout l'empire ; les Barbares menacèrent d'envahir l'Italie, qui n'avait pas couru de pareil danger depuis plus de deux siècles. La foule murmura contre les chrétiens. Ils furent persécutés, sous le prétexte qu'ils troublaient le peuple par l'introduction de nouveaux cultes.

L'épisode le plus sanglant de cette persécution se passa à Lyon. Quelques chrétiens, venus de Smyrne, avaient fondé dans cette ville une église vers l'année 160. Le premier évêque de cette église, Pothin, fut martyrisé en 177 ; avec lui plusieurs chrétiens, entre autres une jeune esclave, Blandine, subirent d'atroces supplices avec un courage et une force d'âme extraordinaires. D'autres évêques, entre autres celui de Laodicée, et le pieux saint Justin furent martyrisés à la même époque.

15. Importance croissante du christianisme. — Bien loin d'entraver ou d'arrêter les progrès du christianisme, les persécutions ne firent que les rendre plus rapides. Comme le dit l'un des Pères de l'Eglise, l'Africain Tertullien, « le sang des martyrs fut une semence de chrétiens. » Le nombre des fidèles au Christ augmenta sans cesse. Chaque année, de nouvelles églises se constituèrent en Gaule, en Afrique, en Espagne.

Le christianisme ne se répandit pas seulement de plus en plus ; il trouva des apologistes courageux et éloquents. Pour répondre aux accusations, souvent mensongères, qui étaient portées contre les chrétiens, saint Justin, sous Antonin le Pieux, l'évêque de Sardes Meliton et l'Athénien Athenagoras, sous Marc-Aurèle, adressèrent à l'empereur des apologies du christianisme. La religion nouvelle croissait en importance dans le monde romain.

16. Organisation des premières églises chrétiennes. — Les premières églises chrétiennes furent très modestes. Elles étaient constituées dans chaque cité par la communauté des chrétiens de la ville. Le soin de célébrer le

sacrifice de la messe et de prêcher fut d'abord confié aux plus âgés, aux prêtres; puis, lorsque les fidèles devinrent plus nombreux, lorsque les communautés chrétiennes reçurent des dons et des legs, on choisit, pour diriger l'église et pour en surveiller les intérêts, celui qui était jugé le plus digne de cet honneur, et que l'on saluait du nom d'évêque.

L'évêque était assisté de prêtres et de diacres. Il était le chef de la communauté; mais à l'origine il ne se distinguait des autres membres de son église par aucun insigne extérieur.


Les catacombes.

Les cérémonies du culte étaient alors très simples. Les chrétiens se réunissaient pour prier en commun, pour lire ensemble les livres saints, pour assister au sacrifice de la messe, et pour chanter des hymnes en l'honneur de leurs frères morts. Dans plusieurs villes, en particulier à Rome, ces réunions des chrétiens avaient lieu dans des cimetières souterrains, appelés *catacombes*.

17. **Les catacombes.** — Les catacombes se composaient de galeries étroites, qui s'enfonçaient profondément dans le sol, et qui formaient plusieurs étages. Les parois de ces galeries étaient verticales, et les sépultures des chrétiens y étaient creusées, quelquefois à une assez grande hauteur. Chaque tombe était fermée latéralement soit par de grandes briques, soit par de longues plaques de marbre.

Parfois les galeries s'élargissaient et faisaient place à de petites chapelles voûtées, dans lesquelles se trouvaient des

sarcophages. C'était dans ces chapelles souterraines, où le plus souvent étaient ensevelis soit des évêques soit des martyrs, que les chrétiens se réunissaient pendant les persécutions.

Les catacombes étaient éclairées par des lampes en terre cuite, placées dans de petites cavités disposées à cet effet le long des galeries.

18. **Les relations des chrétiens dans l'empire.** — Les églises chrétiennes primitives ne vivaient pas isolées. Elles correspondaient entre elles; elles se portaient secours mutuellement. C'est par une lettre de l'église de Lyon aux chrétiens d'Asie que nous connaissons dans tous leurs détails les supplices affreux infligés à sainte Blandine et à ses compagnons de martyre.

Les chrétiens étaient donc très unis entre eux : « De la Bretagne aux rives de l'Euphrate, un fidèle voyageant avec une lettre de son évêque trouvait sur toute la route aide et protection. Secouru, s'il était pauvre, soigné s'il était malade, il rencontrait partout des frères; un signe lui servait de parole, et, sans se comprendre, tous les chrétiens s'entendaient; car, malgré la diversité des langues et des pays, ils ne formaient tous qu'une seule famille. » (V. Duruy, *Histoire romaine.*)

LECTURE. — **La foi chrétienne.**

Le culte était pur; point de sacrifice sanglant et rien qui ne tendît à éveiller les meilleurs sentiments de notre nature : des chants, des prières, la lecture de l'Evangile et le grand acte de la communion directe avec Dieu... Pour le plus grand nombre, le christianisme était la religion du Bon Pasteur qui veille sur son troupeau, qui le défend contre les loups ravisseurs et qui rapporte sur ses épaules les brebis égarées. Cette image de grâce, de bonté et d'amour, fréquemment répétée dans les plus anciennes catacombes de Rome, était alors le symbole préféré de la foi chrétienne. Comme en celle-ci, tout était espérance, tout, même dans la mort, respirait le calme et la sérénité.

V. Duruy, *Histoire des Romains.*

EXERCICES ORAUX ET ÉCRITS

1. **Livres à consulter.** — V. Duruy, *Histoire des Romains.* — L'abbé Drioux, *les Apôtres.*

2. Questionnaire. — Quels étaient les sentiments religieux de la société romaine? — Quelles étaient les superstitions du peuple? — Quelle doctrine le Christ apporta-t-il au monde? — Comment le christianisme se répandit-il? — Quels furent les deux apôtres les plus éloquents? — Pourquoi les chrétiens furent-ils persécutés? — Comment furent organisées les premières églises chrétiennes? — Qu'est-ce que les catacombes?

3. Devoirs à rédiger. — Racontez les progrès du christianisme sous l'empire romain.

CHAPITRE XII

L'EMPIRE ROMAIN AU IIIe SIÈCLE
DIOCLÉTIEN

SOMMAIRE

1. L'empire au troisième siècle. — Pendant un siècle l'empire fut en proie à l'anarchie militaire. Les légions firent et déposèrent les empereurs. Les provinces se soulevèrent et les barbares commencèrent à envahir l'empire.

2. Principaux empereurs. — Dans cette période si triste de son histoire, Rome compta encore quelques empereurs énergiques : Septime-Sévère (193-211), qui conquit la Mésopotamie; Alexandre Sévère (222-235), qui lutta contre les Perses; Aurélien (270-275), qui sauva l'Italie envahie par les Alamans et pacifia l'Orient, après avoir vaincu Zénobie, reine de Palmyre; et enfin Probus (276-282), qui sauva les provinces de l'invasion des barbares.

3. Dioclétien (284-305) et la tétrarchie impériale. — Dioclétien essaya de réorganiser l'empire. Il associa à son œuvre trois lieutenants dévoués, Maximien, Galère et Constance Chlore. Ce gouvernement de quatre personnes dont il resta le chef prit le nom de tétrarchie.

4. Gouvernement de Dioclétien. — Dioclétien donna à ce gouvernement une vigoureuse impulsion. Les barbares furent partout repoussés. Le pouvoir impérial fut représenté dans les provinces par les agents directs de l'empereur; la justice devint plus équitable; et les impôts furent répartis d'une manière plus uniforme. Mais toutes ces réformes n'arrêtèrent pas la décadence de l'empire. Et le règne de Dioclétien fut marqué par la dernière persécution des chrétiens. Elle fut si terrible qu'on l'appela l'ère des martyrs.

RÉCIT

1. L'empire au troisième siècle. — Pendant un siècle l'empire fut en proie à la plus sanglante anarchie. Les révoltes des soldats, le pouvoir impérial mis aux enchères, les invasions des barbares, la guerre civile, la misère et le dépeuplement des provinces, tel est le triste spectacle qu'offrit l'époque qui suivit le siècle des Antonins. Sur les quarante-cinq empereurs qui se succédèrent sur le trône, avant le règne de Dioclétien, vingt-neuf furent assassinés, cinq autres périrent de mort violente, onze ou douze seulement atteignirent naturellement le terme de leur règne.

L'histoire de l'empire, pendant le troisième siècle, peut se diviser en quatre périodes :

1° Les empereurs africains et syriens;
2° L'anarchie militaire;
3° Les empereurs illyriens;
4° Le règne de Dioclétien.

2. **Les empereurs africains et syriens** (192-235). — Tous ces misérables empereurs furent le jouet et la victime des soldats. Bien peu mériteraient d'être connus, si leur folie ou leurs crimes ne leur avaient donné une triste célébrité. Et quels hommes que ces empereurs, tels que Didius Julianus qui acheta l'empire aux prétoriens, Caracalla, meurtrier de son frère et de vingt mille citoyens romains, Elagabal qui apporta à Rome tous les vices de la Syrie, sa patrie, et qui fut le type de l'infamie sur le trône !

Cependant quelques empereurs essayèrent par leur énergie et par leur vertu militaire de rétablir l'ordre dans l'empire et de le défendre contre les barbares. Tels furent Septime Sévère (193-211), le vainqueur des Parthes et des Calédoniens, dont le dernier mot fut « *laboremus*, travaillons ! » ; Alexandre Sévère (222-235), l'élève des deux grands jurisconsultes Paul et Ulpien, qui faisait graver ces mots au frontispice de son palais : « Fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fît à toi-même ! »

3. **L'anarchie militaire** (235-268). — Les trente-trois ans qui suivirent la mort d'Alexandre Sévère furent encore plus tristes. Ce n'est qu'une suite de révolutions et d'assassinats. On peut voir alors sur le trône un soldat thrace, Maximin, une sorte d'hercule, meurtrier d'Alexandre Sévère; un chef de bande, Philippe; un soldat pannonien, Décius, célèbre par une violente persécution des chrétiens; un Maure, Emilien. « Alors le désordre est porté à son comble : en moins de douze ans, vingt-neuf empereurs ou fils d'empereurs moururent de mort violente; c'est la période des *trente tyrans*. Parmi les empereurs qui s'élèvent alors de tous côtés en Syrie, en Afrique, en Pannonie, en Gaule, le plus remarquable fut le Gaulois Posthumus : il avait formé une sorte d'empire des Gaules qui ne dura pas moins de neuf ans (258-267)[1]. »

1. Guiraud et Lacour-Gayet, *Histoire romaine*.

4. Les empereurs illyriens (268-284). — Vers la fin du troisième siècle l'empire fut enfin gouverné par quelques empereurs énergiques qui combattirent vaillamment les barbares, prêts à envahir les frontières. Les plus célèbres furent *Claude*, surnommé le Gothique, à cause de ses victoires sur les Goths ; *Aurélien* (270-275), qui disait fièrement : « J'ai de l'or pour mes amis et du fer pour mes ennemis, » et qui, après avoir sauvé l'Italie de l'invasion des Alamans et avoir vaincu, en Asie, Zénobie, reine de Palmyre, chercha à ramener l'ordre dans l'Etat et la discipline dans les armées; et enfin *Probus* (276-282), brave soldat, qui repoussa partout l'invasion en Gaule, en Asie, en Egypte, en Thrace et en Illyrie.

5. Dioclétien (284-305) — Dioclétien était fils d'un greffier de Salone en Dalmatie. Après avoir fait sa carrière dans les légions, il fut nommé gouverneur de la Mésie, puis commandant des gardes du palais. Les soldats le proclamèrent empereur (284).

Dioclétien comprit que l'empire était trop vaste pour être gouverné par un seul homme. Il s'adjoignit donc un collègue, son ancien compagnon d'armes, Maximien. Il lui donna le nom d'Hercule et adopta pour lui-même celui de Jupiter, personnifiant ainsi la raison qui commande et le bras qui exécute. En même temps, comme Rome était trop éloignée des frontières, il fit choix de deux résidences nouvelles. Maximien s'établit à Milan, pour surveiller les barbares de la Germanie; lui-même prit pour capitale Nicomédie, sur les confins de l'Europe et de l'Asie, pour surveiller l'empire d'Orient.

Six ans plus tard, Dioclétien fit un partage nouveau de l'empire. Chacun des deux empereurs s'adjoignit un collègue qui prit le titre de césar. Les deux césars furent Constance Chlore qui résida à Trèves, et Galère qui résida à Sirmium en Pannonie. L'empire fut alors gouverné par quatre personnes. C'est ce qu'on appela la *tétrarchie*.

6. La monarchie impériale. — Malgré cette division, Dioclétien resta toujours le chef unique et suprême. Il acheva l'œuvre de centralisation commencée par Adrien; et désormais un despotisme presque oriental remplaça les dernières

formes de la république. L'empereur prit le diadème, et se fit donner, ainsi qu'à son collègue, les titres de *seigneur* (*dominus*). Le sénat fut laissé dans l'oubli, et les décrets impériaux n'eurent plus besoin de sa sanction. La justice fut rendue plus uniforme par l'institution de juges impériaux et par les grands travaux de codification, œuvre d'éminents jurisconsultes tels que Gaius, Papinien et Ulpien. Les impôts furent aussi rendus plus uniformes, et, dans chaque cité, les membres des sénats municipaux, *décurions* et *curiales*, furent chargés de faire rentrer les contributions et furent responsables du payement intégral de l'impôt.

7. **L'empire sous Dioclétien.** — L'empire retrouva ainsi quelques années de calme, sans que la décadence s'arrêtât. L'augmentation des taxes, nécessitée par l'établissement dispendieux de quatre cours ayant chacune leurs magistrats, leurs officiers, devint pour l'empire une source d'affaiblissement et de ruine. La classe moyenne s'appauvrit; l'empire se dépeupla; le recrutement de l'armée devint de plus en plus difficile. Enfin le christianisme, qui n'avait cessé de grandir malgré les supplices, subit la dernière et la plus terrible persécution. C'est en souvenir de cette persécution qu'on a donné le nom d'*ère des martyrs* à l'ère de Dioclétien, commençant au 29 août 284, et qui fut longtemps en usage dans l'Église.

8. **Guerres de Dioclétien.** — A l'extérieur, les ennemis de l'empire furent partout vaincus. Maximien battit les Alamans, les Francs, les Burgondes, et soumit dans la Gaule la révolte des Bagaudes. La Bretagne fut pacifiée par Constance Chlore, et en Orient Dioclétien lui-même vainquit les Perses et leur imposa un traité.

9. **Abdication de Dioclétien** (305). — Fatigué du pouvoir, Dioclétien abdiqua en 305 et il se retira dans une magnifique villa qu'il s'était fait construire à Salone, sa patrie, sur les côtes de la Dalmatie. Un jour que Maximien, son collègue, qui avait abdiqué comme lui, le pressait de remonter sur le trône : « Si tu pouvais voir, lui répondit-il, les beaux légumes que je fais pousser dans mon jardin, tu ne me parlerais pas de pareilles fatigues. »

LECTURE. — L'empereur Maximin.

Dans sa première jeunesse, il garda les troupeaux. Quelquefois, à la tête d'autres bergers, il attaqua les voleurs de grands chemins, et il finit par en délivrer ses compatriotes. Il fit ses premières armes dans la cavalerie... Il est avéré qu'il but souvent dans un jour une amphore pleine de vin (28 pintes), et qu'il mangea quarante livres de viande, même soixante, si l'on en croit Cordus. On sait aussi qu'il ne mangeait jamais de légumes, et qu'il s'abstenait presque toujours de boissons froides, à moins d'être pressé par le besoin de boire. Souvent il amassait sa sueur, et il la mettait dans des coupes ou dans un vase, en sorte qu'il en montrait ainsi deux setiers et même trois... Maximin, si l'on en croit Cordus, avait plus de huit pieds de haut. Son pouce était si gros, qu'il y portait le bracelet de sa femme en guise d'anneau. Tout le monde sait qu'il traînait avec ses mains une lourde voiture; qu'il mettait seul en mouvement un chariot tout chargé; qu'il brisait d'un coup de poing les dents à un cheval, et, d'un coup de pied, les jambes; qu'il réduisait en poudre des pierres de tuf, et qu'il fendait de jeunes arbres. Enfin les uns l'appelèrent *Milon de Crotone*, les autres *Hercule*, et d'autres encore *Antée*.

CAPITOLIN (historien latin du troisième siècle).

EXERCICES ORAUX ET ÉCRITS

1. Livres à consulter. — Duruy, *Histoire des Romains*. — De Champagny, *les Césars du troisième siècle.*

2. Questionnaire. — L'empire continua-t-il à être bien gouverné après les Antonins? — Comment appelle-t-on cette période de l'histoire impériale? — Quelles étaient les causes de cette anarchie? — Ne compte-t-on pas cependant à cette époque quelques empereurs énergiques? — Citez-les. — Quel est l'empereur qui essaya de réorganiser l'empire? — Dites les dates du règne de Dioclétien? — Qu'appelle-t-on la tétrarchie? — Que fit Dioclétien pour rendre le gouvernement impérial plus fort? — Cet empereur a-t-il persécuté les chrétiens? — Qu'appelle-t-on l'ère des martyrs? — Dioclétien mourut-il sur le trône?

3. Devoir à rédiger. — Exposer l'œuvre de Dioclétien.

CHAPITRE XIII

L'EMPIRE CHRÉTIEN AU IV[e] SIÈCLE CONSTANTIN & THÉODOSE CHUTE DE L'EMPIRE D'OCCIDENT

SOMMAIRE

1. Constantin (306-337). — Après la mort de Dioclétien, cinq prétendants se disputèrent l'empire. Constantin resta seul empereur, il se déclara le défenseur du christianisme. Déjà en 313 l'édit de Milan avait proclamé l'égalité de tous les cultes; en 325 le concile de Nicée rédigea le symbole de l'Eglise catholique.

2. Gouvernement de Constantin. — En même temps Constantin réorganisa l'administration de l'empire. Il le partagea en quatre grandes préfectures : Orient, Illyrie, Italie et Gaule. Les préfectures furent divisées en quatorze diocèses, et les diocèses en cent vingt provinces. Une seconde capitale, Constantinople, fut fondée; elle devint la capitale de l'empire.

3. Julien (360-363). — Cependant l'empire fut de nouveau troublé sous les successeurs de Constantin. Les barbares envahirent les frontières, Julien arrêta les Alamans à Strasbourg (357); mais Valens fut battu et tué par les Goths à Andrinople (378).

4. Théodose (379-395). — Théodose rendit une dernière fois l'unité à l'empire dont il chercha à arrêter la ruine par une ferme administration. Comme Constantin il protégea le christianisme.

5. Partage de l'empire (395). — Après la mort de Théodose, le monde romain fut définitivement partagé en deux empires : l'empire d'Occident avec Rome pour capitale et l'empire d'Orient avec Constantinople. L'année 395 marque la fin de l'histoire ancienne et le commencement de l'histoire du moyen âge.

RÉCIT

1. Constantin (306-337). — Constantin fut un des derniers grands empereurs. Son œuvre fut double : il favorisa le triomphe du christianisme et il réorganisa l'administration civile et politique.

Constantin, fils de Constance Chlore et d'Hélène, fut élevé à la cour de Dioclétien à qui son père, chargé de gouverner la Gaule, l'avait remis en otage. Il se distingua par son adresse et par son courage et accompagna l'empereur dans ses campagnes en Egypte et contre les Perses. Après l'abdication de Dioclétien, Galère, jaloux de lui, voulut le faire

périr. Mais le jeune Constantin parvint à s'échapper dans la Grande-Bretagne où il arriva à temps pour assister aux derniers moments de son père, Constance Chlore (306). Proclamé empereur par les troupes de la Grande-Bretagne, de la Gaule et de l'Espagne, il réprima les insurrections des Francs sur le Rhin.

2. **Guerres civiles.** — A cette époque l'empire venait de retomber dans l'anarchie. Il n'y avait pas moins de six prétendants au titre d'Auguste. Constantin marcha d'abord contre Maxence, fils de Maximien et le vainquit près du pont Milvius, sur le Tibre. Les chrétiens racontent qu'avant la bataille une croix de feu lui avait apparu dans le ciel, avec cette inscription : *tu vaincras par ce signe*. Maître de tout l'Occident, Constantin partagea l'empire avec Licinius qui gouverna l'Orient. En 324, la mort de Licinius laissa à Constantin le gouvernement de tout l'empire.

3. **Constantin et le christianisme. Edit de Milan** (313). **Concile de Nicée** (325). — Constantin dans son expédition contre Maxence (312) s'était déjà déclaré le défenseur du christianisme. L'année suivante, il promulgua l'édit de Milan qui accordait la tolérance aux chrétiens et proclamait l'égalité du culte. Tant que vécut Licinius, Constantin garda quelques ménagements pour les païens et il chercha à tenir la balance égale entre les deux religions. S'il substitua sur ses drapeaux la croix aux aigles romaines, il permit aux païens de rétablir à Rome le temple de la Concorde et il prit lui-même le titre de grand pontife. D'une part il ordonnait la célébration du dimanche, et d'autre part il permettait aux paiens de consulter les entrailles des victimes.

Mais, dans la seconde partie de son règne, Constantin favorisa ouvertement le christianisme. Il permit à l'Eglise de recevoir des dons et transmit aux prêtres chrétiens tous les privilèges dont jouissaient les pontifes du paganisme, c'est-à-dire le droit d'asile pour leurs églises, et pour eux-mêmes l'exemption des charges publiques, des corvées et des impôts. Il rendit en 325 la paix à l'Eglise, troublée par l'hérésie des ariens, en convoquant à Nicée le premier concile général ou œcuménique, où trois cent dix-huit évêques rédigèrent le symbole catholique.

L'heureuse influence du christianisme se fit bientôt sentir sur les ordonnances de l'empereur : il supprima le supplice de la croix, interdit d'exposer ou de faire mourir les enfants nouveau-nés, de saisir pour dettes les esclaves et les animaux employés à la culture, de soumettre les débiteurs au fouet et à la torture, prohiba les combats de gladiateurs, et permit aux prêtres chrétiens d'affranchir les esclaves sans la participation des magistrats civils.

4. **Fondation de Constantinople** (330). — « Trois sortes de raisons, politiques, militaires, religieuses, déterminèrent Constantin à fonder une capitale nouvelle ; — politiques, parce que Rome rappelait malgré tout trop de souvenirs républicains au souverain qui voulait organiser la monarchie ; — militaires, parce que Rome était trop loin des frontières de l'empire, surtout de ses frontières orientales, sans cesse menacées par les Perses et par les Goths ; — religieuses enfin, parce que Rome était comme la capitale du polythéisme païen, et que l'empereur, en voulant appuyer une politique nouvelle sur une religion nouvelle, avait besoin d'une capitale nouvelle aussi. L'emplacement de la rivale de Rome fut admirablement choisi : ce fut la vieille colonie grecque de Byzance sur le Bosphore de Thrace, entre l'Asie et l'Europe. Constantin prétendit avoir agi par l'ordre de Dieu, et le 11 mai 330 eut lieu la dédicace solennelle de la nouvelle ville ; elle fut déclarée capitale de l'Orient et prit le nom de son fondateur, Constantinople. Rome n'avait plus que pour un siècle et demi d'existence comme capitale d'empire ; Constantinople allait vivre pendant plus de onze siècles, et pendant plus de onze siècles braver l'effort de la barbarie[1]. »

5. **Organisation administrative.** — Constantin acheva dans l'ordre politique la révolution qu'il avait commencée dans l'ordre religieux. S'entourant, comme Dioclétien, de toute la pompe orientale, il prit un grand nombre de ministres. Les fonctions militaires et les fonctions civiles furent nettement séparées. Une noblesse nouvelle remplaça l'ancien patriciat ; elle était divisée en plusieurs classes, les nobilissimes, les illustres, les clarissimes.

1. Guiraud et Lacour-Gayet, *Histoire romaine.*

L'empire fut divisé en quatre grandes *préfectures :* l'Orient, l'Illyrie, l'Italie, la Gaule, gouvernées par des préfets du prétoire ; les préfectures furent divisées en *diocèses*, gouvernés par des vicaires, et les diocèses en *provinces* qui comprenaient un certain nombre de *cités*.

L'armée reçut une nouvelle organisation. Elle comprit : 1° les gardes palatins dont le service auprès de l'empereur était le plus rétribué ; 2° les légionnaires, campés dans les villes de l'intérieur ; 3° les gardes frontières, formés généralement de barbares, et chargés de repousser les autres barbares.

Constantin a reçu le titre de *Grand*. Trois faits d'une haute importance avaient marqué son règne : l'établissement du christianisme comme religion dominante dans l'empire, la fondation de Constantinople, et la réorganisation administrative.

6. Décadence de l'empire. — La ruine de l'empire fut peut-être retardée par l'œuvre de Constantin, mais la décadence ne s'arrêta pas. Le mal était trop profond. Les causes de cette décadence sont nombreuses. On peut en citer quatre principales :

1° *L'organisation du pouvoir impérial* qui donnait à un homme une autocratie absolue. L'empereur entouré de ses fonctionnaires, comme un despote de l'Orient, gouvernait d'après son bon plaisir. Aucune des anciennes institutions qui avaient assuré si longtemps la liberté n'était restée debout.

2° *La disparition de la classe moyenne.* Dans les villes les petits propriétaires, possesseurs de vingt-cinq arpents de terre, faisaient partie du sénat ou curie : de là leur nom de *curiales*. Cet honneur était payé bien cher ! Les curiales étaient garants de l'impôt. Si la famine, la guerre ou tout autre fléau empêchaient les habitants d'acquitter l'impôt, aussitôt on saisissait les biens des curiales et même on s'emparait de leur personne. Aussi les citoyens n'avaient-ils d'autre ambition que de se soustraire à l'honneur d'être curiales. Ils aimaient mieux se faire colons ou soldats. Un grand nombre allaient vivre chez les barbares. Ainsi disparut peu à peu la classe des petits propriétaires.

3° *La dépopulation* qui fut causée par la disparition de la classe moyenne et aussi par les guerres civiles et par les

guerres contre les barbares. Le mal remontait haut. César déjà se plaignait « du terrible manque d'hommes » . Selon Plutarque, il n'y avait pas trois mille hommes de guerre dans la Grèce entière. La moitié des villes y étaient ruinées. « Qui veut voir des déserts, disait Sénèque, qu'il aille dans la Lucanie et le Brutium ! » Le désert s'étendit chaque jour. Au commencement du cinquième siècle, il y avait, dans la belle Campanie (Naples), la meilleure province de tout l'empire, 528 000 arpents en friche.

4° *La réorganisation de l'armée.* Les officiers comme les soldats faisaient défaut. Les empereurs étaient obligés d'appeler les barbares dans les armées. Ceux-ci s'aperçurent de leur force et n'obéirent plus. Leurs chefs, qui étaient les rois de leur nation, prirent peu à peu la place des fonctionnaires romains, et ainsi l'empire se désagrégea jusqu'à ce que l'empereur, vain fantôme qui n'avait plus qu'une autorité nominale, disparût.

7. **Julien** (360-363). — Cette décadence de l'empire était favorable aux attaques des peuples barbares. Quelques empereurs luttèrent énergiquement contre ces agressions continuelles et finirent par succomber. Parmi eux il faut citer Julien qui écrasa les Alamans à la bataille de Strasbourg et qui alla mourir dans une expédition contre les Perses. Julien fut surnommé *l'Apostat*, parce que, après avoir répudié le christianisme, il essaya de relever l'ancienne religion romaine et d'en faire la base d'une restauration de l'empire. Nourri dans le culte des lettres anciennes, plein d'admiration pour la philosophie de Platon, de mœurs austères et simples, il croyait qu'en épurant le paganisme on donnerait à la société romaine une vie et une force nouvelles. Ses efforts furent aussi impuissants à relever l'empire par cette restauration païenne qu'à le sauver des barbares. Julien avait fait construire à Paris, qu'il appelait « sa chère Lutèce », le palais des Thermes (aujourd'hui musée de Cluny).

Après lui Valentinien Ier (364-375) résista aux Germains; mais son frère Valens fut vaincu et tué par les Goths à la bataille d'Andrinople (378).

8. **Théodose** (379-395). — Théodose ne put contenir les Goths qu'en leur abandonnant la Mésie et la Thrace. Il essaya d'arrêter la décadence de l'empire par une ferme ad-

ministration. Comme Constantin, il s'appuya sur le christianisme et se déclara partout le défenseur de l'orthodoxie. Par l'édit célèbre de Thessalonique il ordonna à tous ses sujets de « demeurer dans la religion telle que le divin apôtre Pierre l'a transmise aux Romains. » Enfin il fit condamner par le concile œcuménique de Constantinople toutes les hérésies et particulièrement celle d'Arius. Lui-même témoigna de son respect pour la religion nouvelle en se soumettant à la pénitence publique que lui imposa saint Ambroise, archevêque de Milan.

9. **Partage de l'empire** (395). — Théodose, avant de mourir, partagea l'empire entre ses deux fils : l'aîné, Arcadius, âgé de dix-huit ans, devait avoir l'Orient; Honorius, âgé de neuf ans, devait avoir l'Occident. Auprès de chacun d'eux il plaça un tuteur : Rufin à Constantinople, Stilicon à Milan.

Ce partage de l'empire entre l'Orient et l'Occident fut définitif. L'empire romain d'Occident devait durer moins d'un siècle, il disparut en 476 ; l'empire romain d'Orient ou empire grec subsista jusqu'en 1453.

C'est à ce grand événement de l'année 395 que se termine l'histoire ancienne proprement dite et que commence l'histoire du moyen âge.

LECTURE. — Appréciation de l'empire romain.

L'empire romain est tombé parce qu'il eut, dès le principe, de détestables institutions politiques et, dans les derniers temps, une déplorable organisation militaire. Des impôts toujours plus lourds, une fiscalité impitoyable, désaffectionnèrent les sujets que les armées ne défendaient plus, et la ruine des libertés municipales, la propagation d'une religion nouvelle qui tendait à détacher les esprits de la terre, détruisirent le peu qui restait de dévouement pour la chose publique : aussi l'empire ne fut-il point précipité par un coup violent et imprévu ; il s'affaissa sur lui-même, comme ne pouvant plus vivre.

Le peuple romain n'a guère ajouté à l'héritage que la Grèce lui avait légué; pourtant il a aussi légué derrière lui de grandes choses et de grandes leçons, mais dans un autre ordre de faits et d'idées. Sa langue a été et est toujours, au besoin, le lien du monde savant; son droit a inspiré les législations modernes; ses voies militaires, ses ports, ses aqueducs, ont fait comprendre la nécessité des grands travaux publics; son administration a appris à conduire des multitudes d'hommes; son gouvernement a servi de modèle aux monarchies absolues qui ont succédé à la féodalité; ses institutions municipales,

celles du moins des deux premiers siècles, auraient encore d'utiles exemples à nous offrir; enfin, il a commencé la transformation de l'esclavage antique en servitude de la glèbe.

DURUY, *Histoire romaine.*

EXERCICES ORAUX ET ÉCRITS

1. **Livres à consulter.** — Duruy, *Histoire des Romains.* — De Broglie, *l'Eglise et l'empire romain au quatrième siècle.*

2. **Questionnaire.** — Quel est l'empereur qui favorisa l'établissement du christianisme? — Par quels empereurs et pourquoi les chrétiens avaient-ils été persécutés? — Que fit Constantin pour le christianisme? — Qu'est-ce que l'édit de Milan? — Qu'est-ce que le concile de Nicée? — Quelle fut l'influence du christianisme sur les ordonnances de Constantin? — Quelles furent les réformes administratives de Constantin? — Quelle ville nouvelle fonda-t-il? — Constantin arrêta-t-il la décadence de l'empire? — Quelles étaient les causes de cette décadence? — Quels furent les derniers empereurs? — Qui réunit pour la dernière fois les deux empires d'Orient et d'Occident? — En quelle année fut détruit l'empire d'Occident?

3. **Devoirs à rédiger.** — Exposer le règne de Constantin. — Expliquer les causes de la décadence de l'empire romain.

REVISION GÉNÉRALE

Le monde connu des anciens.

Les peuples anciens n'ont connu que les régions qu'ils habitaient. Aussi leurs connaissances géographiques étaient bien restreintes. Ils avaient une idée très inexacte de l'étendue de la terre, de la forme de ses continents et de leurs habitants.

Les Egyptiens, les premiers, étendirent assez loin leurs relations. Ils remontèrent le Nil, dans l'intérieur de l'Afrique, jusqu'au Soudan, et pénétrèrent du côté de l'Asie, jusqu'au Caucase et à la Perse. Au quinzième siècle avant notre ère, ils relièrent le Nil à la mer Rouge par un canal maritime. Ils dressèrent les premières cartes géographiques. Un manuscrit de Turin, qui remonte au quatorzième siècle, renferme une carte des mines d'or de la Nubie.

Les Phéniciens poussèrent plus loin leurs explorations et leurs voyages. Ils couvrirent de leurs colonies le littoral de la mer Noire et de la Méditerranée. La plus florissante fut Carthage. Au dire d'Hérodote, une flotte phénicienne, au service du roi d'Egypte Néchao, partit de la mer Rouge et revint au bout de trois ans par le détroit de Gibraltar (colonnes d'Hercule), après avoir fait le tour du continent africain. Une autre expédition, plus certaine, partit de Carthage sous la conduite de Hannon, et explora le littoral africain jusque vers la Guinée. Une relation de ce voyage, gravée dans le temple de Baal, a été traduite en grec et est ainsi parvenue jusqu'à nous.

Le monde grec.

Les Grecs ne poussèrent pas plus loin leurs explorations. Mais les premiers, ils cherchèrent à se rendre compte de la terre, de sa forme, de ses dimensions, des phénomènes atmosphériques. En un mot, ils créèrent la science géographique.

Homère représentait la terre comme une sorte de disque entouré de tous côtés par le fleuve Océan.

Thalès de Milet et son disciple Anaximandre donnaient à la terre la forme d'une calotte sphérique. Celui-ci dressa une première carte géographique (550 av. J.-C.).

Hérodote, au cinquième siècle, fit une description raisonnée de la terre qu'il divisa en trois continents : l'Europe, l'Asie

et la Libye (Afrique). Il visita quelques contrées qu'il décrivit avec la plus grande exactitude, notamment l'Egypte, l'Asie Mineure, la Babylonie.

L'Expédition d'Alexandre (334-323) étendit les connaissances géographiques des Grecs. Les pays de l'Asie furent mieux explorés. Néarque, amiral d'Alexandre, visita le littoral de l'océan Indien, depuis les bouches de l'Indus jusqu'au golfe Persique.

A la même époque, un voyageur de Marseille, Pythéas, suivait la route des Phéniciens vers les îles septentrionales de l'Atlantique. Il remonta le littoral de la Grande-Bretagne et découvrit une terre qu'il appela Thulé, peut-être les Shetland; puis il explora la mer du Nord et pénétra jusque dans la Baltique.

Aristote recueillit les résultats de toutes ces explorations; il représenta la terre comme une sphère immobile au centre du monde, et donna les limites à peu près exactes des trois continents. Son disciple, Dicéarque, construisit une première mappemonde avec des degrés de longitude et de latitude.

Eratosthène (274-194), le premier, créa la science géographique, en la soumettant aux calculs de l'astronomie et des mathématiques. Il mesura l'arc du méridien entre Syène et Alexandrie, et calcula l'arc compris entre les deux tropiques. Un siècle plus tard, Hipparque de Nicée représenta, le premier, le méridien par des lignes convergentes et il divisa le cercle en 360 degrés.

Le monde romain.

Les Romains soumirent à leur domination à peu près tout le monde connu des anciens. Des géographes comme Pomponius Méla et Pline l'Ancien, des historiens comme Tacite résumèrent les connaissances géographiques ou donnèrent des descriptions détaillées de certaines régions. Mais les deux géographes les plus remarquables de cette époque furent deux savants grecs : Strabon et Ptolémée.

Strabon vivait à l'époque d'Auguste. Son ouvrage est une description intéressante de la géographie du monde romain.

Ptolémée publia vers 150 après Jésus-Christ, à Alexandrie, une description de la terre qui nous donne l'idée la plus complète des connaissances géographiques des anciens. Il se représente la terre comme un corps rond autour duquel

tournent le soleil, la lune et les planètes. Les limites de l'Europe étaient, au nord, la Chersonèse cimbrique (Danemark), la Bretagne (Angleterre), l'île de Thulé; à l'est, le fleuve Rha (Volga). L'Asie s'arrêtait, au nord, au fleuve Iaxarte (Syr-Daria); à l'est, aux montagnes de la Sérique ou de la Soie (Thibet et Chine); au sud, à l'île de Taprobane (Ceylan) et à la Chersonèse d'Or (presqu'île de Malacca). Enfin l'Afrique, d'après le système de Ptolémée, allait rejoindre l'Asie vers la presqu'île de Malacca et ainsi l'océan Indien (mer Erythrée) était une mer fermée. Au sud, l'Afrique se prolongeait par des terres inaccessibles, la brûlante Ethiopie.

C'est dans ces limites géographiques, et plus particulièrement dans le bassin de la Méditerranée, que se renferme le théâtre de l'histoire ancienne.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

Des principaux faits de l'histoire des peuples d'Orient.

ÉGYPTE

5004 à 3064 av. J.-C. Ancien empire d'Egypte. — Eclat de la quatrième dynastie. — Les Pyramides.

3249 à 2214. Moyen empire d'Egypte. — Eclat de la douzième dynastie. — Le lac Mœris, le Labyrinthe.

1700. Expulsion des Hycsos.

1703 à 525. Le nouvel empire d'Egypte.—Eclat de la dix-huitième, de la dix-neuvième et de la vingtième dynastie.— Les Sésostris. —Construction de Thèbes.

525. Conquête de l'Egypte par Cambyse, roi des Perses.

ASSYRIE

788 av. J.-C. Fin du premier empire assyrien.

722. Sargon Ier détruit le royaume d'Israël.

625. Destruction de Ninive par Cyaxare, roi des Mèdes.

605. Empire de Babylone avec Nabuchodonosor.

536. Ruine de Babylone.

JUDÉE

1049 à 1008 av. J.-C. Règne de David, roi des Israélites.

975. Schisme des dix tribus. — Royaumes de Juda et d'Israël.

586. Destruction du royaume de Juda par Nabuchodonosor. — Captivité de Babylone.

70. Prise de Jérusalem par Titus.

PHÉNICIE

700. Destruction de Tyr par Sennachérib.

332. Prise de Tyr par Alexandre le Grand.

PERSE

560. Règne de Cyrus.

544. Conquête de la Lydie par Cyrus.

536. Cyrus s'empare de Babylone. — Fin de la captivité des Juifs.

529 à 521. Règne de Cambyse. — Conquête de l'Egypte.

521 à 485. Règne de Darius.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

Des principaux faits de l'histoire grecque.

1190. Invasion des Doriens dans le Péloponèse.

880. Lycurgue donne des lois à Sparte.

743 à 722. Première guerre de Messénie.

684 à 668. Deuxième guerre de Messénie.

624. Dracon donne des lois à Athènes.

593. Solon donne des lois à Athènes.

561 à 528. Gouvernement de Pisistrate.

510. Expulsion des Pisistratides.

493 à 490. Première guerre médique.
490. Victoire de Miltiade à Marathon.
481 à 479. Deuxième guerre médique.
480. Léonidas aux Thermopyles. — Victoire de Thémistocle à Salamine.
479. Victoire de Platée. — Victoire de Mycale.
449. Paix de Cimon.
469 à 429. Gouvernement de Périclès.
431 à 404. Guerre du Péloponèse.
431 à 421. Première guerre du Péloponèse.
430. Peste d'Athènes.
429. Mort de Périclès.
421. Paix de Nicias.
416 à 413. Expédition de Sicile.
414. Siège de Syracuse.
406. Bataille des îles Arginuses.
404. Prise d'Athènes. — Les trente tyrans.
400. Mort de Socrate. — Retraite des Dix-Mille.
387. Traité d'Antalcidas.
371. Victoire d'Epaminondas et de Pélopidas à Leuctres.
362. Victoire de Mantinée. — Mort d'Epaminondas.
360 à 336. Règne de Philippe, roi de Macédoine.
356. Naissance d'Alexandre.
348. Démosthène prononce les Olynthiennes.
338. Victoire de Philippe à Chéronée.
336 à 323. Règne d'Alexandre le Grand.
335. Expédition d'Alexandre en Grèce.
333. Bataille du Granique. — Bataille d'Issus. — Bataille d'Arbelles.
330. Mort de Darius.
327. Expédition d'Alexandre dans l'Inde.
323. Mort d'Alexandre.
301. Bataille d'Ipsus. — Démembrement définitif de l'empire.
213. Mort d'Aratus.
183. Mort de Philopœmen.
168. Bataille de Pydna.
147. Réduction de la Macédoine en province romaine.
146. Réduction de la Grèce en province romaine.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

Des principaux faits de l'histoire romaine.

753. Fondation de Rome.
509. Expulsion des rois. — Fondation de la république romaine.
493. Création du tribunat.
449. Publication de la loi des Douze-Tables.
390. Prise de Rome par les Gaulois.
366. Admission des plébéiens au consulat.
285. Fin de la guerre contre les Samnites.
275. Victoire des Romains à Bénévent sur Pyrrhus.
264 à 241. Première guerre punique.
219 à 202. Deuxième guerre punique.
149 à 146. Troisième guerre punique.
168. Victoire de Paul-Emile à Pydna.
133. Prise de Numance par Scipion Emilien et mort de Tibérius Gracchus.
104. Mort de Jugurtha.
102. Victoire de Marius sur les Cimbres à Aix.

58 à 51. Conquête de la Gaule par Jules César.
86. Mort de Marius.
79. Mort de Sylla.
60. Le premier triumvirat.
48. Victoire de César sur Pompée à Pharsale.
44. Mort de César.
42. Le deuxième triumvirat.
30. Bataille d'Actium. — Fin de la république romaine.
30 av. J.-C. à 14 ap. Gouvernement d'Auguste.
14 à 68. Les empereurs de la famille d'Auguste.
69 à 96. Les empereurs flaviens.
96 à 180. Les Antonins.
180 à 284. L'anarchie militaire.
284 à 305. Règne de Dioclétien.
303. L'ère des martyrs.
306 à 337. Règne de Constantin.
313. Edit de Milan.
325. Concile de Nicée.
379 à 395. Théodose.
395. Partage définitif de l'empire.
476. Ruine de l'empire d'Occident.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

L'Orient.

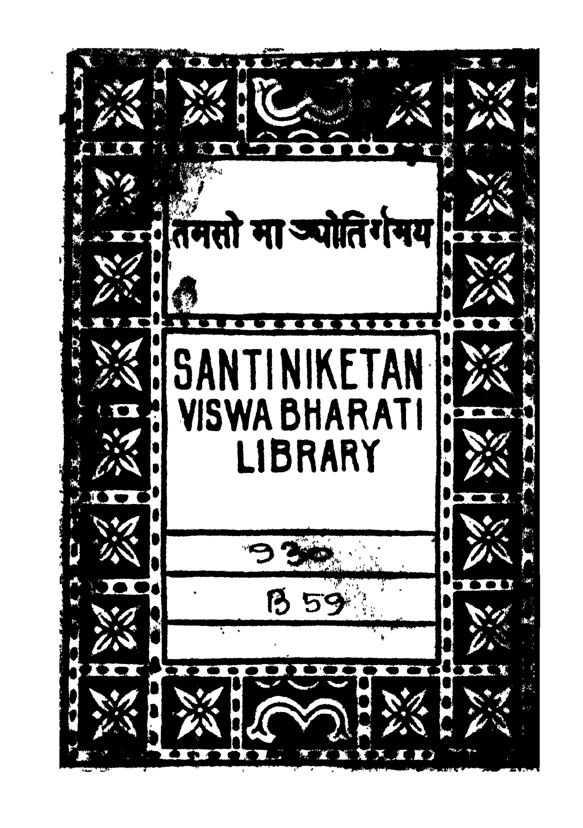
DEUXIÈME PARTIE

La Grèce.

TROISIÈME PARTIE

Rome

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE BELIN FRÈRES


तमसो मा ज्योतिर्गमय
SANTINIKETAN
VISWA BHARATI
LIBRARY
930
B 59